

SOURCES ET LIMITES

Les sources pour l'élaboration de la présente carte sont :

- le recensement de 1982, INEC ;
- le fond de plan, dit plan INEC, mis au point pour l'exploiter.

La carte Densités des populations donne donc la situation de 1982, alors que le recensement de 1990 est déjà en dépouillement. Or, la population de Quito a augmenté de 30 % environ entre ces deux années : l'espace urbanisé s'est accru en conséquence. Il y a donc un décalage notable entre l'image présentée et la réalité nouvelle (1990) des densités et des espaces bâtis de Quito. Ce ne sera qu'en 1992 que l'on pourra tirer des enseignements satisfaisants de ce dernier recensement. C'est la limite de l'étude, mais, quoi qu'il en soit, la méthodologie proposée restera valable et l'analyse faite permettra d'utiles comparaisons qui dynamiseront les informations de 1990.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Autre que celui de fournir une image de l'occupation résidentielle de l'espace quiteño, on peut se demander quel est l'intérêt d'une telle vision. C'est évidemment l'unique question : quel intérêt y a-t-il à représenter cartographiquement les densités, en vérité ?

Et bien cette représentation a deux fonctions :

- donner effectivement une distribution spatiale de la population quiteñienne de 1982, saisie en ses lieux de résidence ;
- provoquer une série de questions dont certaines ont des réponses évidentes et immédiates, et d'autres obligent à rechercher des causes qu'on ne songerait pas à identifier sans cette incitation.

Au fur et à mesure de la formulation de ces interrogations on tentera certaines réponses. Cependant, il appartiendra au lecteur d'en formuler d'autres en relation avec sa propre problématique et de rechercher dans le corpus des cartes et textes de cet atlas des éléments de réponse. D'ailleurs certaines interrogations qui pourraient être formulées ici ne seront pas soulevées, l'obligation de la concision et de la clarté renvoyant cet exercice à d'autres éventuelles publications.

La conception de la carte principale et des illustrations qui l'accompagnent est des plus simples. Au vu de la distribution histogrammique (figure 1 en fin de commentaire), on a déterminé des classes correspondant aux agrégats observés ou encore aux variations de pente significatives de la courbe. Ces classes ont servi également à d'autres représentations, celle de la cohabitation (planche n° 14) notamment. Mais ici elles ont été davantage distribuées afin d'en tirer une approche plus fine, ce qui ne nuit pas cependant à la lisibilité de la carte car aucune autre variable ne vient directement se combiner avec la relation hab./ha par îlot qui est l'objet représenté. La surface au sol considérée étant celle de chaque îlot à l'exclusion de la voirie, on a donné également une image géométrique, représentative selon les classes retenues, de l'espace au sol disponible pour chaque habitant (figure 2 en fin de commentaire). Ainsi, connaissant les lieux de résidence des populations ainsi que la relation entre celles-ci et les îlots qu'elles occupent, et ayant une idée des espaces disponibles selon les classes déterminées, on aura toute possibilité de mettre cette information composite en regard de celles que l'on trouvera dans la suite de cet atlas.

ÉLABORATION

L'histogramme mis en relation avec les surfaces au sol disponibles par habitant selon la distribution par densité où il se classe, et l'image géométrique qui l'accompagne ont été élaborés selon les valeurs qui suivent :

Classe	Valeur de densité (hab./ha)	Surface disponible par personne (m ²)
A	0 < A ≤ 18	x > 555
B	18 < B ≤ 40	250 < x ≤ 555
C	40 < C ≤ 70	143 < x ≤ 250
D	70 < D ≤ 160	62 < x ≤ 143
E	160 < E ≤ 320	31 < x ≤ 62
F	320 < F ≤ 480	21 < x ≤ 31
G	480 < G ≤ 625	16 < x ≤ 21
H	625 < H ≤ 800	12,5 < x ≤ 16
I	≥ 800	x ≤ 12,5

Chaque classe a été représentée par une couleur telle que l'indique la légende accompagnant la carte principale.

En complément de cette information, il a paru utile à la compréhension de l'image produite de chercher à connaître non seulement de quelle façon s'exerce sur le site le poids d'une population présente, mais encore sur quelle partie du site s'exercera le poids d'une population à naître. Comme les quartiers où se rencontrent le plus de jeunes résidents (moins de 18 ans) sont de ce fait ceux qui abritent les populations au plus fort potentiel démographique, il est significatif d'en proposer une image d'ensemble (cette information n'est qu'une vue réductrice et partielle de ce qu'exprime l'analyse de la distribution de la population quiteñienne selon l'âge, cf. planche n° 11).

Sachant que sur l'ensemble de Quito il y a 15,22 % de la population qui a moins de 6 ans et 41,37 % qui a moins de 18 ans, on s'est satisfait de ne considérer que trois situations possibles (figure 3) :

FUENTES Y LÍMITES

Las fuentes para la elaboración del presente mapa fueron:

- el censo de 1982, INEC;
- la base de plano, llamado plano INEC, retocada para utilizarla.

El mapa *Densidades de las poblaciones* proporciona entonces la situación de 1982, mientras que el censo de 1990 ya está siendo procesado. Ahora bien, la población de Quito ha aumentado aproximadamente en un 30 % entre esas dos fechas y el espacio urbanizado se ha incrementado en consecuencia. Existe por lo tanto una diferencia notable entre la imagen presentada y la nueva realidad (1990) de las densidades y de los espacios construidos de Quito. Sólo en 1992 podremos extraer enseñanzas satisfactorias del último censo. Esto constituye el límite del estudio, pero, sea como fuere, la metodología propuesta seguirá siendo válida y el análisis realizado permitirá útiles comparaciones que darán dinámica a las informaciones de 1990.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Además de proporcionar una imagen de la ocupación residencial del espacio quiteño, nos podemos interrogar sobre el interés que puede presentar tal visión. Evidentemente, es la única pregunta: *qué interés presenta en realidad una cartografía de las densidades?*

Pues bien, esta representación tiene dos funciones:

- dar efectivamente una distribución espacial de la población quiteña de 1982, tomada en sus lugares de residencia;
- suscitar una serie de interrogantes entre las cuales algunas tienen respuestas evidentes e inmediatas y otras obligan a buscar causas que de otra manera no pensaríamos en identificar.

A medida que se irán formulando esas interrogantes, se ensayarán ciertas respuestas. Sin embargo, corresponderá al lector formular otras en relación con su propia problemática y buscar, en la serie de mapas y textos de este atlas, elementos de respuesta. Por cierto, algunas interrogantes que podrían ser formuladas aquí, no lo serán, pues la necesidad de concisión y de claridad, remitirá tal ejercicio a otras eventuales publicaciones.

La concepción del mapa principal y de las ilustraciones que lo acompañan es de lo más simple. En base a la distribución del histograma (figure 1 al final del comentario), se determinaron clases que corresponden a los conglomerados observados o incluso a las variaciones significativas de pendiente de la curva. Tales clases sirvieron igualmente para otras representaciones, como la de la *cohabitación* principalmente (ver lámina n° 14), pero en el presente caso fueron distribuidas de manera más extensa a fin de lograr un enfoque más en detalle, lo cual sin embargo no afecta a la legibilidad del mapa pues ninguna otra variable viene a combinarse con la relación *hab/ha por manzana* que es el objeto representado. Habiéndose considerado la superficie al suelo como la de cada manzana excluyendo la red vial, se dio igualmente una imagen geométrica, representativa según las clases escogidas, del espacio o del suelo disponible para cada habitante (figura 2 al final del comentario). Así, conociendo los lugares de residencia de los quiteños y la relación entre estos y las manzanas que ocupan, y teniendo además una idea de los espacios disponibles según las clases determinadas, se podrá perfectamente relacionar esta información compuesta con las demás que se encontrarán en la continuación de este atlas.

ELABORACIÓN

El histograma puesto en relación con las superficies al suelo disponibles por habitante según la distribución por densidad en donde se lo clasifica, y la imagen geométrica que lo acompaña, fueron elaborados en base a los siguientes valores:

Clase	Valor de densidad (hab/ha)	Superficie disponible por persona (m ²)
A	0 < A ≤ 18	x > 555
B	18 < B ≤ 40	250 < x ≤ 555
C	40 < C ≤ 70	143 < x ≤ 250
D	70 < D ≤ 160	62 < x ≤ 143
E	160 < E ≤ 320	31 < x ≤ 62
F	320 < F ≤ 480	21 < x ≤ 31
G	480 < G ≤ 625	16 < x ≤ 21
H	625 < H ≤ 800	12,5 < x ≤ 16
I	≥ 800	x ≤ 12,5

Cada clase fue representada con un color como lo indica la leyenda que acompaña al mapa principal.

Como complemento de esta información, pareció útil, para la comprensión de la imagen producida, tratar de conocer no sólo de qué manera se ejerce en el sitio el peso de una población presente, sino además en qué parte del sitio se ejercerá el peso de una población por nacer. Como los barrios en donde se encuentran la mayoría de residentes jóvenes (menores de 18 años) alojan por ello a la población con el mayor potencial demográfico, es significativo proponer de ellos una imagen de conjunto (esta información no es sino una visión reductora y parcial de lo que expresa el análisis de la distribución de la población quiteña según la edad, ver lámina n° 11).

Sabiéndose que en todo Quito el 15,22 % de la población es menor de 6 años y el 41,37% menor de 18, nos limitamos a considerar sólo tres situaciones posibles (figura 3):

- a : dans l'îlot, les moins de 6 ans sont plus de 15,22 % et les moins de 18 ans plus de 41,37 % de la population résidante;

- b : dans l'îlot, les moins de 6 ans sont plus de 15,22 % et les moins de 18 ans sont inférieurs ou égaux en pourcentage à 41,37 % de la population résidante ;

- c : dans l'îlot, les moins de 6 ans sont inférieurs ou égaux en pourcentage à 15,22 % de la population résidante et les moins de 18 ans supérieurs à 41,37 % de celle-ci.

Lorsque l'espace quiteño apparaît dépourvu de l'une des trois représentations proposées, c'est que la population qui y réside a un déficit de jeunes de moins de 18 ans et de moins de 6 ans par rapport à la valeur moyenne de leur distribution dans la composition démographique de Quito, ou, en d'autres termes, dans les secteurs ainsi caractérisés de la ville vit une population en voie de vieillissement.

Si l'on comprend immédiatement ce qu'indique la densité de résidents par îlot, si l'on imagine relativement bien ce que cela peut signifier, peut-être faut-il préciser dès à présent ce que veut dire la classification des jeunes que l'on vient d'établir.

La situation **a** révèle une population jeune ou très jeune qui devrait continuer à croître, mais vraisemblablement en subissant un ralentissement d'intensité, car déjà les ménages établis ont produit le principal de leur descendance, qui reste encore en partie à éduquer.

La situation **b** caractérise une population jeune, où les moins de 18 ans représentent un pourcentage de la population de l'îlot inférieur à la moyenne de Quito, alors que les moins de 6 ans dépassent ce pourcentage, ce qui laisse supposer que les ménages producteurs d'enfants n'en sont qu'au début de l'accroissement de leur famille nucléaire. Ils doivent être jeunes encore et n'ont pas fait le plein des enfants qu'ils sont susceptibles d'avoir. C'est là le signe d'un dynamisme en forte expansion, donc d'une période de densification de l'occupation de l'espace habité.

En **c** la situation précédente est dépassée, la génération montante est encore dépendante, mais la population de l'îlot est entrée en phase de stabilisation temporaire d'effectifs, dans l'hypothèse, pouvant toujours être remise en question, que les populations concernées soient sédentarisées.

Ainsi les quartiers de population juvénile de type **b** sont démographiquement les plus dynamiques ; ceux de type **a** demeurent dynamiques pour encore quelques années probablement ; quant à ceux de type **c**, ils sont démographiquement stabilisés et le resteront à moyen terme.

Cela présuppose, bien entendu, que ces quartiers soient affectés déjà d'une forte densité. Sinon, on peut envisager que, la densification se poursuivant, la situation démographique soit susceptible de variations significatives quoiqu'imprévisibles ici. Cependant on ne s'avance pas exagérément en énonçant que les quartiers peu denses à forte population juvénile sont accueillants aux populations, souvent de migrants, en âge de fonder des familles et de procréer.

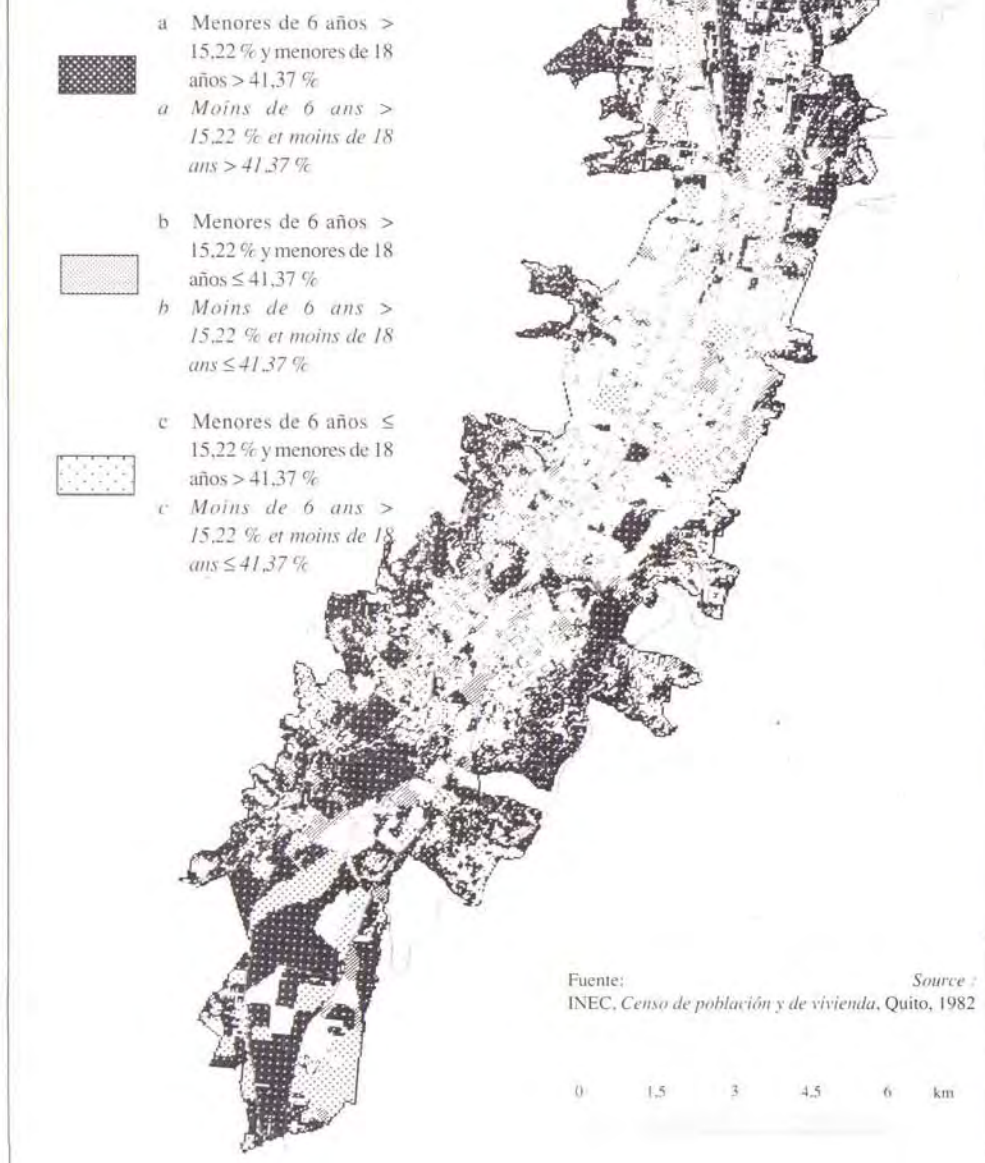
COMMENTAIRE

La vue d'ensemble de la densité d'occupation de l'espace quiteño par les populations saisies en leur habitation donne une image sociale que l'on retrouvera dans quasi toutes les cartes traitant des questions d'habitat, d'emplois ou de structures démographiques : **Quito est une ville de classes dont le relief renforce les disparités.** On y observe trois types de densité dont il s'agit de tirer des interrogations porteuses de réflexion sur la socialisation de l'espace.

Tout d'abord, **de vastes étendues** encloses dans le périmètre urbanisé de 1982 sont pratiquement **dépourvues de population**. De celles-là sont les parcs de loisirs et d'agrément ; les espaces à fonction spécifique (aéroport, universités, zones industrielles, etc.) ; les réserves foncières sises au cœur de la ville ou en attente d'équipements et de lotissements, en lisières nord et sud ; enfin les espaces au relief par trop dissuasif, mal intégrés, peu recherchés par les spéculateurs de ce fait, et donc occupés parfois, hors de toute règle, par des populations sans ressources pour qui l'implantation inconfortable sur des pentes peu accessibles et non desservies vaut mieux qu'une installation plus décente mais éloignée de tout, autant des potentialités d'emplois que des possibilités d'approvisionnement, voire que des loisirs. La relative nouveauté de ce phénomène, en 1982, explique alors la faiblesse des densités rencontrées en ces quartiers qui se marginalisent dès l'instant qu'ils se créent et pour les raisons mêmes de leur création.

La vacuité de ces espaces ne suscite pas vraiment d'interrogations inattendues, à l'exception justement de celles concernant la conquête des pentes à première vue peu urbanisables et qu'il faudra bien, néanmoins, équiper si l'on veut en intégrer les populations à la vie de la cité.

Figura 3 La población juvenil de Quito
Figure 3 La population juvénile de Quito



- a : en la manzana, los menores de 6 años representan más del 15,22 % de la población residente y los menores de 18 años más del 41,37 %;

- b : en la manzana, el porcentaje de los menores de 6 años es superior al 15,22 % de la población residente y el de los menores de 18 años es inferior o igual al 41,37 %;

- c : en la manzana, el porcentaje de los menores de 6 años es inferior o igual al 15,22 % de la población residente y el de los menores de 18 años es superior al 41,37 %.

Cuando el espacio quiteño aparece desprovisto de una de las tres representaciones propuestas, significa que la población que reside en él tiene un déficit de jóvenes menores de 18 años y menores de 6 años con relación al porcentaje promedio que estos representan en la composición demográfica de Quito, o, en otros términos, en los sectores así caracterizados de la ciudad, vive una población en vías de envejecimiento.

Si bien entendemos inmediatamente lo que indica la densidad de residentes por manzana e imaginamos relativamente bien lo que ello puede significar, tal vez se deba especificar desde ya lo que quiere decir la clasificación de los jóvenes que acabamos de establecer.

La situación **a** revela una población joven o muy joven que debería seguir creciendo, aunque probablemente a un ritmo menos acelerado, pues los hogares ya establecidos han producido lo esencial de su descendencia, que en parte queda aún por educar.

La situación **b** caracteriza a una población joven, en donde los menores de 18 años representan un porcentaje de la población de la manzana inferior al promedio de Quito, mientras que los menores de 6 años superan ese porcentaje, lo que hace suponer que las parejas productoras de niños apenas empiezan a ampliar sus núcleos familiares. Deben ser jóvenes aún y no han tenido todos los hijos que podrían tener. Hé ahí un signo de un dinamismo en fuerte expansión, y por lo tanto de un período de densificación de ocupación del espacio habitado.

En **c**, se supera la situación anterior, la generación ascendente es aún dependiente, pero la población de la manzana ha entrado en una fase de estabilización demográfica temporal, en la hipótesis, siempre cuestionable, de que la población ya se ha sedentarizada.

Así, los barrios de población juvenil del tipo **b** son demográficamente los más dinámicos; los del tipo **a** siguen siéndolo probablemente por algunos años aún; en cuanto a los del tipo **c**, están demográficamente estabilizados y mantendrán tal situación a mediano plazo.

Esto presupone, por supuesto, que estos barrios presentan ya una fuerte densidad; de lo contrario, se puede considerar que, de proseguir la densificación, la situación demográfica podrá experimentar variaciones significativas aunque imprevisibles aquí. Sin embargo, no nos adelantamos demasiado al plantear que los barrios poco denses de importante población juvenil acogen a la población, a menudo de migrantes, en edad de fundar familias y procrear.

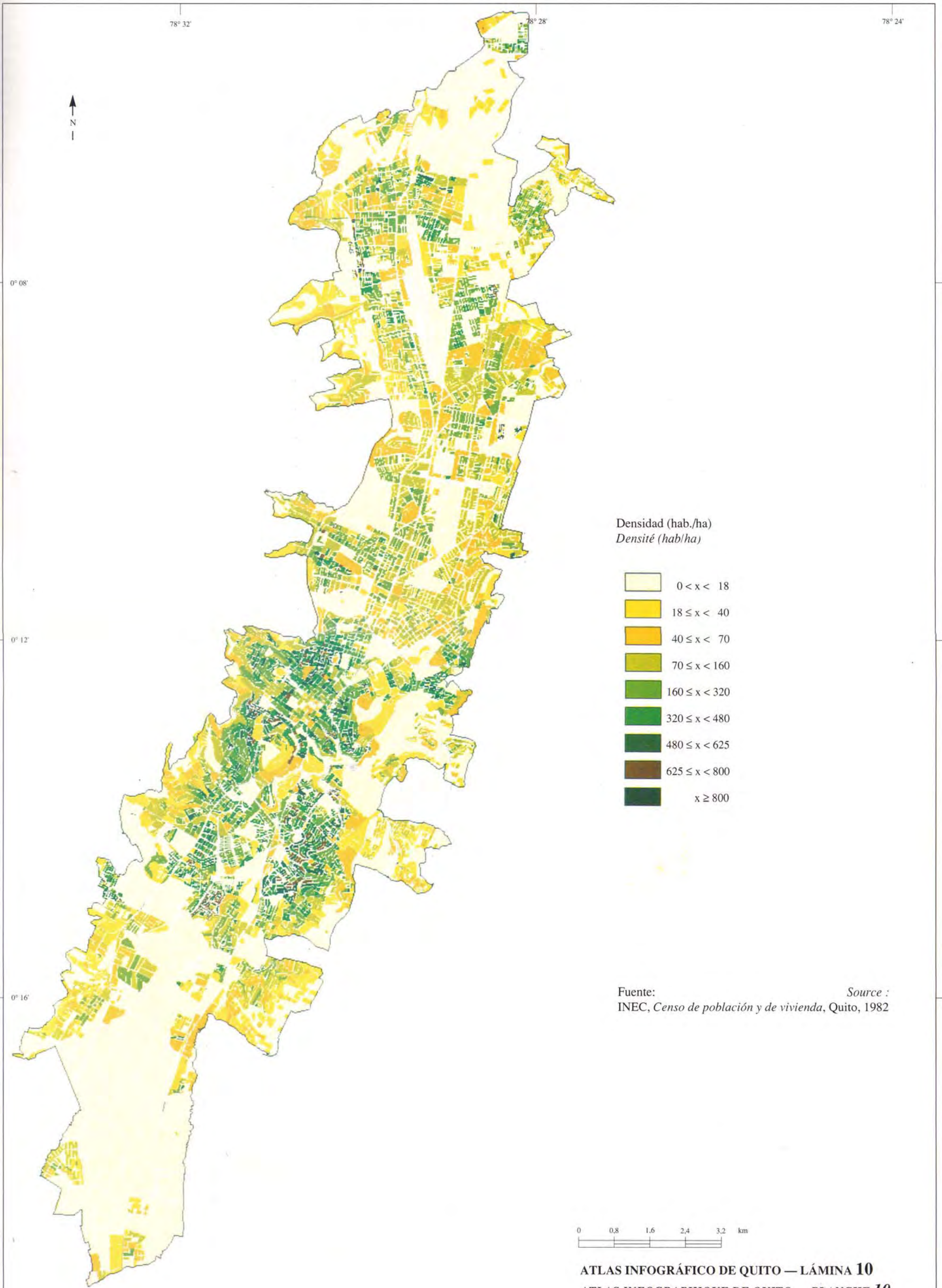
COMENTARIO

La visión de conjunto de la densidad de ocupación del espacio quiteño por parte de los habitantes tomados en su residencia da una imagen social que se encontrará en casi todos los mapas que abordan cuestiones de hábitat, de empleo o de estructuras demográficas: **Quito es una ciudad de clases cuyo relieve refuerza las disparidades.** En ella se observan tres tipos de densidad de los cuales se trata de extraer las interrogantes conducentes a la reflexión sobre la socialización del espacio.

Primeramente, **amplias extensiones** incluidas en el perímetro urbanizado de 1982 están prácticamente **desprovistas de población**. A ellas pertenecen: los parques de recreación y diversión; los espacios que tienen una función específica (aeropuerto, universidades, zonas industriales, etc.); las reservas de terrenos situadas en el corazón de la ciudad o en espera de equipamientos y de lotizaciones, en las extremidades norte y sur; y, finalmente, los espacios con un relieve no tan disuasivo, mal integrados, por ello poco codiciados por los especuladores y consecuentemente ocupados a veces fuera de toda norma, por habitantes sin recursos para quienes la implantación sin confort en pendientes poco accesibles y desatendidas vale más que una instalación más decente pero alejada de todo, tanto de las potencialidades de empleo como de las posibilidades de abastecimiento, o incluso de recreación. La relativa novedad de este fenómeno, en 1982, explica entonces las bajas densidades encontradas en esos barrios que se marginan en cuanto se crean y por las razones mismas de su creación.

La vacuidad de estos espacios no suscita realmente interrogantes inesperadas, a excepción justamente de las relativas a la conquista de las pendientes poco urbanizables a primera vista y que habrá sin embargo que equipar si se quiere integrar a esos habitantes a la vida de la urbe.

DENSIDADES DE POBLACIÓN
DENSITÉS DES POPULATIONS



Quelle politique développer pour résoudre cette question ? Ce ne semble pas là, à vrai dire, une inquiétude nouvelle bien qu'elle ne se pose en ces termes que depuis quelques années (centre de recherche CIUDAD). En effet, dès le XVII^e siècle la croissance de Quito partait à l'assaut des pentes, le pied du Panecillo, San Juan et El Tejar en sont les plus anciens témoins. Mais alors les conditions de vie se fondaient sur des techniques simples, des activités paisibles et sur des moyens de déplacement identiques pour tous (marche, cheval, âne et mule), ce qui permettait une intégration lente, progressive et sans grande virulence sociale. Avec l'éloignement toujours plus grand des quartiers pentus de la frange pionnière non souhaitée de Quito, on se soumet à une dynamique nouvelle où les pauvres gens, venus d'un milieu rural qui ne peut plus leur assurer le nécessaire, s'imposent sur des terres, soit acquises, soit occupées sans titre, et exigent ensuite que leurs droits soient reconnus et que le pouvoir municipal favorise leur insertion citadine. En 1982 déjà les quartiers du Comité del Pueblo et de San Isidro del Inca, au nord y de Monjas, San José de Monjas, Unión Obrera, Cooperativa Obrero Independiente, Ferroviaria Alta, Argelia, El Tránsito y Potrerillos, au sud, en sont des exemples. Le phénomène, depuis, s'est fortement amplifié, ce qui ne s'est pas réalisé sans heurts si l'on en juge par les conflits meurtriers qui ensangrentèrent pendant plusieurs années les deux communautés qui revendiquaient les mêmes terrains, à Pisulí, au nord, ou la farouche détermination des fondateurs de La Lucha de los Pobres, au sud. La question de l'intégration se pose ici avec une acuité proportionnelle à la densité de peuplement de ces quartiers récents et initialement non programmés.

Mais on ne peut espérer freiner ce mouvement de conquête spatiale qui s'active sur les fronts pionniers marginaux, car il est dû à des populations empêchées de s'installer sur les parties très urbanisables du site qui sont réservées pour de opérations planifiées, soit publiques, soit privées, et s'adressent à une clientèle jouissant d'un minimum de solvabilité. Ainsi la densification des quartiers marginaux se fait le plus souvent soit par la conjonction de stratégies individuelles et dispersées, soit à partir d'organisation de comités regroupant des gens sans terre. C'est prioritairement, et cela est classique, autour des points de citadinisation plus anciens que s'enclenchent ces processus : Chillogallo au sud et Cotocollao au nord, en sont de bons exemples.

On a abondamment parlé, depuis vingt ans, de ces quartiers marginaux (colonias proletarias, favelas, suburbios, etc.) des grandes villes latino-américaines ; à Quito ils demeurent encore peu nombreux et ils ne sont pas les seuls à subir les pressions de la croissance urbaine — quoi que ce soient eux qui accueillent la population la plus jeune et démographiquement la plus dynamique (figure 3). En effet toute la partie ancienne de Quito présente des densités autrement plus élevées que celles des franges hautes du site. Bien qu'inégalement distribuées, ces densités vont de 160 à 800 habitants à l'hectare. On ne rencontre guère de densité excédant ce nombre : un îlot à Alpahuasi, deux ou trois à San Roque et en bordure nord-occidentale du centre (c'est-à-dire le Centre Historique). Elles déterminent une tache très homogène qui comprend pratiquement toute la ville d'avant les années trente, y compris les quartiers un peu moins densément occupés de Larrea, América et La Tola, et, à l'ouest du Panecillo, celui plus récent de Yaguachi.

Si le centre présente des densités très variables, avec un creux en sa partie noble, autour de ses places, de ses monuments et de ses couvents, il faut en attribuer la situation justement à cette vocation sociale particulière de lieux d'implantation des pouvoirs anciens (ecclésiastiques) et toujours actuels (gouvernementaux, municipaux), qui se conjugue de plus en plus avec une activité commerciale qui les a transformés, alors que les résidences y dominaient il y a un demi-siècle, en un quartier d'ateliers, de boutiques et de magasins (cf. planche n° 15). Une autre exception qui se retrouve dans toutes les représentations que l'on propose en cet atlas, est celle de Villa Flora et Atahualpa, quartiers les mieux équipés et intégrés du sud de Quito.

Mais autant qu'en auréole immédiate du centre, et en relief très accidenté (San Roque, El Tejar, San Juan, Manosalvas, le sud de La Tola), que dans le quartier du terminus du chemin de fer (Alpahuasi, Chimbacalle, Chiriyacu et Ferroviaria), ainsi que dans ceux qu'on a appelés des quartiers et qui se sont implantés au sud-ouest de Villa Flora (Barrio Nuevo, Santa Anita, Quito Sur), les densités s'échelonnent entre 480 et 800 habitants à l'hectare constructible, ce qui, compte tenu de structures d'habitations n'excédant que très rarement les trois niveaux, constitue une très forte occupation : Ferroviaria, et davantage encore Quito Sur, ont couramment des densités dépassant les 625 hab./ha. C'est dans ce secteur centre et centre-sud, particulièrement en sa partie la plus ancienne, que les conditions d'habiter sont les plus insupportables (cf. planches n° 14 et n° 38) : on y rencontre un habitat traditionnel (cf. planche n° 30), peu équipé et très dégradé (phénomène marqué de taudification).

Cette image pose une batterie de graves questions relatives à l'équipement et à la rénovation, mais aussi au fonctionnement et à l'intégration de certains secteurs de l'espace urbain.

En effet, à cause de son ancienneté relative, ce secteur de Quito ne possède pas une organisation spatiale favorable aux exigences de fonctionnement d'une ville moderne. En outre le relief, singulièrement la dénivellation entre le nord et le sud, à la hauteur du Panecillo, n'arrange pas la situation. Cette ancienneté se traduit également par une forte dégradation des maisons, sans que les revenus de leurs propriétaires ou de leurs locataires permettent leur rénovation. On est donc confronté à une apparente désintégration d'une partie de l'habitat, dont les hyperdensités observées sont en même temps l'une des causes et l'un des effets. Cela pose le problème de la récupération de cette Quito du XIX^e siècle (époque républicaine) et du XX^e siècle commençant. Or, si la Municipalité a entrepris la rénovation du Centre Historique, que son classement par l'UNESCO assure de quelques considérations et l'oblige à le prendre au sérieux, elle ne semble pas avoir défini précisément une politique et des stratégies urbaines susceptibles de résoudre ces urgences de récupération que révèlent les densités.

Si l'on rencontre au nord de Quito des densités comparables à celles que l'on vient d'observer, au centre et au centre-sud elles ne procèdent pas des mêmes causes : l'implantation y est plus récente, le maillage des rues plus favorable à un fonctionnement et à une intégration satisfaisante, les structures d'habitation plus appropriées aux contraintes d'une ville moderne (nombreux lotissements d'immeubles de 4 à 6 niveaux notamment).

Contrastant de manière tranchée avec ce qui précède, la Quito du centre-nord et jusqu'à l'aéroport, voire au delà en certains quartiers, présente des espaces à la densité souvent située au-dessus de cent habitants par hectare, mais n'excédant jamais, et quel que soient les types d'habitation, le nombre de 320 hab./ha, ce qui assure au moins 31 m² au sol aux plus

Qué política desarrollar para resolver esta situación? En realidad, no es al parecer una inquietud nueva aunque no se plantea en esos términos sino desde hace algunos años (centro de investigación CIUDAD). En efecto, desde el siglo XVII, el crecimiento de Quito invadía las pendientes, siendo el pie del Panecillo, San Juan y El Tejar los testimonios más antiguos de ello. Pero entonces las condiciones de vida se basaban en técnicas simples, en actividades apacibles y en medios de desplazamiento idénticos para todos (a pie, a caballo, asno y mulo), lo que permitía una integración lenta, progresiva y sin gran virulencia social. Con el alejamiento cada vez mayor de los barrios empinados de la franja pionera no deseada de Quito, nos sometemos a una dinámica nueva en la que los pobres, venidos de un medio rural que ya no les puede garantizar lo necesario, se asientan en tierras, ya sea adquiridas u ocupadas sin título de propiedad, exigiendo luego que sus derechos sean reconocidos y que el poder municipal favorezca su inserción citadina. Ya en 1982, los barrios del Comité del Pueblo y de San Isidro del Inca, al Norte, de Monjas, San José de Monjas, Unión Obrera, Cooperativa Obrero Independiente, Ferroviaria Alta, Argelia, El Tránsito y Potrerillos, al Sur, son ejemplos de ello. El fenómeno se ha amplificado considerablemente desde entonces, lo cual no se ha producido sin choques a juzgar por los conflictos mortales que ensangrentaron durante varios años a dos comunidades que reivindicaban los mismos terrenos, en Pisulí, al Norte, o por la feroz determinación de los fundadores de La Lucha de los Pobres, al Sur. La cuestión de la integración se plantea aquí con una agudeza proporcional a la densidad de poblamiento de esos barrios recientes e inicialmente no programados.

Pero no se puede esperar frenar este movimiento de conquista espacial que se activa en los frentes pioneros marginales, pues se debe a poblaciones impedidas de instalarse en las partes fácilmente urbanizables del sitio, reservadas a operaciones planificadas, ya sean públicas o privadas, y que están destinadas a una clientela que goza de un mínimo de solvencia. Así, la densificación de los barrios marginales se produce casi siempre por la conjunción de estrategias individuales y dispersas o en base a la organización de comités que reúnen a habitantes sin tierra. Prioritariamente, y esto es clásico, es alrededor de los puntos de citadinización más antiguos en donde se inician estos procesos: Chillogallo al Sur y Cotocollao al Norte, son buenos ejemplos de ello.

Desde hace veinte años, se ha hablado mucho de estos barrios marginales (colonias proletarias, favelas, suburbios, etc.) de las grandes ciudades latinoamericanas. En Quito, siguen siendo poco numerosos y no son los únicos que soportan la presión del crecimiento urbano — aunque son ellos los que acogen a la población más joven y demográficamente más dinámica (figura 3). En efecto, toda la parte antigua de Quito presenta densidades mucho más elevadas que las de las franjas altas del sitio. Aunque distribuidas de manera desigual, estas densidades van de 160 a 800 habitantes por hectárea (rara vez las densidades superan ese valor: una manzana en Alpahuasi, dos o tres en San Roque y al borde noroccidental del centro) y representan una mancha muy homogénea que comprende prácticamente toda la ciudad anterior a los años treinta, incluyendo los barrios, algo menos densamente ocupados, de Larrea, América y La Tola, y, al Oeste del Panecillo, el más reciente de Yaguachi.

Si bien el centro presenta densidades muy variables, con un vacío en su parte noble, alrededor de sus plazas, monumentos y conventos, tal situación debe atribuirse justamente a esa vocación social particular de lugares de implantación de los poderes antiguos (eclesiales) y aún actuales (gubernamentales, municipales), que se conjuga cada vez más con una actividad comercial que los ha transformado, mientras que hace medio siglo eran las residencias las que predominaban, en un barrio de talleres, de boutiques y de almacenes (ver lámina n° 15). Otra excepción que se encuentra en todas las representaciones propuestas en este atlas, es la de Villa Flora y Atahualpa, los barrios mejor equipados e integrados del Sur de Quito.

Sin embargo, en la aureola inmediata del centro y en un relieve muy accidentado (San Roque, el Tejar, San Juan, Manosalvas, el Sur de La Tola), en el sector del terminal del ferrocarril (Alpahuasi, Chimbacalle, Chiriyacu y Ferroviaria), así como en los que se han llamado « barrios » y que se implantaron al Sudoeste de Villa Flora (Barrio Nuevo, Santa Anita, Quito Sur), las densidades se escalonan entre 480 y 800 habitantes por hectárea constructible, lo cual, dadas las estructuras de habitación que no superan sino rara vez los tres pisos, representa una muy elevada ocupación: Ferroviaria, y más aún Quito Sur, tienen comúnmente densidades que superan los 625 hab/ha. Es en este sector centro y centro-Sur, particularmente en su parte más antigua, en donde las condiciones de hábitat son lo más insostenibles (ver láminas n° 14 y n° 34): se observa allí un hábitat tradicional (ver lámina n° 30), poco equipado y muy degradado (fenómeno marcado de turgurización).

Esta imagen plantea una serie de graves interrogantes relativas al equipamiento y a la renovación, así como al funcionamiento y a la integración de ciertos sectores del espacio urbano.

En efecto, a causa de su relativa antigüedad, este sector de Quito no posee una organización espacial favorable a las exigencias de funcionamiento de una ciudad moderna. Además, el relieve, en particular el desnivel entre el Norte y el Sur, a la altura del Panecillo, agudiza aún más la situación. Esta antigüedad se traduce igualmente en una fuerte degradación de las casas, sin que los ingresos de sus propietarios o de sus inquilinos permitan su renovación. Nos vemos entonces confrontados a una aparente desintegración de una parte del hábitat, en donde las densidades sumamente elevadas son al mismo tiempo una de las causas y uno de los efectos. Esto plantea el problema de la recuperación de esta Quito del siglo XIX (época republicana) y de inicios del siglo XX. Ahora bien, a pesar de que se ha emprendido la renovación del Centro Histórico y de que la designación de este último por parte de la UNESCO como patrimonio de la humanidad garantiza ciertas consideraciones y obliga a tomarlo en serio, el Municipio no parece haber definido de manera exacta una política y estrategias urbanas que puedan resolver esta urgencia de recuperación revelada por las densidades.

Si bien se encuentran en el Norte de Quito densidades comparables a las que acabamos de observar en el centro y centro-Sur, no provienen de las mismas causas: la implantación es más reciente, la red de calles es más favorable a un funcionamiento y a una integración satisfactoria, y las estructuras de habitación están mejor adaptadas a las limitaciones de una ciudad moderna (especialmente numerosas lotizaciones de edificios de 4 a 6 pisos).

Contrastando de manera marcada con lo que antecede, la Quito del centro-Norte y hasta el aeropuerto, e incluso más allá en ciertos barrios, presenta espacios de una densidad situada por encima de cien habitantes por hectárea, pero que no supera jamás, sean cuales fueren los tipos de habitación, los 320 hab/ha, lo que garantiza al menos 31 m² al suelo a los más

déshérités, sachant qu'usuellement les maisons ont deux ou trois niveaux dans les quartiers les plus peuplés de ce secteur (Miraflores, Belisario Quevedo, La Pradera, Rumipamba, Iñaquito, La Luz), ce qui relativise cette apparente exigüité.

On peut s'interroger sur un tel contraste. Les cartes de l'évolution de la tache urbaine (cf. planche n° 02), de l'analyse du Plan G. Jones Odriozola (cf. planche n° 39), de l'accessibilité et des modes de composition urbaine (cf. planche n° 40), et bien d'autres, fournissent des éléments de réponse. On est là en présence d'une Quito beaucoup plus systématiquement planifiée et qui s'est construite en très peu de temps (une génération) alors que les techniques de travaux publics et de construction (béton armé, meilleure connaissance des qualités mécaniques et des techniques de mise en œuvre des matériaux, implantation des réseaux, etc.) se sont complètement modifiées.

En vérité cette partie de Quito répond aux exigences urbanistiques d'une ville moderne. Mais s'y implanter n'est pas accessible à tous les citoyens comme le montrent les cartes donnant des aperçus sur la localisation des populations selon leurs revenus ou leurs conditions de vie, ce qui revient à peu de choses près au même (indice HSEQ). Le carton déterminant la population juvénile de Quito (figure 3) indique que ce sont là les quartiers où le nombre des enfants et des adolescents est nettement inférieur à la moyenne de Quito, ce qui libère de facto des moyens financiers pour investir en d'autres postes de dépenses que ceux qui assurent la reproduction des populations de travailleurs, comme c'était le cas au XIX^e siècle dans les grandes villes industrielles des pays d'Europe et d'Amérique du Nord, alors pays en voie de surdéveloppement, et comme cela pourrait bien encore être le cas dans les secteurs du Centre Historique et du centre-sud de Quito, ainsi que pour les populations en conquête des franges pionnières.

PERSPECTIVES

Les perspectives sont évidentes :

- les quartiers de Quito qui ont plus de cinquante ans risquent de continuer à se dégrader et à se taudifier par suite d'une excessive densité d'occupation ;
- les fronts pionniers sur les pentes se densifient et ne peuvent que partiellement accéder à une bonne intégration au cours de la décennie ;
- la Quito riche se densifiera encore, mais dans les limites du raisonnable, car de plus en plus les habitants jouissant d'un haut revenu investissent le « Grand Quito », singulièrement, au nord, vers la Mitad del Mundo, et, à l'est, dans le sillon interandin comme en témoigne l'étude de l'Área Metropolitana (cf. planche n° 03).

Seule une politique municipale volontariste et soucieuse des questions d'intégration et d'insertion sociale des populations les plus désavantagées pourra modifier les perspectives que l'on vient d'énoncer.

desfavorecidos, conociendo que las casas tienen usualmente dos ó tres pisos en los barrios más poblados de este sector (Miraflores, Belisario Quevedo, La Pradera, Rumipamba, Iñaquito, La Luz), lo cual relativiza esta aparente exigüidad.

Nos podemos interrogar sobre tal contraste. Los mapas de la evolución de la mancha urbana (ver lámina n° 02), del análisis del Plan G. Jones Odriozola (ver lámina n° 39), de la accesibilidad y de los modos de composición urbana (ver lámina n° 40), y muchos otros, proporcionan elementos de respuesta. Nos encontramos en presencia de una Quito mucho más sistemáticamente planificada y que se ha construido en muy poco tiempo (una generación) a la vez que las técnicas de obras públicas y de construcción (hormigón armado, mejor conocimiento de las cualidades mecánicas y de las técnicas de utilización de los materiales, implantación de las redes, etc.) se han modificado completamente.

En realidad, esta parte de Quito responde a las exigencias urbanísticas de una ciudad moderna, pero implantarse en ella no está al alcance de todos los ciudadanos como lo muestran los mapas que representan la localización de la población según sus ingresos o sus condiciones de vida, lo que equivale casi a lo mismo (índice JSEQ). La figura que presenta la población juvenil de Quito (figura 3) indica que se trata de los barrios en donde el número de niños y de adolescentes es claramente inferior al promedio de Quito, lo cual libera de hecho medios financieros para invertir en rubros de gasto distintos a los que garantizan la reproducción de la población de trabajadores, como era el caso en el siglo XIX de las grandes ciudades industriales de los países de Europa y de América del Norte, países entonces en vías de sobredesarrollo, y como podría perfectamente ser aún el caso de los sectores del Centro Histórico y del centro-sur de Quito, así como de la población en proceso de conquista de las franjas pioneras.

PERSPECTIVAS

Las perspectivas son evidentes:

- los barrios de Quito que tienen más de cincuenta años corren el riesgo de continuar degradándose y de turgurizarse como consecuencia de una excesiva densidad de ocupación;
- los frentes pioneros de las pendientes se densifican y no pueden acceder sino parcialmente a una buena integración durante el decenio;
- la Quito rica se densificará aún, pero en los límites de lo razonable, pues cada vez más los habitantes que gozan de altos ingresos ocupan el « Quito ampliado », especialmente hacia la Mitad del Mundo, al Norte, y hacia el callejón interandin, al Este, como lo prueba el estudio del Área Metropolitana (ver lámina n° 03).

Únicamente una política municipal voluntarista y preocupada de los aspectos de integración y de inserción social de los habitantes más desaventajados podrá modificar las perspectivas que acabamos de enunciar.

Figura 1 Distribución del histograma de la población
Figure 1 Distribution histogrammique de la population

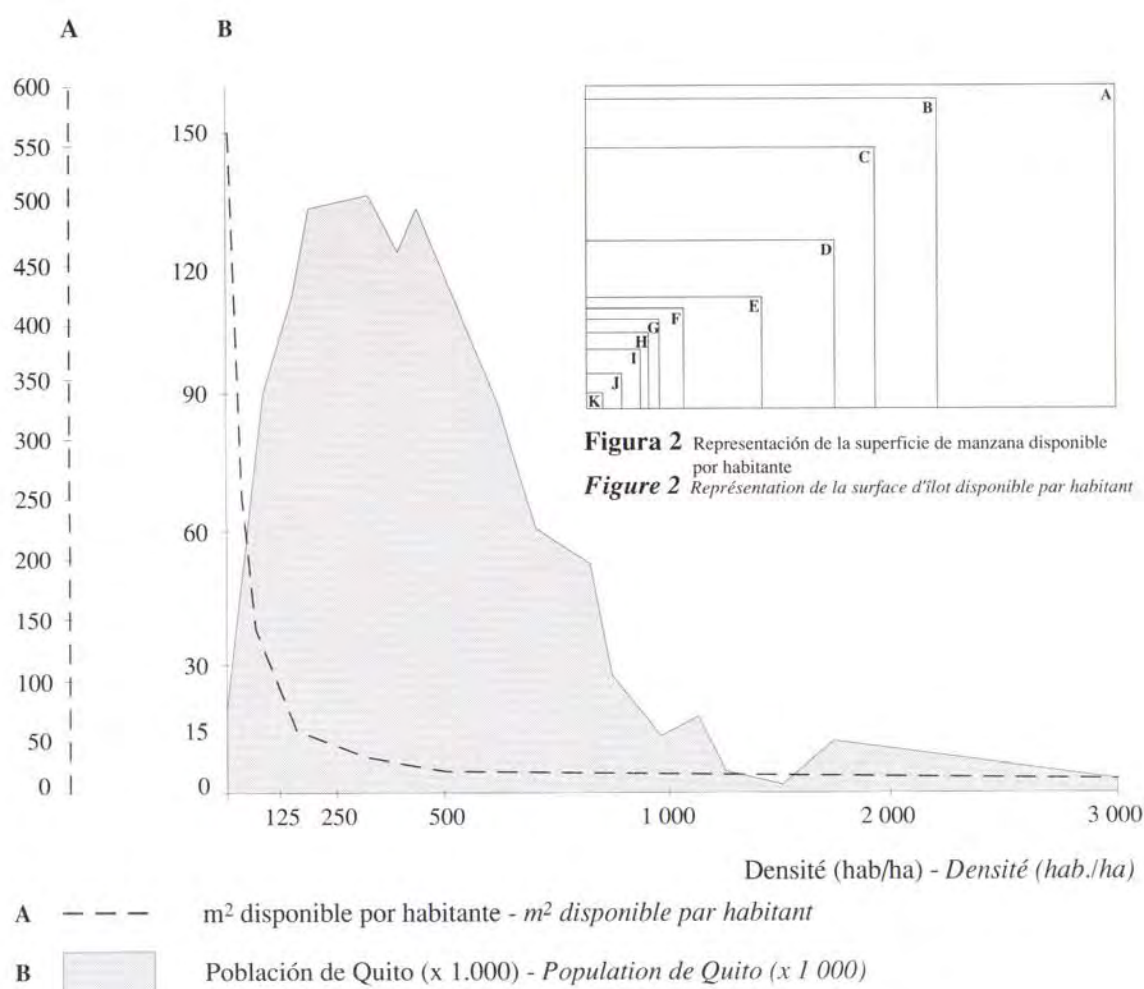


Figura 2 Representación de la superficie de manzana disponible por habitante
Figure 2 Représentation de la surface d'îlot disponible par habitant

SOURCES ET LIMITES

Le recensement INEC de 1982 est l'unique source de nos informations sur l'âge et le sexe des Quiténiens saisis en leur lieu de résidence. L'année 1982 en constitue la limite.

Cependant, on peut sans grand risque d'erreur considérer que les structures démographiques, dans la ville de Quito, n'ont pas subi de modifications significatives durant les dix dernières années (1982-1992), les rythmes de croissance — croît naturel et croît migratoire — paraissant stabilisés à la baisse depuis plus de quinze ans comme le révéleront les pyramides des âges que l'on a établies. Mais encore faut-il rappeler qu'en dix ans la population de Quito résidant dans ses limites municipales actuelles (celles qui déjà prévalaient en 1982) a augmenté de 24 % environ.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

On sait l'importance politique de la connaissance des structures démographiques d'une population donnée. Cependant, peut-être n'est-il pas inutile de préciser que pour gérer correctement les besoins en équipements d'infrastructure d'une ville, l'analyse succincte de données localisées concernant le sexe et l'âge de ses habitants est une opération absolument nécessaire. Comment prévoir autrement, ne serait-ce qu'à échéance décennale, la demande en équipements de santé, de scolarité, de loisirs, de sécurité, et les risques qu'entraînerait une défaillance des pouvoirs municipaux face à cette demande ?

En effet, prenons un exemple. Considérons un instant ce que signifie un croît naturel particulièrement accéléré dans un quartier nouveau sis sur le front pionnier d'une ville. On suppose d'entrée que la population pionnière initiale est constituée essentiellement de jeunes adultes, a des emplois ou en recherche et vit dans la paix sociale, ce qui naturellement est un cas angélique et improbable. Ce nouveau quartier se caractérise donc par :

- au départ, une population très jeune, donc forte demande de protection maternelle et infantile, ce qui implique une bonne répartition de maternités, de dispensaires, etc. ;

- six ans après, une population à scolariser pendant six ou douze ans, donc forte demande d'ouverture d'écoles et de salles de classes, ce qui signifie non seulement construction d'établissements scolaires, mais aussi encadrement non parental des enfants. Et cela bien sûr en sachant que les adultes du front pionnier, jeunes presque à coup sûr, continuent à affluer et à faire des enfants, ce qui, loin de rendre obsolètes les équipements implantés au fur et à mesure de la montée en charge humaine et sociale de la population du nouveau quartier, rend chaque jour plus impérieux les besoins collectifs à pourvoir ;

- quinze ou vingt ans après, une population émancipée recherchant des emplois et des logements, donc une forte demande en ces deux domaines, avec, si elle n'est pas satisfaite, une surdensification, un désœuvrement et une recrudescence de la délinquance, ce qui signifie que faute de création d'emplois on devra renforcer, ou créer, des commissariats de police (ayant un personnel entraîné à la prévention de la délinquance si possible) et des lieux de détention.

La liste des répercussions en chaîne n'est évidemment pas exhaustive. Elle suffit cependant à justifier toute analyse, même succincte, afin non de répondre aux problèmes prévisibles qu'elle soulèvera, mais de poser ces problèmes au moins correctement dans le temps et dans l'espace. Naturellement, la présente notice n'a pas d'autre prétention que de fixer la démarche et de fournir une image très sommaire de la situation démographique de 1982. L'exploitation du recensement de 1990 permettra de mieux cibler la question, singulièrement parce qu'elle autorisera des comparaisons de situations socio-spatiales établies sur une période de huit années. Mais, quoi qu'il en soit, c'est dans des analyses plus localisées et plus approfondies que résident les réponses aux types de problèmes qui n'ont été qu'évoqués dans notre exemple scolaire ci-dessus.

Il y a une réelle difficulté à représenter en une seule carte des caractéristiques démographiques, fussent-elles élémentaires comme la simple présentation de l'âge et du sexe des Quiténiens. Par le dessin manuel on peut encore tenter l'aventure, mais les procédés mécaniques d'expression colorée imposent des analyses emboîtées, non iconographiquement superposables. Ainsi s'obtiennent des synthèses non plus par accumulations encore lisibles d'informations, mais par combinaisons préalables de ces informations, réduites si possible à des sortes d'indices dont la signification ne peut être saisie que par une analyse accompagnatrice de l'image cartographique.

Aussi a-t-on opté pour une série de cartons très lisibles et montés en batterie pour que l'œil organise ses lectures selon les choix que privilégiera le lecteur : approches successives et analytiques, approches comparatives et globalisantes ; en périphérie de ces cartons : présentation de graphiques explicatifs qui en facilitent la lecture.

ÉLABORATION

Dans l'esprit de ce qui précède, on a classé la population par âge selon deux critères :

- la stratification par âge et sexe regroupés en tranches quinquennales, ce qui permet d'aboutir à une pyramide des âges ayant une signification structurelle ;

- la stratification sans distinction de sexe, par tranche d'âge, ayant une signification sociale et économique utile :

a - population inactive et dépendante :

- enfants d'âge pré-scolaire, de 0 à 6 ans ;
- enfants d'âge scolaire et officiellement scolarisés, théoriquement, dans le premier cycle (primaire), de 6 à 12 ans ;

FUENTES Y LÍMITES

El censo del INEC de 1982 es la única fuente de información de que se dispone en cuanto a la edad y el sexo de los quiteños tomados en su lugar de residencia. El año 1982 constituye el límite de este análisis.

Se puede sin embargo, sin mayor riesgo de error, considerar que las estructuras demográficas en la ciudad de Quito no han sufrido modificaciones significativas durante los diez últimos años (1982-1992), pues los ritmos de crecimiento — incremento natural e incremento migratorio — parecen haberse estabilizado con una tendencia a la baja desde hace más de quince años, como lo revelan las pirámides de edad que establecimos. Además, hay que recordar que en diez años la población de Quito que reside en sus límites municipales actuales (los que prevalecían ya en 1982) ha aumentado en un 24 % aproximadamente.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Se conoce la importancia política del conocimiento de las estructuras demográficas de una población dada. Sin embargo, tal vez no es inútil puntualizar que para manejar correctamente las necesidades de equipamientos y de infraestructura de una ciudad, el análisis sucinto de datos localizados sobre el sexo y la edad de sus habitantes es una operación absolutamente necesaria. Cómo, de otra manera, prever, aunque fuere a un plazo de diez años, la demanda en equipamientos de salud, de educación, de distracción, de seguridad, y los riesgos que acarrearía una deficiencia de los poderes municipales frente a esa demanda?

En efecto, **tomemos un ejemplo**. Consideremos por un instante lo que significa un aumento natural particularmente acelerado en un barrio nuevo situado en el frente pionero de una ciudad. Suponemos de entrada que la población pionera inicial está constituida esencialmente de adultos jóvenes, tiene empleos o los busca y vive en condiciones de paz social, lo cual naturalmente es un caso angelical e improbable. Ese nuevo barrio se caracteriza entonces por:

- **inicialmente**, una población muy joven y por lo tanto una fuerte demanda de protección maternal e infantil, lo cual implica una buena distribución de maternidades, dispensarios, etc.;

- **seis años después**, una población a ser educada durante diez o doce años, y por lo tanto una demanda de apertura de escuelas y de salas de clase, lo que significa no solamente construcción de establecimientos escolares, sino también formación no parental de los niños, y ello por supuesto sabiendo que los adultos del frente pionero, jóvenes casi seguro, continúan afluyendo y teniendo hijos, lo cual, lejos de volver obsoletos a los equipamientos implantados a medida que aumenta la carga humana y social de la población del nuevo barrio, hace cada día más imperiosas las necesidades colectivas a satisfacerse;

- **quince o veinte años después**, una población emancipada que busca empleo y vivienda, y por lo tanto una fuerte demanda en esos dos campos, acarreado, de no satisfacerse tal demanda, sobredensificación, desocupación y recrudescimiento de la delincuencia, lo que significa que, a falta de creación de fuentes de trabajo, se deberá reforzar, o crear, comisarías de policía (que tengan un personal entrenado para la prevención de la delincuencia de ser posible) y lugares de detención.

Evidentemente, la lista de las repercusiones en cadena no es exhaustiva. Basta sin embargo para justificar todo análisis, incluso sucinto, a fin no de responder a los problemas previsibles que surgirán, sino de plantear esos problemas al menos correctamente en el tiempo y en el espacio. Naturalmente, la presente nota no tiene otra pretensión que la de establecer el procedimiento y proporcionar una imagen muy somera de la situación demográfica de 1982. El análisis del censo de 1990 permitirá enfocar mejor el problema, en particular por que posibilitará comparaciones de las situaciones socio-espaciales establecidas en un período de ocho años. Sin embargo, sea lo que fuere, es en los análisis más localizados y más detallados en donde residen las respuestas a los tipos de problemas que no han sido sino evocados en el ejemplo presentado.

Existe una real dificultad para representar en un solo mapa características demográficas, aunque sean elementales como la edad y el sexo de los quiteños. Mediante el dibujo manual se puede aún intentar la aventura, pero los procedimientos mecánicos de expresión mediante colores imponen análisis interdependientes, imposibles de superponer iconográficamente. Así, se obtienen síntesis ya no por acumulaciones de informaciones aún legibles, sino por combinaciones previas de tales informaciones, reducidas de ser posible a una especie de índices cuya significación no puede ser captada sino a través de un análisis que acompañe a la imagen cartográfica.

Por ello, optamos por un conjunto de figuras muy legibles y montadas en serie, a fin de que la mirada organice sus lecturas según las opciones que privilegiará el lector: enfoques sucesivos y analíticos, enfoques comparativos y globalizantes. En la periferia de tales figuras, se presentan gráficos explicativos que facilitan su lectura.

ELABORACIÓN

Siguiendo con la idea de lo expuesto, se clasificó a la población por edades según dos criterios:

- la estratificación por edad y sexo, en clases de cinco años, lo que permite establecer una pirámide de las edades con una significación estructural;

- la estratificación sin distinción de sexo, por grupos de edad, que tiene una significación social y económica útil:

a - población inactiva y dependiente:

- niños de edad pre-escolar, de 0 a 6 años;
- niños de edad escolar y oficialmente escolarizados, teóricamente en la sección primaria, de 6 a 12 años;

• adolescents d'âge scolaire, facultativement scolarisés dans le deuxième cycle (secondaire), de 12 à 18 ans ;

b - population économiquement active et socialement indépendante :

• adultes encore jeunes, en début d'activité économique et aux occupations rémunératrices parfois incertaines ou instables, de 18 à 30 ans ; en outre, ces actifs sont de sérieux producteurs d'enfants et la population par excellence qui conquiert l'espace et nourrit de ses implantations les fronts pionniers ;

• adultes dans la force de l'âge et de la production, de 30 à 60 ans ; ceux-ci ont encore des enfants, mais généralement ils ont déjà quelque peu capitalisé et se sont fréquemment sédentarisés (plus souvent propriétaires que locataires) ; également ils tendent à remplacer, en ses lieux de résidence, la population plus âgée en voie d'extinction et dont ils sont les héritiers ;

c - population économiquement inactive et indépendante, mais très souvent socialement dépendante :

• personnes âgées, légalement reconnues comme telles, retraitées ou en âge de l'être, et redevenant socialement dépendantes, de plus de 60 ans.

Ce sont ces deux images de la population qu'on a représentées, l'une par des histogrammes pyramidaux, l'autre par des cartons spatialisant les données censitaires. On a également spatialisé la prépondérance de la population féminine, prépondérance généralisée en Équateur et aussi à Quito, mais de manière singulièrement distribuée. Au sein de chaque strate ou situation représentée, et se distribuant autour de son poids médian, l'ensemble de ces images fait apparaître une classification en pourcentage.

Afin d'affiner cette approche, on a considéré, par un choix de fenêtres ouvertes sur différents types d'occupation de l'espace quitéño que des analyses déjà faites (cf. planches n° 14 et 38) ont permis de caractériser, trois secteurs de la ville pris comme référence pour les besoins de l'analyse :

- un quartier populaire ancien, de la partie sud de la ville d'avant 1940 ;

- un quartier populaire récent sur les fronts pionniers relativement consolidés, implanté sur des pentes, dans le sud de la ville actuelle ;

- un quartier patricien englobant la Pradera, la Paz et Bellavista et n'ayant guère plus de trente ans d'âge.

Pour chacun de ces quartiers, et afin d'en harmoniser la présentation et d'en faciliter la lecture comparée, une pyramide des âges a été construite (en pourcentages). Un graphique, reportant la courbe du taux de masculinité de l'ensemble de Quito et de chacun des quartiers choisis, complète les histogrammes pyramidaux. Les valeurs de chaque élément de l'analyse sont saisissables en lecture directe et attentive sur chaque représentation graphique proposée.

COMMENTAIRE

Ce sont d'abord les graphiques qui retiennent l'attention par leur physionomie générale sans surprise, mais agrémentée tout de même de quelques singularités.

Ainsi les pyramides des âges (figure 1) se ressemblent avec de faibles variantes : notamment on a moins d'enfants et on est plus nombreux à vivre plus âgé dans les beaux quartiers que dans les quartiers populaires. Mais, de toute évidence et quelle que soit la sous-population considérée, on est en face de l'image symbolique d'une population jeune, probablement par suite autant d'une forte natalité que d'une forte mortalité sévissant d'ailleurs à tous les âges : base large des pyramides, pointe effilée.

La surprise vient de l'étonnante inversion du mouvement qui se manifeste dans les strates 15-20 ans et 20-25 ans, et cela quel que soit le quartier considéré. Comment une population jeune en 1960 (1982 - 20 = 1962) a-t-elle un temps cessé de l'être, accusant un arrêt de croissance surprenant, quand rien dans l'histoire du pays et de la ville ne vient le justifier ?

On peut avancer deux hypothèses :

1/ Autour de 1960 se répandent rapidement les méthodes contraceptives et la population enregistre un coup d'arrêt spectaculaire avant de reprendre une croissance encore forte, mais assagie, ce qui expliquerait que la strate 0-5 ans ne présente pas une importance significativement plus grande que la tranche 20-25 ans. Je ne crois pas à ce phénomène. Cependant, la contraception peut lui avoir donné plus d'amplitude à la suite des campagnes internationales de planification familiale et d'un mouvement de contrôle des naissances qui s'est amorcé dès ce moment-là dans nombre de jeunes ménages.

2/ En 1982, année du recensement, le pays engrangeait la manne du boom pétrolier. C'était une époque d'euphorie économique et de grands investissements d'infrastructure au cours de laquelle tout le réseau routier et une partie de la voirie urbaine furent modernisés. Dans le même temps, la reprise de la vie démocratique, après des années de régime militaire, favorisait les mouvements de population. À Quito, l'ère de la construction des grands immeubles à usage multifonctionnel était à son apogée, si bien qu'on peut penser que les classes 15-20 ans et 20-25 ans se trouvèrent gonflées de la venue massive des immigrants qui durent probablement arriver en famille. Depuis, une crise économique mondiale a provoqué un ralentissement des affaires et certainement contribué à un ralentissement des mouvements migratoires, ce que semble confirmer le taux de croissance, très inférieur aux prévisions les plus sérieuses, de la population de Quito entre les deux derniers recensements (1982 et 1990).

Cette deuxième explication paraît mieux convenir que la précédente.

Cependant, les conditions d'existence altèrent toujours plus ou moins gravement le mouvement de la courbe idéale. Aussi a-t-on considéré très attentivement les courbes du taux de masculinité — selon les âges : nombre d'hommes pour cent femmes — caractérisant les divers types de population choisis (figure 2). Leur récapitulatif met clairement en évidence le déficit de la population masculine dès les premières années. En effet, pour l'ensemble de Quito, c'est après l'âge de dix ans que, malgré le surcroît naturel des garçons par rapport aux filles à la naissance, l'équilibre se fait. Ensuite le déficit masculin devient permanent. Vers l'âge de la puberté (12-13 ans) et pendant 25 ans environ, la mortalité masculine cesse d'être plus forte

• adolescentes de edad escolar, facultativamente escolarizados en la sección secundaria, de 12 a 18 años;

b - población económicamente activa y socialmente independiente:

• adultos aún jóvenes, que inicia una actividad económica y tienen una ocupación remunerada a veces incierta o inestable, de 18 a 30 años; además, estos activos son muy fecundos y constituyen por excelencia la población que conquista el espacio y alimenta, con sus implantaciones, los frentes pioneros;

• adultos en la madurez y la edad más productiva, de 30 a 60 años; estos aún tienen niños pero generalmente ya han capitalizado algo y se han sedentarizado (son más frecuentemente propietarios que arrendatarios); tienden igualmente a reemplazar, en sus lugares de residencia, a la población de mayor edad en vías de extinción y de la cual son herederos;

c - población económicamente inactiva e independiente, pero muy a menudo socialmente dependiente:

• personas de edad, legalmente reconocidas como tales, jubiladas o en edad de serlo, y que vuelven a ser socialmente dependientes, de más de 60 años.

Hemos representado dos imágenes de la población: una mediante histogramas piramidales, y la otra con figuras en las que se localizan espacialmente los datos del censo. También se representó en el espacio la preponderancia de la población femenina, la misma que es generalizada en el Ecuador e igualmente en Quito, aunque distribuida de manera singular. Al interior de cada estrato o situación representada, el conjunto de estas imágenes revela una clasificación en porcentajes que se distribuye alrededor del peso mediano de tal situación.

A fin de afinar este enfoque, se consideró, mediante la elección de ventanas abiertas sobre diferentes tipos de ocupación del espacio quitéño, que análisis ya realizados (ver láminas n° 14 y n° 38) permitieron caracterizar, tres sectores de la ciudad tomados como referencia para las necesidades del análisis:

- un barrio popular antiguo, de la parte sur de la ciudad, anterior a 1940;

- un barrio popular reciente en los frentes pioneros relativamente consolidados, implantado en pendientes, en el Sur de la ciudad actual;

- un barrio patricio que abarca la Pradera, la Paz y Bellavista y que tiene apenas algo más de treinta años de edad.

En el caso de cada uno de estos barrios, y a fin de armonizar su representación y facilitar su lectura comparada, se elaboró una pirámide de las edades (en porcentajes). Un gráfico, que representa la curva de la tasa de masculinidad del conjunto de Quito y de cada uno de los barrios escogidos, completa los histogramas piramidales. Los valores de cada elemento del análisis son posibles de captar mediante una lectura directa y atenta de cada representación gráfica propuesta.

COMENTARIO

Son primeramente los gráficos los que llaman la atención por su fisonomía general sin sorpresas, pero que presenta algunas singularidades.

Así, las pirámides de edades (figura 1) se asemejan entre sí, con pocas variantes: en especial, en los barrios ricos, hay menos niños y son más numerosos quienes alcanzan edades avanzadas con relación a los barrios populares. Sin embargo, es evidente, sea cual sea la subpoblación considerada, que estamos frente a la imagen simbólica de una población joven, en razón probablemente tanto de una fuerte natalidad como de una fuerte mortalidad que por cierto imperan en todas las edades: amplia base de las pirámides, punta afilada.

La sorpresa viene de la asombrosa inversión del movimiento que se manifiesta en los estratos 15-20 años y 20-25 años, y ello sea cual sea el barrio considerado. ¿Cómo una población muy joven en 1960 (1982 - 20 = 1962) deja de serlo en los siguientes años y experimenta una sorprendente paralización del crecimiento, cuando nada en la historia del país ni de la ciudad lo justifica?

Se pueden adelantar dos hipótesis:

1/ Hacia 1960, se divulgan rápidamente los métodos contraceptivos y la población registra un estancamiento espectacular antes de retomar un crecimiento que sigue siendo fuerte, pero más lento, lo que explicaría que el estrato de 0-5 años no sea significativamente mucho más importante que el de 20-25 años. No creo en tal explicación aunque se puede admitir que la contracepción haya dado mayor amplitud al fenómeno como consecuencia de las campañas internacionales de planificación familiar y de un movimiento de control de los nacimientos que se inició en ese momento en numerosas parejas jóvenes.

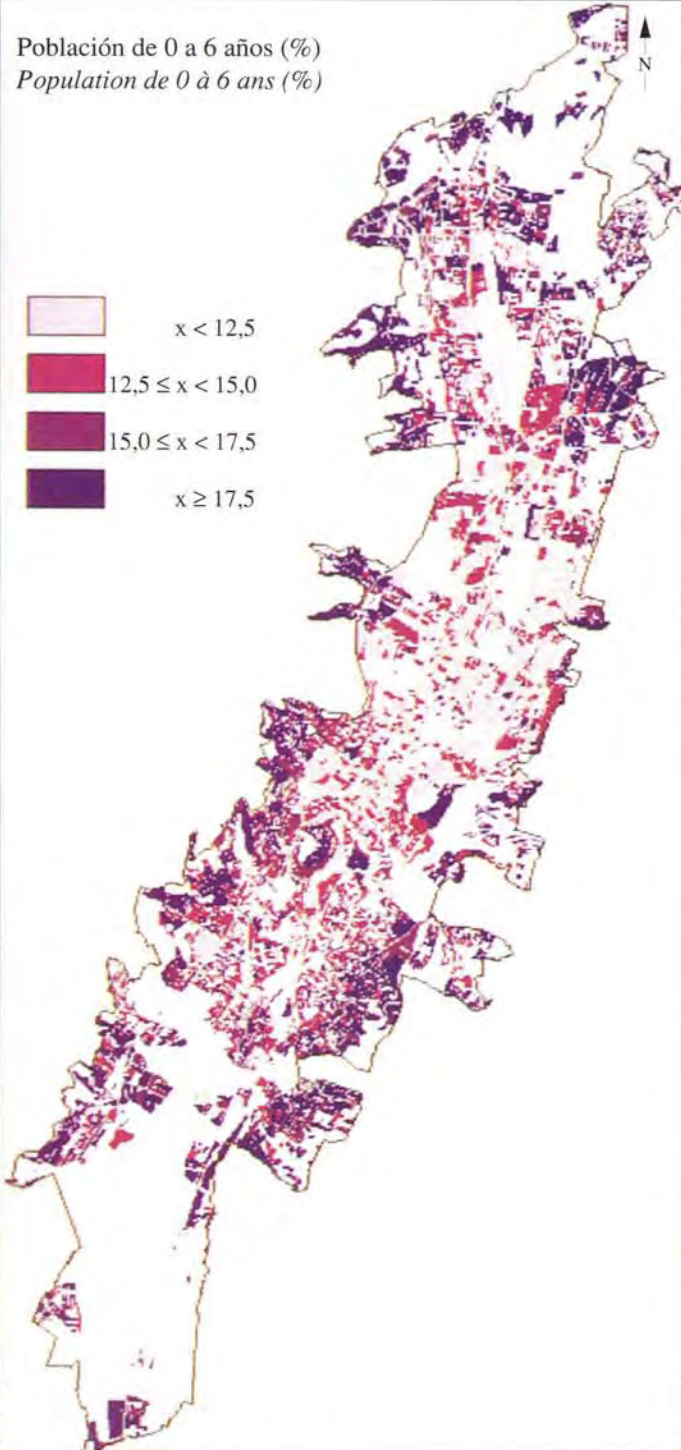
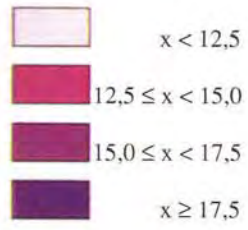
2/ En 1982, año del censo, el país disfrutaba de los ingresos del boom petrolero; era una época de euforia económica y de grandes inversiones de infraestructura, durante la cual se modernizaron toda la red de carreteras y parte de la red urbana; al mismo tiempo, el retorno a la vida democrática luego de años de regímenes militares, favorecía los movimientos de población. En Quito, la era de la construcción de grandes edificios de uso multifuncional estaba en su apogeo, de manera que se puede pensar que las clases de 15-20 años y 20-25 años se vieron engrosadas con la venida masiva de inmigrantes probablemente acompañados por sus familias. Desde entonces, una crisis económica mundial ha provocado un menor movimiento de los negocios y ha contribuido seguramente a un decrecimiento de los movimientos migratorios, lo que parece confirmarse por la tasa de crecimiento, muy inferior a las previsiones más serias, de la población de Quito entre los dos censos (1982 y 1990).

Esta segunda explicación parece ser más adecuada que la anterior.

Sin embargo, las condiciones de existencia alteran siempre de manera más o menos marcada el aspecto de la curva ideal. Consideramos por ello muy atentamente las curvas de la tasa de masculinidad — según las edades: número de hombres por cien mujeres — que caracterizan a los diversos tipos de población escogidos (figura 2). Al recapitularlas, se pone claramente en evidencia el déficit de la población masculina desde los primeros años. En efecto, para el conjunto de Quito, y a pesar del incremento natural de los varones con relación a las mujeres al momento del nacimiento, es después de los diez años de edad que se establece un equilibrio. Luego, el déficit masculino se torna permanente. Hacia la edad de la pubertad (12-13 años) y durante 25 años aproximadamente, la

REPARTICIÓN DE LA POBLACIÓN POR GRANDES GRUPOS DE EDAD (% de la población total)
RÉPARTITION DE LA POPULATION PAR GRANDS GROUPES D'ÂGE (% de la population totale)

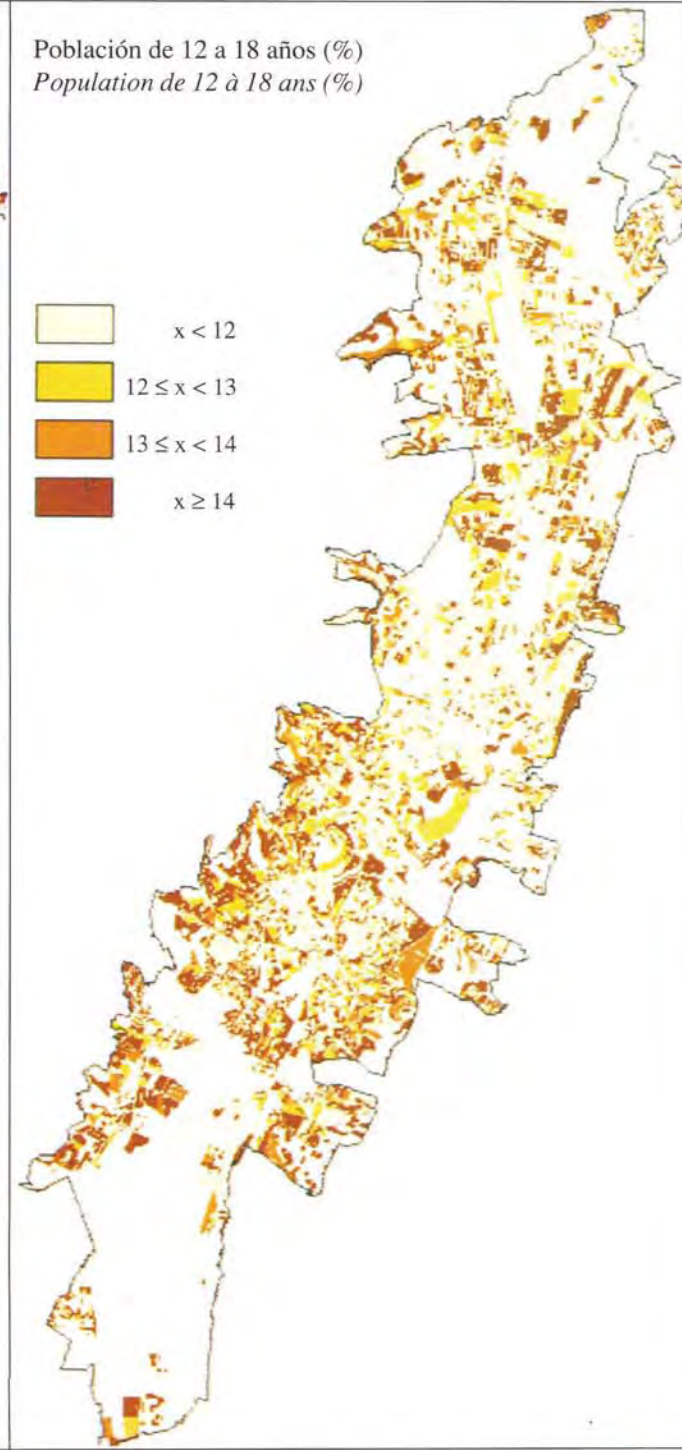
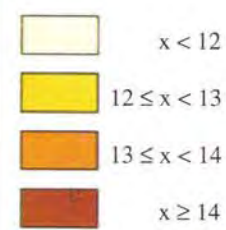
Población de 0 a 6 años (%)
 Population de 0 à 6 ans (%)



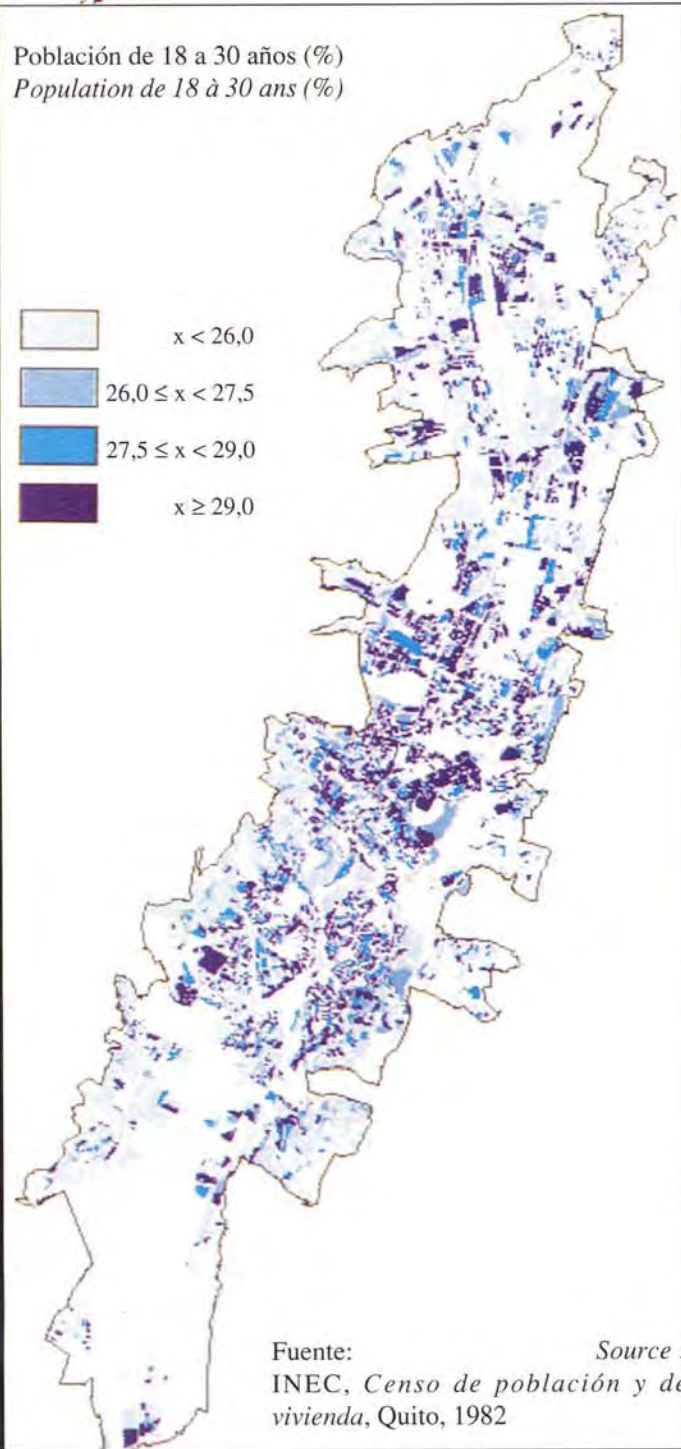
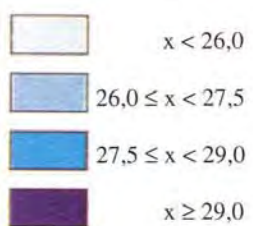
Población de 6 a 12 años (%)
 Population de 6 à 12 ans (%)



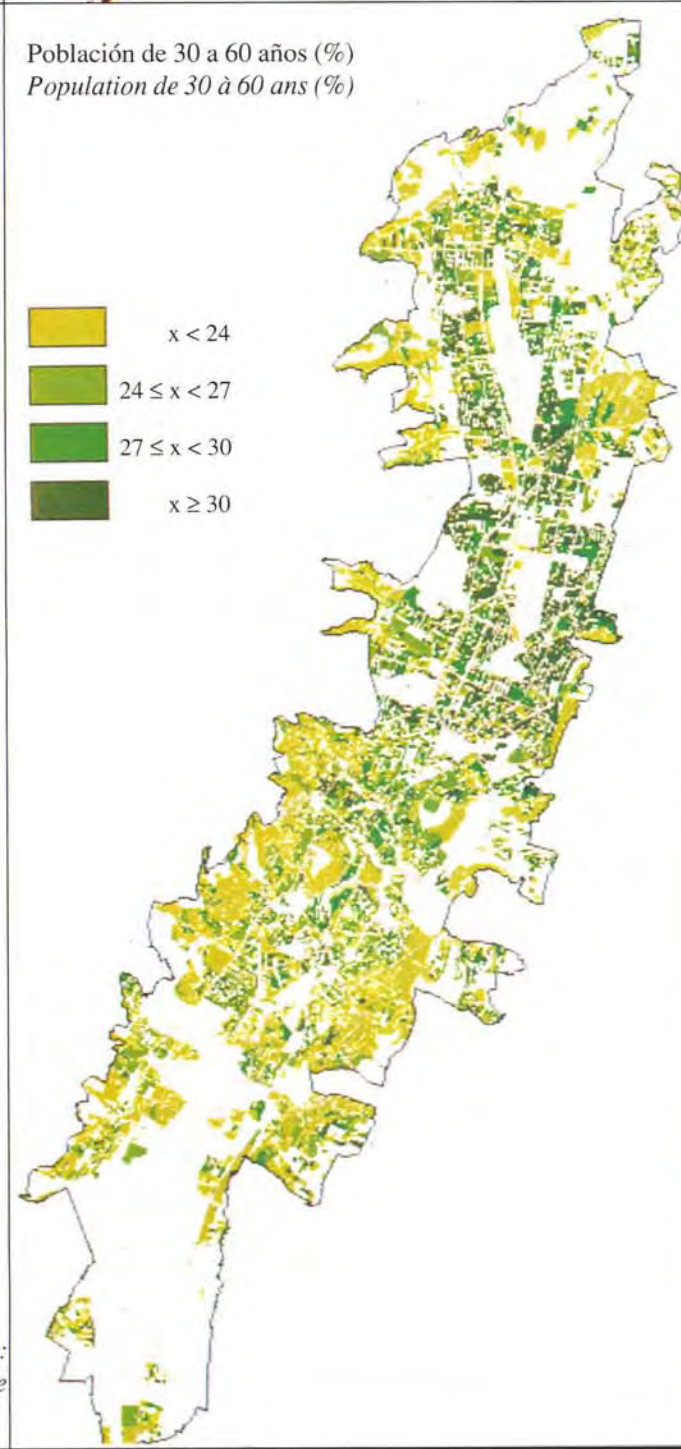
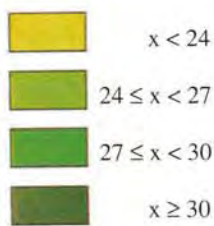
Población de 12 a 18 años (%)
 Population de 12 à 18 ans (%)



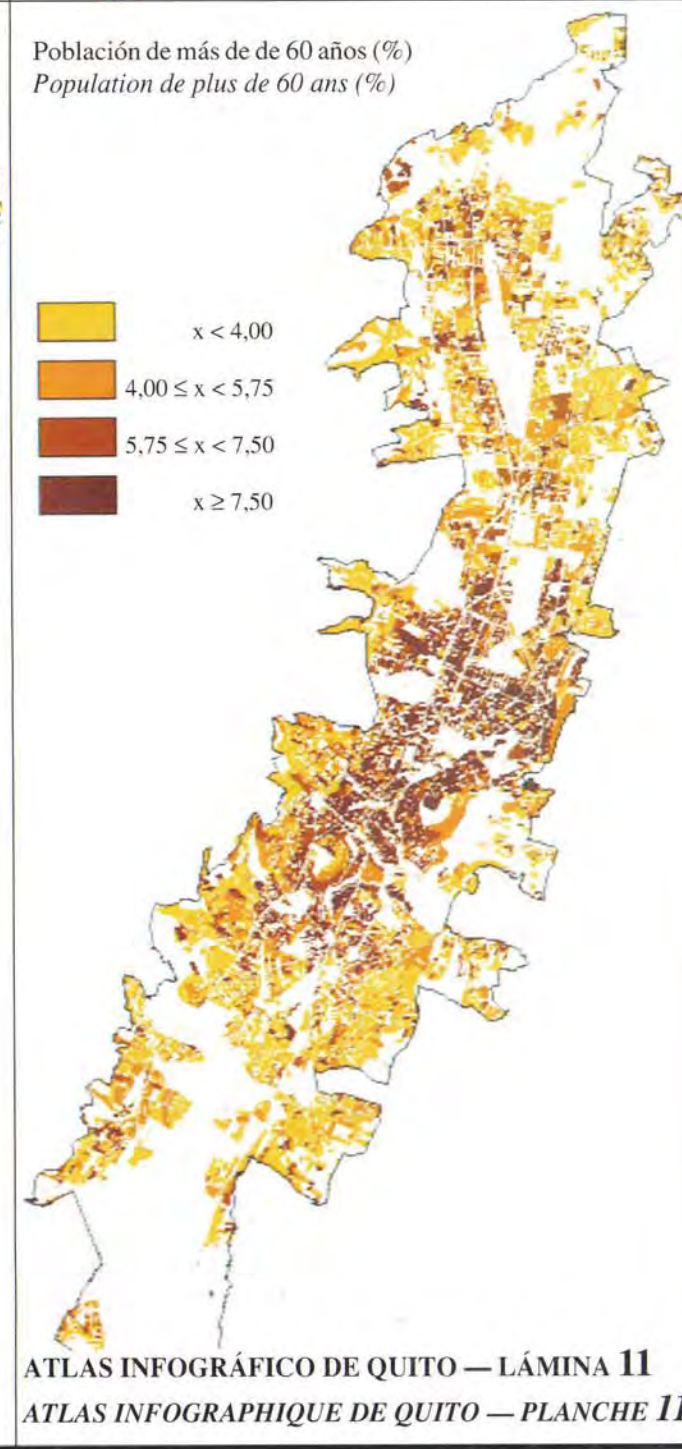
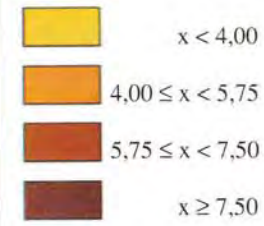
Población de 18 a 30 años (%)
 Population de 18 à 30 ans (%)



Población de 30 a 60 años (%)
 Population de 30 à 60 ans (%)



Población de más de 60 años (%)
 Population de plus de 60 ans (%)



Fuente: INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982
 Source: INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982

que la mortalité féminine : taux de masculinité s'établissant autour de 91-92 %. Ensuite ce taux se modifie à nouveau, l'écart entre les deux sexes ne cessant de s'élargir, l'inflexion se situe entre 40 et 45 ans, période où le déficit en hommes passe de 9 % à près de 15 %. Pour l'ensemble de Quito, la population est tout à fait conforme à ce que l'on sait de la démographie d'une population jeune.

Malgré cette allure d'ensemble, apparaissent tout de même des divergences fort significatives. Celles-ci n'empêchent pas cependant d'observer une similitude étroite entre la situation exprimée pour l'ensemble de Quito et celle singularisant les quartiers populaires anciens. Certes la population de Quito en ses limites municipales a passé de 209 932 habitants en 1950 à 866 472 en 1982 (1 094 318 en 1990), mais si les quartiers anciens ont encaissé leur part de cette croissance, ce sont nécessairement les nouveaux quartiers qui se sont singularisés par le fait même de leur nouveauté. En effet, la majorité de ces nouveaux ensembles est le résultat soit de programmes de lotissement, soit de micro-lotissements mis en chantier sur des secteurs nouvellement viabilisés de la ville et vendus en copropriété par une multitude de promoteurs privés, soit d'opérations plus ou moins organisées de squatting, voire d'invasion de terres. En définitive, quels qu'aient été les processus suivis, ces créations ont pratiquement toujours profité à des populations ou préalablement ciblées (programme de logements des instances officielles spécialisées), ou s'étant cooptées (associations de copropriétaires), ou s'étant regroupées pour faire face collectivement à une situation sociale devenue insupportable (squatting ou invasion de terres). Selon le type d'action urbanisante ainsi promue, on rencontre les prémices de quartiers dévolus aux classes moyennes, de quartiers de bonne tenue pour gens à revenus confortables, voire de quartiers riches, enfin de quartiers populaires accaparés par des populations démunies. Mais dans tous les cas, les populations bénéficiaires sont jeunes et assurées d'enfants en puissance. Elles n'ont pas pour autant les mêmes comportements sociaux, ce qui influe à terme sur leurs caractéristiques démographiques.

C'est la population des quartiers ouvriers récents conquérant fréquemment leur espace vital sur des terrains initialement non aedificandi et pour cela sous-équipés et sous-intégrés à l'entité urbaine quiteña, qui a le taux de masculinité où les écarts entre les sexes sont les plus faibles. Serait-ce que parmi les jeunes adultes il faille compter des migrants de sexe masculin venus d'abord seuls, ce qui augmenterait la population mâle et expliquerait qu'autour de 18 ans (âge de travailler) le ratio se situe à 100 % et se maintienne ensuite jusqu'à 35 ans entre 96 et 102 % ? Et peut-être faudrait-il admettre aussi que plus de jeunes femmes meurent en couches dans cette population mal protégée, mais rien n'autorise à l'affirmer.

Si ensuite, jusqu'à 75 ans, le déficit en hommes y est globalement moins accentué que dans l'ensemble de la population de Quito, sans parler de la population des quartiers riches qui s'en éloigne encore plus, ce n'est pas dû à une plus grande longévité des hommes de ces quartiers miséreux où les conditions d'existence matérielle sont excessivement précaires, mais au contraire à une plus forte mortalité féminine que dans les quartiers habités par des populations plus aisées.

A contrario, la situation des quartiers riches démontre bien qu'usuellement la longévité féminine est nettement plus grande que la longévité masculine. En effet, il ne meure probablement pas plus d'hommes dans les beaux quartiers de Quito que dans les autres, mais indubitablement les femmes y vivent plus nombreuses qu'ailleurs jusqu'à un âge avancé. C'est ce qui explique que l'écart entre elles et les hommes s'y creuse davantage que dans le reste de Quito à partir de 80 ans.

Cependant, une surprenante dépression de la courbe affecte les tranches d'âge de 15 à 25 ans, et même déjà à partir de la tranche de 10 à 15 ans. Compte tenu de l'épaisseur de chaque tranche d'âge considérée (5 ans), on ne peut saisir à quel moment exactement s'amorce cet effondrement, mais on peut énoncer qu'il ne doit pas se produire à 14-15 ans pour cesser vers 22-23 ans. Il ne s'agit pas en fait d'une dépression due à une mortalité effrayante des adolescents et des jeunes hommes — il n'y a ni guerre, ni hécatombes motocyclistes ou dues à une quelconque violence pour l'expliquer — mais d'un surcroît de population féminine. En effet, les familles des beaux quartiers ont très fréquemment une domestique à demeure. Ce sont des muchachas se plaçant autour de leur quinzième année, la scolarisation obligatoire et la puberté achevées. Elles quittent cet emploi, ou du moins ne logent plus dans la maison de leur employeur, lorsqu'elles songent à se marier et s'établissent. De nouvelles muchachas les remplacent alors. Ainsi, tant que la domesticité ancillaire se maintiendra à Quito, il y aura dans les familles des nantis, donc dans les quartiers patriciens, un déséquilibre notoire toujours ciblé sur la population féminine de 14-15 ans à 22-23 ans.

Ainsi, entre les recensements de 1974 et de 1982, la population de Quito enregistre un taux de croissance de près de 5 % par an (ce taux ralentit entre 1982 et 1990, tombant au-dessous de 3 % par an) dû à une forte poussée conjoncturelle de l'immigration. C'est une population jeune (34 % a moins de 15 ans et 45 % moins de 20 ans) mais composite. On y distingue des citadins déjà très sédentarisés, dans le centre et aussi dans le nord, en la partie la plus riche de Quito, et des nouveaux venus encore installés dans la précarité. Ces derniers sont prolétariés et sous-protégés: forte population infantile, socialement non productive; mortalité plus lourde et niveau de vie très faible (cf. planche n° 38).

L'observation de l'implantation résidentielle des Quiténiens selon l'âge et le sexe va permettre de compléter ce constat.

Un regard synoptique sur les cartons donnant la répartition de la population par grands groupes d'âge (figure principale) confirme ce qui précède : il n'y a pas de secteurs de la ville où ne se rencontrerait pas l'un des groupes d'âge retenus, quoique dans les quartiers pauvres les plus récents, les vieillards doivent être très peu nombreux. Ce sont d'ailleurs ces quartiers et plus généralement tous les quartiers les plus récents, ceux s'élevant au nord de l'aéroport et ceux occupant les pentes les moins urbanisables et les moins intégrables, ainsi que les quartiers anciens peuplés — beaucoup plus densément, quatre à cinq fois plus — de travailleurs à faible revenu (cf. planche n° 38) et de leur famille, quartiers qui souffrent encore d'un sous-équipement relatif, qui ont de nombreux jeunes et très jeunes enfants : plus de 15 % et fréquemment plus de 17,5 % de leur population ont moins de six ans, plus de 30 % ont moins de douze ans, et encore plus de 13 % ont entre douze et dix-huit ans. Sachant qu'un actif sur deux est inoccupé, c'est-à-dire n'a pas un emploi rémunérateur (cf. planche n° 12), cela signifie qu'un actif occupé (assurant un revenu régulier aux siens) a plus ou moins la charge financière de quatre personnes,

mortalité masculine deja de ser superior a la mortalidad femenina: la tasa de masculinidad se ubica en 91-92 % aproximadamente. Posteriormente, dicha tasa se modifica de nuevo, sin que la diferencia entre los dos sexos deje de crecer, y la inflexión se sitúa entre los 40 y 45 años, período en el que el déficit de hombres pasa del 9 % a cerca del 15 %. En el caso del conjunto de Quito, la población corresponde totalmente a lo que se conoce en demografía como una población joven.

A pesar de este aspecto de conjunto, aparecen divergencias muy significativas, las mismas que no impiden sin embargo observar una estrecha similitud entre la situación de toda la población quiteña y la que caracteriza a los barrios populares antiguos. Ciertamente, la población de Quito, en sus límites municipales, ha pasado de 209.932 habitantes en 1950 a 866.472 en 1982 (1.094.318 en 1990), pero si bien los barrios antiguos han acogido parte de ese crecimiento, son necesariamente los nuevos barrios los que han contribuido en mayor medida a tal incremento por el hecho mismo de su reciente constitución. En efecto, la mayoría de esos nuevos conjuntos son el resultado ya sea de programas de lotizaciones y micro-lotizaciones que empiezan a construirse en sectores de la ciudad recientemente dotados de redes viales y son vendidas en copropiedad por una multitud de promotores privados, o de operaciones más o menos organizadas de *squatting* e incluso de invasión de tierras. En definitiva, sean cuales fueren los procedimientos, tales creaciones han beneficiado casi siempre a poblaciones previamente escogidas (programas de vivienda de las entidades oficiales especializadas), que se han agrupado (asociación de propietarios) o se han reunido para hacer frente colectivamente a una situación social que se ha tornado insostenible (*squatting* o invasión de tierras). Según el tipo de acción de urbanización promovida, se encuentran las premisas de barrios destinados a las clases medias, de barrios de calidad para gente de ingresos confortables, e incluso de barrios ricos, y finalmente de barrios populares acaparados por poblaciones desposeídas. Sin embargo, en todos los casos, las poblaciones beneficiarias son jóvenes y potencialmente fecundas, aunque no por ello tienen los mismos comportamientos sociales, lo cual incide a mediano plazo en sus características demográficas.

La población de los barrios obreros recientes que conquistan frecuentemente su espacio vital en terrenos inicialmente *non aedificandi* y por ello subequipados y subintegrados a la entidad urbana quiteña, es la que registra una tasa de masculinidad en la que las diferencias entre los sexos son menores. ¿Será que entre los jóvenes adultos se debe contar a los migrantes de sexo masculino que vienen primero solos, lo cual aumentaría la población masculina y explicaría que alrededor de los 18 años (edad de trabajar) el ratio se sitúe en 100 % y se mantenga luego hasta los 35 años entre 96 y 102 %? Habría tal vez que admitir que más mujeres jóvenes mueren al nacer en esa población mal protegida, pero nada autoriza a afirmarlo.

Aunque después, hasta los 75 años, el déficit de hombres en esa población es globalmente menos acentuado que en el conjunto de los habitantes de Quito, sin hablar de la población de los barrios ricos en donde ese déficit es aún mayor, ello no se debe a una mayor longevidad de los varones en esos barrios subequipados en donde las condiciones materiales de existencia son excesivamente precarias, sino por el contrario a una mayor mortalidad femenina con relación a los barrios habitados por poblaciones más afortunadas.

A la inversa, la situación de los barrios ricos muestra con claridad que usualmente la longevidad femenina es sensiblemente mayor a la longevidad masculina. En efecto, probablemente en los barrios ricos de Quito no mueren más varones que en los otros, pero indudablemente son allí más numerosas que en otros lados las mujeres que viven hasta una edad avanzada. Es lo que explica que la diferencia con los varones se acrecienta más allí que en el resto de Quito, a partir de los 80 años de edad.

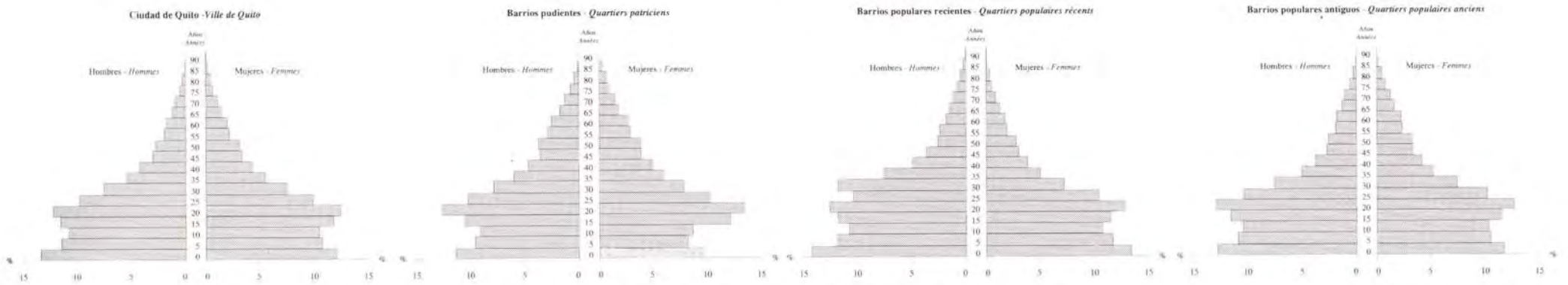
Sin embargo, se observa una sorprendente depresión de la curva en las clases de edad de 15 a 25 años e incluso ya a partir de la clase de 10-15 años. Dado que cada clase considerada abarca 5 años, es imposible captar en qué momento exactamente empieza esa depresión, pero podemos plantear que no debe producirse a los 14-15 años para cesar hacia los 22-23 años. No se trata en realidad de una depresión debida a una mortalidad particularmente elevada de los adolescentes y de los hombres jóvenes — no hay guerra ni hecatombes motociclistas o debidas a algún tipo de violencia que lo expliquen — sino un aumento de población femenina. En efecto, las familias de los *barrios chics* tienen frecuentemente una empleada doméstica fija. Son las llamadas « muchachas » cuya edad se sitúa alrededor de los 15 años, una vez terminada la escolarización obligatoria y superada la pubertad. Ellas dejan ese empleo, o al menos ya no se alojan en la casa de su empleador, cuando piensan en casarse y se establecen, y son entonces reemplazadas por otras. Así, mientras se mantenga en Quito la domesticidad ancilar en las familias acaudaladas, y por lo tanto en los barrios patricios, habrá siempre un notorio desequilibrio centrado en la población femenina de 14-15 años a 22-23 años.

Entre los censos de 1974 y de 1982, la población de Quito registra una tasa de crecimiento de cerca del 5 % anual (que decrece entre 1982 y 1990, cayendo por debajo del 3 % por año) debida a un fuerte empuje coyuntural de la inmigración. Se trata de una población joven (34 % tiene menos de 15 años y 45 % menos de 20 años) pero mezclada. Se distinguen en ella ciudadanos muy sedentarisados, en el centro y también en el Norte — la parte más rica de Quito — y nuevos inmigrantes instalados aún en la precariedad. Estos últimos están proletariados y subprotegidos: importante población infantil, socialmente no productiva; mayor mortalidad y muy bajo nivel de vida (ver lámina n° 38).

La observación de la implantación residencial de los quiteños según la edad y el sexo va a permitir completar este planteamiento.

Una mirada sinóptica a las figuras que presentan *la distribución de la población por grandes clases de edad* (figura principal) confirma lo anterior. No hay sectores de la ciudad en donde no se encuentre uno de los grupos de edad escogidos, aunque en los barrios pobres más recientes los ancianos deben ser muy poco numerosos. Esos barrios y de manera más general todos los barrios más recientes, los que se sitúan al Norte del aeropuerto, los que ocupan las pendientes menos propicias a la urbanización y los menos integrables, así como los barrios antiguos poblados — con una densidad mucho más elevada, cuatro a cinco veces superior — de trabajadores de bajos ingresos (ver lámina n° 38) y sus familias — que sufren aún de un relativo subequipamiento — son por cierto los que tienen numerosos y muy tiernos niños: más del 15 % y frecuentemente más del 17,5 % son menores de seis años, más del 30 %, menores de 12 años, e incluso más del 13 %, tienen entre doce y dieciocho años. Conociéndose que un activo de dos está *desocupado*, es decir que no tiene un empleo remunerado (ver lámina n° 12), esto significa que un activo ocupado (que garantiza a los suyos un ingreso regular) tiene más o menos la carga financiera de cuatro personas,

Figura 1 Pirámides de las edades - Figure 1 Pyramides des âges



situation caractéristique d'une population jeune et d'une économie ne dégagant guère de surplus, donc d'emplois tertiaires.

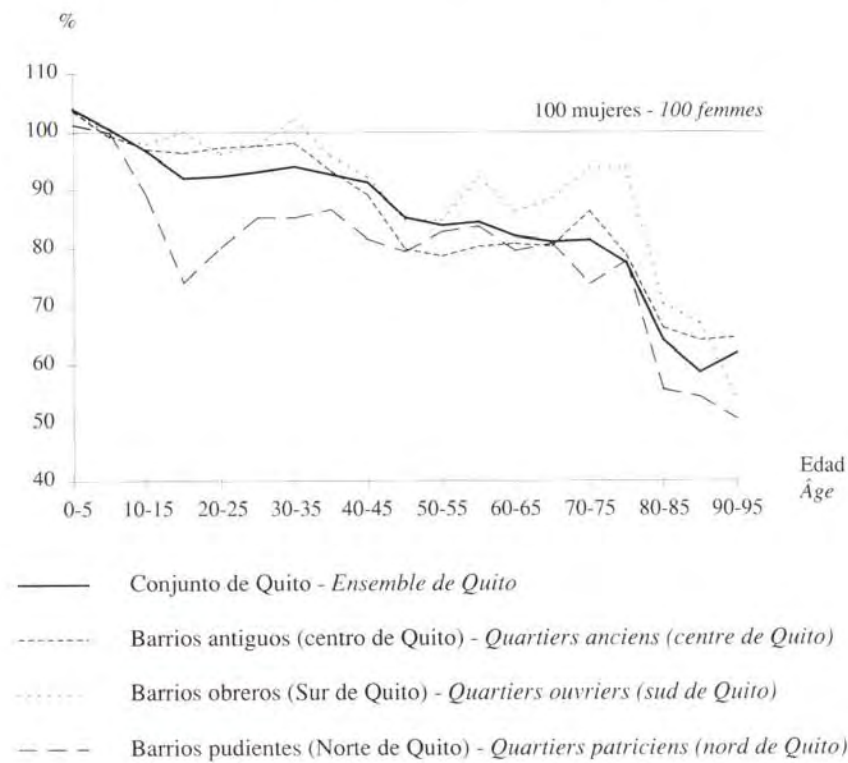
C'est dans les quartiers de la Quito ayant la multifonctionnalité d'une ville déjà structurée, dont les espaces sont correctement équipés et bien intégrés, que résident préférentiellement les jeunes adultes, ceux de 18 à 30 ans, étant entendu qu'en tout état de cause aucun quartier de la capitale n'abrite moins d'un quart des jeunes actifs, occupés ou non. Mais il est tout de même intéressant de noter cette distribution préférentielle car elle enseigne entre autres que les jeunes actifs restent longtemps dans leur famille. En effet, la Quito de 1964 (dix-huit ans avant le recensement ici exploité) ne s'étendait pas au delà des limites de l'extension prévue par le plan Odriozola (cf. planche n° 39) et on peut admettre que cette tranche d'âge est majoritairement quiténienne de naissance, donc résidante depuis toujours là où on la rencontre encore, puisqu'elle est apparue entre 1952 et 1964. Certes c'est cette même tranche de population qui crée l'accident démographique majeur, mais celui-ci ne concerne qu'à peine un sixième du groupe des 18-30 ans, et ce sixième, composé de migrants et bien qu'il y ait une densification différentielle dans la ville ancienne, se localise surtout dans les quartiers récents et périphériques dont il forme vraisemblablement la véritable souche démographique. Cela ne contredit donc pas l'analyse que l'on fait.

Or, plus les Quiténiens avancent en âge, plus ils s'émancipent et quittent physiquement leur milieu matriciel. C'est que, passé trente ans, les actifs commencent à capitaliser dans le logement de manière significative. En outre, fondateurs de famille, ils sont poussés à s'établir chez eux et pour cela acceptent, quand ils le peuvent, de s'endetter. Également nombre de ceux qui ont entre 45 et 60 ans, si l'on en croit les pyramides des âges et les courbes de masculinité, doivent déjà hériter des biens de la génération précédente, ce qui renforce leur capacité de capitalisation. Ces Quiténiens qui regroupent près de 30 % de la population la plus sédentarisée, ont tendance soit à rester au lieu de leur implantation première, soit à s'installer dans la Quito-nord, entre le Centre Historique et les limites septentrionales de l'aéroport, les plus fortunés pouvant aller jusqu'à s'établir dans les vallées où s'implantent les nouveaux quartiers chics en la proche banlieue, pour peu qu'ils possèdent une voiture (cf. planche n° 03).

Enfin, la tranche des plus de 60 ans, probablement moins de 7 % de la population la plus urbanisée, vit préférentiellement, comme celle des 18-30 ans, dans la Quito antérieure à 1973 et à la manne pétrolière. D'ailleurs une bonne part de ces deux groupes d'âge habite sous le même toit ; c'est là une caractéristique de la sociologie de la famille dans les villes équatoriennes. Son origine paraît plus structurelle qu'uniquement économique. Il est notable que ce sont eux qui occupent prioritairement les beaux quartiers, ce qu'on peut identifier comme la Quito riche. Bref, les Quiténiens jouissant des meilleurs revenus semblent bien

Figura 2 Tasa de masculinidad - Figure 2 Taux de masculinité

Tasa de masculinidad: $100 \times \frac{\text{hombres}}{\text{mujeres}}$ - Taux de masculinité : $100 \times \frac{\text{hommes}}{\text{femmes}}$



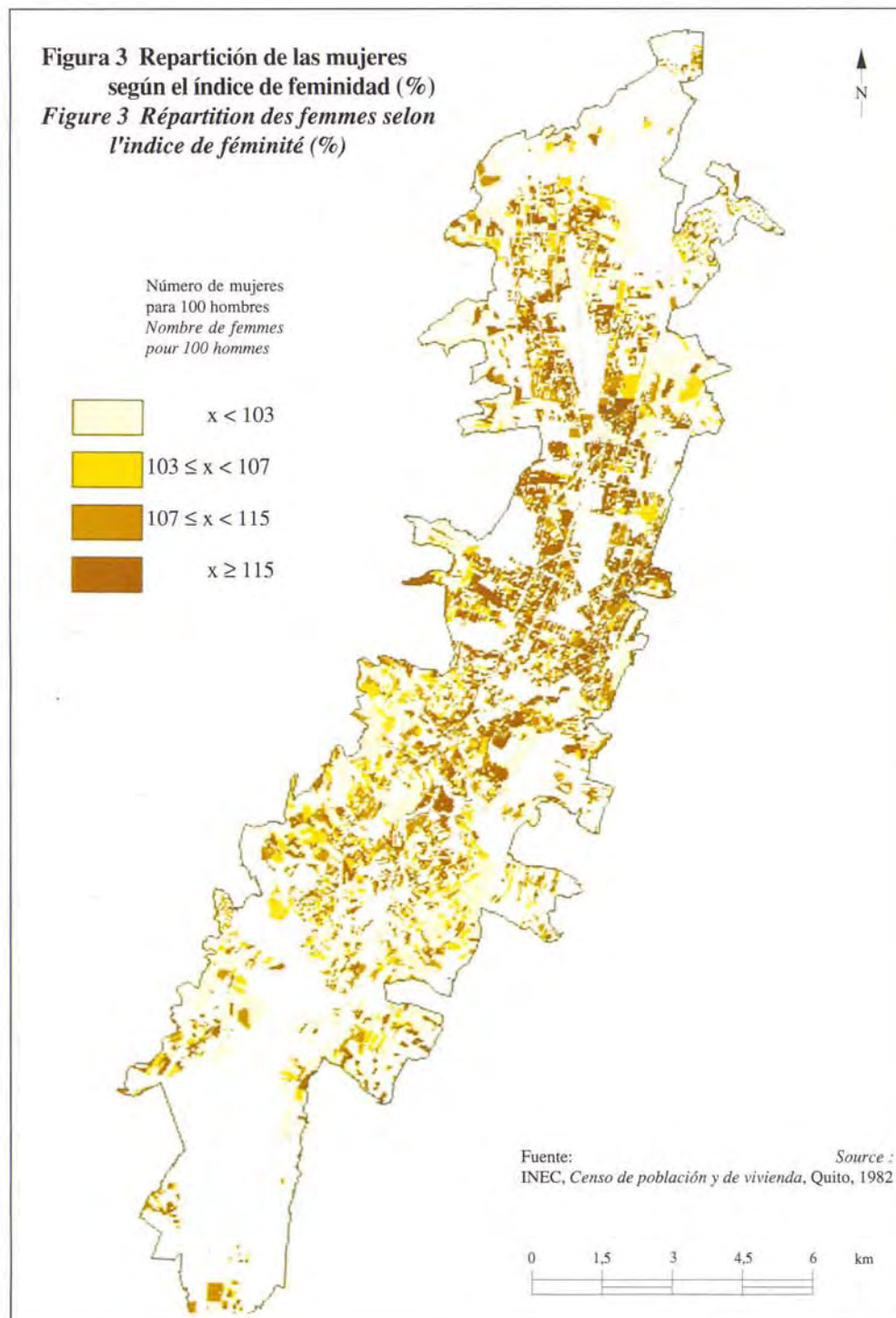
situation caractéristique de una población joven y de una economía que apenas genera excedentes monetarios y, consecuentemente, no favorece el desarrollo de empleos terciarios.

Es en los barrios de la Quito que tiene la multifuncionalidad de una ciudad ya estructurada, cuyos espacios están correctamente equipados y bien integrados, en donde residen preferentemente los jóvenes adultos, los de 18 a 30 años, entendiéndose que de todas maneras ningún barrio de la capital alberga menos de un cuarto de los jóvenes activos, ocupados o no. Es sin embargo interesante destacar en esta distribución preferencial pues muestra, entre otras cosas, que los jóvenes activos permanecen por largo tiempo en el seno familiar. En efecto, la Quito de 1964 (dieciocho años antes del censo aquí utilizado) no se extendía más allá de los límites previstos por el plan Odriozola (ver lámina n° 39) y, aunque puede ser discutible, se puede admitir que ese grupo de edad es mayoritariamente quiteño de nacimiento y que por lo tanto reside desde siempre en donde se lo encuentra aún, puesto que nació entre 1952 y 1964. Ciertamente, es esta misma clase de población la que crea el accidente demográfico mayor, pero este último atañe apenas a la sexta parte del grupo de 18-30 años, la misma que, compuesta de migrantes, y a pesar de existir una densificación diferencial en la ciudad antigua, se localiza sobre todo en los barrios recientes y periféricos de los que forma probablemente la verdadera cepa demográfica. Esto no contradice entonces el análisis que realizamos.

Ahora bien, los quiteños avanzan en edad, se emancipan y abandonan físicamente su medio de origen. Es que, pasados los treinta años, los activos comienzan a capitalizar de manera significativa en la vivienda. Además, fundadores de una familia, se ven obligados a establecerse en su casa y por ello aceptan, cuando pueden, contraer deudas. Igualmente, muchos de los que tienen entre 45 y 60 años, si creemos en las pirámides de edades y las curvas de masculinidad, deben ya heredar bienes de la generación anterior, lo que refuerza su capacidad de capitalización. Estos quiteños, que agrupan a cerca del 30 % de la población más sedentarisada, tienden ya sea a permanecer en el lugar de su primera implantación o a instalarse en el sector norte de Quito, entre el centro y los límites septentrionales del aeropuerto, pudiendo los más afortunados, siempre y cuando posean un vehículo propio, llegar a establecerse en los valles, en las afueras cercanas, en donde se implantan los nuevos barrios chics (ver lámina n° 03).

Finalmente, la clase de los mayores de 60 años, probablemente menos del 7 % de la población más urbanizada, vive preferentemente, como la de 18-30 años, en la Quito anterior a 1973 y al auge petrolero. Por cierto, buena parte de esos dos grupos habita bajo el mismo techo, lo que constituye una característica de la sociología de la familia en las ciudades ecuatorianas. Su origen parece más estructural que únicamente económico. Es notable que sean ellos quienes ocupen prioritariamente los barrios ricos, lo que se puede identificar como la Quito rica. En fin, los quiteños que gozan de los mayores ingresos

Figura 3 Repartición de las mujeres según el índice de feminidad (%)
Figure 3 Répartition des femmes selon l'indice de féminité (%)



Source: INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982

être les plus âgés. Tout se passe comme s'ils étaient définitivement sédentarisés, enracinés en leur précédent lieu de vie, ce qui est probable. Ce serait le cas du plus grand nombre malgré l'image trompeuse du carton, car les densités sont plus que deux fois plus fortes dans la ville du début du siècle que dans celle postérieure à 1970. Une autre hypothèse serait qu'ils se sont assurés sur le tard d'un cadre de vie aussi bien intégré à l'activité socio-culturelle et la vie relationnelle de Quito que bien équipé, et qui ne les couperait pas pour autant de l'usage de leurs espaces coutumiers, car la ville riche n'est ni si vaste et ni si éloignée de la ville séculaire qu'il faille la considérer comme inaccessible pour des personnes âgées.

L'analyse détaillée de chaque carton montrerait, certainement, bien des particularismes qu'il y aurait lieu d'expliquer. On se contentera d'observer encore que la discrimination sociale, si évidente à Quito, a aussi son origine dans le poids des enfants — non productifs — ce qui condamne les ménages prolifiques et à faible revenu, cas fréquent, à vivre dans des conditions de cohabitation (cf. planche n°14) peu favorables à un bon épanouissement culturel et social. Seule une politique volontariste, à forte coloration sociale, peut modifier cela. Les programmes de logements gérés par les organismes officiels spécialisés, BEV notamment, s'y appliquent, mais leurs populations-cibles doivent être de toute façon économiquement solvables, ce qui est très différent du taux d'effort que peuvent consentir des populations dont les revenus sans être réguliers et contrôlables ne sont pas pour autant négligeables. Ainsi, des dizaines de milliers de Quiténiens, les plus jeunes et les plus récemment citadinisés surtout, sont de facto exclus de cette politique sociale qui restera de toute manière interdite aux plus démunis.

La répartition des femmes selon l'indice de féminité (x femmes/100 hommes), dernier carton de cette planche (figure 3), confirme ce que l'analyse des courbes a déjà permis de singulariser et ne fait que le montrer in situ : c'est dans les quartiers les plus attractifs, habités essentiellement par les familles d'employés dans les services publics ou privés, y compris commerciaux, et de cadres (cf. planche n°12) dont le revenu par actif occupé est au moins décent et fréquemment confortable (cf. planche n°38), que la population féminine domine le plus. Comme on vient de le voir, l'âge et la plus grande longévité féminine y sont pour beaucoup, et plus encore la présence d'une domestique célibataire et jeune. Il ne faut pas oublier qu'une employée de maison établie à demeure dans une famille de 5-6 personnes entre pour 15-20 % dans le poids démographique de la population comptabilisée.

En revanche, le taux de féminité inférieur à 103 % qui affecte les quartiers récents et fortement ouvriers ne doit pas surprendre. On a signalé l'importance qu'y ont les jeunes enfants et l'équilibre entre les sexes qui se maintient à peu près jusqu'à l'âge de 20 ans, et même jusqu'à 35 ans, dans cette population.

PERSPECTIVES

On a proposé, en guise de problématique, un exemple de perspectives inhérentes à la création d'un nouveau quartier, mais elles ne se réduisent pas à cela, bien évidemment. On en signalera seulement deux autres qui auront nécessairement des répercussions sociales graves.

À Quito, comme dans toutes les grandes villes de la planète, ce sont les populations migrantes qui posent les problèmes les plus virulents aux autorités municipales et nationales. On sait qu'en Équateur ces populations savent se mobiliser sur la question vitale du droit à la ville. Or, les cartons présentés ici permettent de localiser les espaces qui devront être correctement équipés et intégrés dans les prochaines années. Certains de ceux-ci manquent, qui n'existaient pas encore en 1982 et que révélera l'exploitation du recensement de 1990. Toute politique qui ne les prendrait pas en compte laisserait brûler la mèche de bombes sociales à retardement. L'exemple des explosions épisodiques mais indéfiniment répétées qui déstabilisent la vie des banlieues des grandes villes européennes ou nord-américaines, voire japonaises, est là pour le rappeler.

Certes les immigrants de Quito ne sont pas étrangers à la République, mais ce sont bel et bien des étrangers pour une partie des classes installées. Seuls une approche sympathique (sens fort) de leurs problèmes et l'établissement permanent d'une politique de planification participative peuvent favoriser leur intégration. Encore faut-il qu'une éducation de qualité soit assurée dans ces quartiers et que les pouvoirs installés et reconnus se dotent des moyens de cette politique. La municipalité actuelle l'a clairement compris, mais il s'agit là d'une action urbaine de très longue haleine qui doit être poursuivie et considérablement amplifiée. La décision de décentraliser certains services et de créer de nouvelles aires d'activités et de centralité au sud et au nord de la ville va dans ce sens.

Cependant, les inerties que révèle l'analyse spatiale de la population saisie en ses âges autorisent bien des inquiétudes. Notamment est-ce que la discrimination sociale, pénalisant exagérément les familles nombreuses et les travailleurs manuels, va atteindre le seuil de l'insupportable ?

On n'en est pas encore là, mais il s'agit d'un deuxième problème d'importance qui, moins explosif que le précédent, ne peut sino provoquer énormes difficultés dans le fonctionnement de la ville, car il fait apparaître des risques de densification renforcée du peuplement en des quartiers relativement dépourvus d'emplois et séparés physiquement du nord, riche et consommateur de main d'œuvre, de la ville. Or, ce handicap peut être partiellement levé par l'implantation d'infrastructures routières qui, malgré une amélioration programmée, font encore actuellement défaut, telles que le prolongement de la voie expresse Occidentale au-delà des tunnels entre autres, et aussi une plus grande interpénétrabilité de la voie expresse Orientale. Ce sont toujours des questions non résolues.

Comme les autres planches de ce dossier population, celle-ci vient enfoncer le clou que l'on a déjà planté : sans les relais démocratiques des collectivités locales formelles ou informelles, singulièrement des associations d'usagers et des organisations internes de quartier, Quito s'achemine pour la fin du siècle vers les mêmes affrontements larvés ou déclarés qui déjà affectent de plus grandes et de moins paisibles villes du sous-continent latin de l'Amérique.

parecen ser efectivamente los más viejos. Todo sucede como si se hubieran sedentarizado definitivamente, enraizado en su anterior lugar de vida, lo cual es probable. Sería el caso de la mayoría a pesar de la imagen engañosa de la figura, pues las densidades son más de dos veces superiores en la ciudad de inicios de siglo que en la posterior a 1970. Otra hipótesis sería que, en el ocaso de su existencia, se han asegurado un marco de vida tan integrado a la actividad socio-cultural y la vida relacional de Quito como bien equipado, conservando a la vez el uso de sus espacios acostumbrados, pues la ciudad rica no es tan amplia ni está tan alejada de la ciudad secular como para considerarla inaccesible para las personas de edad.

El análisis detallado de cada figura mostraría, seguramente, diversos comportamientos sociales particulares que habría que explicar. Nos limitaremos a constatar nuevamente que la discriminación social, tan evidente en Quito, tiene también su origen en el peso de los niños — no productivos — lo cual condena a los hogares prolíficos y de bajos ingresos, caso frecuente, a vivir en condiciones de promiscuidad (ver lámina n° 14) poco favorables a un buen esparcimiento cultural y social. Únicamente una política voluntarista, de fuerte tinte social, puede modificar esta situación. Los programas de vivienda manejados por los organismos oficiales especializados, en particular el BEV, se aplican, pero la población a la que están destinados debe ser de todas maneras económicamente solvente, lo cual es muy diferente a los esfuerzos que pueden realizar habitantes cuyos ingresos, aunque irregulares y no controlables, no son despreciables. Así, decenas de miles de quiteños, los más jóvenes y más recientemente citadinizados sobre todo, están excluidos de facto de esta política social que, de todas formas, seguirá siendo inaccesible para los más desposeídos.

La repartición de las mujeres según el índice de feminidad (x mujeres/100 hombres), última figura de esta lámina (figura 3), confirma lo que el análisis de las curvas ya permitió caracterizar y no hace sino mostrarlo in situ. Es en los barrios más atractivos habitados esencialmente por las familias de empleados de los servicios públicos o privados, incluyendo los comerciales, y de ejecutivos (ver lámina n° 12), cuyo ingreso por activo ocupado es al menos decente y frecuentemente confortable (ver lámina n° 38), en donde el predominio de la población femenina es mayor. Como acabemos de ver, la edad y la mayor longevidad femenina juegan un papel importante en ello, y más aún la presencia de una empleada doméstica soltera y joven. No se debe olvidar que una empleada de casa establecida de manera fija con una familia de 5-6 personas, incide en una proporción del 15 al 20% en el peso demográfico de la población contabilizada.

En cambio, la tasa de feminidad inferior al 103 % que afecta a los barrios recientes y marcadamente obreros no debe sorprender. Señalamos la importancia que allí tienen los niños pequeños y el equilibrio entre los sexos que, en esa población, se mantiene más o menos hasta la edad de 20 años, e incluso hasta los 35 años.

PERSPECTIVAS

Propusimos, como problemática, un ejemplo de perspectivas inherentes a la creación de un nuevo barrio, pero evidentemente tales perspectivas no se reducen a ello. Señalaremos únicamente otras dos que tendrán necesariamente repercusiones sociales graves.

En Quito, como en todas las grandes ciudades del planeta, son las poblaciones migrantes las que plantean los problemas más virulentos a las autoridades municipales y nacionales. Sabemos que en el Ecuador, tales poblaciones saben organizarse para tratar de satisfacer la vital necesidad del derecho a la ciudad. Ahora bien, las figuras presentadas permiten localizar los espacios que, en los próximos años, deberán ser equipados de manera adecuada e integrados. Faltan algunos de ellos que no existían aún en 1982 y que serán revelados por el análisis del censo de 1990. Toda política que no los tome en cuenta dejaría quemar la mecha de las bombas de tiempo sociales. El ejemplo de las explosiones episódicas pero indefinidamente repetidas que desestabilizan la vida de las afueras de las grandes ciudades europeas o norteamericanas, e incluso japonesas, está ahí para recordarlo.

Ciertamente, los inmigrantes de Quito no son ajenos a la República, pero son realmente extranjeros para una parte de las clases ya instaladas. Sólo un enfoque vivencial de sus problemas y el establecimiento permanente de una política de planificación participativa pueden favorecer su integración. Sin embargo, esto no es posible a menos que se garantice una educación de calidad en esos barrios y que los poderes instalados y reconocidos consigan los medios para la aplicación de tal política. El municipio actual lo ha comprendido claramente, pero se trata de una acción urbana a largo plazo y que implica grandes esfuerzos, la misma que debe proseguirse y amplificarse considerablemente. La decisión de descentralizar ciertos servicios y de crear nuevas áreas de actividades y de centralidad al Sur y al Norte de la ciudad va en ese sentido.

Sin embargo, las inercias que revela el análisis espacial de la población tomada según sus edades provoca muchas inquietudes. En especial, ¿va la discriminación social, que penaliza y castiga exageradamente a las familias numerosas y a los trabajadores manuales, a alcanzar el umbral de lo insupportable?

Aún no se ha llegado a eso, pero se trata de un problema de importancia que, aunque menos explosivo que el anterior, no puede sino provocar enormes dificultades en el funcionamiento de la ciudad, pues acarrea riesgos de densificación reforzada de la población en barrios relativamente desprovistos de empleos y separados físicamente del Norte de la ciudad, rico y consumidor de mano de obra. Ahora bien, esta problema puede ser superado parcialmente mediante la implantación de infraestructuras viales — cuya realización está por cierto programada — que hacen falta actualmente, como la prolongación de la vía Occidental más allá de los túneles, entre otras, y también una mayor interpenetrabilidad de la vía Oriental. Son cuestiones aún no resueltas.

Como las otras láminas de este dossier población, esta viene a hundir el clavo que ya plantamos: sin los relevos democráticos de las colectividades locales formales o informales, en particular de las asociaciones de usuarios y de las organizaciones internas de barrio, Quito se encamina para fines de siglo hacia los mismos enfrentamientos larvados o declarados que afectan ya a ciudades más grandes y menos apacibles del subcontinente latino de América.

SOURCES ET LIMITES

Les sources pour l'élaboration de la présente carte sont :
 - le recensement de 1982, INEC ;
 - le fond de plan, dit plan INEC, mis au point pour l'exploiter.

La carte Catégories socio-professionnelles (CSP) donne donc la situation de 1982, alors que le recensement de 1990 est déjà en dépouillement. Or, la population de Quito dans ses limites admises de 1982 (Quito stricto sensu) a subi une augmentation de l'ordre de 24 % entre ces deux années ; l'espace urbanisé s'est accru en conséquence. Ainsi le site très accidenté de la ville est occupé désormais non seulement en une partie de ses espaces qui étaient encore disponibles en 1982 (toutes réserves foncières confondues), mais également sur des pentes peu accessibles dont seules des urgences (immigration et pauvreté) ont provoqué l'urbanisation. Il y a donc un décalage notable entre l'image présentée et la réalité nouvelle (1990) de la répartition de la population, y compris des actifs distribués par CSP au lieu de leur résidence. Ce ne sera qu'en 1992 que l'on pourra tirer des enseignements satisfaisants du dernier recensement. C'est une des limites de l'étude.

Une seconde limite se tient dans les définitions retenues. En effet, on a considéré celles-ci non pas en socio-économiste mais plutôt en urbaniste, avec dans l'esprit l'idée que les niveaux de vie présumés, et donc présumés, sont l'aspect à privilégier, celui qui permet à chacun de disposer d'une certaine façon de l'usage de l'espace urbain. Il faut entendre par cela la manière personnelle de s'approprier cet usage et d'en jouir. C'est donc cet angle de lecture de la relation CSP/espace que l'on a retenu. Par exemple, la catégorie des commerçants, ou celle des artisans, englobe une grande diversité de situations socio-économiques, allant de celle du tenancier de la petite épicerie de quartier à celle de celui qui exerce une responsabilité économique dans un grand magasin, de celle du cordonnier travaillant dans sa petite échoppe à celle de l'artisan à la compétence très pointue assurant dans son atelier, avec 2 ou 3 ouvriers et des machines très performantes, une production à l'échelle quasi industrielle. Cependant, pour minimiser cette disparité, tout commerçant ou artisan se déclarant directeur de son entreprise a été classé parmi les cadres, au même titre qu'un directeur de banque, un ingénieur ou un officier par exemple. Ainsi également un directeur d'hôtel ou un chef d'exploitation agricole (rare en ville) se retrouve dans cette catégorie. Ce choix, certes discutable, est dans l'esprit de ce que l'on vient de dire de l'appropriation de l'usage de l'espace urbain, appropriation qui implique une certaine manière de s'approprier, ou de ne pouvoir s'approprier, vraiment et juridiquement de l'espace.

De même, il apparaît assez arbitraire, si on ne s'intéresse qu'au niveau social atteint par chaque actif occupé, de séparer l'employé des services du secteur public de celui du secteur non public, commerce exclu. On donne ci-dessous les catégories retenues (1982) telles que remaniées pour en réaliser une distribution significative.

Catégorie socio-professionnelle	Codes INEC 1982
Cadres	10 à 210, 400, 500, 510
Employés dans l'administration	300 à 390
Employés dans les services non publics	520 à 590
Employés dans le commerce	410 à 490
Artisans et assimilés	790 à 820, 880 à 890, 930
Ouvriers qualifiés	600 à 640, 700, 720 à 780, 830 à 870, 900 à 920, 940
Manœuvres et semi-qualifiés, autres (dont les soldats)	001, 008, 009, 710, 950 à 990

Il faut noter dès à présent que l'expression population active a ici le sens restrictif d'actifs occupés, c'est-à-dire de personnes déclarant exercer effectivement une activité rémunérée, salariée ou non, ce qui exclut une partie des actifs selon la définition de l'INEC qui prend en compte l'ensemble des populations (les occupés et les inoccupés) ayant l'âge légal d'exercer une activité productive.

On doit également signaler une troisième limite à l'image que l'on présente en ce dossier : l'absence d'informations concernant les migrations journalières alternantes des actifs, comme d'ailleurs de l'ensemble des Quiténiens. Or, on ne saisit bien dans sa plénitude l'intérêt de l'analyse urbaine des CSP où s'inscrivent les actifs d'une grande cité que lorsque leurs mouvements quotidiens, qui dynamisent et structurent la vie citadine, sont correctement connus et appréhendés. Cette fâcheuse lacune a deux causes :

- les recensements généraux de population, pas plus en Équateur qu'ailleurs, ne prennent en compte le lieu d'emploi ou d'activité (scolaire par exemple) des populations recensées, généralement saisies un jour chômé et toujours, pour des raisons pratiques évidentes, en leur lieu de résidence ; en effet cette information, fort utile pour les municipalités des grandes villes, ne correspond pas aux besoins admis des gouvernements commanditaires des recensements ;

- une enquête sur les mouvements pendulaires journaliers aurait cependant dû être réalisée et était prévue initialement selon les termes de la convention qui est à l'origine du présent ouvrage : la Direction de la planification de la Municipalité de Quito qui devait en être le maître d'œuvre n'a pu la faire...

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Chaque citadin étant étroitement dépendant des activités qu'il exerce et de son statut socio-professionnel reconnu, l'analyse spatiale de la distribution de la population active est d'un intérêt pratique évident. Elle renseigne notamment sur les revenus dont peuvent disposer les

FUENTES Y LÍMITES

Las fuentes para la elaboración del presente mapa fueron:
 - el censo de 1982, INEC;
 - el plano base llamado *plano INEC*, retocado para utilizarlo.

El mapa *Categorías socio-profesionales* (CSP) refleja entonces la situación de 1982, mientras que el censo de 1990 ya está siendo procesado. Ahora bien, la población de Quito en sus límites admitidos de 1982 (la ciudad en su sentido estricto) ha experimentado un aumento del orden del 24 % entre esas dos fechas; el espacio urbanizado se ha incrementado en consecuencia. Así, el sitio muy accidentado de la ciudad está ahora ocupado no solamente en sus espacios aún disponibles en 1982 (sea cual sea el tipo de reserva de suelos), sino también en pendientes poco accesibles cuya urbanización ha sido provocada por las solas situaciones de emergencia (inmigración y pobreza). Existe por lo tanto una notable diferencia entre la imagen presentada y la nueva realidad (1990) de la distribución de la población, incluso de los activos repartidos por CSP en su lugar de residencia. Sólo en 1992 se podrán explotar las informaciones del último censo. Esto constituye una de las limitaciones del estudio.

Una segunda limitación está ligada a las definiciones adoptadas. En efecto, las escogidas corresponden no a un socio-economista sino más bien a un urbanista, con la idea de que los niveles de vida presumidos, y por lo tanto presupuestos, son el aspecto a privilegiarse, el que permite a cada uno disponer de una cierta forma de uso del espacio urbano. Se debe entender por ello la manera personal de apropiarse de tal uso y de ejercerlo. Es entonces este ángulo de lectura de la relación CSP/espace el que ha sido escogido. Por ejemplo, la categoría de los comerciantes, o la de los artesanos, abarca una gran diversidad de situaciones socio-económicas que van desde la del pequeño tendero de barrio hasta la del que ejerce una responsabilidad económica en un gran almacén, desde la del zapatero que trabaja en su pequeño puesto hasta la del artesano especializado que en su taller, con dos o tres obreros y máquinas muy productivas, elabora artículos casi a nivel industrial. Sin embargo, para minimizar esta disparidad, todo comerciante o artesano que declara ser responsable de su empresa fue clasificado entre los ejecutivos, en la misma calidad que un gerente de banco, un ingeniero o un oficial por ejemplo. Así, un gerente de hotel o un jefe de explotación agrícola (raro en la ciudad) se encuentra igualmente en esa categoría. Esta opción, ciertamente cuestionable, va en el sentido de lo que acabamos de decir de la apropiación del uso del espacio urbano, la misma que implica una cierta manera de apropiarse o de no poder hacerlo, real y jurídicamente, del espacio.

Asimismo, parece bastante arbitrario, si nos interesamos sólo en el nivel social alcanzado por cada activo ocupado, separar al empleado del sector público de aquel del sector no público, excluyendo el comercio. Se presentan a continuación las categorías escogidas (1982) tal como fueron adaptadas para lograr una distribución significativa.

Categoría socio-profesional	Códigos INEC 1982
Ejecutivos	10 a 210, 400, 500, 510
Empleados públicos	300 a 390
Empleados de los servicios no públicos	520 a 590
Empleados en el comercio	410 a 490
Artesanos y afines	790 a 820, 880 a 890, 930
Obreros calificados	600 a 640, 700, 720 a 780, 830 a 870, 900 a 920, 940
Manufactureros y semi-calificados, otros (entre ellos los soldados)	001, 008, 009, 710, 950 a 990

Hay que señalar desde ya que la expresión *población activa* tiene aquí el sentido restrictivo de *activos ocupados*, es decir de *personas que declaran ejercer efectivamente una actividad remunerada*, asalariada o no, lo cual excluye a una parte de los activos según la definición del INEC, el mismo que toma en cuenta al conjunto de la población (ocupados y desocupados) que tiene edad legal para ejercer una actividad productiva.

Debemos igualmente señalar un tercer límite de la imagen presentada: la inexistencia de informaciones relativas a las migraciones diarias alternantes de los activos, así como por cierto de todos los quiteños. Ahora bien, no se capta en su plenitud el interés del análisis urbano de las CSP en que se inscriben los activos de una gran urbe, sino cuando sus movimientos cotidianos, que dan una dinámica a la vida citadina y la estructuran, son correctamente conocidos y aprehendidos. Esta significativa carencia tiene dos causas:

- los censos generales de población, no sólo en el Ecuador sino en todas partes, no toman en cuenta el sitio de empleo o de actividad (escolar por ejemplo) de la población, generalmente censada durante un día inhábil y siempre, por razones prácticas evidentes, en su lugar de residencia; en efecto, esta información, tan útil para los municipios de las grandes ciudades, no corresponde a las necesidades admitidas de los gobiernos que promueven los censos;

- por otro lado, una encuesta sobre los movimientos pendulares diarios debió realizarse inicialmente como preveían los términos del convenio que dio origen al presente atlas; sin embargo, la Dirección de Planificación del Municipio de Quito, responsable de esa labor, no la pudo efectuar...

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Siendo cada ciudadano estrechamente dependiente de las actividades que ejerce y de su estatus socio-profesional reconocido, el análisis espacial de la distribución de la población activa presenta un interés práctico evidente. Informa en especial sobre los ingresos de que pueden

occupants de chaque îlot considérés arbitrairement à cette échelle comme appartenant à une même entité homogène (cf. planche n° 38), et sur leurs conditions urbaines d'existence (cf. planche n° 14). C'est donc un indicateur primordial pour la gestion urbanistique de l'espace quiteño et, dans cet esprit, il faut en concevoir une représentation suffisamment didactique. Autrement dit, il s'agit d'établir la façon dont Quito est occupée et son usage approprié. Certes cette seule représentation ne peut suffire pour une telle approche, et d'autres cartes de cet atlas y participent, mais les enseignements qu'elle autorise permettent de se faire une idée singulièrement éclairante de la réalité socio-spatiale de la ville.

Il est cependant malaisé de donner en une seule image une représentation exacte et lisible de la distribution des actifs selon leur CSP. En effet, bien qu'indubitablement ville de classes aux disparités socio-spatiales indéniables, la capitale équatorienne ne l'est cependant pas de manière si excessive et caricaturale que les populations en seraient parquées selon les activités économiques exercées. Aussi on y observe une réelle imbrication de populations au statut professionnel et aux activités économiques très différents. En outre, cette séparation ne se manifeste absolument pas parmi les classes moyennes, correspondant à des CSP excluant une partie des cadres (ceux qui jouissent des plus hauts revenus !) et sûrement la majorité des ouvriers les moins qualifiés. Dès lors il n'y a de représentation cartographique possible que catégorie par catégorie ou en ne mettant en évidence que les situations qui excèdent la moyenne observée (sur l'ensemble de Quito) pour chaque classe considérée. C'est à cette dernière mesure que l'on s'est arrêté, car elle a l'avantage de présenter l'ensemble des actifs distribués spatialement par CSP sur une seule image. Encore faut-il la compléter de quelques chiffres ou d'un carton complémentaire explicatif. Cela étant, l'analyse de la distribution des actifs par CSP ne prend sa vraie dimension qu'en mettant en parallèle cette représentation avec celles des densités de peuplement (cf. planche n° 10) de la stratification par âge des Quiteños (cf. planche n° 11), de la cohabitation (cf. planche n° 14) qui constituent l'ensemble du dossier Population et celle de la hiérarchisation socio-économique de l'espace quiteño (cf. planche n° 38).

ÉLABORATION

Considérant chaque catégorie d'actifs occupés dans son importance (en pourcentage) par rapport à toutes les autres, on a alors établi la valeur moyenne de ce pourcentage catégoriel pour l'ensemble de la population de Quito. Puis on a envisagé de cartographier les écarts positifs par rapport à cette moyenne, en les étalonnant pour chaque CSP. Cependant, la complexité de l'entreprise n'a pas permis que l'on élabore une telle image. On n'a donc cartographié, en chaque îlot, que la CSP la plus souvent rencontrée, c'est-à-dire sa fréquence d'apparition (carte principale). Cela permet de saisir l'ampleur d'occupation des îlots par l'une ou l'autre CSP. Mais comme se rencontrent assez fréquemment dans un îlot deux, voire davantage, catégories représentées pour une valeur égale ou supérieure à sa valeur moyenne, on a représenté également ce type d'information en un carton en couleurs lorsque une classe se trouve représenter au moins 40 % des actifs occupés vivant dans chaque îlot, ou que la combinaison de deux classes équivaut à au moins 71 % de ces actifs. Pour élaborer ce carton, on a au préalable resserré les CSP en trois groupes seulement : les cadres, les services (secteurs public et privé, dont commercial, confondus), les travailleurs manuels (s'opposant ainsi aux emplois de service), dont les artisans, les ouvriers qualifiés et les travailleurs manuels (et assimilés) peu ou pas qualifiés. Les valeurs de 40 % et de 71 % retenues, l'ont été après de multiples essais cartographiques entrepris pour tester la lisibilité de la représentation. Ainsi les plus fortes imbrications de CSP dans les îlots ne sont pas occultées. Il faut cependant garder en mémoire que ces représentations ne donnent qu'une image approximative de la répartition spatiale des résidents classés selon leur profession déclarée. L'analyse que l'on en fera ne pourra donc qu'être le résultat d'une observation qui demeure en tout état de causes insuffisante.

À titre indicatif les actifs déclarés se répartissent en 1982 comme il suit :

Catégorie socio-professionnelle	Nombre et pourcentage			
	Par classe *		Par classes regroupées **	
A. Cadres	53 929	18,94	53 929	18,94
B. Employés dans l'administration	40 371	14,18		
C. Employés dans les services non publics	34 632	12,14	B+C+D	
D. Employés dans le commerce	39 836	13,98	114 839	40,30
E. Artisans et assimilés	21 068	7,40		
F. Ouvriers qualifiés	41 860	14,70	E+F+G	
G. Manœuvres et semi-qualifiés, autres	53 126	18,66	116 054	40,76
Total	284 822	100,00	284 822	100,00

* Valeur ayant servi à l'établissement de la carte principale

** Valeur ayant servi à l'établissement du carton complémentaire

NB : le recensement de 1982 considère qu'il y a 533 338 actifs (en âge légal de travailler) à Quito. Les personnes en âge de travailler ayant effectivement un emploi rémunérateur (salarie ou non) ne représentent que 53,4 % de ceux-là. Cette classification a été reprise pour le recensement de 1990

COMMENTAIRE

La carte principale représente la distribution spatiale par îlot de la CSP la plus souvent rencontrée en chacun d'eux, ce qui ne signifie surtout pas que les actifs occupés de cette catégorie sont majoritaires dans l'îlot. Ils sont seulement ceux qui en représentent le plus grand groupe relatif. L'information n'indique donc qu'une tendance qu'il faut alors interpréter.

Ce qui frappe de prime abord, ce sont les dominantes violettes (cadres) et brunes (ouvriers) de la carte, ainsi que la différence d'image (plus de diversité) que donnent le centre (c'est-à-dire le Centre Historique) et, d'une façon un peu plus élargie, la partie de Quito qui existait déjà au début de ce siècle. Apparaît ici une image très contrastée, image que l'on a déjà rencontrée et que l'on rencontrera encore souvent :

disposer los ocupantes de cada manzana considerados arbitrariamente a ese nivel como pertenecientes a una misma entidad homogénea (ver lámina n° 38) y sobre sus condiciones urbanas de existencia (ver lámina n° 14). Constituye entonces un indicador primordial para el manejo urbanístico del espacio quiteño y, con esta idea, es necesario concebir una representación de él lo suficientemente didáctica. En otros términos, se trata de establecer cómo se ocupa Quito y cómo sus habitantes usan su espacio. Cierto, esta sola representación no puede bastar para el análisis — otros mapas de este atlas lo complementan —, pero las enseñanzas que proporciona permiten hacerse una idea particularmente clara de la realidad socio-espacial de la ciudad.

Sin embargo, es difícil realizar en una sola imagen la representación exacta y legible de la distribución de los activos según su CSP. En efecto, aunque indudablemente es una ciudad de clases con disparidades socio-espaciales innegables, la capital ecuatoriana no lo es de manera tan excesiva y caricatural como para que la población esté acorralada según las actividades económicas ejercidas. Por ello, se observa en Quito una real imbricación de habitantes de categoría profesional y actividades económicas muy diferentes. Además, esa separación no se manifiesta en absoluto entre las clases medias correspondientes a CSP que excluyen a una parte de los ejecutivos (los que gozan de los más altos ingresos!) y seguramente a la mayoría de los obreros menos calificados. A partir de ahí, no hay representación cartográfica posible de no ser categoría por categoría o poniendo en evidencia sólo las situaciones que superan el promedio observado (en Quito en su conjunto) en el caso de cada clase considerada. Optamos por este procedimiento, pues tiene la ventaja de presentar al conjunto de los activos distribuidos espacialmente por CSP en una sola imagen, aunque hay aún que completarla con algunas cifras o con una figura explicativa complementaria. Siendo así, el análisis de la distribución de los activos por CSP no adquiere su verdadera dimensión sino al poner en paralelo esta representación con las de las densidades de población (ver lámina n° 10), de la estratificación por edades de los quiteños (ver lámina n° 11) y de la cohabitación (ver lámina n° 14) que conforman el conjunto del dossier Población, así como la de la jerarquización socio-económica del espacio quiteño (ver lámina n° 38).

ÉLABORACIÓN

Considerando cada categoría de activos ocupados en su importancia (en porcentaje) con relación a todas las demás, se estableció entonces el valor promedio de ese porcentaje por categoría para el conjunto de la población quiteña. Se pensó luego representar en el mapa las diferencias positivas con relación a ese promedio, graduándolas para cada CSP. Sin embargo, la complejidad de la empresa no permitió elaborar tal imagen. Se representó entonces, a nivel de cada manzana, la CSP más encontrada, por su mayor frecuencia (mapa principal). Esto permite captar la intensidad de ocupación de las manzanas por parte de una u otra CSP. Sin embargo, como en una manzana se encuentran fácilmente dos, y hasta más, categorías representadas por un valor igual o superior a su valor promedio, este tipo de información fue igualmente representado en una figura en colores, cuando una clase correspondía al menos al 40 % de los activos ocupados que viven en cada manzana, o cuando la combinación de dos clases equivalía al menos al 71 % de esos activos. Para elaborar esta figura, se reunieron previamente las CSP en tres grupos solamente: los ejecutivos, los servicios (sector público y privado, y entre ellos el comercial), los trabajadores manuales (que se oponen así a los empleos de servicios), entre ellos los artesanos, los obreros calificados y los trabajadores manuales (y afines) poco o no calificados. Los valores de 40 % y 71 % fueron escogidos luego de múltiples ensayos cartográficos destinados a probar la legibilidad de la representación. Así no se ocultan las mayores imbrications de CSP en las manzanas. Sin embargo, se debe recordar que estas representaciones no dan sino una imagen aproximada de la repartición espacial de los residentes clasificados según su profesión declarada. El análisis realizado será entonces únicamente el resultado de una observación que sigue siendo de todas formas insuficiente.

Como indicación, los activos declarados se reparten en 1982 como sigue:

Categoría socio-profesional	Número y porcentaje			
	Por clase *		Por clases agrupadas **	
A. Ejecutivos	53.929	18,94	53.929	18,94
B. Empleados públicos	40.371	14,18		
C. Empleados de los servicios no públicos	34.632	12,14	B+C+D	
D. Empleados en el comercio	39.836	13,98	114.839	40,30
E. Artesanos y afines	21.068	7,40		
F. Obreros calificados	41.860	14,70	E+F+G	
G. Manufactureros y semi-calificados, otros	53.126	18,66	116.054	40,76
Total	284.822	100,00	284.822	100,00

* Valor que sirvió para elaborar el mapa principal

** Valor que sirvió para la elaboración de la figura complementaria

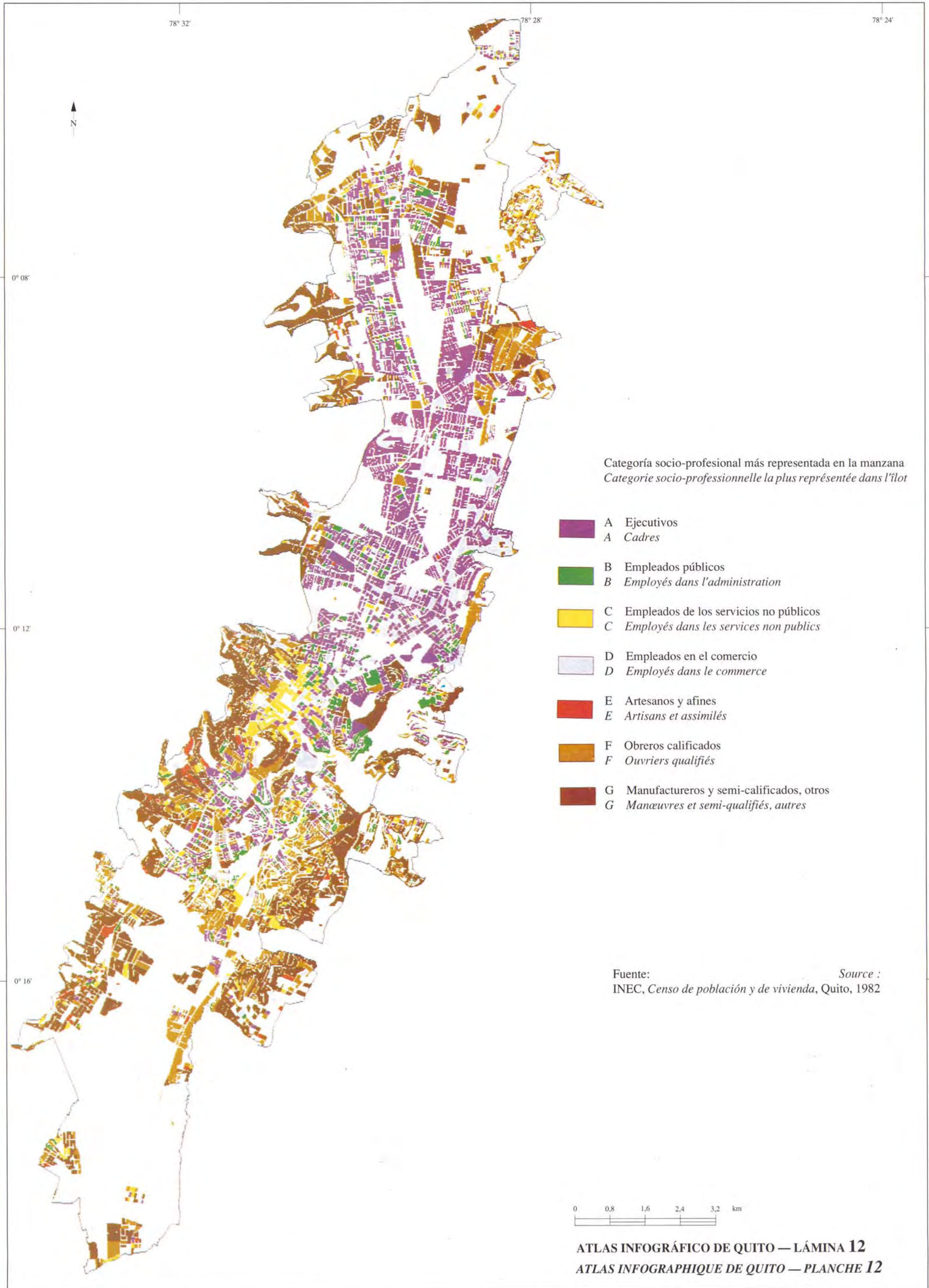
Nota: el censo de 1982 considera que existen 533.338 activos (en edad legal de trabajar) en Quito. Las personas en edad de trabajar que tienen efectivamente un empleo remunerado (con salario o no) no representan sino el 53,4 % de ellos. Tal clasificación fue retomada en el censo de 1990

COMENTARIO

El mapa principal representa la distribución espacial por manzana de la CSP encontrada con mayor frecuencia en cada una de ellas, lo cual no significa en absoluto que los activos de esa categoría sean mayoritarios en la manzana. Son solamente los que representan el mayor grupo relativo de ella. La información indica entonces sólo una tendencia que se debe interpretar.

Lo que sorprende a primera vista en el mapa son las dominantes color violeta (ejecutivos) y marrón (obreros), así como la diferencia de imagen (mayor diversidad) que proporcionan el centro (es decir el Centro Histórico) y, de una manera algo más amplia, la parte de Quito que existía ya a inicios de siglo. Aparece aquí una imagen muy contrastada que ya ha sido encontrada y que se encontrará aún frecuentemente:

CATÉGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES
 CATEGORÍAS SOCIO-PROFESIONALES



- un centre élargi qui a déjà une histoire et une urbanité assez fortes pour imposer des connivences et une convivialité qui maintiennent cette diversité, ce qui est la caractéristique des villes qui ont eu le temps de s'accommoder à chaque époque des changements socio-culturels ;

- une Quito-nord, au septentrion du centre, où les classes aisées, singularisées par l'importance numérique des cadres qui y résident — la quasi totalité des cadres (80 % au moins) se rencontre dans cette partie de la ville — ont accaparé les lieux, à l'exclusion des espaces les plus lointains et des pentes par trop excessives et difficiles à aménager que les ouvriers qualifiés (San Isidro del Inca), et plus souvent les travailleurs sans grande qualification, ont alors occupés ;

- une Quito en périphérie occidentale du centre et une Quito-sud, espace social dense dans les quartiers qui jouxtent le centre et de plus en plus éclaté au fur et à mesure qu'on s'éloigne vers le sud. Cette troisième Quito (cette quatrième même, si l'on considère qu'au nord les quartiers marginaux forment une sorte d'entité socio-spatiale elle aussi éclatée) est majoritairement habitée par des travailleurs manuels, plus de 40 % des actifs occupés sur l'ensemble du centre-sud et du sud de Quito, distribués cependant selon une hiérarchie qui rejette les travailleurs les moins qualifiés dans les pentes les plus difficiles d'accès et donc les moins urbanisables.

Ainsi, les résidents travaillant de leurs mains s'opposent de manière quasi radicale aux résidents ne s'activant que dans les services. Mais si les espaces dévolus à ces deux populations qui ne semblent pouvoir se rencontrer, à la rigueur, que dans le centre, paraissent à peu près d'égale étendue, la masse des gens en jouissant n'est en aucun cas de même importance : on s'entasse au sud et dans tous les quartiers marginaux, c'est-à-dire relativement mal équipés et certainement très mal intégrés à l'ensemble urbain ; on s'entasse également, mais un peu moins dans le centre ; mais on est au large dans la Quito centre-nord, celle qui s'étend globalement de la limite nord du centre à l'extrémité nord de l'aéroport.

Or cette impression d'ensemble doit être fortement nuancée. Une analyse sectorielle permet d'en saisir la diversité.

Ainsi, comme le laisse déjà entendre l'analyse de la densité et comme le confirmeront les représentations de la cohabitation et de la hiérarchisation socio-économique de Quito, l'appartenance à telle ou telle CSP est désormais le critère de différenciation sociale le plus probant. Cela sous-entend que c'est le revenu presque exclusivement qui décide de la localisation des populations. Cela veut dire que si, désormais, les Quiténiens ne s'installent que là où leurs moyens le permettent, le statut social et le paraître, fondés il n'y a guère encore à Quito (alors ville très provinciale) sur l'appartenance à telle ou telle famille ou tel ou tel groupe socialement reconnu, s'effacent définitivement devant l'impérialisme sans nuance des revenus les plus vulgaires, ceux qui assure la profession ou l'activité jugée à sa rémunération. Quito se soumet donc à la règle en honneur aux États-Unis : *make money ? Une manière triste de soumission aux lois brutales du marché : pas ou peu d'argent, mal logé... et déclassé.*

En tout cas, cela ne paraît pas en harmonie avec la situation précédente, car dans la Quito ancienne, en son centre, continuent à se côtoyer des citoyens appartenant à toutes les CSP, avec cependant une dominante de commerçants et d'employés dans les services et, de ceux-ci, plus ceux du secteur privé que du secteur public. Au demeurant, on retrouve ces derniers dans les quartiers proches, un peu plus au nord, les travailleurs manuels quant à eux demeurant définitivement relégués dans les pentes de San Juan et d'El Tejar ou plus au sud.

Mais certainement que les hypothèses sur les CSP et le revenu de chacun n'expliquent pas tout, qu'il serait plus exact de dire que le phénomène de croissance, encore fort récent, à peine une courte génération, a contraint à parer au plus pressé, se loger, nécessité faisant loi... Cela expliquerait le brassage maintenu du centre où, quelle que soit l'activité exercée, les actifs déclarant tenir un emploi rémunéré continueraient à jouir d'une situation locative préalable pouvant fonctionner comme une sorte de rente du premier occupant. La ville croissant, on observerait alors un double phénomène : les Quiténiens relativement pauvres installés sur les basses pentes du Pichincha, en bordure occidentale et méridionale du Centre Historique, tout en n'ayant pas, ou que peu, modifié leur statut social, se retrouveraient par le jeu de la croissance de la ville et du remplissage de tous les espaces initialement malaisés à urbaniser, en des quartiers ou sous-quartiers assimilés au centre ; les vieux Quiténiens jouissant d'un emploi ou d'une fortune leur assurant des revenus suffisants se seraient éloignés du centre vers le nord, ce qui s'est effectivement produit par un glissement continu que favorisèrent le plan directeur de 1944 et ses modifications successives, toutes ségréguatives. Si cette analyse s'avérait exacte, le centre se retrouverait vidé de ces habitants les mieux nantis, des locataires prenant la suite des propriétaires mais en un plus grand entassement, acceptant des conditions de vie de moindre confort et de plus forte promiscuité. Car si la planche sur les densités ne donne pas un centre excessivement densément occupé, celle sur la cohabitation révèle une forte promiscuité en certains îlots et celle sur la hiérarchie socio-économique confirme que les revenus de chaque actif occupé sont fort modestes.

De leur côté, les chiffres du recensement de 1982 vont dans le même sens : en effet, ils révèlent qu'au sud, à l'exception du quartier de Villa Flora où demeure en chaque îlot un petit nombre de cadres (18 % des actifs occupés environ) on ne rencontre pratiquement pas d'actifs se déclarant cadres. Au contraire, au nord, dispersés à peu près dans tous les quartiers, on rencontre un pourcentage non négligeable (5 à 10 %) de travailleurs manuels, généralement ouvriers qualifiés ou artisans. Cela tend à prouver que, pour tous, le nord apparaît attractif et le sud définitivement répulsif pour les gens jouissant de revenus suffisants. Les cartes sur la cohabitation et sur la hiérarchie socio-économique de l'espace quiténien le confirment, mais seule une enquête spécifique auprès des intéressés, ou à la rigueur une analyse cadastrale correcte, pourrait mieux nous renseigner sur cette opposition nord-sud. Cependant ni l'une ni l'autre de ces deux démarches n'est actuellement possible.

Quoi qu'il en soit, les cadres se retrouvent massivement dans la Quito-nord et relativement nombreux dans les quartiers Larrea et América. Ceux-ci prolongent le centre vers le nord et apparaissent dans toutes nos analyses comme des espaces très construits, aux très fortes caractéristiques urbaines. Ils sont marqués par leur histoire en contraste de la Quito plus nordique qui porte la marque tantôt d'une relative modernité, tantôt de l'urgence d'un habitat collectif pour classes intermédiaires où se rencontre précisément le principal des actifs

- un centro ampliado que tiene ya una historia y una urbanidad bastante fuertes como para imponer un entendimiento y una convivencia que mantienen esa diversidad, lo que constituye la característica de las ciudades que han tenido tiempo de adaptarse, en cada época, a los cambios socio-culturales;

- una Quito norte, al septentrion del centro, en la que las clases acomodadas, caracterizadas por la importancia numérica de los ejecutivos que forman parte de ellas — la casi totalidad de ellos (80 % por lo menos) se encuentran en esa parte de la ciudad — han acaparado los espacios, salvo en los sectores más alejados y las pendientes muy fuertes, difíciles de acondicionar y que han sido entonces ocupados por obreros calificados (San Isidro del Inca) y más frecuentemente por trabajadores sin mayor calificación;

- una Quito en la periferia occidental del centro y una Quito sur, espacio social denso en los barrios adyacentes al centro y cada vez más disperso a medida que nos alejamos hacia el Sur; esta tercera Quito (cuarta inclusive, si se considera que al Norte los barrios marginales forman una suerte de entidad socio-espacial también dispersa) está mayoritariamente habitada por trabajadores manuales — más del 40 % de los activos ocupados de todo el centro-Sur y el Sur de Quito — distribuidos sin embargo según una jerarquía que relega a los trabajadores menos calificados a las pendientes más difíciles de acceso y por lo tanto menos urbanizables.

Así, los residentes que trabajan con sus manos se oponen de manera casi radical a aquellos que ejercen actividades de servicio. Pero si bien los espacios reservados a estas dos poblaciones, que al parecer sólo se pueden poner en contacto, si acaso, en el centro, parecen tener más o menos la misma extensión, la masa de habitantes que gozan de ellos no tiene de modo alguno la misma importancia: los habitantes están hacinados en el Sur y en todos los barrios marginales, es decir relativamente mal equipados y seguramente muy mal integrados al conjunto urbano; están hacinados también, aunque en menor medida, en el centro; pero los quiteños están holgados en el sector centro-Norte que se extiende globalmente desde el límite norte del centro hasta el extremo norte del aeropuerto.

Ahora bien, esta impresión de conjunto debe ser matizada. Un análisis sectorial permite captar su diversidad.

Así, como lo da a entender el análisis de la densidad y como lo confirmarán las representaciones de la cohabitación y de la jerarquización socio-económica de Quito, la pertenencia a tal o cual CSP es ahora el criterio de diferenciación social más probatorio. Esto implica que es casi exclusivamente el ingreso el que decide sobre la localización de la población, lo cual significa que si bien ahora los quiteños no se instalan sino en donde sus medios se lo permiten, el estatus social y las apariencias, basados hasta hace poco en Quito (entonces ciudad muy provincial) en la pertenencia a tal o cual familia o a tal o cual grupo socialmente reconocido, desaparecen definitivamente ante el « imperialismo » sin matices de los ingresos más corrientes, los garantizados por la profesión o la actividad juzgada por su remuneración. Se somete Quito entonces a la regla más proclamada en los Estados Unidos: *make money?* Una triste manera de sumisión a las brutales leyes del mercado: *ningún o poco dinero, malas condiciones de vivienda... y desclasamiento.*

En todo caso, esto no parece estar en armonía con la situación anterior, pues en la Quito antigua en su centro, continúan codéandose ciudadanos que pertenecen a todas las CSP, con una dominante sin embargo de comerciantes y de empleados de servicios y, de ellos, más los del sector privado que los del sector público. Actualmente, estos últimos se encuentran en los barrios cercanos, algo más al Norte, quedando los trabajadores manuales en cambio definitivamente relegados a las pendientes de San Juan, de El Tejar o más al Sur.

Pero seguramente que las hipótesis sobre las CSP y el ingreso de cada uno no explican todo. Sería más exacto decir que el fenómeno de crecimiento, aún muy reciente (apenas una corta generación), ha obligado a resolver lo más urgente, *alojarse, la necesidad hace la ley...*, lo cual explicaría la mezcla que se mantiene en el centro en donde, sea cual sea la actividad ejercida, los activos que declaran tener un empleo remunerado continuarían gozando de una situación locativa anterior que puede funcionar como una suerte de renta del primer ocupante. Al crecer la ciudad, se observaría entonces un fenómeno doble: los quiteños relativamente pobres asentados en las pendientes bajas del Pichincha, al borde occidental y meridional del Centro Histórico, sin haber modificado, o habiéndolo hecho en mínima medida, su categoría social, se encontrarían, debido al crecimiento de la ciudad y al relleno de todos los espacios inicialmente difíciles de urbanizar, en barrios o sub-barrios asimilados al centro; los viejos quiteños, que gozan de un empleo o de una fortuna que les garantiza ingresos suficientes, se habrían alejado del centro hacia el Norte, lo cual se ha producido efectivamente por un continuo deslizamiento favorecido por el plan director de 1944 y sus modificaciones sucesivas, todas segregativas. Si este análisis se revelara exacto, el centro se encontraría sin esos habitantes más afortunados, tomando los arrendatarios el relevo de los propietarios, pero en un mayor hacinamiento, aceptando condiciones de vida de menor confort y de mayor promiscuidad, pues si bien el mapa sobre las densidades no presenta un centro excesivamente ocupado, el de la cohabitación revela una fuerte promiscuidad en ciertas manzanas y el de la jerarquía socio-económica confirma que los ingresos de cada activo ocupado son muy modestos.

Por su lado, las cifras del censo de 1982 van en el mismo sentido: en efecto, revelan que al Sur, a excepción del barrio de Villa Flora en donde hay en cada manzana un número aunque limitado de ejecutivos (aproximadamente 18 % de los activos ocupados), no se encuentran prácticamente activos que se declaren como ejecutivos. En el Norte por el contrario, dispersos más o menos en todos los barrios, se encuentra un porcentaje no despreciable (5 al 10 %) de trabajadores manuales, generalmente obreros calificados o artesanos. Esto tiende a probar que, para todos, el Norte se revela atractivo y el Sur definitivamente repulsivo para quienes gozan de ingresos suficientes. Los mapas sobre la cohabitación y sobre la jerarquía socio-económica del espacio quiteño lo confirman, pero sólo una encuesta específica, o si acaso un análisis catastral correcto, podría informarnos mejor sobre esta oposición Norte-Sur. Sin embargo, ni uno ni otro son posibles de realizar actualmente.

Sea lo que fuere, los ejecutivos se encuentran masivamente en el Norte y son relativamente numerosos en los barrios Larrea y América. Estos son una prolongación del centro hacia el Norte y aparecen en todos los análisis como espacios muy construidos, de características urbanas muy fuertes. Han sido marcados por su historia en contraste con la Quito más nórdica que lleva el signo ora de una relativa modernidad, ora de la urgencia de un hábitat colectivo para clases medias en las se encuentra precisamente lo esencial de los activos ocupados que se

effectifs se déclarant employés dans le commerce ou les services. La présence de ceux-ci, dans la plupart des quartiers du centre-nord et du nord, concurrence d'ailleurs significativement celle des cadres à peine plus nombreux : 40 % environ des actifs résidents de chaque îlot sont employés dans les services ou le commerce, pour 50 % environ de cadres. Le carton présente les cas où la conjonction de deux catégories constitue 71 % de l'ensemble des actifs résidents. On y observe que dans la plupart des îlots du nord, les cadres sont légèrement majoritaires et que dans la partie plane du site, au sud du Centre Historique, les deux ensembles, employés et travailleurs manuels, s'équilibrent presque parfaitement.

Ainsi, ce sont, comme nous l'observerons également dans les autres cartes relatives à la population, les quartiers sis dans le quadrilatère grossier limité au sud par le parc de l'Ejido, à l'ouest par l'avenue 10 de Agosto, au nord par le quartier Rumiñahui et à l'est par la limite physique de la ville (abrupt en bordure du pli de la Sierra sur laquelle s'assoit la ville) qui accueillent surtout les cadres. À ces quartiers il faut adjoindre ceux de Quito Tennis et de Chaupicruz. Cependant l'ensemble du quartier San Isidro qui abrite surtout des ouvriers qualifiés et leur famille doit être exclu du quadrilatère défini ci-dessus. La présence de ce quartier ouvrier, dont la typologie de l'habitat nous apprend qu'il abrite un certain nombre de grands ensembles, s'explique par la proximité d'une petite zone industrielle relativement ancienne où s'imbriquent usines et logements populaires et par la présence maintenue d'une petite communauté villageoise en voie rapide d'urbanisation.

Le quadrilatère, complémentaire du premier, qui occupe l'espace quiténien entre l'avenue Occidentale et l'avenue 10 de Agosto, depuis les quartiers América et Larrea jusqu'à Cotocollao, abrite également de très nombreux cadres. En effet, souvent plus de 50 % des actifs y demeurant déclarent appartenir à cette catégorie, mais les employés y résidant, Quito Tennis et Chaupicruz exceptés, sont tout aussi fréquents, puisqu'également 40 %, voire plus, des actifs résidents se classent dans cette CSP. De ces employés résidents, ceux du commerce constituent une part importante.

Une représentation cartographique catégorielle non présentée ici fait apparaître que les commerçants se répartissent sur l'ensemble du site urbain mais avec une prédilection relativement affirmée pour le nord et le centre, tandis que les artisans, et peut-être faut-il voir parmi eux une part importante d'ouvriers qualifiés travaillant à leur compte et se déclarant artisans de ce fait, sont citadins des quartiers marginaux et du sud de Quito. Ils y rejoignent les cohortes de travailleurs manuels qui, nous l'avons vu, y sont relégués, puisque plus de la moitié des habitants sont des ouvriers et leur famille, et même dans certains quartiers, sur les plus fortes pentes, c'est plus des trois-quarts des résidents actifs qui sont des ouvriers, dans ce cas souvent dépourvus de qualification professionnelle.

PERSPECTIVES

Les perspectives que fait entrevoir cette analyse peuvent se traduire en interrogations fondées sur le constat impérieux que Quito est une ville de classes où les disparités internes sont socialement incontournables :

1/ Le choix des citadins de s'implanter en tel ou tel quartier est-il le fait du mouvement naturel de la croissance urbaine et d'une ségrégation par le statut socio-professionnel, donc en définitive par le revenu ?

À première vue, c'est, à l'évidence, bien de cela qu'il s'agit, mais après avoir consulté le Plan Jones Odriozola (cf. planche n° 39), il faut se rendre à l'idée que les urbanistes des années quarante et leurs successeurs, probablement au nom des idées technocratiques promulguées par la Charte d'Athènes (Le Corbusier, 1932), ont orienté et renforcé cette ségrégation avec la meilleure volonté du monde. Or, comme on le sait bien désormais, on ne peut guère qu'accompagner les forces sociales à l'œuvre dans une ville, on ne peut, sans risques, les contraindre en les ignorant. Les risques, ici, semblent encore à venir, quoique le plan de 1944 sans cesse reconduit et renforcé les ait fortifiés. On peut penser qu'ils seront manifestes probablement vers la fin de la décennie et du siècle...

2/ Assiste-t-on à la naissance de quartiers peuplés de travailleurs sans qualification et de sans-emplois en couronne des quartiers occupés par les gens à statut socio-professionnel et social élevé ?

La question peut se poser. Cependant, le site de Quito interdit que cette couronne se fasse. La tendance pourrait être que les classes aisées envahissent tout le centre-nord à l'exclusion d'un étroit liseré de quartiers peuplés d'ouvriers. De fait, ce sont plutôt les classes moyennes qui tiennent ce rôle. La ville se verrouille progressivement, et partiellement, au nord. Depuis 1982 on a vu s'y développer des quartiers de travailleurs à revenus très modestes tel le Comité del Pueblo, et s'implanter des quartiers dont la quasi totalité des habitants vit dans la précarité économique

declaran empleados del comercio o de los servicios. Por otro lado, la presencia de estos en la mayor parte de los barrios del centro-norte y del Norte, compite significativamente con la de los ejecutivos apenas más numerosos: el 40 % aproximadamente de los activos residentes de cada manzana son empleados de los servicios o del comercio, frente al 50 % de los ejecutivos. La figura presenta los casos en los que la conjunción de dos categorías constituye el 71 % del total de activos residentes. En ella se observa que, en la mayoría de manzanas del Norte, los ejecutivos son ligeramente mayoritarios, y que, en la parte plana del sitio, al Sur del Centro Histórico, los dos conjuntos, empleados y trabajadores manuales, se equilibran casi de manera perfecta.

Así, como lo observaremos igualmente en los otros mapas relativos a la población, son los barrios situados en el cuadrilátero limitado a grosso modo al Sur por el parque El Ejido, al Oeste por la avenida 10 de Agosto, al Norte por el barrio Rumiñahui y al Este por el límite físico de la ciudad (abrupto al borde del escalón de la Sierra en donde se asienta Quito) los que acogen sobre todo a los ejecutivos. A estos barrios hay que adjuntar los de Quito Tennis y de Chaupicruz. Sin embargo, el conjunto del barrio San Isidro del Inca que alberga sobre todo a obreros calificados y sus familias debe ser excluido del cuadrilátero definido. La presencia de este barrio obrero, cuya tipología del hábitat nos muestra que comprende ciertos grandes conjuntos, se explica por la proximidad de una pequeña zona industrial relativamente antigua en donde están imbricadas fábricas y viviendas populares, y por la presencia mantenida de una pequeña comunidad rural en rápido proceso de urbanización.

El cuadrilátero, complementario del primero, que ocupa el espacio quiteño entre la avenida Occidental y la avenida 10 de Agosto, desde los barrios América y Larrea hasta Cotocollao, alberga igualmente a numerosos ejecutivos. En efecto, más del 50 % de activos que allí residen declaran a menudo pertenecer a esa categoría, pero los empleados, salvo en Quito Tennis y Chaupicruz, son igualmente significativos, puesto que el 40 %, e incluso más, de los activos residentes se clasifican en esa CSP. De esos empleados, los del comercio constituyen una parte importante.

Una representación cartográfica por categorías, no ofrecida aquí, revela que los comerciantes se distribuyen en el conjunto del sitio urbano pero con una predilección relativamente afirmada por el Norte y el centro, mientras que los artesanos, y tal vez haya que ver entre ellos a una parte importante de obreros calificados que trabajan por su cuenta y se declaran por ello como artesanos, son citadinos de los barrios marginales y del Sur de Quito. Allí se suman a los cohortes de trabajadores manuales que, como lo hemos visto, están relegados a esos sectores, puesto que los obreros y sus familias representan más de la mitad de los habitantes, e incluso más de las tres cuartas partes de los residentes activos en algunos barrios situados en las pendientes más fuertes, tratándose en este caso frecuentemente de obreros sin calificación profesional.

PERSPECTIVAS

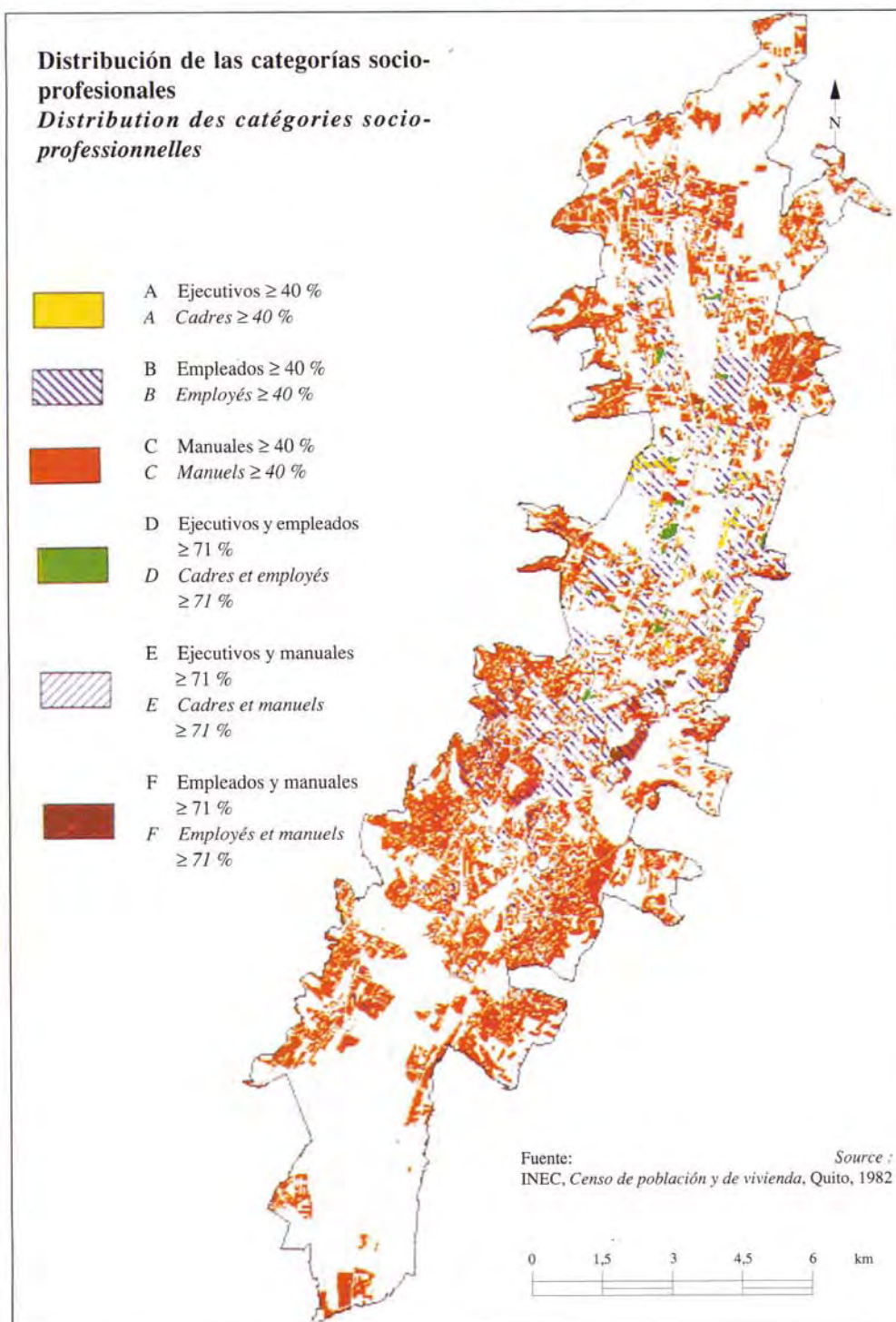
Las perspectivas que este análisis permite entrever pueden traducirse en interrogantes basadas en la imperiosa constatación de que Quito es una ciudad de clases en donde las disparidades internas son socialmente inevitables:

1/ ¿Es la opción de los citadinos de implantarse en tal o cual barrio el resultado de un movimiento natural del crecimiento urbano y de una segregación por categoría socio-profesional, y en definitiva por ingresos?

A primera vista, se trata de eso evidentemente, pero después de consultar el Plan Jones Odriozola (ver lámina n° 39), hay que rendirse a la idea de que los urbanistas de los años cuarenta y sus sucesores, probablemente en nombre de las ideas tecnocráticas promulgadas por la Carta de Atenas (Le Corbusier, 1932), han orientado y reforzado esta segregación con la mejor voluntad del mundo. Ahora bien, como ya lo sabemos, apenas se puede acompañar a las fuerzas sociales activas en una ciudad, pero no se puede, sin riesgos, limitarlas ignorándolas. En este caso, al parecer los riesgos están aún por venir, aunque el plan de 1944 aplicado y reforzado sin cesar, los ha acentuado. Se puede pensar que serán manifiestos probablemente a finales del decenio y del siglo...

2/ ¿Asistimos acaso al nacimiento de barrios poblados de trabajadores sin calificación y de desempleados como corona de los ocupados por los habitantes de estatus socio-profesional y social elevado?

Se puede plantear la interrogante. Sin embargo, el sitio de Quito impide la realización de esta corona. La tendencia podría ser que las clases acomodadas invadan todo el centro-norte con exclusión de un estrecho borde de barrios poblados de obreros. De hecho, son más bien las clases medias las que tienen ese rol. La ciudad se encierra progresiva, y parcialmente, al Norte. Desde 1982, hemos visto desarrollarse allí barrios de trabajadores de ingresos muy modestos tales como el Comité del Pueblo, e implantarse barrios en los que casi todos los habitantes viven en una precariedad



absolue (insuffisance ou absence de revenus réguliers) tel Pisulí. Mais ce sont essentiellement des quartiers populaires de la classe médiane qui y poussent comme des champignons et tendent à envahir le site jusqu'à buter sur des pentes trop accentuées pour être urbanisées, comme on le constate à l'est de la Mitad del Mundo, dans la banlieue proche.

En revanche, les populations d'un certain revenu ont tendance à développer des quartiers suburbains dans le sillon interandin, autour des villages de Calderón et surtout de San Rafael et Tumbaco (cf. planche n° 03).

Le sud, quant à lui, reste dévolu dans les parties basses, et planes, aux populations de la classe moyenne et aux populations pauvres (ouvriers sans qualification) dans les pentes, ainsi entre autres des quartiers Ferroviaria Alta, Guajaló et La Lucha de los Pobres, ou, sur le versant opposé (occidental) de la ville, des quartiers Hermano Miguel, Chilibulo et Potrerillos.

3/ Une politique volontariste peut-elle, sinon inverser la tendance, en rectifier les effets les plus négatifs ?

Cette question aussi doit être posée et dérive de l'exposé que l'on vient de faire. Elle est néanmoins assez générale et dépasse les limites de l'analyse de la carte de la distribution par îlot des CSP le plus souvent rencontrées et du carton qui la complète. C'est à l'éclairage de l'ensemble des planches relatives à la population que l'on peut voir que ce que révèlent les CSP est conforté par ce que précisent les cartes traitant de la cohabitation et de la hiérarchisation socio-économique de l'espace quitéño.

Cet ensemble de planches spatialisent bien des problèmes et montre qu'il y a de sérieux handicaps à surmonter. L'actuelle équipe municipale et les services qu'elle gère ne l'ignorent pas et, pour cela, ont programmé dans le sud la création de Quitumbe, une aire de centralité qui devrait susciter un pôle de développement urbain. Cependant, cette décision reste dans la tradition de 1944, car elle allie volontarisme et technocratie, sans que cela soit contrebalancé par une approche suffisamment participative s'appuyant sur des associations de quartier qui restent à créer. La démocratie directe urbaine est chose difficile à gérer et suppose, de la part des citoyens, une appréhension politique qui pour l'instant ne s'est guère manifestée qu'en ordre dispersé ou par à coups, lors des invasions de terre qui se sont produites ces dernières années à Quito. La conscience du poids que pourrait avoir une action concertée et généralisée de ces populations des quartiers marginaux sous-intégrés et sous-équipés, reste à prendre.

Or, à l'heure actuelle et contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces invasions ne se développent pas dans la durée de structures suffisamment fortes pour contrebalancer le pouvoir municipal établi. On constate en effet qu'une fois les nouveaux lieux tenant établis dans leurs droits concédés, la mobilisation socio-politique s'affaiblit au risque de perdre toute combativité. Ce pragmatisme étroit n'est pas sans faire une sorte d'écho à celui des petits vendeurs forains sans statut dont parle P. Cazamajor d'Artois (cf. planche n° 37). En gravitation d'un marché dont ils concurrencent les vendeurs patentés, ils en sont bientôt chassés et fondent ailleurs un nouveau marché avec l'autorisation concédée de la Municipalité. Alors ils oublient leurs difficultés précédentes et leur combat pour, à leur tour, devenir des vendeurs patentés faisant la chasse à d'autres petits vendeurs forains qui, inmanquablement, viennent parasiter leur environnement. À Quito, les stratégies apparentes de groupe demeurent ainsi le fruit d'alliances objectives certes mais conjoncturelles, qui souvent disparaissent avec les raisons du combat et d'étroites modifications de conjoncture, cela malgré une réelle permanence de revendications de certaines associations de quartier qui dialoguent à leur manière avec des services municipaux particulièrement affectés à ces questions sociales et urbanistiques.

On pourrait probablement multiplier les questions d'ensemble ou de détail, tant les images fournies par la distribution des actifs effectifs par CSP et saisis en leurs lieux de résidence expriment les oppositions culturelles et matérielles d'une ville qui n'est pas prête de voir ses problèmes de classes résolus. Chaque lecture soulève en effet de nouvelles questions. On a seulement voulu en cette approche montrer que l'on avait là des images susceptibles de provoquer tout aménageur soucieux d'intervenir sur l'organisation, la croissance et le fonctionnement de Quito.

económica absoluta (insuficiencia o falta total de ingresos regulares) tales como Pisulí. Pero son esencialmente los barrios populares de la clase media los que crecen como hongos en ese sector tendiendo a invadir el sitio hasta chocar con pendientes demasiado acentuadas como para ser urbanizadas como se constata al Este de la Mitad del Mundo, en las afueras cercanas.

La población de ciertos ingresos en cambio tiende a desarrollar barrios suburbanos en el callejón interandino, alrededor de los pueblos de Calderón y sobre todo de San Rafael y Tumbaco (ver lámina n° 03).

En cuanto al Sur, sigue estando reservado en las partes bajas, y planas, a la población de clase media, y en las pendientes, a los habitantes pobres (obreros no calificados), como es el caso entre otros de los barrios Ferroviaria Alta, Guajaló y La Lucha de los Pobres, o, en la vertiente opuesta (occidental) de la ciudad, de los barrios Hermano Miguel, Chilibulo y Potrerillos.

3/ ¿Puede una política voluntarista, si no invertir al tendencia, rectificar sus efectos más negativos?

Esta pregunta también debe plantearse y se deriva del análisis que acabamos de exponer. Es sin embargo bastante general y supera los límites del análisis del mapa de distribución por manzana de las CSP identificadas como dominantes y de la figura que lo completa. Es con la iluminación de las láminas relativas a la población que se puede ver que lo que revelan las CSP se confirma por lo que señalan los mapas que tratan de la cohabitación y de la jerarquización socio-económica del espacio quitéño.

Este conjunto de láminas representa en el espacio numerosos problemas y muestra que existen serias dificultades por superarse. El actual equipo municipal y los servicios que maneja, no lo ignoran y, por ello, han programado en el Sur la creación de Quitumbe, área de centralidad que debería suscitar un polo de desarrollo urbano. Sin embargo, esta decisión se inscribe aún en la tradición de 1944, pues alía voluntarismo y tecnocracia, sin que ello sea balanceado con un enfoque suficientemente participativo que se apoye en asociaciones barriales que quedan por crearse. La democracia directa urbana es difícil de manejar y supone una aprehensión política de los ciudadanos que por el momento apenas se ha manifestado dispersa y episódicamente mediante las invasiones de tierra que se han producido en Quito en los últimos años. Falta tomar conciencia del peso que podría tener una acción concertada y generalizada de los habitantes de esos barrios marginales subintegrados y subequipados.

Ahora bien, en la actualidad y contrariamente a lo que se podría creer, estas invasiones no desarrollan con el tiempo estructuras lo suficientemente fuertes como para hacer contrapeso al poder municipal establecido. Se constata en efecto que una vez establecidos los nuevos propietarios según los derechos concedidos, la movilización socio-política se debilita con el riesgo de perder toda combatividad. Este pragmatismo estrecho no deja de producir una suerte de eco en el de los pequeños vendedores feriantes sin estatus de los que habla P. Cazamajor d'Artois (ver lámina n° 37). Gravitando en torno a un mercado a cuyos vendedores con patente hacen la competencia, son rápidamente expulsados y fundan en otro lugar un nuevo mercado con la autorización del Municipio. Olvidan entonces sus anteriores dificultades y su lucha, para transformarse a su vez en vendedores con patente expulsando a otros pequeños feriantes que, infaltablemente, se instalan como parásitos a su alrededor. En Quito, las estrategias aparentes de grupo siguen siendo el fruto de alianzas ciertamente objetivas pero coyunturales, que desaparecen con las razones de la lucha y modificaciones de coyuntura menores, y ello a pesar de una real permanencia de reivindicaciones de ciertas asociaciones barriales que dialogan a su manera con servicios municipales particularmente dedicados a estos aspectos sociales y urbanísticos.

Se podrían probablemente multiplicar las preguntas de conjunto o de detalle, pues las imágenes proporcionadas por la distribución de los activos ocupados por CSP y tomados en sus lugares de residencia expresan numerosas oposiciones culturales y materiales de una ciudad que está lejos de ver resueltos sus problemas de clases. En efecto, cada lectura plantea nuevas interrogantes. Con este análisis, pretendimos solamente mostrar que las imágenes logradas son capaces de motivar a todo planificador deseoso de intervenir en la organización, el crecimiento y el funcionamiento de Quito.

SOURCES ET LIMITES

La planche Population et appropriation de l'espace clôture le dossier Population dont elle constitue en quelque sorte la synthèse. Elle aborde d'autres caractéristiques du fonctionnement de l'espace quiteño et fait appel à l'ensemble des données tirées du présent ouvrage et contenues sous les intitulés recensés ci-après :

- planche n° 10 : Densités des populations ;
- planche n° 11 : Âge et sexe ;
- planche n° 12 : Catégories socio-professionnelles ;
- planche n° 14 : Cohabitation ;
- planche n° 18 : Caractérisation des principaux axes en fonction des activités dominantes ;
- planche n° 38 : Hiérarchisation socio-économique de l'espace quiteño ;
- planche n° 40 : Les modes de composition urbaine.

Outre les planches répertoriées ci-dessus, on a fait appel passim à de nombreuses autres planches du même ouvrage. Enfin un passage rapide sur le terrain, en fin de semaines, a permis de saisir une image instantanée de la ville dans ses activités conviviales, ouvertes et ludiques, de plein air (octobre 1991). Les limites de l'information traitée sont celles, déjà précisées alors, des sources utilisées pour élaborer les planches de référence.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Il y a d'évidentes complémentarités entre les caractéristiques de l'habitat, celles de la population, du site et de son équipement en infrastructures, et celles de l'implantation zonale des activités : l'énoncer est un lieu commun. Mais puisque les zones d'emplois et les orientations de la voirie primaire, autant que la localisation des gens saisis en leur lieu de résidence, obéissent à des interrelations élémentaires, il faut les présenter de manière synoptique et didactique. C'est l'objet de la carte proposée. L'image qui en résulte permet une vision synchrétique d'où devrait émerger une dimension sociale significative de la ville. Cette image, si elle répond à son objet, pourra alors venir en référence à l'horizon de toute réflexion urbanistique menée sur la gestion de l'espace quiteño, qu'elle soit sectorielle, partielle ou globale.

On a donc regroupé des données déjà détaillées et analysées ailleurs afin d'obtenir une représentation lisible, s'attachant davantage aux impératifs socio-spatiaux auxquels la ville doit se soumettre qu'aux caractéristiques structurelles qui formalisent sa vie politique quotidienne. Cependant, dans le commentaire explicatif d'accompagnement, et afin d'en tirer les leçons essentielles, il sera nécessaire de reprendre, avec un certain recul et une certaine ampleur de vue, ces caractéristiques et leurs effets.

ÉLABORATION

L'indice HSEQ (Hiérarchisation socio-économique de l'espace quiteño, planche n° 38) permet de classer la population au vu de ses conditions d'habitat et des catégories socio-professionnelles dans lesquelles se répartissent les occupés parmi les actifs. On a repris et simplifié l'image de la distribution de la population obtenue à partir de cet indice.

Les groupes retenus sont singularisés chacun par une couleur. Ils ne s'établissent que sur les revenus tels qu'on peut les déduire des conditions de vie rencontrées, affichées et repérables par la seule analyse des données du recensement de 1982. Ils ne représentent donc rien d'autre que cela. Notamment, on ne peut arguer de cette approche pour établir des hiérarchisations qui prendraient en compte des situations fondées sur tout autre critère, singulièrement sur le critère culturel, difficilement quantifiable.

C'est pour cela qu'en ne sachant rien de leur histoire, on a classé les 851 718 habitants recensés à Quito en 1982 en tranches de population uniquement déterminées par les déclarations faites sur l'occupation de chacun et sur le logement, dont :

- les citadins nantis, jouissant d'un habitat très confortable et d'une occupation professionnelle réputée hautement rémunératrice ;
- les citadins relativement aisés, ayant un habitat décent et une occupation professionnelle correctement rémunérée ;
- les citadins pauvres, mais dont l'habitat demeure encore acceptable, quoiqu'exigu, et l'occupation professionnelle est susceptible d'assurer la vie au jour le jour, sans grande possibilité de capitalisation ;
- les citadins démunis, qu'un habitat excessivement insuffisant et une occupation très aléatoire réduisent à vivre dans la précarité.

Une telle situation dans un pays qui est loin d'être suréquipé et dont l'économie est soumise à une forte et permanente érosion monétaire imposant périodiquement des réajustements inflationnistes, n'émane pas seulement des revenus assurés par le travail de chacun, mais aussi d'une baisse constante et continue du pouvoir d'achat des plus dépendants du marché de l'emploi et, évidemment, des charges, surtout familiales, à supporter. On a donc nuancé l'image établie à partir de l'indice HSEQ par la prise en compte des âges et du sex ratio dont on a déjà exposé la signification (cf. planche n° 11). Mais n'ont été mises en évidence, par les variations d'intensité des couleurs, que des situations démographiques excessives par rapport à la situation moyenne rencontrée. Ainsi, la plus foncée singularise les quartiers où la population jeune, et très jeune, moins de 18 ans, est particulièrement importante, donc porteuse de nombreux problèmes d'insertion. La plus pâle signale les quartiers où les adultes déjà d'un certain âge (plus de 45 ans) et entre autres les personnes âgées (plus de 60 ans) sont plus nombreux qu'ailleurs, formant une population le plus souvent bien établie et possédante. L'intensité médiane caractérise les quartiers où les jeunes adultes (18 à 45 ans), producteurs d'enfants et force vive de travail, sont sur-représentés par rapport à la moyenne de la capitale.

FUENTES Y LÍMITES

La lámina Población y apropiación del espacio cierra el dossier Población del que constituye en cierta forma la síntesis. Aborda otras características del funcionamiento del espacio quiteño, y apela al conjunto de datos extraídos de la presente obra y contenidos en las siguientes láminas:

- n° 10: Densidades de población;
- n° 11: Edad y sexo;
- n° 12: Categorías socio-profesionales;
- n° 14: Cohabitación;
- n° 18: Caracterización de los principales ejes en función de las actividades dominantes;
- n° 38: Jerarquización socio-económica del espacio quiteño;
- n° 40: Los modos de composición urbana.

Además de estas, se utilizaron pássim muchas otras láminas del atlas. Finalmente, una rápida visita al terreno, durante los fines de semana, permitió captar una imagen instantánea de la ciudad en sus actividades de convivencia social, abiertas y lúdicas, al aire libre (octubre de 1991). Los límites de la información tratada son los ya citados de las fuentes utilizadas para elaborar las láminas de referencia.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

El carácter complementario de las características del hábitat, de la población, del sitio y de su equipamiento en infraestructuras, y las de la implantación zonal de las actividades es evidente: plantearlo sería un lugar común. Sin embargo, puesto que las zonas de empleo y las orientaciones de la red vial primaria, así como la localización de los habitantes tomados en su lugar de residencia, obedecen a interrelaciones elementales, se debe presentarlas de manera sinóptica y didáctica, lo que constituye el objetivo del mapa propuesto. La imagen resultante proporciona una visión sincrética de la que debería surgir una dimensión social significativa de la ciudad. Tal imagen, si responde a su objetivo, podría ser un referente en el horizonte de toda reflexión urbanística sobre el manejo sectorial, parcial o global del espacio quiteño.

Se reunieron entonces datos ya detallados y analizados en otras láminas con el fin de lograr una representación legible, dedicando mayor atención a los imperativos socio-espaciales a los que debe someterse la ciudad, que a las características estructurales que formalizan su vida política cotidiana. Sin embargo, en el comentario explicativo y a fin de extraer de él las enseñanzas fundamentales, será necesario retomar, con cierta distancia y amplitud de ángulo de vista, dichas características y sus efectos.

ELABORACIÓN

El índice JSEQ (Jerarquización socio-económica del espacio quiteño, lámina n° 38) permite clasificar a la población en función de sus condiciones de hábitat y de las categorías socio-profesionales en que se distribuyen los ocupados entre los activos. Se retomó y simplificó la imagen de la distribución de la población obtenida en base a ese índice.

Los grupos escogidos se caracterizan cada uno por un color, y fueron establecidos únicamente en base a los ingresos deducibles de las condiciones de vida encontradas, mostradas e identificables mediante el solo análisis de los datos del censo de 1982. Por lo tanto, no representan nada más que eso. En particular, no se puede argüir este enfoque para establecer jerarquías que tomarían en cuenta situaciones basadas en cualquier otro criterio, especialmente el cultural, difícilmente cuantificable.

Es por ello que, sin saber nada de su historia, los 851.718 habitantes censados en Quito en 1982 fueron clasificados en grupos de población determinados únicamente por las declaraciones de los habitantes en cuanto a la ocupación de cada uno y a la vivienda, obteniéndose los siguientes:

- los ciudadanos pudientes, que gozan de un hábitat muy confortable y de una ocupación profesional reputada y altamente remuneradora;
- los ciudadanos relativamente acomodados, que disponen de un hábitat decente y una ocupación profesional correctamente remunerada;
- los ciudadanos pobres, pero cuyo hábitat es aún aceptable, aunque exiguo, y cuya ocupación profesional es capaz de garantizar la vida día a día, sin gran posibilidad de capitalización;
- los ciudadanos desposeídos, reducidos, por un hábitat por demás insuficiente y una ocupación muy aleatoria, a vivir en la precariedad.

Tal situación en un país que, lejos de estar sobre-equipado, tiene además una economía sometida a una fuerte y permanente erosión monetaria que impone periódicamente reajustes inflacionistas, no emana sólo de los ingresos proporcionados por el trabajo de cada uno, sino también de una constante y continua disminución del poder adquisitivo de los más dependientes del mercado de trabajo y, evidentemente, también de las cargas, sobre todo familiares, que deben soportarse. Se matizó entonces la imagen establecida a partir del índice JSEQ mediante la consideración de las edades y del sex ratio cuya significación se expuso ya en la lámina n° 11. Sin embargo, mediante las variaciones de intensidad de los colores, no se pusieron en evidencia sino situaciones demográficas excesivas con relación a la situación promedio encontrada. Así, el color más oscuro caracteriza a los barrios en donde la población joven, y muy joven (menos de 18 años), es particularmente importante y por lo tanto enfrenta numerosos problemas de inserción. El color más pálido en cambio identifica a los barrios en donde los adultos ya de una cierta edad (más de 45 años) y entre otros las personas de edad (más de 60 años) son más numerosos que en otros lados, formando una población casi siempre bien establecida y poseedora de bienes. La mediana intensidad caracteriza a los barrios en donde los jóvenes adultos (18 a 45 años), productores de niños y fuerza viva de trabajo, están sobre-representados con relación al promedio de la capital.

Enfin, et pour fixer les contraintes de fonctionnement de la ville, on a indiqué le principal du réseau de voirie et les zones de grande concentration d'emplois secondaires et tertiaires.

Un carton annexe (figure 2) fournit une indication sur les relations de voisinage. C'est là une estimation tirée de multiples observations faites en fin de semaine dans l'ensemble des quartiers, qui ne se fonde que sur l'animation de la rue en ces jours de repos et sur ce que le fait de vivre en permanence à Quito permet à l'observateur-investigateur de percevoir des pratiques sabbato-dominicales des gens ayant la capacité mécanique de se déplacer. L'objet de ce carton est de suggérer les formes que prennent les comportements sociaux interactifs non issus des nécessités de la vie dite active de chacun, mais de l'exercice de la vie citadine de voisinage qui affirme le sentiment communautaire et d'appartenance à un groupe ou à un lieu.

COMMENTAIRE

Ce qui précède annonce peut-être plus que ce qu'autorise la représentation dessinée que nous exposons. C'est qu'à partir de là il importe de construire une description de la réalité socio-spatiale de Quito. De celle-ci c'est le réseau de transit et les principales zones d'emplois qui s'imposent d'abord. Ce sont de bons révélateurs d'une part des contraintes et du potentiel du site, d'autre part des étapes de la conquête de l'espace urbain. En effet, l'orientation nord-sud et l'étranglement à hauteur du Casco Colonial et du Panecillo — rapprochement et resserrement des axes de voirie — sont évidents : Quito est condamnée à s'étendre longitudinalement dans son espace économique rapproché et à conquérir, pour l'habitat, des pentes aux rives de cet espace. Ceci ne va pas sans difficultés croissantes au fur et à mesure qu'augmente la rareté des pentes aisément aménageables bordant ces périmètres d'emplois. C'est là le premier argument et la raison première des disparités internes observées.

Mais les voies ne sont pas que des axes de structuration et d'articulation de l'extension majeure de la ville qu'elles traversent, elles assurent le passage du verrou du Panecillo qui scinde la capitale en deux entités socialement discriminées. Aussi elles permettent le saut de la marche de la sierra qu'elles relient au sillon interandin, région privilégiée de la Quito du prochain siècle. Et bien sûr elles conditionnent quelque peu le découpage et l'affectation urbanistique des espaces qu'elles délimitent.

Les périmètres d'emplois à dominantes de commerces, d'artisanats et de services soulignent les secteurs de plus forte concentration de peuplement dont ils encerrent les espaces les plus centraux, quoique la Mariscal Sucre et son prolongement vers le nord, où se concentrent les nouveaux lieux du commandement économique et de décision, soient quelque peu excentrés par rapport aux quartiers très densément habités, tandis que les zones d'emplois industriels, moins extensives et plus excentrées du fait de leur fonction, s'étendent sur d'anciennes limites de la cité, ainsi du périmètre industriel bordant le piedmont sud du Panecillo, et se développent à ses entrées-sorties actuelles économiquement utiles.

De même, les données démographiques et socio-économiques informent sans ambiguïté du compartimentage de l'espace. (Elles ont été précisément abordées dans les planches citées comme sources d'information et dont on ne prétend ici donner une synthèse.) Elles permettent aussi d'en préciser la répartition entre Quiténiens compte tenu des contraintes précédemment évoquées. Si, d'une part, on considère que selon la couleur portée en chaque point de la carte on se fait une idée du niveau de vie dont jouissent les habitants de ce point, et si, d'autre part, on prend en compte le degré d'intensité de chaque couleur, on conclut rapidement que l'histoire de Quito, sa croissance et les modes successifs de conquête de son espace qui en résultèrent, s'ils obéirent initialement à une occupation progressive du site assurée lors de concertations, établissant leurs particularités, reflètent actuellement l'existence d'une ville dont le centre est très fortement investi selon un maillage traditionnel serré, dont les quartiers modernes, implantés dans le respect relatif des règlements, sont distribués et dispersés de manière assez extensive, et dont les marges constituent autant d'éléments d'un urbanisme éclaté, fragmenté, mal structuré et inévitablement sous-intégré.

L'ensemble est profondément dominé et marqué par des processus sociaux d'appropriation totalement dissemblables, générateurs et reflets d'inégalités éclatantes. Naturellement tout cela ne se voit pas. Il faut donc, pour étayer ce que l'on sait de Quito, mettre en lumière les signes indicateurs, les preuves, de ce qu'on avance.

C'est ainsi que doivent s'orienter alors la réflexion de l'analyste et se formuler quelques interrogations :

- Quito résulte-t-elle dans sa vérité présente d'une succession de projets plus ou moins complémentaires, plus ou moins emboîtés, plus ou moins volontaires et consciemment réalisés ?
- Y a-t-il en cette ville qui se livre une expression sociale historique, culturelle et pour cela soutenue, évolutive et réflexive, donc auto-génératrice de ses structures et apparences et de celles à venir ?

Certes ces interrogations ne devraient se poser qu'à la fin d'une approche multiforme car elles réclament des réponses conclusives. Il faudra nécessairement les formuler alors (planche n° 40, Modes de composition urbaine), mais on peut dès à présent, et à partir de ce que l'on sait de la population et de ses caractéristiques, y apporter des fragments de réponses.

Le référent de la ville ancienne

Les choix d'implantation sont toujours conduits par des impératifs liés aux contraintes politiques et aux nécessités sociales. Pour expliquer la Quito de cette fin de siècle, on n'ira pas cependant jusqu'à se référer à des origines qui ont subi les inévitables destructions et recompositions qu'impose l'histoire. Pourtant, depuis 1535, des habitudes d'user de l'espace ont été prises. Dans la mémoire profonde des Quiténiens de naissance, le centre fonctionne nécessairement comme un référent, peut-être comme le lieu d'un âge d'or, sûrement comme une image de sécurité et d'harmonie sociale. C'est parce que le temps en est la mesure et c'est ce qui fait dire à son maire, en accord là-dessus avec nombre de ses administrés : Quito ! c'est la face de Dieu...

Cette idée de temps se fonde dans la durée et dans la mémoire transmise par le témoignage direct qui n'est donc pas mis en doute. C'est pourquoi au-delà de la cinquième génération elle se fonde dans la mémoire intemporelle. Cela nous met à la fin du siècle passé, tout au plus.

Finalmente, y a fin de establecer las limitaciones de funcionamiento de la ciudad, se indican lo principal de la red vial y las zonas de gran concentración de empleos secundarios y terciarios.

Una figura anexa (figura 2) proporciona una indicación sobre las relaciones de vecindad. Se trata de una estimación extraída de múltiples observaciones realizadas durante los fines de semana en los diferentes barrios, que no se basa sino en la animación de la calle en esos días de descanso y en lo que puede el observador-investigador, por el hecho de vivir permanentemente en Quito, percibir de las prácticas sabbato-dominicales de los habitantes que tienen la capacidad mecánica de desplazarse. El objetivo de esta figura es sugerir las formas que adoptan los comportamientos sociales interactivos no derivados de las necesidades de la vida llamada *activa*, sino del ejercicio de la *vida citadina de vecindad* que afirma el sentimiento comunitario y de pertenencia a un grupo o a un lugar.

COMENTARIO

Lo que antecede anuncia tal vez más de lo que permite la representación gráfica que exponemos, pero es a partir de ello que corresponde construir una descripción de la realidad socio-espacial de Quito. En esa descripción, son la red de circulación y las principales zonas de empleo las que primeramente se imponen. Constituyen buenos reveladores por una parte de las limitaciones y del potencial del sitio y por otra de las etapas de conquista del espacio urbano. En efecto, la orientación Norte-Sur y el estrangulamiento a la altura del Casco Colonial y del Panecillo — aproximación y estrechamiento de los ejes viales — son evidentes: Quito está condenada a extenderse longitudinalmente en su espacio económico cercano y a conquistar, para el hábitat, pendientes situadas en las orillas de ese espacio. Eso no deja de acarrear dificultades crecientes a medida que se hacen más raras las pendientes fácilmente urbanizables que bordean a las perímetros de empleo. Hé aquí el primer argumento y la razón primera de las disparidades internas observadas.

Sin embargo, las vías no son sólo ejes de estructuración y de articulación de la extensión mayor de la ciudad que atraviesan, sino que garantizan el paso de la barrera del Panecillo que divide a la capital en dos entidades socialmente discriminadas. Permiten también saltar *el escalón de la Sierra*, uniéndolo al callejón interandin, región privilegiada de la Quito del próximo siglo. Las vías condicionan por supuesto en cierta medida la división y la asignación urbanística de los espacios que delimitan.

Los perímetros de empleo de dominante comercial, artesanal y de servicios marcan los sectores de mayor concentración de población encerrando a los espacios más centrales de tales sectores, aunque la Mariscal Sucre y su prolongación hacia el Norte, en donde se agrupan los nuevos lugares de poder económico y de decisión, tengan una localización un tanto excéntrica con relación a los barrios densamente habitados. Mientras tanto, las zonas de empleo industrial, menos extensivas y más excéntricas debido a su función, se ubican en los antiguos límites de la urbe — tal el caso del perímetro industrial que bordea al piedemonte del Panecillo — y se desarrollan en sus entradas-salidas actuales económicamente útiles.

Asimismo, los datos demográficos y socio-económicos informan sin ambigüedad de la división del espacio en compartimentos. (Esos datos fueron abordados precisamente en las láminas citadas como fuente de información y no pretendemos presentar aquí una síntesis de ellos.) Permiten también precisar la repartición del mismo entre los quiteños teniendo en cuenta las limitaciones anteriormente evocadas. Si, por una parte, se considera que según el color presentado en cada punto del mapa nos hacemos una idea del nivel de vida de que gozan los habitantes de ese punto, y si, por otra, se toma en cuenta el grado de intensidad de cada color, se concluye rápidamente que la historia de Quito, su crecimiento y los sucesivos modos de conquista de su espacio resultantes, aunque inicialmente obedecieron a una progresiva ocupación del sitio realizada en base a concertaciones, estableciendo sus particularidades, reflejan actualmente la existencia de una ciudad cuyo centro está densamente ocupado formando una malla tradicional estrecha, cuyos barrios modernos, implantados con un relativo respeto a los reglamentos, están distribuidos y dispersos de manera bastante extensiva, y cuyas márgenes constituyen otros tantos elementos de un urbanismo disperso, fragmentado, mal estructurado e inevitablemente subintegrado.

El conjunto está profundamente dominado y marcado por procesos sociales de apropiación totalmente disímiles, generadores y reflejos de desigualdades patentes. *Naturalmente todo ello no se ve*, por lo que, para exponer lo que se sabe de Quito, se deben destacar los signos indicadores y las pruebas de lo que se afirma.

Es así como deben orientarse la reflexión del analista y formularse algunas interrogantes:

- ¿Es Quito, en su verdad presente, el resultado de una sucesión de proyectos más o menos complementarios, más o menos interdependientes, más o menos voluntarios y conscientemente realizados?
- ¿Existe en esta ciudad una expresión social histórica, cultural, por ello sostenida, evolutiva y reflexiva, y por lo tanto auto-generadora de sus estructuras y apariencias y de las por venir?

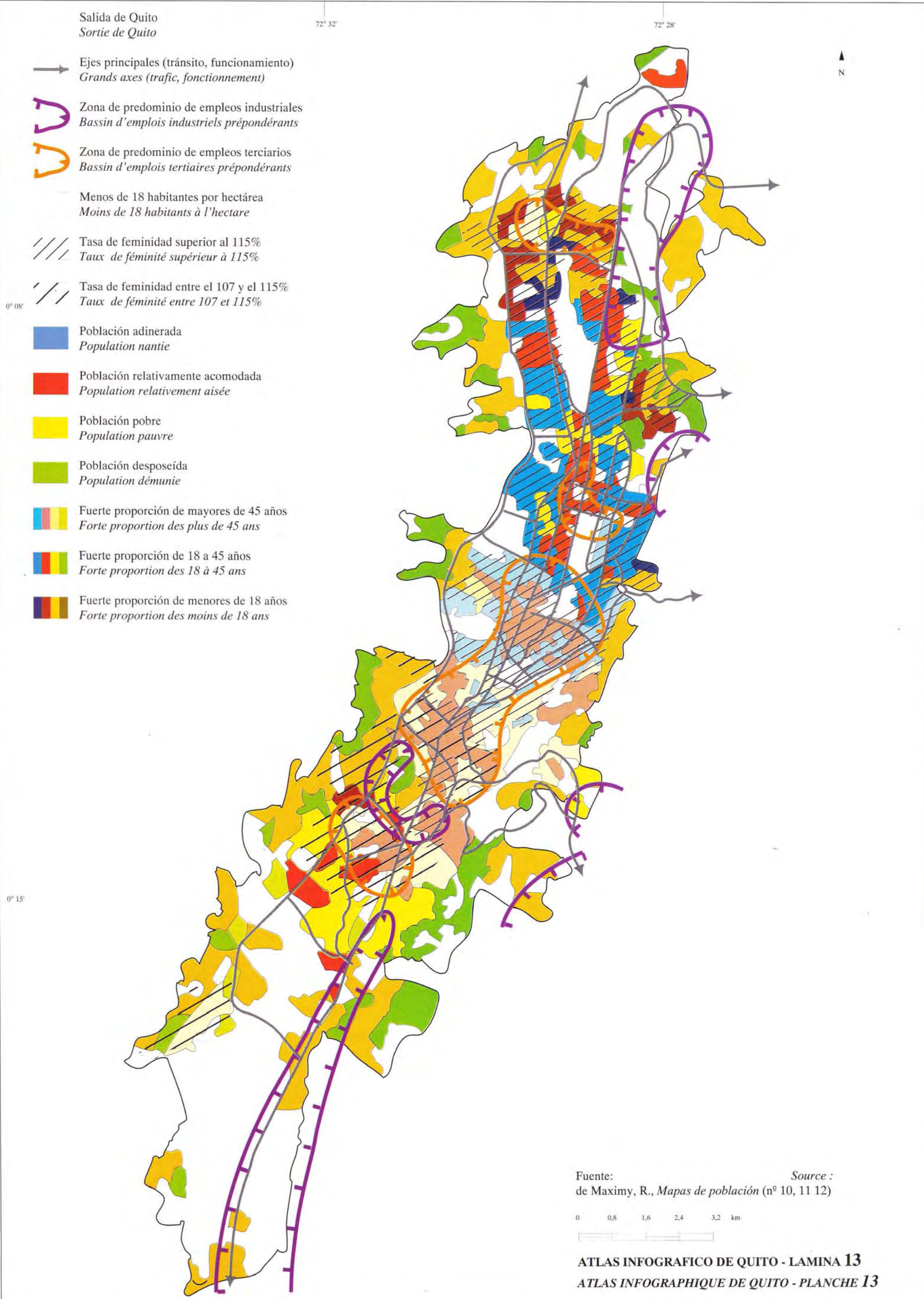
Ciertamente, estas interrogantes no deberían plantearse sino al final de un análisis multiforme pues exigen respuestas basadas en conclusiones. Se deberá necesariamente formularlas entonces (lámina n° 40, *Modos de composición urbana*), pero podemos desde ya, y a partir de lo que sabemos de la población y de sus características, aportar algunos fragmentos de respuestas.

El referente de la ciudad antigua

Las elecciones de implantación responden siempre a imperativos ligados a las limitaciones políticas y a las necesidades sociales. Para explicar la Quito de estos fines de siglo, no llegaremos sin embargo a referirnos a orígenes que han soportado las inevitables destrucciones y recomposiciones que impone la historia. No obstante, desde 1535, se han adquirido costumbres de uso del espacio. En la memoria profunda de los quiteños de nacimiento, el centro funciona necesariamente como un referente, tal vez como el lugar de una edad de oro, seguramente como una imagen de seguridad y de armonía social. Es porque el tiempo es la medida de ello y es lo que lleva al alcalde a manifestar, coincidiendo con gran número de quiteños: *Quito! es la cara de Dios...*

Esta idea de tiempo se basa en la duración y en la memoria transmitida por el testimonio directo y por lo tanto no cuestionado. Es por ello que más allá de la quinta generación, se diluye en la memoria intemporal. Esto nos coloca a más tardar a finales del siglo pasado. Quito se inscribía

POBLACIÓN Y APROPIACIÓN DEL ESPACIO (Situación 1982)
POPULATION ET APPROPRIATION DE L'ESPACE (Situation 1982)



Quito se cantonnait alors en des limites étroites. Curieusement, c'est dans ces limites mémorables et les débordant quelque peu mais sans excès, à portée de vue et de pas — la mémoire en fixe l'extension, ce qui lui donne aujourd'hui encore, et jusqu'à l'extinction de l'ancienne génération, une dimension au pas de l'homme et de la mule — que l'on rencontre les plus fortes concentrations de personnes ayant atteint les 45 ans et fréquemment dépassé les 60 ans. Si ces gens jouissent de revenus très confortables, on les rencontre plutôt dans la partie nord plus récente et moins densément occupée ; s'ils ont des revenus plus modestes sans être insuffisants, ils demeurent dans la vieille ville (cf. planches n° 11 et 38).

Faut-il y voir l'image d'une sédentarisation figée ou, pour ceux qui en ont les moyens, un souci d'intégration, une sorte de reconnaissance de leur urbanité ? Il est difficile d'en juger. Quoiqu'il en soit, il y a en cette situation la marque d'une époque qui probablement s'achève, bien qu'il demeure encore très présent dans l'esprit des Quiténiens que le Centre Historique est l'expression incontestée de l'identité de la ville et de la nation, ce qui n'implique d'ailleurs pas qu'il faille parler de reconquête du centre et de ses périphéries bourgeoises ou ouvrières qui en seraient valorisées, car depuis 1973 et l'enrichissement qui suivit le boom pétrolier, le modèle nord-américain, déjà très introduit depuis les années cinquante, est devenu omniprésent à Quito comme à Guayaquil. Il se superpose, voire se substitue au modèle précédent, aboutissement d'un lent processus social qu'il frappe d'obsolescence. Certes les citadins cherchent toujours leurs marques et leur point d'ancrage, mais dans une sédentarité relative. Il y a fort à parier que les notions de durée et de transmissibilité, d'héritage spatio-culturel, se sont fortement altérées et modifiées. C'est un phénomène général car la stabilité sociale, en une époque d'instabilité économique et de politique sans grand dessein, ne peut être perçue comme franchement assurée... C'est pourquoi il n'est pas évident que les nouvelles générations (moins de 45 ans) maintiendront et entretiendront avec le centre et la ville d'avant 1950 une relation fondée sur une culture, une intimité confortée par l'usage et des valeurs traditionnelles désormais inéluctablement controversées. Et cela bien que la famille demeure un point de fixation sociale comme le montre l'organisation des loisirs — famille, télévision, sport —, car ce point de fixation ne s'ancre plus aussi fortement en un lieu inamovible.

Les disparités socio-spatiales internes

La considération de la composition urbaine et de l'habitat vient renforcer ces assertions (cf. planches n° 13 et 40). En effet, cette partie de la ville, où la population est plutôt plus âgée qu'ailleurs, a toutes les apparences d'une cité telle qu'en Europe d'où sont venus en leur temps les modèles qui ont présidé aux ajustements urbanistiques de Quito, par exemple celui de la Quito républicaine. Ce n'est qu'après 1945, et avec un temps prolongé de latence, que le référent urbain nord-américain est venu progressivement s'imposer en se superposant à l'image urbaine précédente, comme dans la Mariscal et la Colón, ou en se substituant à elle, comme plus au nord.

Ainsi se côtoient une Quito bâtie en continu dans le respect de perspectives modestes et harmonieuses, dont les rues étroites se mesuraient au pas du piéton et de sa mule, et une Quito qui s'articule sur une voirie consacrant la prépondérance du déplacement automobile considéré en lui-même et pour lui-même, alors que précédemment les cheminements semblaient plutôt s'insérer dans le bâti et être à son service. À l'évidence, la façon dont les activités d'artisanat, mais surtout de commerce et de service, s'entend sur l'espace public et l'utilisent témoigne de ces deux usages : dans la Quito ancienne, de petites boutiques et des échoppes innombrables, modestes et sombres, au contact du passant ; dans la Quito récente, une curieuse dialectique entre le grand débit mécanique, sur des voies bordées de locaux commerciaux fonctionnels, et la quiétude des lieux de résidence, où l'espace habitable semble vouloir ignorer le réseau dont en vérité il dépend (carton accessibilité, planche n° 40). De toute évidence, il y a là des significations de l'espace et de son usage conformes à ce que voulurent et veulent désormais les constructeurs, promoteurs anonymes partageant les valeurs de leur époque et les exprimant dans leurs réalisations.

Mais il y a une troisième Quito, celle non construite en continu, souvent imparfaitement consolidée et de mauvaise accessibilité. Cette Quito ne forme pas, comme les précédentes, des ensembles plus ou moins homogènes et de dimensions conséquentes, mais bien plutôt se répartit en un grand nombre de petits quartiers dispersés, fréquemment établis sur de fortes pentes ou, pour le moins, en périphérie de la ville bien équipée et bien intégrée. C'est une Quito de citadins à faibles revenus, relativement jeunes et où la sur-représentation féminine est moindre qu'ailleurs, toutes caractéristiques d'une population urbaine plus vulnérable que celle qui peuple le reste de la ville. Les taches jaunes et vertes, de forte intensité, de la carte principale, témoignent de leur localisation sur les marges et aux extrémités du site construit.

Ce qui précède et les autres analyses que l'on a faites (cf. planches n° 10, 11, 12, 13, 14, 38 et 40) permettent d'écrire que les nouvelles générations, celles âgées de 18 à 45 ans, dès lors qu'elles eurent les moyens (indice HSEQ satisfaisant et présence fréquente d'une domestique à demeure) conquièrent les espaces peu accidentés, aisément urbanisables, qu'un réseau de desserte a rendus hautement attractifs. Cette conquête, de par une volonté constamment reconduite et amplifiée depuis 1944 (cf. planche n° 39), s'est faite

- au nord, le plus souvent à la liberté des promoteurs privés ; c'est pour cela que les habitants y constituent ce qu'il faut bien appeler une classe moyenne, capable d'accéder à la propriété d'un logement choisi, et une classe bourgeoise s'installant de préférence dans des espaces éclairés, très ouverts, attractifs car bien équipés et bien intégrés, en outre parfaitement desservis mais non passants et dominant le site, ce qui ne gêne rien ; ces quartiers pour population aisée s'allongent entre les grands axes drainant la Quito active et les voies express installées en by pass mais suffisamment éloignées ou séparées d'eux pour ne pas incommoder ;

- au sud, surtout avec l'assistance de la collectivité : lotissements et prêts de la Banque Equatorienne du Logement, lotissements programmés par la Municipalité, lotissements pour loger les familles de militaires, etc. ; hors la partie déjà considérée de la ville de 1950, qui est ici occupée par une population d'un certain âge de la classe moyenne-basse, on y rencontre encore des gens des classes moyennes-hautes, où les 18-45 ans sont particulièrement nombreux, implantés dans les parties bien équipées et bien intégrées du site ; c'est que malgré l'indice HSEQ qui les caractérise (revenu par actif occupé moyen ou faible) et un sex ratio n'autorisant pas qu'on les crédite d'une domestique à demeure, probablement en acceptant des logements relativement étroits, les familles habitant cette partie de la ville peuvent accéder

entonces dentro de límites estrechos. Curiosamente, es en estos límites memorables y desbordándolos un tanto aunque no en exceso, al alcance de la vista y del paso — la memoria fija la extensión del espacio, dándole aún ahora, y hasta la extinción de la antigua generación, una dimensión a la medida del paso del hombre y de la mula — en donde se encuentran las mayores concentraciones de habitantes que han alcanzado 45 años y frecuentemente superado los 60. Si gozan de ingresos confortables, se ubican más bien en la parte norte, más reciente y menos densamente ocupada; si tienen ingresos más modestos sin ser insuficientes, permanecen en la ciudad antigua (láminas n° 11 y 38).

¿Se debe ver en ello la imagen de una sedentarización estancada o, en el caso de quienes tienen los medios de hacerlo, un afán de integración, una especie de reconocimiento de su urbanidad? Es difícil juzgar. Sea como fuere, existe en esta situación la marca de una época que probablemente se acaba, aunque en la mente de los quiteños permanezca muy presente que el *Centro Histórico* es la expresión indiscutible de la identidad de la ciudad y de la nación. Esto no implica por cierto que haya que hablar de reconquista del centro y de sus periferias burguesas u obreras que se verían así valorizadas, pues desde 1973 y el enriquecimiento que siguió al boom petrolero, el modelo norteamericano, ya muy introducido desde los años cincuenta, se tornó omnipresente en Quito como en Guayaquil. Se superpone, e incluso sustituye al modelo anterior, resultado de un lento proceso social y a todas luces obsoleto. Ciertamente, los ciudadanos buscan siempre sus marcas y sus puntos de anclaje, pero en una sedentariedad relativa. Es casi seguro que las nociones de duración y de transmisibilidad, de herencia espacio-cultural, se han alterado y modificado enormemente. Es un fenómeno general pues la estabilidad social, en una época de inestabilidad económica y de política sin mayor planificación, no puede ser percibida como algo asegurado... Por tal razón, no es evidente que las nuevas generaciones (menos de 45 años) mantendrán con el Centro y la ciudad anterior a 1950 una relación basada en una cultura, en una intimidad afianzada por la costumbre y en valores tradicionales ahora ineluctablemente controvertidos. Y ello aunque la familia siga siendo un punto de fijación social como lo muestra la organización de las diversiones — familia, televisión, deporte —, pues dicho punto ya no se ancla tan fuertemente en un lugar inamovible.

Las disparidades socio-espaciales internas

La consideración de la composición urbana y del hábitat viene a reforzar estos asertos (ver láminas n° 13 y 40). En efecto, esta parte de la ciudad, en donde la población es más bien de mayor edad que en otros lados, tiene toda la apariencia de una urbe como las de Europa de donde vinieron en su tiempo los modelos que guiaron los ajustes urbanísticos de Quito, por ejemplo el de la *Quito republicana*. No es sino después de 1945, y con un prolongado período de latencia, que el referente urbano norteamericano viene a imponerse progresivamente, superponiéndose a la imagen urbana anterior, como en la Mariscal o la Colón, o sustituyéndola como es el caso más al Norte.

Así se codean una Quito bien construida en continuidad respetando perspectivas modestas y armoniosas, cuyas calles estrechas se medían con el paso del peatón y de su mule, y una Quito que se articula en una red vial que consagra la preponderancia del desplazamiento automotriz considerado en sí y para sí, mientras que anteriormente las vías parecían más bien insertarse en la construcción y estar a su servicio. La manera en que las actividades, de artesanía, pero sobre todo de comercio y de servicios, se insertan en el espacio público y lo utilizan es un testimonio evidente de esos dos tipos de uso: en la Quito antigua, pequeñas boutiques e innumerables puestos modestos y sombríos, al contacto del transeúnte; en la Quito reciente, una curiosa dialéctica entre la gran circulación mecánica por vías bordeadas de locales comerciales funcionales, y la quietud de los lugares de residencia en donde el espacio habitable parece querer ignorar la red de la cual depende en realidad (figura *accessibilidad*, lámina n° 40). Está muy claro que en esto hay significaciones del espacio y de su uso acordes con lo que han querido y quieren los constructores, promotores anónimos que comparten los valores de su época y los expresan en sus realizaciones.

Pero hay una tercera Quito, aquella no construida de manera continua, a menudo mal consolidada y con malas condiciones de acceso. Ella no forma, como las anteriores, conjuntos más o menos homogéneos y de dimensiones consecuentes, sino que más bien se reparte en gran número de pequeños barrios dispersos, establecidos frecuentemente en fuertes pendientes o, al menos, en la periferia de la ciudad bien equipada y bien integrada. Es una Quito de ciudadanos de bajos ingresos, relativamente jóvenes y en donde la sobre-representación femenina es menor que en otros lados, características todas de una población urbana más vulnerable que la que habita en el resto de la ciudad. Las manchas de color amarillo y verde intensos del mapa principal son el testimonio de su localización en las márgenes y en los extremos del sitio construido.

Lo que antecede y los demás análisis realizados (ver láminas n° 10, 11, 12, 13, 14, 38 y 40) permiten manifestar que las nuevas generaciones, las que tienen entre 18 y 45 años, en tanto tengan los medios (índice JSEQ satisfactorio y presencia frecuente de una empleada doméstica fija) conquistan los espacios poco accidentados, fáciles de urbanizar, que una red de servicios ha tornado altamente atractivos. Esta conquista, por una voluntad permanentemente manifestada y amplificada desde 1944 (ver lámina n° 39), se ha realizado.

- al Norte, casi siempre a libertad de los promotores privados, por lo que los habitantes constituyen lo que se debe efectivamente llamar *una clase media*, capaz de acceder a la propiedad de una vivienda escogida, y una clase burguesa que se instala preferentemente en los espacios iluminados, muy abiertos, atractivos por estar bien equipados y bien integrados, perfectamente atendidos sin ser concurridos y que además dominan el sitio; estos barrios destinados a la población acomodada se extienden entre los grandes ejes que drenan a la Quito activa y las vías periféricas instaladas en *by pass* pero lo suficientemente alejadas o separadas de ellos para no incomodarlos;

- al Sur, sobre todo con la asistencia de la colectividad: lotizaciones y préstamos del Banco Ecuatoriano de la Vivienda, urbanizaciones programadas por el Municipio o destinadas a albergar a las familias de los militares, etc.; fuera de la parte ya considerada de la ciudad de 1950, que está ocupada por una población de una cierta edad de la *clase media-baja*, se encuentran aún en este sector habitantes de la *clase media-alta*, entre los cuales los de 18-45 años son particularmente numerosos, implantados en las partes bien equipadas y bien integradas del sitio; lo que sucede es que, a pesar del índice JSEQ que los caracteriza (ingreso por activo ocupado, medio o bajo) y un *sex ratio* que impide asignarles una empleada doméstica fija, y probablemente aceptando viviendas relativamente estrechas, las familias que

à la propriété par le truchement de locations-ventes ou moyennant un endettement à long terme et néanmoins supportable ; ce sont surtout des familles d'employés ou de travailleurs manuels qualifiés ; bien qu'il y ait une relative proximité des périmètres d'emplois secondaires, une forte proportion de ces travailleurs doit se déplacer quotidiennement vers le nord ; si bien que leur localisation en des quartiers correctement desservis, sis entre des axes de fort trafic, n'est pas indifférente ; il faut remarquer que les voies express en by pass ne fonctionnent pas dans cette partie sud de Quito : l'avenue Occidentale cesse d'être voie rapide au sortir des tunnels qui franchissent le verrou de San Juan-El Tejar-Panecillo ; l'avenue Orientale, non encore en service en 1991, n'a presque aucun accès depuis la zone industrielle sud jusqu'à son raccordement au tronçon autoroutier de los Chillos ; en cette partie de son tracé, elle fonctionne plus comme voie d'évitement que comme voie périphérique de desserte rapide ; c'est probablement une des raisons qui font que les pentes bordières de la plaine du sud ne jouissant pas, comme au nord, de voies d'accès efficaces et enveloppantes raccordées à un maillage de rues de desserte locale, ont été laissées aux populations les plus jeunes dont les revenus (indice HSEQ) se situent souvent au-dessous du seuil de pauvreté, ce qui exclut, naturellement, la possession d'une voiture personnelle.

Avant de dire quelques mots de celles-là, il faut encore constater qu'au nord de la Quito riche, ou tout au moins de la Quito aisée, se développent des quartiers ayant un type de peuplement apparenté à celui de la plaine du site sud. On peut l'interpréter comme un épaississement des classes moyennes qui, progressivement, voient leurs conditions d'existence s'améliorer et leur mainmise sur la ville se renforcer. On peut aussi y voir la limite d'extension de la classe bourgeoise dont l'importance numérique demeure faible et qui s'est confortée dans son appropriation des espaces les mieux intégrés, ceux qu'elle ressent comme les plus en adéquation avec ses conceptions de la vie citadine. Mais également une partie de la bourgeoisie quiténienne, ou peut-être vaut-il mieux dire une partie de la classe fortunée quiténienne, depuis une quinzaine d'années (donc dès avant le recensement de 1982), a commencé à investir et à s'installer dans la partie du sillon interandin qui est proche de Quito. C'est là le résultat d'une voirie améliorée et d'un parc automobile en expansion. Dès lors, les paroisses de la banlieue est sont devenues très attractives et se sont vues augmentées de véritables quartiers résidentiels, plaqués sur leur territoire sans s'y intégrer, qu'un cordon routier relie à Quito, lieu de vie professionnelle qui demeure inévitable (cf. planche n° 03).

La Quito sous-intégrée

J'écrivais au début de ce commentaire que les marges constituent autant d'éléments d'un urbanisme éclaté, fragmenté, mal structuré et inévitablement sous-intégré. En réalité, le plus souvent cet urbanisme n'est même pas mal structuré, il n'est pas structuré du tout. On peut d'ailleurs voir de tous les points de Quito que les lambeaux de terrasses et de pentes d'un degré point trop accentué, pas trop éloignés de la ville équipée, donc demeurant relativement accessibles par des chemins contournés et détournés, et par des escaliers taillés directement dans les talus qui les bordent, sont progressivement et rapidement investis, construits et en même temps raccordés sommairement au reste de l'agglomération qui s'étale à leurs pieds. Le phénomène n'est certes pas récent, mais l'accélération du processus de conquête l'est.

Cette partie éclatée et fragmentée de la ville se situe, sauf pour les plus anciens fragments qui sont depuis longtemps consolidés et s'insèrent dans la Quito d'avant 1950, à l'extérieur de l'aire viabilisée, voies principales et voies de desserte confondues. La population n'y jouit pas pour autant partout des mêmes conditions d'implantation, les variations de densité y sont considérables : très fortes à San Juan, El Tejar, Chiriyacu et la Ferroviaria par exemple ; très faibles à Union Obrera, Potrerillos, Guajaló, Monteserrín ou Urinsayas par exemple. Cela bien sûr en 1982. C'est dire que là encore les parties anciennes, relativement bien équipées et intégrées, sont à considérer d'une toute autre manière que les autres. Leur population, bien que peu fortunée (indice HSEQ faible à très faible), a cessé d'être dans une totale précarité car ses conditions collectives d'existence — équipement, intégration — sont déjà supportables, son implantation est clairement entérinée par les autorités municipales, elle a une chance d'être entendue dans ses revendications en équipements manquants et néanmoins nécessaires. En outre, les planches n° 15 et n° 16 permettent de l'énoncer, elle jouit d'une relativement dense couverture en commerces de proximité.

Il n'en est évidemment pas de même ailleurs. Cependant, on sait d'expérience que là où un nouveau quartier résulte d'une action populaire concertée et fortement structurée, la reconnaissance du droit d'habiter, imposé par l'invasion de terres, et l'intégration au reste de la ville seront plus rapides. Ainsi du quartier Lucha de los Pobres (invasion de terres) construit à partir de 1985 et déjà partiellement désenclavé.

Nonobstant ces considérations, les caractéristiques socio-démographiques de la population de ces quartiers dispersés en pourtour de la ville et inscrits dans les pentes les plus fortes ou les moins accessibles où ils s'accrochent, sont sensiblement les mêmes : travailleurs manuels souvent sans qualification, faibles à très faibles revenus, majorité d'adultes jeunes et natalistes, nombreux et très jeunes enfants ; par voie de conséquence, lourde charge familiale et forte à très forte cohabitation quelle que soit la densité de peuplement. Il y a là tous les ingrédients qui font ailleurs les populations dites socialement à risques, sauf que le carton indicatif des relations de voisinage signale justement ces quartiers comme étant ceux où ces relations sont les plus vives, ce qui ne peut qu'atténuer des pressions qu'un isolement individuel en revanche ne pourrait qu'amplifier.

Il reste que le premier besoin que, collectivement, expriment les habitants de ces quartiers par le truchement des organisations qui s'y constituent, est d'être reconnus, intégrés, assurés dans leurs titres d'occupation et leurs droits élémentaires à la santé, à la sécurité, à l'instruction publique et au travail, ce qui, en termes de gestion urbaine, et a minima, signifie l'octroi d'équipements d'infrastructure et de fonctionnement.

PERSPECTIVES

La vision d'ensemble des images que donne la population de Quito saisie dans ses principales caractéristiques laisse perplexe. Une ville fortement ségréguée apparaît si impérieusement qu'il semble impossible que les principaux acteurs économiques, sociaux, politiques, exerçant leur pouvoir sur son espace vital n'en aient pas conscience. En bordure des quartiers riches et les dominant parfois, ou bien rejetés en des espaces oubliés, au sud et dans les pentes, face à d'autres quartiers qui sans

habitent cette partie de la ciudad pueden acceder a la propiedad por medio de la compra a crédito a través de un endeudamiento a largo plazo y sin embargo soportable; se trata sobre todo de familias de empleados o de trabajadores manuales calificados; a pesar de una relativa proximidad de los perímetros de empleos secundarios, una fuerte proporción de estos trabajadores debe desplazarse cotidianamente hacia el Norte, de allí que su localización en barrios correctamente atendidos, situados entre ejes de gran circulación, no es casual; hay que señalar que las vías periféricas en by pass no funcionan en esta parte sur de Quito: la avenida Occidental deja de ser vía rápida a la salida de los túneles que atraviesan la barrera de San Juan-El Tejar-Panecillo y la avenida Oriental, no todavía en servicio en 1991, es casi inaccesible desde la zona industrial sur hasta su conexión con el tramo de la autopista de los Chillos; en esta parte de su trazado, funciona más como una vía de evitamiento que como una vía periférica de rápida circulación; es probablemente una de las razones por las que las pendientes que bordean a la llanura del Sur que no gozan, como al Norte, de vías de acceso eficaces y perimetrales conectadas a una red de calles secundarias, hayan sido dejadas a las poblaciones más jóvenes cuyos ingresos (índice JSEQ) se sitúan a menudo por debajo del umbral de pobreza, lo cual excluye, naturalmente, la posesión de un vehículo particular.

Antes de decir algunas palabras sobre esas razones, hay que constatar además que al Norte de la Quito rica, o al menos de la Quito acomodada, se desarrollan barrios que tienen un tipo de poblamiento emparentado con el de la llanura del sitio sur. Esto puede ser interpretado como un engrosamiento de las clases medias que, progresivamente, ven mejorar sus condiciones de vida y reforzarse su influencia en la ciudad. Se puede también ver en ello el límite de extensión de la clase burguesa cuya importancia numérica sigue siendo baja y que se ha afianzado en su apropiación de los espacios mejor integrados y mejor equipados, los que ella siente como más adecuados a sus concepciones de la vida citadina. Pero igualmente una parte de la burguesía quiteña, o tal vez es mejor decir una parte de la clase afortunada quiteña, desde hace unos quince años (desde antes del censo de 1982), ha comenzado a ocupar y a instalarse en la parte del callejón interandin próximo a Quito, como resultado de una red vial mejorada y de un parque automotriz en expansión. Las parroquias de las afueras este se han tornado entonces muy atractivas y se han visto ampliadas con verdaderos barrios residenciales, pegados a su territorio sin integrarse y, gracias a un cordón de carreteras, unidos a Quito, lugar de vida profesional que sigue siendo inevitable (ver lámina n° 03).

La Quito subintegrada

Manifestaba al inicio de este comentario que las márgenes constituían otros tantos elementos de un urbanismo disperso, fragmentado, mal estructurado e inevitablemente subintegrado. En realidad, casi siempre tal urbanismo ni siquiera está mal estructurado, sino que no lo está en absoluto. Se puede por cierto ver de todos los puntos de Quito que los jirones de terrazas y de pendientes relativamente acentuadas, no muy alejados de la ciudad equipada, y que por lo tanto siguen siendo relativamente accesibles por caminos sinuosos e indirectos y por escaleras talladas directamente en los taludes que los bordean, son ocupados progresiva y rápidamente, construidos y al mismo tiempo unidos al resto de la aglomeración que se extiende a sus pies. El fenómeno no es ciertamente reciente, pero la aceleración del proceso de conquista sí lo es.

Esta parte dispersa y fragmentada de la ciudad se sitúa, salvo en el caso de los fragmentos más antiguos que están desde hace tiempo consolidados y se insertan en la Quito anterior a 1950, al exterior del área dotada de calles. No por ello la población goza en todos lados de las mismas condiciones de implantación, siendo considerables las variaciones de densidad: por ejemplo, muy fuertes en San Juan, El Tejar, Chiriyacu y La Ferroviaria, y muy bajas en Unión Obrera, Potrerillos, Guajaló, Monteserrín o Urinsayas. Esto por supuesto en 1982. Consecuentemente, incluso en este caso, las partes antiguas, relativamente bien equipadas e integradas, deben ser consideradas de manera muy diferente a las otras. Su población, aunque poco afortunada (índice JSEQ bajo a muy bajo), ha dejado de vivir en una total precariedad pues sus condiciones colectivas de existencia — equipamiento, integración — ya son soportables, su implantación es claramente reconocida por las autoridades municipales, tiene una probabilidad de ser escuchada en sus reivindicaciones de equipamientos faltantes y sin embargo necesarios. Además, y las láminas n° 15 y 16 permiten plantearlo, goza de una cobertura relativamente densa de comercios de barrio.

Evidentemente, no sucede lo mismo en otras partes. Sin embargo, se sabe por experiencia que en el lugar en donde un nuevo barrio resulta de una acción popular concertada y fuertemente estructurada, el reconocimiento del derecho a habitar, impuesto por la invasión de tierras, y la integración al resto de la ciudad serán más rápidos. Ejemplo de ello es el barrio Lucha de los Pobres (invasión de tierras) construido a partir de 1985 y que ahora ya no está totalmente aislado.

A pesar de estas consideraciones, las características socio-demográficas de la población de estos barrios dispersos en el contorno de la ciudad e implantados en las pendientes más fuertes o poco accesibles en donde se desarrollan, son sensiblemente las mismas: trabajadores manuales a menudo sin calificación, ingresos bajos a muy bajos, mayoría de adultos jóvenes y fecundos, numerosos niños de corta edad, y consecuentemente una pesada carga familiar y una cohabitación fuerte a muy fuerte independientemente de la densidad de poblamiento. Hay allí todos los ingredientes que forman en otros lados las poblaciones llamadas de riesgo, salvo que la figura indicativa de las relaciones de vecindad señala justamente a estos barrios como aquellos en donde las relaciones son más vivas, lo cual no puede sino atenuar presiones que un aislamiento individual en cambio no podría sino amplificar.

Sea como fuere, la primera necesidad que, colectivamente, expresan los habitantes de esos barrios mediante organizaciones que se constituyen en ellos, es la de reconocimiento, de integración, de garantía de sus títulos de ocupación y sus derechos a la salud, la seguridad, la instrucción pública y el trabajo, lo cual en términos de gestión urbana significa por lo menos la concesión de equipamientos de infraestructura y de funcionamiento.

PERSPECTIVAS

La visión de conjunto de las imágenes que da la población de Quito tomada en sus principales características deja perplejo. Se revela tan imperiosamente como una ciudad fuertemente segregada que parece imposible que los principales actores económicos, sociales, políticos, que ejercen su poder en su espacio vital no tengan conciencia de ello. Al borde de los barrios ricos y a veces dominándolos, o relegados a espacios olvidados, al Sur y a las pendientes, frente a otros

être luxueux et riches sont des entités où on accepterait cependant volontiers de vivre, les Quiténiens les plus déshérités contemplant à longueur d'année le spectacle de leur rêve social.

Il est vrai que la modeste approche de l'exercice des relations de voisinage (carton) montre de manière très réductrice, mais significative, que si les quartiers pauvres ont une vie interne réellement conviviale faute d'extravertir leurs activités de loisirs, et si les quartiers occupés par la classe moyenne basse pratiquent également une vie où les relations de voisinage demeurent vives, les quartiers riches se referment sur eux-mêmes en fin de semaines, portes closes, tandis qu'une partie non négligeable de leurs hôtes sort de Quito en voiture, l'exercice intime de sa vie sociale s'exprimant en un éclatement très individualisé des lieux qui l'accueillent. D'ailleurs la morphologie de l'habitat des quartiers populaires reflète leur convivialité — maisons donnant directement sur la rue —, tandis que celle de l'habitat des quartiers aisés et riches affirme le rejet de l'autre — maisons ou grands immeubles avec gardiens, grilles protectrices renforcées ou jardins avec chien...

Dès lors, quand ces bourgeois et ces nouveaux riches prendraient-ils le temps et saisiraient-ils l'occasion de découvrir les réalités sociales de leur environnement géographique proche, alors qu'apparemment cet objet n'est pas dans la gamme choisie de leurs occupations ?

Mais pour l'analyste de la ville, comment ne pas s'interroger en considérant les deux côtés du paysage, soit sur l'existence de ces quartiers marginaux et marginalisés apparus par suite de la carence politique de la société des nantis et qu'il faut maintenant freiner dans leur prolifération et intégrer ; soit sur le confort installé à portée de regard et malgré cela inaccessible pour des gens qui voudraient bien cependant s'en sentir solidaires au sein d'une communauté urbaine de citoyens non réduits aux aguets.

Mesurer à cette aune la situation porte ses abus, ses risques et ses audaces. À moins de renier les valeurs chrétiennes de la société où elles s'enracinent, les classes possédantes de Quito et les classes moyennes en gravitation autour de leur pouvoir sont donc condamnées à favoriser, sinon promouvoir, une politique urbaine adéquate et relativement sociale.

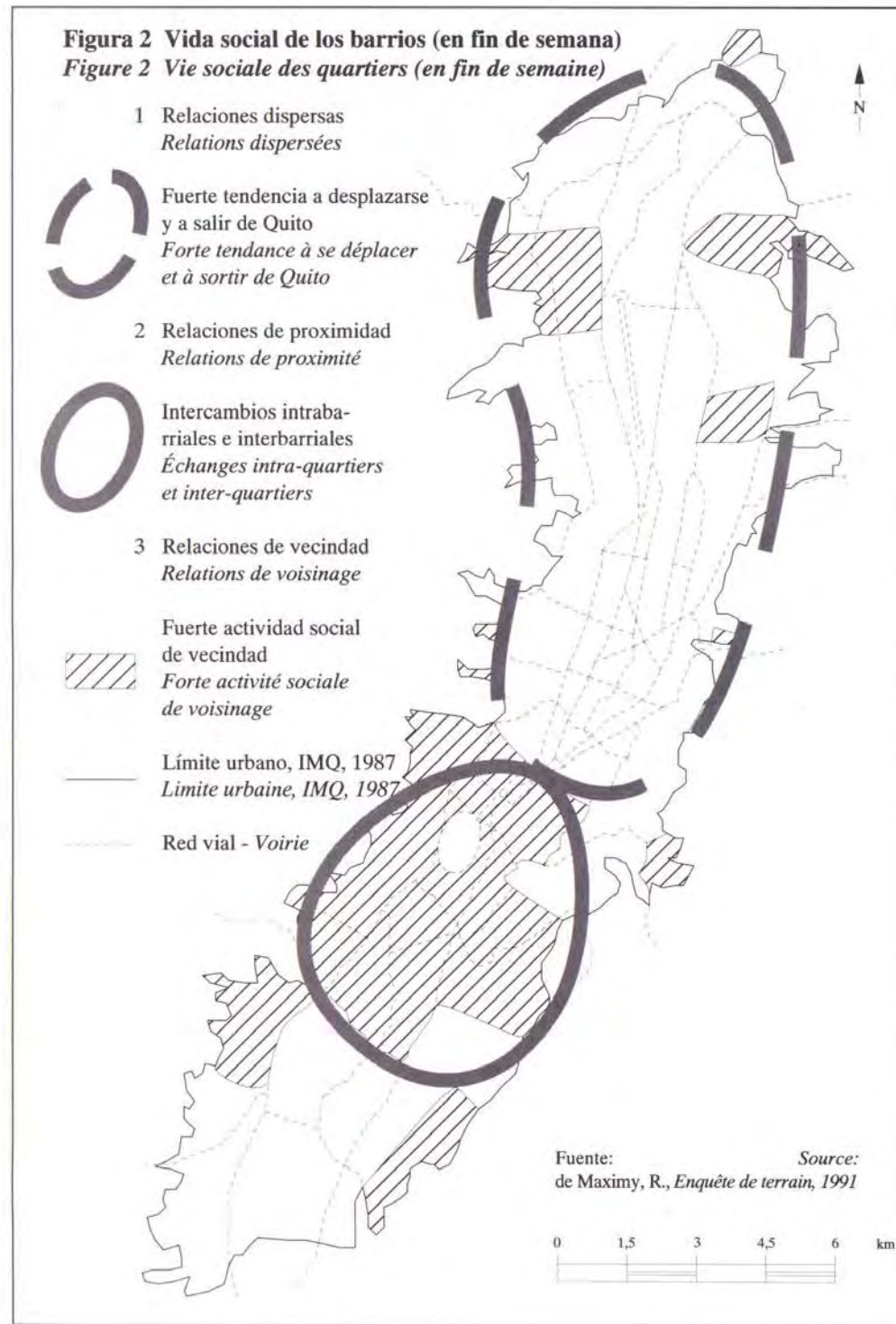
Mais cela n'est qu'une pétition de principe. En pratique, aucune audace excessive ne singularise l'action municipale. La difficulté provient de ce que les populations en voie de citadinisation, ou citadinisées mais en forte expansion, agissent plus vite que les institutions. Il est vrai qu'elles n'ont ni les mêmes motivations, ni les mêmes calculs et que les opérations qu'elles mènent n'ont ni les mêmes coûts, ni les mêmes qualités. Pourtant, l'actuelle Municipalité entend ces choses. Elle s'est dotée de moyens institutionnels — création du District Métropolitain de Quito, renforcement significatif de la Direction de la Planification municipale —, légaux — schéma d'urbanisme directeur, plan directeur d'urbanisme — et réglementaires — règlement urbain. Elle a réajusté l'assiette de l'impôt foncier et entreprend de mettre à jour et d'informatiser le cadastre.

Ayant mis en place un instrument de gestion de l'espace urbain et ayant entrepris d'importants travaux de voirie, pourra-t-elle enfin répondre aux questions que pose l'existence des quartiers non intégrés qui, de leur côté, font montre d'un réel dynamisme pour favoriser leur intégration ?

Quoi qu'il en soit, il est de plus en plus évident pour tous les Quiténiens qu'il appartient à la communauté urbaine de régir son espace et l'usage qu'en font les citoyens. Cependant, on doit ajouter que l'expression si présente de la ségrégation sociale des espaces de résidence autorise à se poser la question des options politiques qui doivent présider aux grands choix d'aménagement de Quito, tant il apparaît que les disparités internes à la ville observée ne sont pas que le résultat de conjonctures inéluctables et non maîtrisables.

Alors, Quito résulte-t-elle d'une succession de projets plus ou moins complémentaires, plus ou moins emboîtés, plus ou moins volontaires et consciemment réalisés ? La planche Population et appropriation de l'espace autorise seulement à affirmer que la juxtaposition de populations aux conditions de vie aussi contrastées et aux lieux de résidence aussi manifestement séparés correspond à une succession d'implantations dont certaines, parfaitement maîtrisées, sont volontaires et consciemment réalisées, et d'autres plus le fruit de la nécessité et de la précarité que du libre choix. On ne peut donc vraiment parler de complémentarité des projets ou d'emboîtement fonctionnel des différents ensembles discernables.

Il est plus aisé de répondre par l'affirmative à l'autre question énoncée : Quito est bien une expression sociale historique et culturelle, soutenue, évolutive et réflexive, donc autogénératrice de ses structures et apparences. C'est aussi, de plus en plus, une expression économique où la personne s'efface à l'avantage de son double statistique quantifié et anonyme, car le processus de citadinisation, et par conséquent de citoyenneté, est beaucoup plus lent que celui de l'urbanisation de cette fin de siècle. Ce qui laisse pour un temps une forte minorité de Quiténiens démunis en marge de cette intégration sociale et culturelle. Cette situation ne peut être, à terme, que préjudiciable au fonctionnement économique et politique de la cité.



barrios que sin ser lujosos ni ricos son entidades en donde se aceptaría de buena gana vivir, los quiteños más desheredados contemplan durante todo el año el espectáculo de su sueño social.

Es cierto que el modesto enfoque de las relaciones de vecindad (figura) muestra de manera muy reductora, pero significativa, que si los barrios pobres tienen una convivencia social interna muy fuerte, pues sus actividades de diversión se ejercen allí mismo, y si los barrios ocupados por la clase media baja practican igualmente una vida en la que las relaciones de vecindad siguen siendo muy vivas, en los barrios ricos, las casas se cierran los fines de semana mientras que buena parte de sus residentes salen de Quito en vehículo, expresándose el ejercicio de su vida social en una dispersión muy individualizada de los lugares que los acogen. Por cierto, la morfología del hábitat de los barrios populares refleja su grado de convivencia social — casas que dan directamente a la calle —, mientras que la del hábitat de los barrios acomodados y ricos afirma el rechazo a los demás — casas o grandes edificios con guardianes, rejas protectoras reforzadas o jardines con perro...

Partiendo de este punto, ¿cuándo esos burgueses y esos nuevos ricos se tomarían el tiempo y aprovecharían la oportunidad de descubrir las realidades sociales de su entorno geográfico próximo, si aparentemente ello no está en la gama escogida de sus ocupaciones?

Pero para el analista de la ciudad cómo no interrogarse, considerando los dos lados del paisaje, ora sobre la existencia de esos barrios marginales y marginados surgidos como consecuencia de la carencia política de la sociedad de los pudientes y que ahora hay que frenar en su proliferación e integrar, ora sobre el confort instalado al alcance de la mirada y a pesar de ello inaccesible para gente que quisiera sin embargo sentirse parte de una comunidad urbana de ciudadanos no reducidos a vigilarse.

Medir con esta vara la situación conlleva abusos, riesgos y audacias. A menos que renieguen los valores cristianos de la sociedad en que se arraigan, las clases pudientes de Quito y las clases medias en gravitación alrededor de su poder están entonces condenadas a favorecer, si no a promover, una política urbana adecuada y relativamente social.

Pero ello no es sino una petición de principio. En la práctica, ninguna audacia excesiva caracteriza a la acción municipal. La dificultad proviene de que las poblaciones en vías de citadinización, o citadinizadas pero en fuerte expansión, actúan más rápidamente que las instituciones. Es cierto que no tienen ni las mismas motivaciones, ni los mismos cálculos y que las operaciones que realizan no tienen ni el mismo costo, ni la misma calidad. Sin embargo, el Municipio actual comprende esas cosas. Se ha dotado de los medios institucionales — creación del Distrito Metropolitano, refuerzo significativo de la Dirección de Planificación Municipal —, legales — esquema maestro de urbanismo, plan maestro de urbanismo — y reglamentarios — reglamento urbano. Ha reajustado la base imponible a los bienes raíces y emprende la actualización e informatización del catastro.

Habiendo implantado un instrumento de manejo del espacio urbano y emprendido importantes obras viales, ¿podrá responder a las preguntas que plantea la existencia de los barrios no integrados que, por su lado, dan pruebas de un real dinamismo para favorecer su integración?

Sea como fuere, es cada vez más evidente para todos los quiteños que corresponde a la comunidad urbana regir su espacio y el uso que de él hacen los ciudadanos. Sin embargo, debemos agregar que la expresión tan presente de la segregación social de los espacios de residencia autoriza a plantearse la interrogante de las opciones políticas que deben guiar a las grandes opciones de ordenamiento de Quito, pues es muy evidente que las disparidades internas de la ciudad observada no son sólo el resultado de coyunturas ineluctables y no manejables.

Entonces ¿es Quito el resultado de una sucesión de proyectos más o menos complementarios, más o menos interdependientes, más o menos voluntarios y conscientemente realizados? La lámina Población y apropiación del espacio autoriza solamente a afirmar que la juxtaposition de habitantes cuyas condiciones de vida son tan contrastadas y cuyos lugares de residencia están tan manifestamente separados corresponde a una sucesión de implantaciones de las cuales, algunas, perfectamente controladas, son realizadas voluntaria y conscientemente, y otras son más el fruto de la necesidad y de la precariedad que de la libre elección. Por lo tanto, no se puede hablar en realidad de complementariedad de los proyectos o de interdependencia funcional de los diferentes conjuntos discernibles.

Es más fácil responder afirmativamente a la otra interrogante planteada : Quito es efectivamente una expresión social histórica y cultural sostenida, evolutiva y reflexiva, y por lo tanto autogeneradora de sus estructuras y apariencias. Es también, y cada vez más, una expresión económica en donde la persona se borra en favor de su doble estadístico cuantificado y anónimo, pues el proceso de citadinización, y consecuentemente de « ciudadanización », es mucho más lento que el de la urbanización en estos finales de siglo. Esto deja, por un tiempo, a una fuerte minoría de quiteños desposeídos al margen de esa integración social y cultural. Tal situación no puede, a mediano plazo, sino ser perjudicial para el funcionamiento económico y político de la ciudad.

SOURCES ET LIMITES

INEC et fond de plan établi en 1982 pour le recensement, redressé dans les ateliers de l'AIQ. Ce fond de plan donne les limites de la ville de l'époque. Associé aux données INEC de 1982, il présente une image qui en 1990 n'est plus pertinente notamment pour les quartiers périphériques et marginaux.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Si les cartes de densité de logements ou d'habitants saisis à leur lieu de résidence sont très significatives de l'occupation de l'espace et donc révélatrices de son usage, elles demeurent cependant excessivement statiques. Elles expriment un état brut quoique la population, se déplaçant et vivant en d'autres lieux à ses heures d'activité sociale et laborieuse, ne soit pas immobile en son état. C'est là une première limite.

On peut cependant accepter de saisir la population en sa résidence par commodité et parce qu'elle occupe alors les lieux les plus intimes de son choix. Mais il paraît souhaitable d'en singulariser l'image résidentielle par d'autres critères sociaux susceptibles de la dynamiser. C'est pourquoi on a combiné l'information de localisation avec celle d'entassement, de promiscuité, qui traduit l'idée d'une cohabitation lâche ou étroite selon les cas. Ce deuxième critère est clairement déterminé par la relation entre les résidents et le nombre de pièces habitables qui leur échoit, à l'exclusion des dépendances et des communs.

Le croisement de ces deux attributs, population de résidents/pièces habitables, génère quatre types de situations possibles, classifiables en des combinaisons et degrés déterminés selon la finesse souhaitée de l'observation :

- large espace urbain disponible / au moins une pièce habitable par résident ;
- large espace urbain disponible / moins d'une pièce habitable par résident ;
- peu d'espace urbain disponible / au moins une pièce habitable par résident ;
- peu d'espace urbain disponible / moins d'une pièce habitable par résident.

Cela permet de saisir des situations de confort et de cohabitation. C'est l'expression et la distribution spatiale de cet état qu'il faut interpréter pour en extraire des interrogations pertinentes et des suggestions d'action.

ÉLABORATION

Le principe du croisement de deux attributs significatifs permet deux classifications et leur combinaison, comme exposé ci-après. Mais l'expression cartographique impose, en préalable, l'élimination des espaces peu ou pas habités. C'est pourquoi on a, avant toute analyse, établi le seuil acceptable de densité à l'hectare. Il est de 18 personnes.

La lisibilité, autre préalable, impose qu'on limite une distribution des caractéristiques étudiées, quelles qu'elles soient, à environ 8-9 classes. Cela entraîne une vision réductrice, mais claire, des choses.

Le but recherché n'est évidemment pas d'expliquer tout des conditions de vie des gens, mais de faire apparaître des situations bien localisées et les interrogations nécessaires qu'elles suscitent.

La densité d'occupation des îlots par les résidents (attribut densité) est calculée à partir de la seule surface, il s'agit donc d'une densité d'occupation de l'espace constructible. L'histogramme de la distribution des densités permet la classification retenue et proposée pour la réalisation de cette carte (figure 3) :

Classe	Densité (personnes/ha)	Surface constructible par personne (m ²)
a	$x \geq 480$	$x \leq 21$
b	$480 < x \leq 320$	$21 < x \leq 31$
c	$320 < x \leq 160$	$31 < x \leq 62$
d	$160 < x \leq 70$	$62 < x \leq 143$
e	$70 < x \leq 40$	$143 < x \leq 250$
f	$40 < x \leq 18$	$250 < x \leq 555$
g	$18 < x \leq 1$	$x > 555$

Superficie moyenne constructible dévolue à chaque résident de Quito : 65,22 m², c'est-à-dire 153,35 hab./ha.

Population résidente disposant d'un espace constructible inférieur à la moyenne de Quito : 71,51 %, occupant 60,16 % des îlots.

L'histogramme représentant l'attribut promiscuité : distribution de la relation statistique par îlot existant entre les pièces disponibles (communs et pièces techniques exceptés : cuisine, salle de bain, WC, entrées, etc.) et les résidents, donne de son côté la classification suivante (figure 4) :

Classe	Pièce (x) par personne(s)
1	$x \geq 3$
2	$2 \leq x < 3$
3	$1 \leq x < 2$
4	$0,75 \leq x < 1$
5	$0,66 \leq x < 0,75$
6	$10,50 \leq x < 0,66$
7	$x < 0,50$

Situation moyenne à Quito : 1 000 personnes pour 741 pièces (soit à peine plus de 4 personnes pour 3 pièces).

Situation médiane : un peu plus de 3 personnes pour 2 pièces, situation inférieure à la moyenne de Quito, ce qui signifie que les disparités de cohabitation y sont encore plus accentuées que leur représentation cartographique le laisse voir.

FUENTES Y LIMITACIONES

INEC y la base de plano establecida en 1982 para el censo, re trabajada por el AIQ. Esta base de plano presenta los límites de la ciudad de la época. Asociada a los datos del INEC de 1982, da una imagen que en 1990 ya no es pertinente especialmente en lo que respecta a los barrios periféricos y marginales.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Si bien los mapas de densidad de viviendas o de habitantes tomados en su lugar de residencia son muy significativos de la ocupación del espacio y por lo tanto reveladores de la utilización del mismo, siguen siendo excesivamente estáticos. Expresan un estado en bruto aunque la población que se desplaza y vive en otros lugares durante sus horas de actividad social y laboral, no sea inmóvil en su estado. He ahí una primera limitación.

Sin embargo, podemos aceptar tomar a la población en su residencia por comodidad y porque allí ocupa los lugares más íntimos de su elección, pero parece conveniente singularizar la imagen residencial de esa población con otros criterios sociales que puedan dinamizarla. Por ello, se combinó la información de localización con la de amontonamiento, promiscuidad, que refleja la idea de una cohabitación más o menos estrecha según el caso. Este segundo criterio está claramente determinado por la relación entre los residentes y el número de piezas habitables que les corresponde, excluyendo las dependencias y áreas comunes.

El cruce de estos dos atributos, población residente/pièces habitables, genera cuatro tipos de situaciones posibles que pueden clasificarse en combinaciones y grados determinados según la precisión de observación deseada:

- amplio espacio urbano disponible / al menos una pieza habitable por residente;
- amplio espacio urbano disponible / menos de una pieza habitable por residente;
- poco espacio urbano disponible / al menos una pieza habitable por residente;
- poco espacio urbano disponible / menos de una pieza habitable por residente.

Esto permite captar situaciones de confort y de cohabitación. La expresión y la distribución espacial de este estado deben ser interpretadas a fin de extraer de ello interrogantes pertinentes y sugerencias de acción.

ELABORACIÓN

El cruce de dos atributos significativos permite dos clasificaciones y su combinación, como se expone más adelante. Sin embargo, la expresión cartográfica impone, previamente, la eliminación de los espacios poco habitados o desocupados. Por tal razón, antes de todo análisis, establecimos el umbral aceptable de densidad por hectárea, que es de 18 personas.

Otra condición previa, la legibilidad, exige que la distribución de las características estudiadas, sean cuales fueren, se limite a 8-9 clases. Esto determina una visión reductora, pero clara, de las cosas.

Evidentemente, lo que se busca no es explicar todo de las condiciones de vida de la gente, sino evidenciar situaciones bien localizadas y las interrogantes necesarias que suscitan dichas situaciones.

La densidad de ocupación de las manzanas por parte de los residentes (atributo densidad) es calculada a partir de su sola superficie. Se trata entonces de una densidad de ocupación del espacio que puede construirse. El histograma de la distribución de las densidades posibilita la siguiente clasificación que ha sido escogida y propuesta para la realización de este mapa (figura 3):

Clase	Densidad (personas/ha)	Superficie constructible por persona (m ²)
a	$x \geq 480$	$x \leq 21$
b	$480 < x \leq 320$	$21 < x \leq 31$
c	$320 < x \leq 160$	$31 < x \leq 62$
d	$160 < x \leq 70$	$62 < x \leq 143$
e	$70 < x \leq 40$	$143 < x \leq 250$
f	$40 < x \leq 18$	$250 < x \leq 555$
g	$18 < x \leq 1$	$x > 555$

Superficie promedio que puede construirse, atribuida a cada residente de Quito: 65,22 m², es decir 153,35 hab./ha.

Población residente que dispone de un espacio que puede ser construido inferior al promedio de Quito: 71,51 % que ocupa el 60,16 % de las manzanas.

El histograma que representa el atributo promiscuidad: distribución de la relación estadística por manzana existente entre las piezas disponibles (excluyendo las áreas comunes y de servicio: cocina, baño, SS.HH., entradas etc.) y los residentes, arroja la siguiente clasificación (figura 4):

Clase	Pièce (x) por persona(s)
1	$x \geq 3$
2	$2 \leq x < 3$
3	$1 \leq x < 2$
4	$0,75 \leq x < 1$
5	$0,66 \leq x < 0,75$
6	$10,50 \leq x < 0,66$
7	$x < 0,50$

Situación promedio en Quito : 1.000 personas por 741 piezas (es decir algo más de 4 personas por tres piezas).

Situación mediana: algo más de 3 personas por 2 piezas, situación inferior al promedio de Quito, lo que significa que las disparidades de cohabitación son aún más acentuadas que lo que su representación gráfica permite ver.

Distribution moyenne de la population de résidents par classe (chaque îlot n'étant fictivement occupé que par un seul logement, la distribution se fait sur la situation moyenne calculée pour chaque îlot) :

Classe 1 : 0,01 % Classe 2 : 0,65 % Classe 3 : 2,62 % Classe 4 : 15,85 %
Classe 5 : 57,71 % Classe 6 : 21,57 % Classe 7 : 1,59 %

La combinaison des deux attributs ainsi déterminés permet d'obtenir un troisième attribut caractérisant ce que nous appellerons pour simplifier la cohabitation, appliquée non seulement à l'intérieur des logements mais aussi dans l'usage de l'espace constructible quiténien (confondu avec l'espace délimité par chaque îlot). Afin d'assurer une bonne compréhension, l'attribut cohabitation a été distribué en huit classes qui ont été déterminées graphiquement. Pour cela les attributs densité et promiscuité ont reçu une valeur décidée au vu de l'écart entre les valeurs logarithmiques maximales et minimales des limites de chaque classe de densité et de la position histogrammique des valeurs extrêmes de chaque classe de promiscuité. Ce que précise la distribution ci-après où l'on a choisi de donner la prépondérance à la promiscuité, jugeant cet attribut déterminant dans les conditions de cohabitation, la promiscuité excessive étant un facteur de tension personnelle plus actif que ne l'est la densité.

L'attribut cohabitation se distribue donc ainsi :

Classes	Combinaisons	Caractéristiques
A	1/g 2/g 3/g 4/g 5/g 6/g 7/g	hors classification
B	1/a 2/a 3/a 1/b 2/b	forte à très forte densité, très forte promiscuité
C	3/b 1/c 2/c 3/c	moyenne à forte densité, forte à très forte promiscuité
D	1/d 2/d 1/e 2/e 1/f 2/f	faible à très faible densité, très forte promiscuité
E	3/d 3/e 3/f	faible à très faible densité, forte promiscuité
F	4/a 5/a 6/a 7/a 4/b	très forte densité, faible à très faible promiscuité
G	5/b 6/b 7/b 4/c 5/c 6/c 7/c	moyenne à forte densité, faible à très faible promiscuité
H	4/d 5/d 6/d 4/e 5/e 4/f	faibles à très faibles densité et promiscuité
I	7/d 6/e 7/e 5/f 6/f 7/f	très faibles densité et promiscuité

COMMENTAIRE

D'emblée on constate ce qu'une analyse de l'habitat met en évidence (cf. planche n° 30) : la Quito de 1982 inclut en ses limites administratives d'alors de très vastes espaces pratiquement non urbanisés et encore moins occupés, mais certainement appropriés. Ceux-ci se rencontrent au nord de la ville et, d'une manière beaucoup plus étendue, au sud. Ils occupent les parties basses et planes, ou les pentes basses du site. De part et d'autre de ces réserves foncières, dont certaines sont des terrains militaires et d'autres des terrains attendant d'être lotis en conformité avec le dernier plan d'urbanisme (1980), des quartiers assez fortement investis pour certains, se développent sur des pentes parfois peu urbanisables.

Ces quartiers ainsi que tous ceux qui s'implantent en marge occidentale et orientale de Quito, présentent une caractéristique commune très significative : ils sont nettement séparés les uns des autres et colonisent de fortes pentes. Là s'arrête leur ressemblance, car ils diffèrent considérablement selon les époques de leur création, les facilités (ou non) d'accès dont ils bénéficient, leur orientation et leur proximité (en temps de déplacement) des lieux d'approvisionnement les plus achalandés. Mais le compartimentage ne se fait pas seulement en fonction du relief : ravins appelés quebradas (cassures) à juste titre, déclivité, cônes alluvionnaires (sur lesquels la ville pousse ses dendrites) et bourrelet oriental de son site, mais aussi par le fait de larges emprises aisément urbanisables, en terrains parfois péricentraux et cependant inoccupés. Le statut foncier éclaire alors les raisons de cette non-urbanisation inattendue : terrains militaires, espaces protégés, lieux à lotir, propriétés de communautés spécifiques (ordres religieux surtout), etc.

D'autres espaces qui apparaissent inoccupés ne le sont pas vraiment, car ils ont une fonction diurne très active, tels ceux des universités, singulièrement de l'Université Centrale, à Miraflores, ou une fonction ancienne maintenue, comme à Rumipamba, le domaine d'une communauté.

Un certain mitage dans la tache urbaine en sa partie centro-septentrionale semble indiquer que parfois la croissance s'est faite en discontinu pour des raisons que la carte ne permet pas de déceler, comme si l'urbanisation procédait alors par sauts, d'un site à l'autre. Il faut en chercher les raisons circonstancielles et savoir qu'à terme ces espaces interstitiels seront remplis à cause de l'intérêt spéculatif de leur localisation. Ces raisons circonstancielles, spéculation ou occupation de terrains affectés par le plan urbain à d'autres usages, proviennent souvent d'un relâchement du contrôle municipal, ce qui fut de plus en plus évident à partir de 1973 et jusqu'à une date récente.

La répartition des taches très homogènes, selon les types de cohabitation révélés par la carte, permet un autre constat qui apparaît à l'évidence : quartiers centraux très densément peuplés, ou au contraire (centre nord) à faible densité et cohabitation raisonnable ; sur les marges de ces espaces les plus complexes de la ville (surtout dans le sud, plus dispersés dans l'extrême nord), les concentrations de forte cohabitation en des quartiers qui, quand ils ne sont pas très densément peuplés, sont en des conditions de site et d'accessibilité très précaires, imposent leur présence et provoquent de multiples interrogations urbanistiques.

En tout cela le poids de l'histoire de la croissance urbaine, des plans d'urbanisme successifs depuis 1945 (Plan G. Jones Odriozola), du mimétisme et des modes, des pressions sociales aussi, est évident.

Si l'on garde une vue synthétique de la situation on note un noyau central très large, relativement homogène, où la promiscuité est partout très forte et où la densité, également très forte dans les parties centrales, va en décroissant jusqu'à être faible et même très faible en périphérie de cet ensemble et sur les plus fortes pentes du site (figure 3). Cependant c'est dans les quartiers les plus anciennement occupés, les plus pentus, comme ceux de San Juan, El Tejar

Distribución promedio de la población de residentes por clase (estando cada manzana ocupada ficticiamente sólo por una vivienda, la distribución se realiza en base a la situación promedio calculada para cada manzana):

Clase 1: 0,01 % Clase 2: 0,65 % Clase 3: 2,62 % Clase 4: 15,85 %
Clase 5: 57,71 % Clase 6: 21,57 % Clase 7: 1,59 %.

La combinación de los dos atributos así determinados permite obtener un tercer atributo que caracteriza lo que llamaremos, para simplificar, la *cohabitación*, aplicada no solamente al interior de las viviendas sino también en el uso del espacio que puede construirse (coincidente con el espacio delimitado por cada manzana). A fin de garantizar una buena comprensión, el atributo *cohabitación* fue distribuido en ocho clases determinadas gráficamente. Para ello, los atributos *densidad* y *promiscuidad* recibieron un valor decidido según la diferencia entre los valores logarítmicos máximos y mínimos de los límites de cada clase de densidad, y según la posición en el histograma de los valores extremos de cada clase de promiscuidad. Esto es lo que presenta la distribución expuesta a continuación en donde se optó por dar preponderancia a la promiscuidad, al juzgarse este atributo como determinante en las condiciones de cohabitación, siendo la excesiva promiscuidad un factor de tensión personal más activo que la densidad.

El atributo *cohabitación* se distribuye entonces así:

Clases	Combinaisons	Características
A	1/g 2/g 3/g 4/g 5/g 6/g 7/g	fuera de clasificación
B	1/a 2/a 3/a 1/b 2/b	densidad fuerte a muy fuerte, promiscuidad muy fuerte
C	3/b 1/c 2/c 3/c	densidad mediana a fuerte, promiscuidad fuerte a muy fuerte
D	1/d 2/d 1/e 2/e 1/f 2/f	densidad baja a muy baja, promiscuidad muy fuerte
E	3/d 3/e 3/f	densidad baja a muy baja, promiscuidad fuerte
F	4/a 5/a 6/a 7/a 4/b	densidad muy fuerte, promiscuidad baja a muy baja
G	5/b 6/b 7/b 4/c 5/c 6/c 7/c	densidad mediana a fuerte, promiscuidad baja a muy baja
H	4/d 5/d 6/d 4/e 5/e 4/f	densidad y promiscuidad bajas a muy bajas
I	7/d 6/e 7/e 5/f 6/f 7/f	densidad y promiscuidad muy bajas

COMENTARIO

Se constata de entrada lo que un análisis del hábitat pone en evidencia (ver lámina n° 30): la Quito de 1982 incluye en sus límites administrativos de entonces espacios muy vastos prácticamente no urbanizados y menos aún ocupados, pero que seguramente tienen propietario. Estos se encuentran al Norte de la ciudad y, aún mucho más, al Sur. Ocupan las partes bajas y planas, o las pendientes débiles del sitio. De un lado y otro de estas reservas de propiedades, entre las cuales hay terrenos militares y otros a la espera de ser lotizados conforme al último plan de urbanismo (1980), se desarrollan barrios en algunos casos densamente ocupados, en pendientes a veces poco propicias a la urbanización.

Estos barrios, así como todos aquellos que se implantan en las márgenes occidental y oriental de Quito, presentan una característica común muy significativa: están claramente separados los unos de los otros y colonizan fuertes pendientes. Ahí se detiene su similitud, pues difieren considerablemente según las épocas de su creación, las facilidades (o no) de acceso de que gozan, su orientación y su cercanía (en tiempo de desplazamiento) a los lugares de abastecimiento mejor surtidos. Sin embargo, la división no se hace sólo en función del relieve: quebradas, declividad, conos aluviales (hacia los cuales la ciudad extiende sus tentáculos), sino igualmente en función de la existencia de amplias zonas que pueden ser urbanizadas fácilmente, en terrenos a veces pericentrales y sin embargo desocupados. La categoría de los terrenos aclara entonces las razones de esta no urbanización inesperada: terrenos militares, espacios protegidos, lugares a lotizarse, propiedades de comunidades específicas (órdenes religiosos sobre todo), etc.

Otros espacios que aparecen desocupados no lo están verdaderamente, pues tienen una función diurna muy activa, tales como las universidades, principalmente la Universidad Central, en Miraflores, o terrenos que mantienen una antigua función como Rumipamba, propiedad de una comunidad.

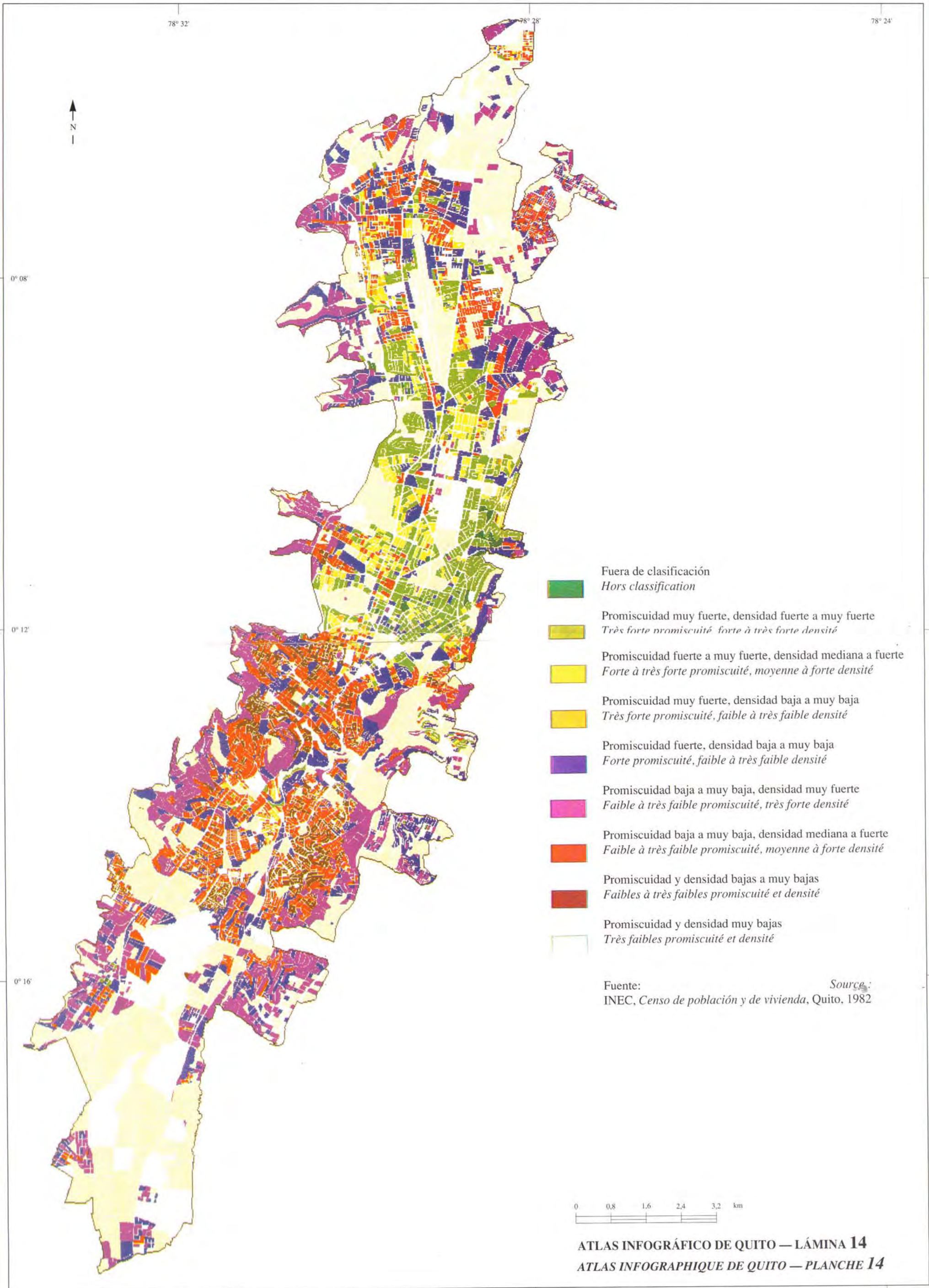
Una especie de apollado en la mancha urbana en su parte centro-septentrional parece indicar que a veces el crecimiento se ha producido de manera discontinua por razones que el mapa no permite descubrir, como si la urbanización procediera dando saltos de un sitio a otro. Se debe buscar las razones circunstanciales de ello y saber que tarde o temprano estos espacios intersticiales serán llenados debido al interés especulativo de su localización. Tales razones, especulación u ocupación de terrenos destinados por el plan urbano a otros usos, provienen a menudo de un debilitamiento del control municipal, lo que fue cada vez más evidente a partir de 1973 y hasta hace poco.

La repartición de las manchas muy homogéneas, según los tipos de cohabitación revelados por el mapa, permite otra constatación evidente: barrios centrales muy densamente poblados o por el contrario (centro Norte) con baja densidad y cohabitación razonable. En las márgenes de estos espacios, los más complejos de la ciudad (sobre todo en el Sur, más dispersos en el extremo Norte), las concentraciones de fuerte cohabitación en barrios que, cuando no están densamente poblados, presentan condiciones de sitio y de acceso sumamente precarias, imponen su presencia y plantean múltiples interrogantes urbanísticas.

En todo esto es evidente el peso de la historia del crecimiento urbano, de los sucesivos planes de urbanismo desde 1945 (Plan G. Jones Odriozola), del mimetismo y de las modas, así como de las presiones sociales.

Si se conserva una visión sintética de la situación, se observa un núcleo central muy amplio, relativamente homogéneo, en donde la promiscuidad es siempre muy fuerte y la densidad, también muy fuerte en las partes centrales, va decreciendo hasta ser baja e incluso muy baja en la periferia de este conjunto y en las pendientes más fuertes del sitio (figura 3). Sin embargo, es en los barrios más antiguamente ocupados, los más empinados, como San Juan, El Tejar

DISTRIBUCIÓN DE LAS MANZANAS SEGÚN LA RELACIÓN PROMISCUIDAD / DENSIDAD
DISTRIBUTION DES ÎLOTS SELON LA RELATION PROMISCUITÉ / DENSITÉ



et La Colmena, ou en espaces plats et très urbanisables, mais en bordure des anciennes zones industrielles, comme ceux de Ferroviaria et Chiriyacu, que les conditions de cohabitation sont les moins acceptables : très forte promiscuité (2 à 3 personnes par pièce ou plus) et haute densité (plus de 480 habitants à l'hectare) en un tissu urbain constitué de petits immeubles qui, notamment sur les pentes, n'excèdent pas trois à quatre niveaux, et sont un peu plus élevés dans les quartiers en bordure de la zone industrielle.

Une deuxième tache d'urbanisation globalement plus homogène que la précédente recouvre la quasi totalité de l'espace centre-nord qui va de l'Alameda, du quartier El Dorado et des quartiers Larrea et América, au sud, jusqu'aux quartiers La Luz et San Carlos, au nord, de part et d'autre de l'emprise aéroportuaire (figure 4). Certes cette deuxième tache masque de réelles disparités, visibles dans la typologie de l'habitat : massifs de grands immeubles du quartier Mariscal Sucre, en bordure de La Carolina, ou sur l'avenue González Suárez et à Bellavista, habitat de petits édifices modestes des quartiers Larrea et América, somptueuses villas de Chaupicruz (Quito Tennis) et demeures cossues d'El Batán. Cependant elle correspond à des densités raisonnables (ne dépassant pas 320 hab./ha et globalement situées entre 40 et 160 hab./ha) et à des conditions de résidence, donc d'indice de promiscuité, tout à fait acceptables (jamais moins d'une pièce par résident). Il est remarquable de constater la netteté de la césure entre les deux taches ainsi définies, séparées par un hiatus franc dans la densité comme dans les conditions de promiscuité.

Enfin dans l'extrême nord, dans l'extrême sud et en marge de ces ensembles apparaissent des unités urbaines singularisées par d'assez faibles densités et une relativement forte promiscuité, ce qui est la caractéristique majeure des quartiers marginaux populaires non intégrés, comme des fronts d'urbanisation. C'est le cas, au sud, des quartiers Guajaló, Chillo Gallo, Potrerillos et Tarquí ; au nord, des quartiers qui se développent sur les pentes du Pichincha au-delà de l'avenue Occidentale, ou de ceux qui s'urbanisent rapidement sur les pentes du versant oriental de la gouttière quiténienne. C'est également le cas des fronts d'urbanisation nord et sud. Cependant ce troisième ensemble révélé est très hétérogène dans sa localisation parcellisée comme dans son histoire, son peuplement, son équipement (ou son absence d'équipement). On ne peut en effet mettre sur le même plan social des quartiers aussi proches sur la carte que les deux parties du Comité del Pueblo et le prolongement vers l'est, à travers des lambeaux de la « ceinture verte », des quartiers Cashaloma, Buenos Aires et San Isidro del Inca. Certains de ces quartiers sont même physiquement séparés du reste de la ville par leur localisation et leur implantation. Tels sont Unión Obrera et Cooperativa Obrera Independiente dont les dénominations précisent clairement l'origine prolétarienne du peuplement.

Cette distribution, relativement simple, en larges espaces urbains aux caractéristiques identiques de cohabitation, n'est pas, pour autant, que le résultat d'un site très contrasté et d'une croissance urbaine, paisible et progressive jusqu'au milieu du xx^e siècle ; virulente et de plus en plus accélérée dans les années cinquante à soixante-dix (avec la construction de l'aéroport qui a tiré, en quelque sorte, la ville vers le nord, en s'appuyant sur l'avenue Panaméricaine et en tendant à l'occupation des sites urbanisables du quartier d'El Inca, comme des pentes accessibles d'El Batán) et le boom pétrolier qui, au nord, a parfait et amplifié le mouvement amorcé et, au sud, redynamisé l'urbanisation ; irréversible dès lors que des mouvements migratoires, d'origine socio-politique et structurelle, n'ont pas cessé depuis les années soixante-dix, au point que dans les années quatre-vingt, et surtout depuis 1985, les derniers lambeaux de pentes urbanisables du site proche engendrent des quartiers marginaux aux fortunes diverses, qui vont des lieux de très haut niveau de vie d'El Bosque, aux lieux de la misère la plus grande de Pisulí et de La Lucha de los Pobres. La cohabitation reflète, certes, parfaitement cela.

Mais si l'on voit à partir des étapes de croissance de Quito le lien qu'il y a entre la durée de l'installation et l'amélioration, souvent toute relative il est vrai, des conditions de vie des habitants, on constate aussi à l'évidence le rôle que peut jouer la planification urbaine dans la répartition des espaces selon l'attribut cohabitation. En effet cette distribution colle étroitement dans son ensemble, avec le plan G. Jones Odriozola (cf. planche n° 39). Les quartiers patriciens, les quartiers de classes médianes, les quartiers de travailleurs sans statut social gratifiant, se trouvent, avec des cohabitations significatives des revenus de chaque classe, en conformité avec ce plan. Cependant la limite de l'action de planification apparaît aussi sur cette carte, dans la physionomie des fronts pionniers, des quartiers marginaux et des espaces lotis et consolidés qui semblent être livrés à un relatif désordre urbanistique dès la hauteur de l'aéroport, au nord et au-delà d'Atahualpa, San Bartolo et Ferroviaria, au sud, là on retrouve une promiscuité forte à très forte, malgré des densités faibles, ce qui est la caractéristique première, on l'a dit, des fronts d'urbanisation.

Cependant on voit également, à ces extrémités, des sous-quartiers entiers affichant outre leur forte promiscuité, une densité très élevée, ce qui permet de penser que la planification ne s'est pas exercée avec assez de vigueur. Dès lors la reproduction des quartiers anciens sur de nouveaux espaces : même densité, même promiscuité, s'est accomplie avec, en prime, une réelle dégradation des conditions d'intégration à la vie urbaine : voirie déficiente, éloignement accentué des lieux d'activités et d'approvisionnement.

PERSPECTIVES

Il faut tirer les leçons pratiques de cette représentation cartographique des conditions de vie domestique (cohabitation) des habitants de Quito :

1/ Le poids du temps demeure considérable, tendant à la dégradation des conditions d'habiter, par surdensification d'occupation de l'espace constructible et des logements, au fur et à mesure du vieillissement des quartiers.

2/ Ce poids, pour être efficacement relativisé par la planification, doit être non seulement évalué (c'est l'objet de la carte), mais considéré dans son évolution, ce qui devra permettre dès 1991 l'analyse comparative selon les mêmes critères de la cohabitation d'après les recensements de 1982 (ici représentée) et de 1990. La planification dans ce cas, si elle ne veut pas entraîner de déplacements de population, celle-ci pouvant apprécier leur environnement social, **devra agir sur les structures de l'habitat** : fonctionnalité des quartiers et habitabilité des logements, intégration renforcée des micro-unités spatiales : rues, îlots, sous-quartiers, etc.

La Colmena, o en espacios planos y que pueden ser fácilmente urbanizados, pero situados al borde de las antiguas zonas industriales, como La Ferroviaria y Chiriyacu, en donde las condiciones de cohabitación son lo menos aceptables: promiscuidad muy fuerte (2 a 3 personas por pieza y más) y alta densidad (más de 480 habitantes por hectárea) en un tejido urbano constituido de pequeñas construcciones que, especialmente en las pendientes, no superan 3 ó 4 pisos, siendo algo más altos en los barrios situados al borde de la zona industrial.

Una segunda mancha de urbanización globalmente más homogénea que la anterior cubre casi la totalidad del espacio centro-Norte que va desde La Alameda, el barrio El Dorado y los barrios Larrea y América, al Sur, hasta los barrios La Luz y San Carlos, al Norte, de un lado y otro del terreno del aeropuerto (figura 4). Esta segunda mancha oculta ciertamente disparidades reales, visibles en la tipología del hábitat: macizos de grandes edificios del barrio Mariscal Sucre, al borde de la Carolina o en la avenida González Suárez y en Bellavista, hábitat de pequeños edificios modestos de los barrios Larrea y América, suntuosas residencias de Chaupicruz (Quito Tennis) y mansiones acaudaladas de El Batán. Sin embargo esa mancha corresponde a densidades razonables (no superan 320 habitantes/ha y generalmente están situadas entre 40 y 50 hab/ha) que presentan condiciones de residencia, por lo tanto índices de promiscuidad, perfectamente aceptables (jamás menos de una pieza por residente). Es notable constatar la claridad de la división entre las dos manchas así definidas, separadas por una clara diferencia en la densidad así como en las condiciones de promiscuidad.

Finalmente, en el extremo norte, en el extremo sur y en la margen de estos conjuntos aparecen unidades urbanas caracterizadas por densidades bastante bajas y una promiscuidad relativamente fuerte, lo que es la característica mayor de los barrios marginales populares no integrados, así como de los frentes de urbanización. Es el caso, al Sur, de los barrios Guajaló, Chillo Gallo, Potrerillos y Tarquí, al Norte, de barrios que se desarrollan en las pendientes del Pichincha más allá de la avenida Occidental, o de los que se urbanizan rápidamente en las pendientes de la vertiente oriental de la depresión quiteña. Es igualmente el caso de los frentes de urbanización norte y sur. Sin embargo, este tercer conjunto revelado es muy heterogéneo en su localización diseminada así como en su historia, su poblamiento, su equipamiento (o su falta de equipamiento). No se puede en efecto poner en el mismo plano social barrios tan cercanos en el mapa como las dos partes del Comité del Pueblo y la prolongación hacia el Este, a través de los jirones del bosque protector, de los barrios Cashaloma, Buenos Aires y San Isidro del Inca. Algunos de estos barrios están incluso separados físicamente del resto de la ciudad por su localización e implantación, tales como Unión Obrera y Cooperativa Obrera Independiente cuyas denominaciones precisan claramente el origen proletario del poblamiento.

Esta distribución relativamente simple, en amplios espacios urbanos con características idénticas de cohabitación, no es, por ello, sólo el resultado de un sitio muy contrastado y un crecimiento urbano, apacible y progresivo hasta mediados del siglo XX, virulento y cada vez más acelerado entre los años cincuenta-setentas (con la construcción del aeropuerto que atrajo en cierta forma la ciudad hacia el Norte, apoyándose en la Panamericana y tendiendo a la ocupación de sitios que podían ser urbanizados en El Inca y en las pendientes accesibles de El Batán) además del boom petrolero que, al Norte, amplificó y perfeccionó el movimiento iniciado y, al Sur, dio un nuevo impulso a la urbanización; crecimiento irreversible en cuanto los movimientos migratorios, de origen socio-político y estructural, no han cesado desde los años setentas, a tal punto que en los años ochentas, y sobre todo desde 1985, los últimos jirones de pendientes urbanizables del sitio próximo engendran barrios marginales de diversa suerte, que van desde los lugares de muy alto nivel de vida de El Bosque a los de la mayor miseria como Pisulí y La Lucha de los Pobres. Ciertamente, la cohabitación refleja perfectamente este fenómeno.

Pero si bien se ve, a partir de las etapas de crecimiento de Quito, el vínculo existente entre el tiempo transcurrido desde su instalación y el mejoramiento (a menudo muy relativo, es cierto) de las condiciones de vida de los habitantes, se evidencia el papel que puede jugar la planificación urbana en la repartición de los espacios según el atributo cohabitación. En efecto, esta distribución corresponde estrechamente en su conjunto al plano G. Jones Odriozola (lámina n° 39). Los barrios lujosos, los de clases medias, los de trabajadores sin categoría social gratificante, corresponden, con cohabitaciones significativas de los ingresos de cada clase, a ese plan. Sin embargo, el límite de la acción de planificación se revela también en este mapa, en la fisonomía de los frentes pioneros, de los barrios marginales y de los espacios lotizados y consolidados que parecen ser presa de un relativo desorden urbanístico desde el aeropuerto, al Norte, y más allá de Atahualpa, San Bartolo y La Ferroviaria, al Sur, en donde se encuentra una promiscuidad fuerte a muy fuerte, a pesar de las bajas densidades, lo que es, como ya se dijo, la característica primera de los frentes de urbanización.

Sin embargo, se ven igualmente en esos extremos sub-barrios enteros que muestran, además de su fuerte promiscuidad, una densidad muy elevada, lo que permite pensar que la planificación no fue ejercida con suficiente vigor. De ahí que la reproducción de los barrios antiguos en nuevos espacios (la misma densidad, la misma promiscuidad), se ha producido ante todo con una real degradación de las condiciones de integración a la vida urbana: vías deficientes, alejamiento acentuado de los lugares de actividad y de abastecimiento.

PERSPECTIVAS

Es necesario extraer lecciones prácticas de esta representación cartográfica de las condiciones de vida doméstica (cohabitación) de los habitantes de Quito:

1/ El peso del tiempo sigue siendo considerable, tiende a la degradación de las condiciones de habitación, por sobredensificación de ocupación del espacio que puede construirse y de las viviendas, a medida que envejecen los barrios.

2/ Este peso, para ser relativizado eficazmente mediante la planificación, debe ser no solamente evaluado (objetivo del mapa), sino considerado en su evolución, lo cual deberá permitir desde 1991 el análisis comparativo según los mismos criterios de la cohabitación en base a los censos de 1982 (aquí representada) y de 1990. La planificación en este caso, si no quiere acarrear desplazamientos de población que aprecia seguramente su entorno social, **deberá intervenir a nivel de las estructuras del hábitat**: funcionalidad de los barrios y habitabilidad de las viviendas, integración reforzada de las micro-unidades espaciales: calles, manzanas, sub-barrios, etc.

Figura 1 Homogeneidad y disparidades en la zona de contacto Centro Histórico / CCN - *Figure 1 Homogénéité et disparités au contact Centre Historique / CBD*

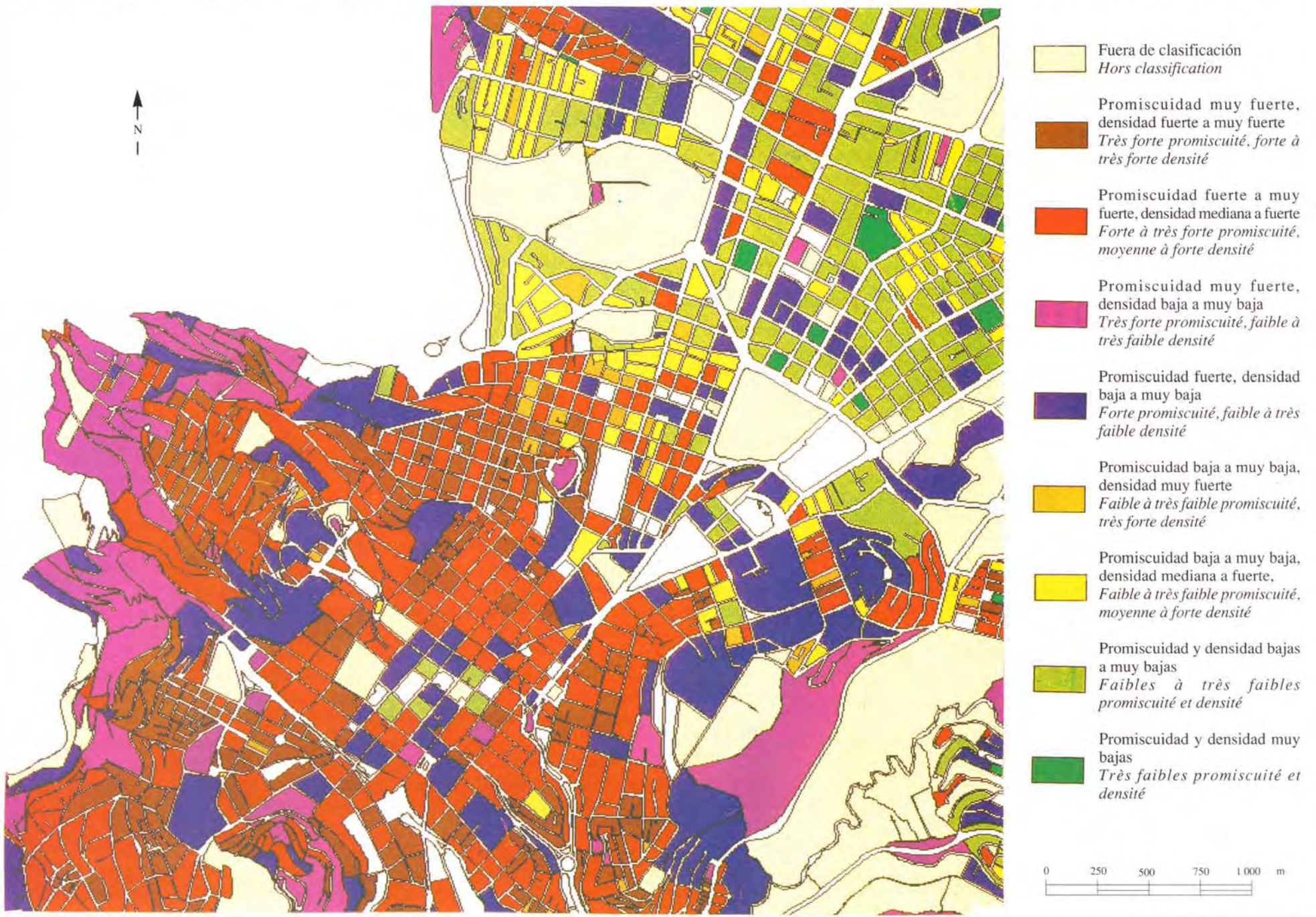
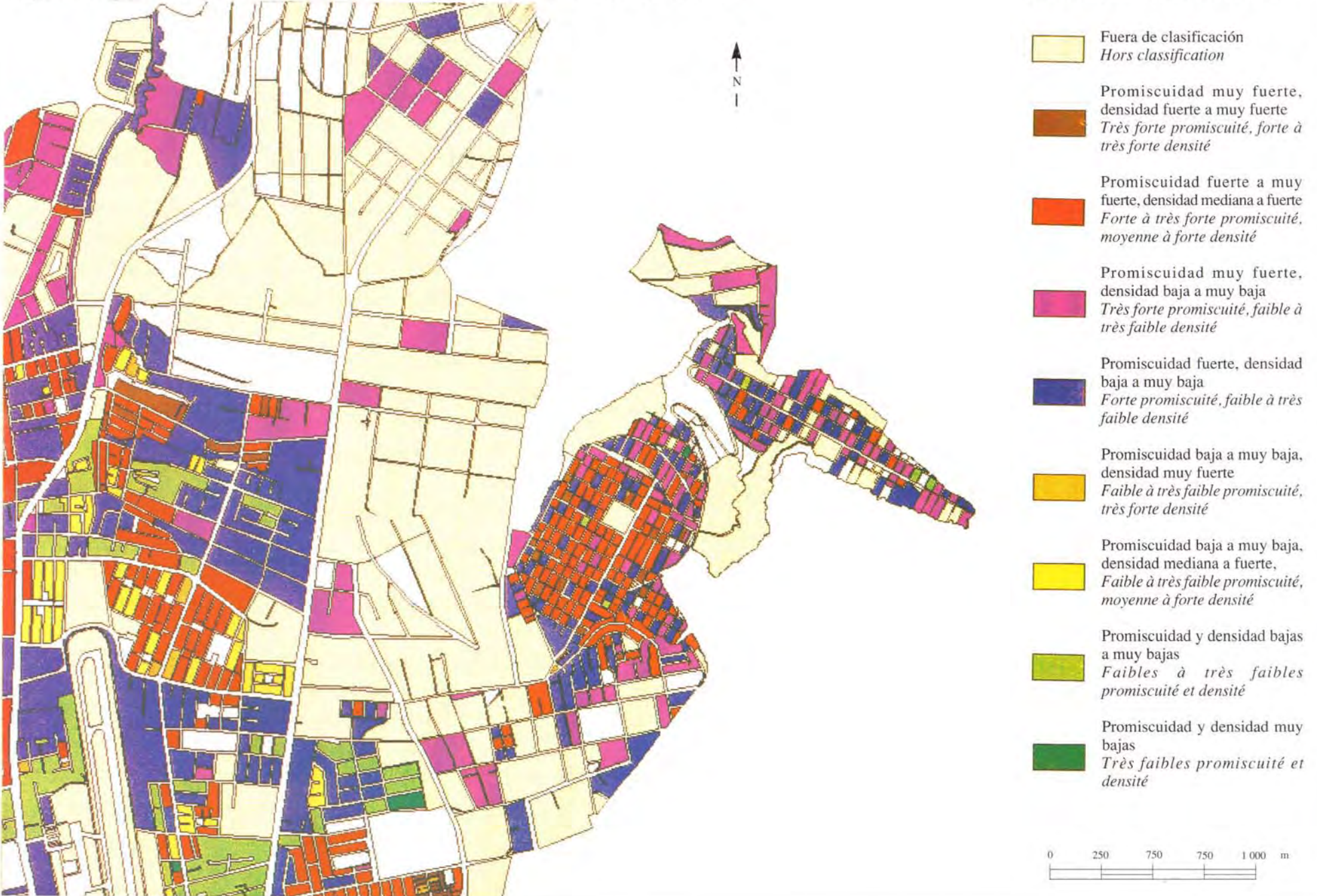


Figura 2 Disparidades y dispersión en la zona de contacto de los espacios de urbanización pionera y consolidada
Figure 2 Disparités et dispersion au contact des espaces d'urbanisation pionnière et consolidée



3/ Les seuils de saturation se modifient en même temps que les structures urbaines changent. Cependant on peut les déterminer dans la conjoncture. Ainsi il est généralement acceptable de penser que les vieux quartiers sont consolidés et stabilisés. C'est le cas du Centre Historique qui, compte tenu de son classement en Patrimoine Culturel de l'Humanité, ne peut guère que voir sa densité stagner ou diminuer et ses conditions d'habitat se bonifier. Donc l'image de cohabitation qu'il donne actuellement correspond à un remplissage maximal d'un espace de ce type : rues étroites, constructions de 3 à 4 niveaux, densément implantées. C'est pourquoi les quartiers sud et centraux qui ont la même image de cohabitation et sont en des sites souvent moins acceptables, ont atteint un seuil de saturation. On peut en déduire que dans les quartiers qui les encerclent la densification augmentera, au plus, jusqu'à atteindre, mais non dépasser en promiscuité et entassement, les valeurs de cohabitation actuellement recensées. Ce qui donne les limites qui seront atteintes si les gestionnaires-planificateurs ne modifient pas les structures actuelles de ces quartiers et ne précisent pas une réglementation qu'ils soient capables de faire respecter.

De même les quartiers de bonnes conditions de cohabitation donnent également une image qui paraît refléter une situation stable et peuvent être pris comme référents de seuils d'habitabilité et de fonctionnalité de l'habitus, car ils sont significatifs de bonnes conditions de vie citadine.

Les lotissements conduits dans un souci de planification donnent une troisième image de la cohabitation où celle-ci est forte sans être excessive, mais avec de larges espaces extérieurs disponibles. Il ne peut être question ici de seuils autres que ceux décidés et appliqués par les promoteurs.

Les quartiers marginaux et les fronts d'urbanisation n'en sont, quant à eux, qu'en phase de croissance. Il est donc difficile d'évaluer leur devenir à partir de cette seule carte qui permet seulement de bien les localiser. Il est donc nécessaire pour déterminer s'ils évolueront selon l'un ou l'autre des modèles qui se sont développés, selon les forces sociales qui les ont suscités au moins autant que par la volonté du gestionnaire municipal, de connaître les caractéristiques socio-économiques des populations qui s'y installent ou s'y installeront.

4/ Ces seuils sont une clef de lecture de la ville, selon les types de quartiers (déterminés par la typologie de l'habitat, les activités, les niveaux de vie des résidents, etc.) ils sont soumis à des pressions stabilisatrices (pas plus de n personnes par logement, pas moins de m mètres carrés extérieurs par résident, etc.) ou déstabilisatrices (nécessité de se loger au moindre coût, en s'entassant à 3 ou 4 personnes par pièce). Au delà de l'acceptable les forces sociales ne pouvant encore modifier l'occupation spatiale saturée génèrent l'apparition d'autres quartiers encore plus lointains ou encore plus inaccessibles. Il y a débordement du site, éclatement générateur de sous-équipement (le pouvoir gestionnaire ne peut suivre) et donc de sous-intégration, ce qui se traduit en termes de sur-cohabitation, même en cas de faible densification spatiale.

5/ Cependant les espaces encore disponibles dans Quito donnent aux planificateurs une marge de manœuvre non négligeable. Ils peuvent en tirer le meilleur parti collectif (équipements) et résidentiel (lotissements bien conçus) possible. Le maître-mot de ce type d'action devant être **intégration**.

3/ Los umbrales de saturación se modifican al mismo tiempo que cambian las estructuras urbanas. Sin embargo, se los puede determinar en la coyuntura. Así, es generalmente aceptable pensar que los barrios antiguos están consolidados y estabilizados. Es el caso del Centro Histórico que, dada su designación como Patrimonio Cultural de la Humanidad, no puede sino ver estancarse o disminuir su densidad y mejorar sus condiciones de hábitat. La imagen de cohabitación que presenta actualmente corresponde entonces a un lleno máximo de un espacio de este tipo: calles estrechas, construcciones de 3 a 4 pisos, densamente implantadas. Es la razón por la que los barrios del Sur y centrales que dan la misma imagen de cohabitación y están ubicados en sitios a menudo menos aceptables, han alcanzado un umbral de saturación. Se puede deducir de ello que en los barrios que los rodean, la densificación aumentará, hasta alcanzar este máximo, sin superar, en promiscuidad y amontonamiento, los valores de cohabitación actualmente censados. Esto proporciona los límites que serán alcanzados si los planificadores no modifican las estructuras actuales de esos barrios y no establecen una reglamentación que puedan hacer respetar.

Asimismo, los barrios de buenas condiciones de cohabitación parecen igualmente reflejar una situación estable y pueden ser tomados como referentes de umbrales de habitabilidad y de funcionalidad del *habitus*, pues son significativos de buenas condiciones de vida citadina.

Las lotizaciones realizadas con un afán de planificación dan una tercera imagen de la cohabitación en donde ésta es fuerte sin ser excesiva, pero con amplios espacios exteriores disponibles. No se puede tratar en este caso sino de los umbrales decididos y aplicados por los promotores.

Los barrios marginales y los frentes de urbanización están, por su parte, sólo en fase de crecimiento. Es difícil evaluar su porvenir sólo a partir de este mapa que permite únicamente localizarlos. Por lo tanto, es necesario, para determinar si evolucionarán según uno u otro modelo de los que se han desarrollado, y según las fuerzas sociales que los suscitaron al menos en la misma medida que lo hizo la voluntad del planificador municipal, conocer las características socio-económicas de los habitantes que se instalan o se instalarán en ellos.

4/ Los umbrales son una clave de lectura de la ciudad, según los tipos de barrios (determinados por la tipología del hábitat, las actividades, los niveles de vida de los residentes, etc.) están sometidos a presiones estabilizadoras (no más de n personas por vivienda, no menos de m metros cuadrados exteriores por residente, etc.) o desestabilizadoras (necesidad de alojarse al menor costo, amontonándose 3 a 4 personas por pieza). Más allá de lo aceptable, las fuerzas sociales, al no poder aún modificar la ocupación espacial saturada, generan la aparición de otros barrios aún más alejados o aún menos accesibles. Hay un desbordamiento del sitio, un estallido generador de sub-equipamiento (el poder municipal no puede seguir el ritmo) y por lo tanto de sub-integración, lo que se traduce en términos de sobre-cohabitación, incluso en caso de baja densificación espacial.

5/ Sin embargo, los espacios aún disponibles en Quito dan a los planificadores un margen de maniobra no despreciable y les permiten sacar el mejor partido posible, desde el punto de vista colectivo (equipamientos) y residencial (lotizaciones bien concebidas). La palabra clave de este tipo de acción debe ser **integración**.

Figura 3 Distribución de las manzanas según las densidades de población
Figure 3 Distribution des îlots selon les densités de population

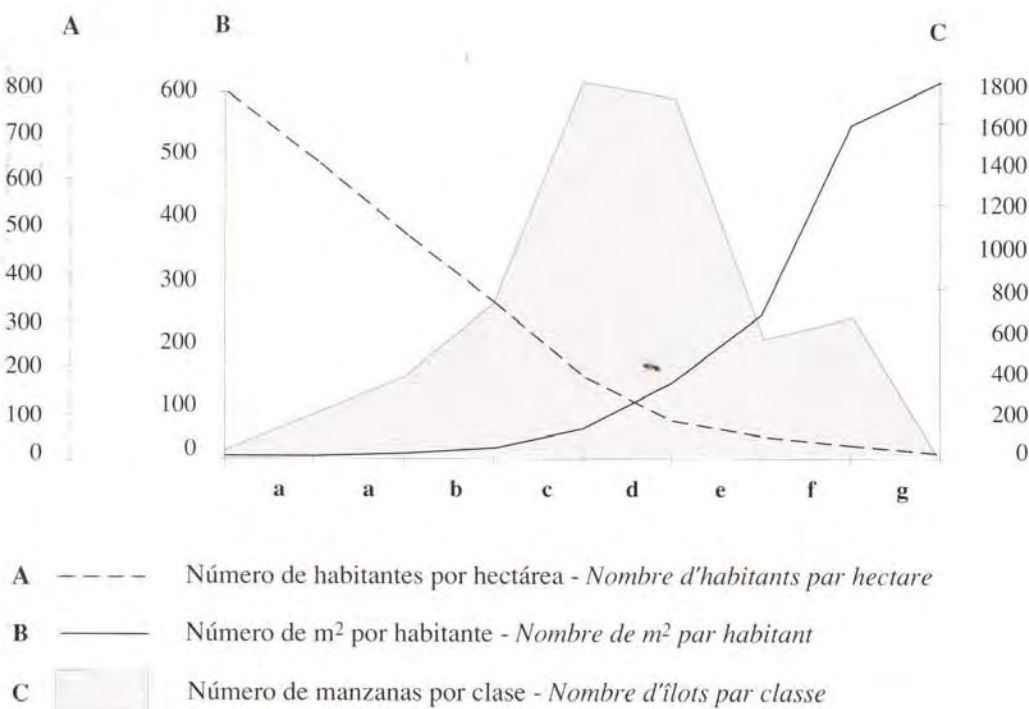
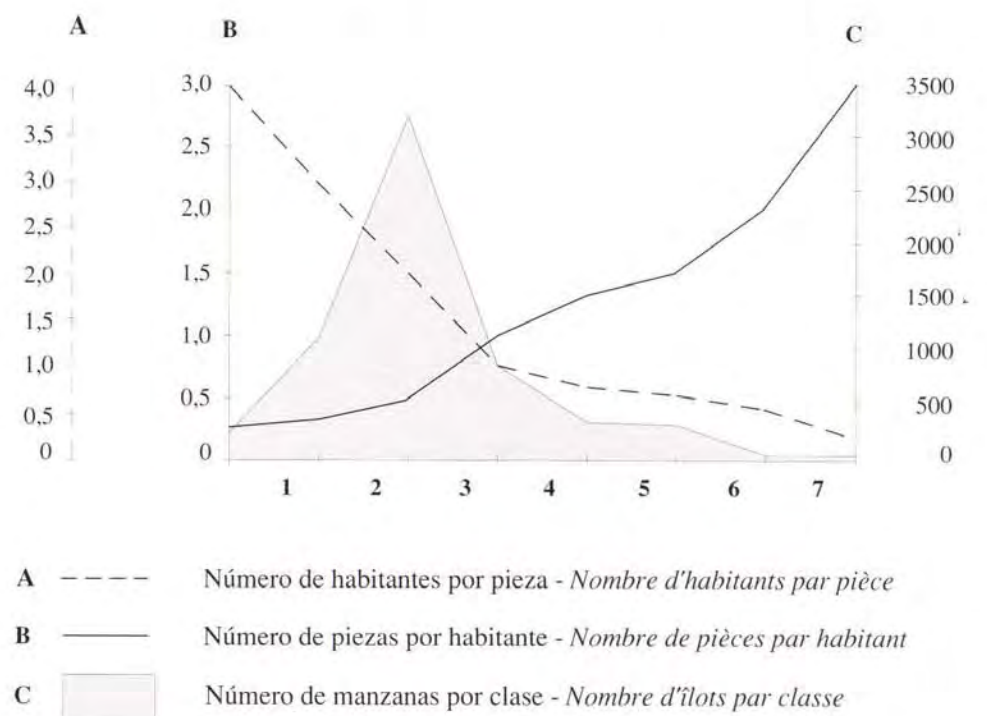


Figura 4 Distribución de las manzanas según la relación pieza habitable/habitantes
Figure 4 Distribution des îlots selon la relation pièce habitable / habitants



Philippe CAZAMAJOR d'ARTOIS

Responsabilité scientifique - Responsabilidad científica: Philippe CAZAMAJOR d'ARTOIS

SOURCES ET LIMITES

- Recensement INEC, 1982 ;
 - enquête sur les activités réalisées, d'octobre 1986 à janvier 1987, par une équipe de dix enquêteurs supervisés par P. Cazamajor d'Artois et J. Rojas ;
 - traitements statistiques de l'information faits par J.-G. Bastide.

Pour ce comptage n'ont été prises en considération, en leur lieu d'exercice, que les seules activités économiques immédiatement accessibles de la rue, situées en rez-de-chaussée (à l'exception des marchés et des centres commerciaux). Ainsi, l'établissement, élément économique, est l'unité d'observation. L'analyse interne de ses structures et de son fonctionnement n'est donc pas le but poursuivi.

Il s'agit d'un comptage linéaire et visuel : les enquêteurs ne sont pas entrés dans les établissements. Il a été organisé à l'intérieur des limites du recensement INEC de 1982, afin de pouvoir croiser les données avec celles de la population et de l'habitat. On a donc une situation de 1987 mise en corrélation avec un univers datant de 1982, ce qui entraîne un biais systématique. Ce travail porte sur environ 6 500 îlots.

Les résultats globaux sont présentés dans le tableau 1, ci-dessous :

Tableau 1 Liste des activités de Quito

n°	TITRE	Nombre	%
Branche n° 1	Extraction de matériaux de construction	2	0,0
Branche n° 2	Industries manufacturières	5 138	9,7
201	alimentaires, boissons, tabac	557	1,0
202	tissus, laines, fils et confection	1 655	3,1
203	production liée au bois, dont meubles	1 111	2,1
204	production du papier, dont impression et édition	353	0,7
205	substances et produits chimiques, dérivés pétrole, charbon	105	0,2
206	minéraux non métalliques, autres 205, charbon de bois	21	0,0
207	produits métalliques de base, fer, acier...	134	0,3
208	autres produits métalliques, machinerie, équipements...	774	1,5
209	autres (même branche d'activités)	428	0,8
Branche n° 3	Électricité, gaz et eau	264	0,5
301	distribution et fabrication d'électricité, autres (même branche d'activités)	26	0,0
302	production et distribution de gaz	203	0,4
303	œuvres hydrauliques et distribution de l'eau, camions citernes	35	0,1
Branche n° 4	Construction, matériaux de construction	1 233	2,3
401	fabrication de matériaux de construction à base d'argile	194	0,4
402	fabrication de matériaux de construction à base de ciment	159	0,3
403	fabrication autres matériaux de construction, autres (même branche d'activités)	45	0,1
404	entreprises de construction	54	0,1
405	plomberie, électricité, artisans et installateurs	131	0,2
406	peinture, carrelage, décoration..., artisans et installateurs	414	0,8
407	charpentiers (poutres, parquets...)	236	0,4
Branche n° 5	Commerce de détail	31 203	58,7
501	commerces ambulants alimentaires	1 174	2,2
502	commerces ambulants non alimentaires	731	1,4
503	commerces fixes de rue (marchés inclus) alimentaires non préparés	4 255	8,0
504	commerces fixes de rue (marchés inclus) non alimentaires (vente de vêtements et de tissus exclue)	1 757	3,3
505	commerces fixes de rue (marchés inclus) plats préparés	1 637	3,1
506	commerces fixes de rue (marchés inclus) vêtements, tissus	2 235	4,2
507	commerces spécialisés (< 11 m de façade) librairies, meubles...	2 516	4,7
508	commerces spécialisés de vêtements et de tissus	2 413	4,5
509	commerces de carburants et combustibles, pompes à essence	163	0,3
510	« tiendas » (épicerie, commerces alimentaires de quartier)	7 566	14,2
511	restaurants, hôtels, magasins vendant des plats préparés...	3 029	5,7
512	vente de matériaux de construction, quincailleries	1 056	2,0
513	pharmacies	461	0,9
514	commerces spécialisés dans la vente d'alcools	398	0,7
515	bazars-papeteries	1 109	2,1
516	supermarchés, grands magasins (> 11 m de façade)	142	0,3
517	autres (même branche d'activités)	561	1,1
Branche n° 6	Transport, dépôt, communication...	1 195	2,2
601	coopératives de taxis, transport urbain collectif de passagers	147	0,2
602	transport urbain et interurbain de marchandises	35	0,1
603	transport interurbain de passagers par la route, transport aérien	84	0,2
604	dépôt, stockage et entrepôt, comme service indépendant	479	0,9
605	services communication et information (postes, journaux, radios...)	87	0,2
606	autres, même branche d'activités	363	0,6
Branche n° 7	Établissements financiers, assurances...	393	0,7
701	établissements financiers, banques, assurances...	200	0,4
702	services rendus aux entreprises (juridique, publicité), agences immobilières, bureaux d'entreprises, autres (même branche d'activités)	193	0,3
Branche n° 8	Services communaux, sociaux, personnels	10 579	19,9
801	défense, police	106	0,2
802	services publics autres que branches n° 6, 7, 801, 803, 804, 805	119	0,2
803	instruction publique et privée (écoles primaires, secondaires, jardins d'enfants)	580	1,1
804	instruction publique et privée (universités, écoles professionnelles...)	167	0,3
805	médecins, dentistes, laboratoires, autres services médicaux...	1 407	2,6
806	services culturels, distraction (musées, cinémas, discothèques, stades...)	652	1,2
807	services réparation (électroménager, horlogerie, vêtements de cuir...)	1 951	3,7
808	services personnels directs (coiffeurs, photographes, teinturiers...)	1 481	2,8
809	services réparation voitures (vulcanisation, peinture, garage...)	1 813	3,4
810	vente de pièces détachées et d'accessoires automobiles	568	1,1
811	églises, services religieux paroissiaux, autres cultes...	272	0,5
812	autres services, sociaux, personnels (jardiniers, gardiens...)	891	1,7
813	autres services de la rue, surtout cireurs de chaussures...	572	1,1
999	Portes fermées et activités non identifiées	3 168	6,0
	TOTAL GÉNÉRAL	53 175	100,0

FUENTES Y LÍMITES

- El censo INEC, 1982;
 - la encuesta sobre las actividades que fue realizada, de octubre de 1986 a enero de 1987, por un equipo de encuestadores bajo la supervisión de P. Cazamajor d'Artois y J. Rojas;
 - los procesamientos estadísticos de información efectuados por J.-G. Bastide.

Para este conteo, se tomaron en cuenta, en su lugar de ejercicio, sólo las actividades económicas inmediatamente accesibles desde la calle, situadas en la planta baja (con excepción de los mercados y centros comerciales). Así, el establecimiento, elemento económico, es la unidad de observación. El análisis interno de sus estructuras y de su funcionamiento no es por lo tanto el objetivo perseguido.

Se trata de un conteo lineal y visual — los encuestadores no ingresaron en los establecimientos — realizado al interior de los límites del censo del INEC de 1982, a fin de poder cruzar los datos con los de población y hábitat. Se tiene por lo tanto una situación de 1987 correlacionada con un universo de 1982, lo cual determina un sesgo sistemático. Este trabajo abarca aproximadamente 6.500 manzanas.

Los resultados globales se presentan en el cuadro 1 a continuación:

Cuadro 1 Listado de las actividades de Quito

n°	TÍTULO	Número	%
Rama n° 1	Extracción de materiales de construcción	2	0,0
Rama n° 2	Industrias manufactureras	5.138	9,7
201	productos alimenticios, bebidas, tabaco	557	1,0
202	tejidos, lanas, hilos y confección	1.655	3,1
203	producción vinculada a la madera, incluyendo muebles	1.111	2,1
204	producción de papel, incluyendo impresión y edición	353	0,7
205	sustancias y productos químicos, derivados del petróleo, carbón	105	0,2
206	minerales no metálicos, distintos a los de 205, carbón de leña	21	0,0
207	productos metálicos básicos, hierro, acero...	134	0,3
208	otros productos metálicos, maquinarias, equipos...	774	1,5
209	otros, de la misma rama de actividades	428	0,8
Rama n° 3	Electricidad, gas, agua	264	0,5
301	distribución y producción de electricidad, otros de la misma rama de actividades	26	0,0
302	producción y distribución de gas	203	0,4
303	obras hidráulicas y distribución de agua, tanqueros	35	0,1
Rama n° 4	Construcción, materiales de construcción	1.233	2,3
401	fabricación de materiales de construcción a base de arcilla	194	0,4
402	fabricación de materiales de construcción a base de cemento	159	0,3
403	fabricación de otros materiales de construcción, otros de la misma rama	45	0,1
404	empresas de construcción	54	0,1
405	plomiería, electricidad, artesanos e instaladores	131	0,2
406	pintura, embaldosado, decoración..., artesanos e instaladores	414	0,8
407	aserraderos (vigas, parquetes...)	236	0,4
Rama n° 5	Comercios al por menor	31.203	58,7
501	comercios ambulantes alimentarios	1.174	2,2
502	comercios ambulantes no alimentarios	731	1,4
503	comercios fijos de calle (incluidos mercados) de alimentos no preparados	4.255	8,0
504	comercios fijos de calle (incluidos mercados) no alimentarios (excluyendo prendas de vestir y tejidos)	1.757	3,3
505	comercios fijos de calle (incluidos mercados) de platos preparados	1.637	3,1
506	comercios fijos de calle (incluidos mercados) de prendas de vestir y tejidos	2.235	4,2
507	comercios especializados (menos de 11 metros de fachada), librerías, muebles	2.516	4,7
508	comercios especializados de prendas de vestir y tejidos	2.413	4,5
509	comercios de combustibles y carburantes, gasolineras	163	0,3
510	tiendas	7.566	14,2
511	restaurantes, hoteles, almacenes de platos preparados...	3.029	5,7
512	venta de materiales de construcción, ferreterías	1.056	2,0
513	farmacias	461	0,9
514	licorerías	398	0,7
515	bazares-papelerías	1.109	2,1
516	supermercados, grandes almacenes (más de 11 metros de fachada)	142	0,3
517	otros, de la misma rama de actividades	561	1,1
Rama n° 6	Transporte, almacenaje y comunicaciones...	1.195	2,2
601	cooperativas de taxis, transporte urbano colectivo de pasajeros	147	0,2
602	transporte urbano e interurbano de mercaderías	35	0,1
603	transporte interurbano de pasajeros por carretera, transporte aéreo	84	0,2
604	dépósito, almacenaje y embolegaje, como servicio independiente	479	0,9
605	servicios de comunicación y de información (correo, diarios, radios...)	87	0,2
606	otros, de la misma rama de actividades	363	0,6
Rama n° 7	Establecimientos financieros, seguros...	393	0,7
701	establecimientos financieros, bancos, compañías de seguros...	200	0,4
702	servicios ofrecidos a las empresas (jurídicos, publicidad), agencias de bienes raíces, oficinas de empresas, otros de la misma rama de actividades	193	0,3
Rama n° 8	Servicios comunales, sociales, personales	10.579	19,9
801	defensa, policía	106	0,2
802	servicios públicos distintos a los de las ramas n° 6, 7, 801, 803, 804, 805	119	0,2
803	instrucción pública y privada (escuelas primarias, secundarias, jardines de infantes)	580	1,1
804	instrucción pública y privada (universidades, escuelas profesionales...)	167	0,3
805	médicos, dentistas, laboratorios, otros servicios médicos...	1.407	2,6
806	servicios culturales, de distracción (museos, salas de cine, discotecas, estadios...)	652	1,2
807	servicios de reparación (electrodomésticos, relojería, prendas de cuero...)	1.951	3,7
808	servicios personales directos (peluquería, fotógrafos, lavanderías en seco...)	1.481	2,8
809	servicios de reparación de vehículos (talleres mecánicos, vulcanización, pintura...)	1.813	3,4
810	venta de repuestos y accesorios para automóviles	568	1,1
811	iglesias, servicios religiosos parroquiales, otros cultos...	272	0,5
812	otros servicios, sociales, personales (jardineros, guardianes...)	891	1,7
813	otros servicios de la calle, sobre todo lustrabotas...	572	1,1
999	Puertas cerradas y actividades no identificadas	3.168	6,0
	TOTAL GENERAL	53.175	100,0

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Dans le cadre de l'atlas, la ville est abordée dans son ensemble sous de nombreux aspects posant bien des interrogations dont les réponses passent par des études exhaustives, dont celle des activités visibles de la rue.

Les questions sont principalement : comment se structure la ville ? autour de quelles dynamiques ? quels sont les axes porteurs ? les points de convergence ? la répartition fonctionnelle, économique, de l'espace ?, etc. Pour y répondre et quant à ce qui préoccupe ici, il a semblé que le plus pertinent était de savoir où se plaçaient les activités sur l'échiquier urbain.

Cependant, comme le recensement de 1982 ne prend pas en compte la localisation des activités, il n'était pas possible d'analyser le fonctionnement de Quito sans disposer de cartes présentant les établissements économiques.

En conséquence, un comptage exhaustif de toutes les activités de production, de commerce et de service a été réalisé d'octobre 1986 à janvier 1987. Le biais introduit par la prise en compte des seules activités saisies au niveau de la rue, à l'exclusion de celles situées dans les étages, implique que la majorité des professions libérales (médecins, avocats...) n'ont pas été recensées, mais la physionomie de l'activité économique de la ville n'en est pas considérablement changée. Quant aux marchés et aux centres commerciaux, ils ont été intégralement saisis, qu'ils soient établis sur un niveau ou plus.

Les unités observées ont été regroupées en 8 branches, elles-mêmes subdivisées en 59 sous-branches. Les nomenclatures de l'INEC (inspirées du BIT, cf. tableau 1) ont servi de base à ce travail qui a été complété par des observations de terrain. Celles-ci sont divisées en deux rubriques :

- activités de la rue, ambulants, points de vente fixes dans la journée, y compris les marchés ;
- activités pratiquées en des établissements fixes occupant partie ou totalité d'immeubles à fonctions multiples.

Il s'agit de montrer le poids des activités dans la dynamique urbaine par des traitements de l'information mettant en valeur plusieurs aspects de Quito. Les établissements, répartis en branches et sous-branches, sont de bons révélateurs de l'organisation de l'espace et singulièrement de celle de certains quartiers. Ils traduisent une structure sociale de la ville et de ses habitants à travers les lieux de travail ou de commerce avec leurs principales spécialisations, les lieux de résidence, les axes porteurs, les fronts pionniers, etc.

Cette approche éclaire, différemment, des phénomènes déjà étudiés sous d'autres angles dans plusieurs dossiers ici présentés. En effet, dans certains cas, ce sont les activités qui apparaissent comme les révélateurs les plus pertinents de l'organisation socio-spatiale. Le travail d'investigation et d'explication des données a été conduit dans cet esprit.

ÉLABORATION

En leur lieu d'exercice, on a comptabilisé 50 007 activités sur l'ensemble de la ville. À ces établissements identifiables il faut ajouter 3 168 locaux apparemment commerciaux dont on n'a pu déterminer l'usage, un grand nombre de ceux-ci étant vides (cf. tableau 1). On a représenté ces informations comme il est exposé ci-après.

Afin d'avoir une vision globale de la distribution des activités et pour une lecture plus aisée, on a décidé, pour la carte principale, de les regrouper par îlot et de croiser cette information avec le nombre de personnes y résidant.

La représentation par pâtés de maisons n'était pas possible pour les figures accompagnant ce premier document, car destinée à montrer une information plus synthétique, l'échelle en serait trop petite, et ceux-ci tendraient à disparaître. On a donc cherché un contenant pouvant tout à la fois accueillir et mettre en valeur l'information. Deux options étaient possibles : ou se servir de la sectorisation municipale ou bien utiliser un document présentant les quartiers de Quito élaboré par O. Barbary et F. Dureau. On a retenu cette deuxième solution pour plusieurs raisons :

- la sectorisation utilisée par la Mairie est en cours de révision ;
- les quartiers considérés sont plus petits que les secteurs municipaux, permettant donc une meilleure différenciation du tissu urbain ;
- les quartiers recouvrent presque (et dans bien des cas dépassent) la même aire que celle choisie pour l'enquête, alors que les secteurs municipaux ne prennent pas en compte l'extrême sud ;
- mais, plus important pour le sujet traité, cette délimitation correspond au vécu des citoyens ; or, bien souvent les quartiers se caractérisent par un certain type d'habitat et, par conséquent, de population.

Pour les espaces non pris en compte par cette division mais inclus dans les limites du recensement de 1982, on a choisi une représentation par îlot. Le centre commercial El Bosque, ayant fait son apparition postérieurement, bénéficie d'un symbole spécial.

Ainsi, sur cette base géographique on a cartographié :

- la mise en rapport du total des activités avec la population résidente, par îlot (carte principale) ;
- la densité des activités à l'hectare, par quartier (figure 1) ;
- la densité de population à l'hectare, par quartier (figure 2) ;
- le rapport de la branche « activités manufacturières » sur le total des activités, par quartier (figure 3) ;
- la densité de commerces de détail se tenant dans la rue, marchés inclus, à l'hectare et par quartier (figure 4) ;
- le rapport des locaux fermés, d'un usage indéterminé, sur le total des activités et par quartiers (figure 5).

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

En el presente atlas, se aborda la ciudad en su conjunto analizando numerosos aspectos que plantean algunas interrogantes cuyas respuestas requieren estudios exhaustivos, entre ellos el de las actividades visibles de la calle.

Las interrogantes son principalmente: ¿cómo se estructura la ciudad? ¿alrededor de qué dinámicas? ¿cuáles son los ejes principales? ¿los puntos de convergencia? ¿la distribución funcional, económica del espacio?, etc. Para responder a ellas y en cuanto a lo que nos ocupa, nos pareció que lo más pertinente era conocer en dónde se ubicaban las actividades en el tejido urbano.

Sin embargo, como el censo de 1982 no tiene en cuenta la localización de las actividades, no era posible analizar el funcionamiento de Quito sin disponer de mapas que representaran los establecimientos económicos.

Consecuentemente, se realizó, de octubre de 1986 a enero de 1987, un conteo exhaustivo de todas las actividades de producción, de comercio y de servicio. El sesgo introducido por la sola consideración de los establecimientos situados a nivel de la calle, excluyendo los ubicados en los otros pisos, implica que no se censaron la mayoría de las profesiones liberales (médicos, abogados...), pero ello no modifica sustancialmente la fisonomía de la actividad económica de la ciudad. En cuanto a los mercados y centros comerciales, fueron tomados íntegramente, aun cuando ocuparan más de un piso.

Se agruparon las unidades observadas en 8 ramas divididas a su vez en 59 subramas. Las nomenclaturas del INEC (inspiradas en el BIT, ver cuadro 1) sirvieron de base a este trabajo que fue completado con observaciones de campo divididas en dos rubros:

- actividades de la calle, vendedores ambulantes, puntos de venta fijos durante el día, incluyendo los mercados;
- actividades practicadas en establecimientos fijos, que ocupan parte o la totalidad de edificios multifuncionales.

Se trata de mostrar el peso de las actividades en la dinámica urbana mediante procesamientos de informaciones que destacan varios aspectos de Quito. Los establecimientos, repartidos en ramas y subramas, son buenos reveladores de la organización del espacio en general y de ciertos barrios en particular. Reflejan la estructura social de la ciudad y de sus habitantes a través de los lugares de trabajo o de comercio con sus principales especializaciones, los lugares de residencia, los ejes principales, los frentes pioneros, etc.

Este enfoque aclara, de manera diferente, fenómenos ya estudiados desde otros ángulos en varias láminas presentadas en este atlas. En efecto, en ciertos casos, son las actividades las que se revelan como los indicadores más pertinentes de la organización socio-espacial. El trabajo de investigación y de interpretación de los datos fue realizado con esta idea.

ELABORACIÓN

Se contabilizaron, en su lugar de ejercicio, 50.007 actividades en toda la ciudad. A estos establecimientos identificables se deben añadir 3.168 locales aparentemente comerciales cuyo uso no se pudo determinar, estando gran número de ellos vacíos (ver cuadro 1). Las informaciones fueron representadas como se expone a continuación.

A fin de tener una visión global de la distribución de las actividades y para una lectura más fácil, se decidió agruparlas por manzana en el mapa principal y cruzar esta información con el número de residentes de cada manzana.

En las figuras, no era posible la representación por manzanas, pues se buscaba representar una información más sintética y la escala habría sido demasiado reducida, tendiendo las manzanas a desaparecer. Se buscó entonces un continente que pudiera a la vez abarcar y destacar la información. Se presentaban dos opciones: servirse de la división municipal en sectores o utilizar el documento que presenta los barrios de Quito, elaborado por O. Barbary y F. Dureau. Se escogió esta segunda solución por varias razones:

- la división municipal en sectores utilizada por el municipio está siendo revisada;
- al ser los barrios considerados más pequeños que los sectores municipales, se obtiene una mejor diferenciación del tejido urbano;
- los barrios cubren casi (y en muchos casos superan) la misma área que la escogida para la encuesta, mientras que los sectores municipales no toman en cuenta el extremo sur;
- además, y es lo más importante para el aspecto que nos ocupa, esta delimitación corresponde a la vivencia de los ciudadanos y a menudo los barrios se caracterizan por un cierto tipo de hábitat y, consecuentemente, de población.

En el caso de los espacios no tomados en cuenta por esta división, pero incluidos en los límites del censo de 1982, se escogió una representación por manzana. El centro comercial El Bosque, creado posteriormente, recibió un símbolo especial.

Así, en esa base geográfica se representaron:

- la relación entre el total de actividades y la población residente, por manzana (mapa principal);
- la densidad de las actividades por hectárea, por barrio (figura 1);
- la densidad de población por hectárea, por barrio (figura 2);
- la relación entre la rama « actividades manufactureras » y el total de las actividades, por barrio (figura 3);
- la densidad de comercios minoristas que se mantienen en la calle, incluidos los mercados, por hectárea y por barrio (figura 4);
- la relación de los locales cerrados, de uso indeterminado, con el total de las actividades y por barrio (figura 5).

Afin de garder une unité dans l'analyse et de faciliter l'interprétation des documents, on a choisi des classes d'effectifs égaux par quartiles (carte principale) et sextiles (figures 1, 2, 3, 4 et 5). Ce mode de représentation permet d'avoir des catégories ayant le même poids et, par conséquent, de ne pas survaloriser des phénomènes concentrés sur de très petits espaces, cela au détriment du reste des activités de la ville.

Pour la carte principale, la traduction du message en quartiles a l'avantage de le synthétiser, favorisant le regroupement des îlots par grands blocs. Ce document offre en outre deux informations supplémentaires : les pâtés de maisons n'ayant pas d'activités visibles de la rue ont été rassemblés dans une classe à part et ceux dont la densité était inférieure à six habitants à l'hectare, retranchés (aplat gris). Cette suppression permet d'éliminer un certain nombre de parcs, de terrains vides et d'espaces périphériques sur lesquels peu de personnes logent, et d'ainsi donner une vision plus exacte de la situation.

On a choisi les sextiles pour illustrer les figures destinées à compléter la carte principale. Pour la figure 3, seuls les deux sextiles supérieurs ont été représentés séparément, afin de mieux mettre en valeur le phénomène ; les quatre autres ont été mis ensemble. Chaque fois qu'il n'y avait pas d'information, on a indiqué en gris les quartiers concernés.

Les couleurs employées mettent en valeur, tour à tour, la continuité de l'information, passage gradué de l'une à l'autre (figures 1, 2 et 5), ou cherchent à accentuer une spécificité par le contraste (figure 3), ou encore s'opposent pour marquer une rupture entre deux séries de classes d'effectifs (carte principale et figure 4).

On a cherché, au cours de l'élaboration de ces documents, à caractériser les différents quartiers de la ville par des activités spécifiques (une ou plusieurs) combinées avec d'autres informations provenant de la base de données, telles que la densité des habitants par hectare. On fera souvent référence à d'autres planches de l'atlas, leurs informations étant complémentaires ou éclairantes.

Afin que les planches n° 15, 16, 17 et 18 présentant les activités de Quito sélectionnées pour cet ouvrage possèdent une certaine unité, la plupart des documents ont été établis en suivant les mêmes principes d'élaboration.

COMMENTAIRE

Les activités sont une fonction économique essentiellement diurne, alors que les populations sont saisies en leur résidence, hors de leurs lieux et heures de travail. Cela entraîne un apparent déséquilibre dans des secteurs centraux très animés dans la journée, ou dans certains quartiers-dortoirs périphériques qui ne vivent qu'au crépuscule et à l'aube. De même, les zones industrielles connaissent une très grande animation diurne et sont désertes la nuit.

Cependant, il faut relativiser cette constatation. Par exemple, dans le secteur Mariscal Sucre, on trouve de très nombreux commerces et services qui fonctionnent de jour mais aussi parfois tard dans la nuit (restaurants, bars...). Dans les deux cas, ils ne sont pas au service des seuls résidents, mais bien de toute la ville. Quant aux quartiers populaires, périphériques ou non, bien qu'ils soient principalement destinés à la résidence (sauf le Centre Historique), le mouvement continue le jour, car de nombreux hommes et femmes y travaillent — artisans, ménagères, couturières, commerçantes dans des tiendas (épicerie de quartier), bazars-papeteries, etc. —, sans oublier les inoccupés (oisifs, retraités...) et la population scolaire et infantile. L'animation y reste par conséquent vive, d'autant que cette clientèle potentielle attire à son tour des vendeurs ambulants, des camionnettes de fruits et de légumes (le plus souvent de la Côte — ananas, oranges, papayes, bananes plantains... — mais aussi de la Sierra — pommes de terre, etc.). Très fréquemment, des foires s'y installent une fois par semaine, rarement deux (cf. planche n° 37).

La lecture par îlot de la carte principale, la population et les activités, fournit une perception globale de Quito. Ce document établit une relation entre les établissements et les résidents. Les fortes concentrations de ceux-là (6 à 14,9 habitants par activité) peuvent être, soit apparentes si elles se trouvent dans les quartiers périphériques peu densément occupés (ce qui n'est pas très fréquent), soit réelles dans les secteurs plus centraux, tels le quartier Mariscal Sucre et le Centre Historique.

Dans notre représentation imagée, les zones périphériques se caractérisent, en général, par leur aspect en manteau d'arlequin avec deux dominantes : soit jaune-orange, quand il y a peu d'activités, soit verte pour les secteurs ayant de fortes densités de population. Dans le premier cas, il s'agit souvent de fronts pionniers au maillage de rues fréquemment lâche, et dans le second, plus rare, de lotissements construits par le BEV (Banco Ecuatoriano de la Vivienda), très repérables car les petits îlots en sont toujours la signature : Carcelén, Mena II (Tarqui). Les quartiers populaires auto-promus, tel que le Comité del Pueblo au nord, bien que n'ayant pas été édifiés par cet organisme, présentent les mêmes caractéristiques.

De grands espaces presque vides, moins de 6 habitants à l'hectare, en gris, caractérisent le sud de la ville et dans une moindre mesure le nord. Ils se situent sur le front pionnier, tandis qu'à l'est et à l'ouest, à cause des contraintes du site (Pichincha et rebord de la vallée interandine), il n'y a presque plus de terrains disponibles.

Le quartier Mariscal Sucre et le Centre Historique se caractérisent par leur homogénéité (unicité de couleur), indice de la grande quantité d'établissements que l'on y trouve. Ils seront différenciés ultérieurement par l'analyse de la densité de l'habitat et la spécificité de certaines sous-branches qu'ils abritent. Ces quartiers connaissent une population relativement dense, quoique sans commune mesure avec le nombre de commerces et de services qu'ils proposent. Si leurs habitants trouvent sur place ce dont ils ont besoin, la concentration des établissements s'explique, avant tout, par la clientèle potentielle des travailleurs et la tradition commerciale attachée au centre ville. Ces lieux concentrent donc un grand nombre d'emplois (administrations, sièges d'entreprises, banques, artisans...), ainsi que les principales rues marchandes et de nombreux marchés et centres commerciaux.

Néanmoins, ce centre n'est pas homogène. Il a plusieurs cœurs reliés par des artères et ne battant pas forcément à l'unisson. Comme toutes les lectures socio-spatiales de Quito le

A fin de conserver une unité en el análisis y de facilitar la interpretación de los documentos, se escogieron clases de efectivos iguales por cuartiles (mapa principal) y sextiles (figuras 1, 2, 3, 4 y 5). Este modo de representación permite tener categorías de un mismo peso y, consecuentemente, no sobrevalorar fenómenos concentrados en espacios muy pequeños, en detrimento del resto de actividades de la ciudad.

En el mapa principal, la traducción del mensaje en cuartiles tiene la ventaja de sintetizarlo, pues favorece el agrupamiento de las manzanas en grandes bloques. Este documento ofrece además dos informaciones complementarias: se reunieron en una sola clase aparte las manzanas que no tienen actividades visibles de la calle, suprimiéndose (color gris) aquellas cuya densidad era inferior a seis habitantes por hectárea. Esta supresión permite eliminar cierta cantidad de parques, de terrenos vacíos y de espacios periféricos en los que viven pocas personas, dando así una visión más exacta de la situación.

Se escogieron los sextiles para ilustrar las figuras destinadas a completar el mapa principal. En el caso de la figura 3, sólo los dos sextiles superiores fueron representados separadamente; los otros cuatro fueron representados juntos a fin de destacar mejor el fenómeno. Se indicaron en gris los barrios en donde no había información.

Los colores empleados destacan, sucesivamente, la continuidad de la información — paso gradual de uno a otro (figuras 1, 2 y 5) — o buscan acentuar una especificidad mediante el contraste (figura 3), o incluso se oponen para marcar una ruptura entre dos series de clases de efectivos (mapa principal y figura 4).

Al elaborar estos documentos, se buscó caracterizar los diferentes barrios de la ciudad mediante actividades específicas (una o varias) combinadas con otras informaciones provenientes del banco de datos, tales como la densidades de habitantes por hectárea. Se hace frecuentemente referencia a otras láminas del atlas, al ser sus informaciones complementarias o aclaratorias.

A fin de que las láminas n° 15, 16, 17 y 18 que presentan las actividades de Quito seleccionadas para esta obra tengan una cierta unidad, la mayoría de los documentos fueron establecidos siguiendo los mismos principios de elaboración.

COMENTARIO

Las actividades son una función económica esencialmente diurna, mientras que las poblaciones son tomadas en su lugar de residencia, fuera de sus lugares y horas de trabajo. Esto acarrea un aparente desequilibrio en sectores centrales muy animados en el día, o en ciertos barrios-dormitorio periféricos que no viven sino al anochecer y al amanecer. Asimismo, las zonas industriales tienen una gran animación diurna y están desiertas por la noche.

Sin embargo, se debe relativizar esta constatación. Por ejemplo, en el sector Mariscal Sucre se encuentran numerosos comercios y servicios que funcionan de día pero también a veces avanzada la noche (restaurantes, bares...). En los dos casos, no están sólo al servicio de los residentes, sino de toda la ciudad. En cuanto a los barrios populares, periféricos o no, aunque estén destinados principalmente a la residencia, el movimiento continúa durante el día, pues numerosos hombres y mujeres trabajan allí — artesanos, amas de casa, costureras, tenderos, bazares-papelerías, etc. — sin olvidar los desocupados (ociosos, jubilados...) y la población escolar e infantil. Por lo tanto, la animación sigue siendo importante, tanto más cuanto que esa clientela potencial atrae a su vez a vendedores ambulantes, camionetas que ofrecen frutas y legumbres — casi siempre de la Costa (piñas, naranjas, papayas, plátanos...) aunque también de la Sierra (papa, etc.). Muy a menudo, se realizan ferias una vez por semana, rara vez dos (ver lámina n° 37).

La lectura por manzana del mapa principal, *la población y las actividades*, ofrece una percepción global de Quito. Este documento establece una relación entre los establecimientos y los residentes. Las fuertes concentraciones (6 a 14,9 habitantes por actividad) pueden ser aparentes, si se encuentran en los barrios periféricos poco densamente ocupados (lo que no es muy frecuente), o reales en los sectores más centrales, tales como el barrio Mariscal Sucre y el Centro Histórico.

En nuestra representación, las zonas periféricas se caracterizan, en general, por su aspecto de cubrecama de retazos con dos dominantes: ya sea amarillo-naranja, cuando hay pocas actividades, o verde en los sectores que tienen fuertes densidades de población. Se trata, en el primer caso, a menudo de frentes pioneros, con una red de calles frecuentemente poco densa, y en el segundo, más raro, de lotizaciones construidas por el Banco Ecuatoriano de la Vivienda, fácilmente identificables pues las pequeñas manzanas son siempre su rasgo característico: Carcelén, Mena II (Tarqui). Los barrios populares cuya construcción ha sido promovida por los propios habitantes, como el Comité del Pueblo al Norte, aunque no han sido edificadas por ese organismo, presentan las mismas características.

Grandes espacios casi vacíos (menos de 6 habitantes por hectárea) representados en color gris, caracterizan al Sur de la ciudad y en menor medida al Norte. Se sitúan en el frente pionero. Entretanto, al Este o al Oeste, debido a limitaciones del sitio (Pichincha y reborde del valle interandino), casi no hay terrenos disponibles.

El barrio Mariscal Sucre y el Centro Histórico se caracterizan por su homogeneidad (unicidad de color), índice de la gran cantidad de establecimientos que se encuentran en ellos. Serán diferenciados posteriormente mediante el análisis de la densidad del hábitat y la especificidad de ciertas subramas de actividad que allí se desarrollan. Estos barrios tienen una densidad de población relativamente importante, aunque nada comparable con el número de comercios y de servicios que funcionan en ellos. Si bien sus habitantes encuentran allí todo lo que necesitan, la concentración de los establecimientos se explica, ante todo, por la clientela potencial de trabajadores y la tradición comercial del centro de la ciudad. Allí, se reúnen por lo tanto gran número de empleos (administraciones, sedes de empresas, bancos, artesanos...), así como las principales calles comerciales y numerosos mercados y centros comerciales.

Sin embargo, este centro no es homogéneo. Tiene varios núcleos unidos por arterias y que no laten necesariamente al unísono. Como todas las lecturas socio-espaciales de Quito lo

montrent, ce réseau va du nord de l'aéroport au sud du quartier de Villa Flora. Plus on s'éloigne du noyau dur des affaires et du commerce, plus le nombre d'habitants croît par rapport aux établissements. Ainsi, les quartiers tels que Villa Flora, au sud, et Iñaquito avec son prolongement jusqu'à l'aéroport au nord, voient diminuer le nombre des établissements : couleur orange qui, en s'éloignant encore, tend à devenir dominante, à l'exception des zones industrielles nord et sud où très peu d'habitants résident.

Selon leur type, les activités ont un rythme propre : le grand mouvement du Centre Historique s'anime encore plus en fin de semaine et à des dates précises de l'année (rentrée des classes et temps de Noël). Dans ces occasions, il se transforme en une gigantesque foire où les Quitoïens accourent tant pour acheter que pour se promener. Le quartier Mariscal Sucre, plus luxueux, connaît un mouvement lié à la semaine de travail. Les deux éléments du centre ville ont donc tendance à conjuguer leur complémentarité.

Toutefois, la carte principale ne discrimine pas les types d'activité, ce qui masque certaines spécificités. C'est pour cela que la perception première doit être affinée par d'autres images qui, allant au particulier pour éclairer l'ensemble, ont pour fonction de corriger les informations déjà données.

La densité des activités, à l'hectare et par quartiers (figure 1), permet de mieux situer les lieux de concentration des établissements. Ces derniers sont particulièrement nombreux au centre ville, que celui-ci soit ancien (Centre Historique) ou plus récent (quartiers de La Magdalena, Villa Flora et Ferroviaria). Ce fait est accentué, entre autres, par le poids des marchés et des activités foraines ou ambulantes (figure 4, voir aussi planche n° 37). Il est à noter que les zones industrielles nord et sud n'apparaissent pas (figure 3). Ceci vient de ce que les manufactures n'y sont pas très nombreuses, bien que leur emprise au sol soit forte, ce qui est une des raisons de leur localisation en périphérie.

La figure 2 montre la densité de population pour les mêmes quartiers. Le Centre Historique, Ferroviaria et Quito Sur sont à nouveau représentés par les plus fortes valeurs. Autour de l'aéroport, apparaît un ensemble de secteurs à densités élevées qui enserrant la piste en un fer à cheval discontinu. Bien que les quartiers situés à l'ouest, entre l'avenue de La Prensa et la voie expresse Occidentale, soient les plus peuplés, et malgré les discontinuités observées, les activités y présentent la même configuration. Ces constatations confirment l'importance de ces deux ensembles.

Mais ce sont surtout les différences que présentent ces documents qu'il faut souligner. C'est entre les deux pôles précédemment relevés (centre-ville et aéroport) qu'elles apparaissent de la manière la plus sensible. Par la densité de ses activités, le quartier Mariscal Sucre s'inscrit dans le prolongement direct du Centre Historique. Plus au nord, et dans une moindre mesure,

dans les densités (figure 2). C'est que l'on est en présence des secteurs les plus aisés et les mieux desservis de la capitale (cf. planche n° 38).

À cause des reliefs contraignants, la croissance urbaine se fait nord-sud, constante que révèlent toutes les analyses spatiales, mais les quartiers les plus anciens, donc les plus centraux, connaissent des densités plus élevées et s'étendent sur les pentes jusqu'aux limites d'urbanisation « acceptables », tandis qu'au nord et au sud continue à se développer la conquête de l'espace urbanisable (fronts pionniers). Une exception notable : le quartier de Carcelén, au nord, a été construit presque d'un seul bloc par le BEV.

On peut aussi caractériser les quartiers par les activités qu'ils accueillent : ainsi, des concentrations d'industries identifiées grâce à la localisation des établissements de la branche « activités manufacturières » (figure 3).

Outre les deux grandes zones industrielles du nord et du sud, d'autres secteurs apparaissent nettement. Ils correspondent souvent à de petites entités au nord, sur les flancs du Pichincha, et à l'est, à proximité des voies menant hors de la capitale, en direction de Nayón, Conocoto et des vallées de Tumbaco et Los Chillos. Il y a probablement une relation étroite entre ces implantations et les sorties de Quito, car si dans certains cas ces routes prévues n'ont été construites qu'après cette forme d'urbanisation, en d'autres elles l'ont précédée.

Autour du Panecillo existe un secteur où les manufactures sont nombreuses. Il s'agit d'une zone plus ancienne. Au pied du volcan, il y a surtout des artisans, alors qu'à l'est, la présence de la gare terminale du chemin de fer a favorisé l'installation de grosses entreprises (minoteries, brasseries...). L'apogée de cette zone industrielle se situe vers les années cinquante ; aujourd'hui elle est en déclin : fermeture ou démolition d'établissements remplacés par des lotissements. La voie ferrée qui relie la capitale à Guayaquil, principal port du pays, est presque abandonnée, quoiqu'on parle régulièrement de sa réhabilitation.

Les autres quartiers manufacturiers abritent en général une forte proportion d'ateliers. L'absence d'usines dans la zone centre-nord confirme une des conclusions que l'on avait tirées des deux précédents documents : il s'agit bien des secteurs habités par les catégories aisées de la population, ainsi que du centre des affaires et du commerce.

D'autres parties de la ville peuvent être également caractérisées : les densités de commerces de détail se tenant dans la rue, incluant les marchés, en offrent un exemple. Leur représentation (figure 4) est à comparer avec celle des densités des activités (figure 1) qui montre la répartition du total des établissements. Dans un cas comme dans l'autre, les concentrations des commerçants vendant dehors ou sur les marchés sont bien souvent liées à de fortes densités de population résidente (figure 2).

Les différences entre les deux documents proviennent de ce que les activités de la rue sont, proportionnellement, nettement plus abondantes dans le Centre Historique. À partir de là, elles se distribuent beaucoup plus rapidement que le reste des établissements, décroissant et en tache d'huile vers les extrémités nord et sud.

muestran, esta red va del Norte del aeropuerto al Sur del barrio Villa Flora. A medida que nos alejamos del núcleo denso de los negocios y del comercio, el número de habitantes crece con relación al de los establecimientos. Así, los barrios tales como Villa Flora, al Sur, e Iñaquito con su prolongación hasta el aeropuerto, al Norte, ven disminuir el número de establecimientos: color naranja que, cuando nos alejamos aún más, tiende a ser dominante, con excepción de las zonas industriales norte y sur en donde residen muy pocos habitantes.

Según su tipo, las actividades tienen un ritmo propio: el gran movimiento del Centro Histórico se anima aún más durante el fin de semana y en fechas precisas del año (ingreso escolar, Navidad). En esas ocasiones, se transforma en una gigantesca feria a donde los quiteños acuden tanto para comprar como para pasear. El movimiento en el barrio Mariscal Sucre, más lujoso, está vinculado a la semana de trabajo. Los dos elementos del centro tienen entonces una tendencia a conjugar su complementariedad.

Sin embargo, el mapa principal no distingue los tipos de actividad, lo que oculta ciertas especificidades. Es por ello que la primera percepción debe ser afinada mediante otras imágenes que, yendo a lo particular para iluminar el conjunto, tienen como función corregir las informaciones ya proporcionadas.

La densidad de las actividades por hectárea y por barrios (figura 1), permite localizar mejor los lugares de concentración de los establecimientos. Estos últimos son particularmente numerosos en el centro, ya sea en el Centro Histórico, o en sectores más recientes como los barrios de La Magdalena, Villa Flora y Ferroviaria. Este hecho es acentuado entre otras cosas, por el peso de los mercados y de las actividades feriantes o ambulantes (figura 4, ver también lámina n° 37). Hay que anotar que no aparecen las zonas industriales norte y sur (figura 3), debido a que las actividades de manufactura no son muy numerosas, aunque ocupen superficies importantes, lo que constituye una de las razones de su localización en la periferia.

La figura 2 muestra la densidad de población en esos mismos barrios. Nuevamente, el Centro Histórico, la Ferroviaria y Quito Sur registran los valores más elevados. Alrededor del aeropuerto, aparece un conjunto de sectores de elevadas densidades, que rodea a la pista de aterrizaje formando una herradura discontinua. Aunque los barrios situados al Oeste, entre la avenida de La Prensa y la Vía Occidental, son los más poblados, y a pesar de las discontinuidades observadas, las actividades presentan allí la misma configuración. Estas constataciones confirman la importancia de estos dos conjuntos.

Sin embargo, son sobre todo las diferencias que presentan estos documentos, lo que se debe subrayar. Es entre los dos polos anteriormente identificados (centro y aeropuerto), en donde tales diferencias aparecen de la manera más notoria. Por la densidad de sus actividades, el barrio Mariscal Sucre se inscribe en la prolongación directa del Centro Histórico. Más al Norte,

bajos de densidad (figura 2). Es que estamos en presencia de los sectores más acomodados y mejor atendidos de la capital (ver lámina n° 38).

A causa de los relieves limitantes, el crecimiento urbano se hace en dirección Norte-Sur, constante que revelan todos los análisis espaciales, pero los barrios más antiguos, y por lo tanto los más centrales, presentan densidades más elevadas y se extienden en las pendientes hasta los límites de urbanización « aceptables », mientras que al Norte y al Sur continúa desarrollándose la conquista del espacio urbanizable (frentes pioneros). Una excepción notable es el barrio de Carcelén, al Norte, que fue construido casi en un solo bloque por el BEV.

Se puede también caracterizar a los barrios por las actividades que acogen, como aquellos en donde se concentran las industrias identificadas gracias a la localización de los establecimientos de la rama « actividades manufactureras » (figura 3).

Además de las dos grandes zonas industriales del Norte y del Sur, aparecen claramente otros sectores que corresponden a menudo a pequeñas entidades al Norte, en los flancos del Pichincha y al Este, en las proximidades de las vías que salen de la capital, en dirección de Nayón, Conocoto, y de los valles de Tumbaco y Los Chillos. Probablemente existe una estrecha relación entre estas implantaciones y las salidas de Quito, pues si bien en ciertos casos las carreteras han sido construidas sólo después de esa instalación, en otros han sido anteriores a ella.

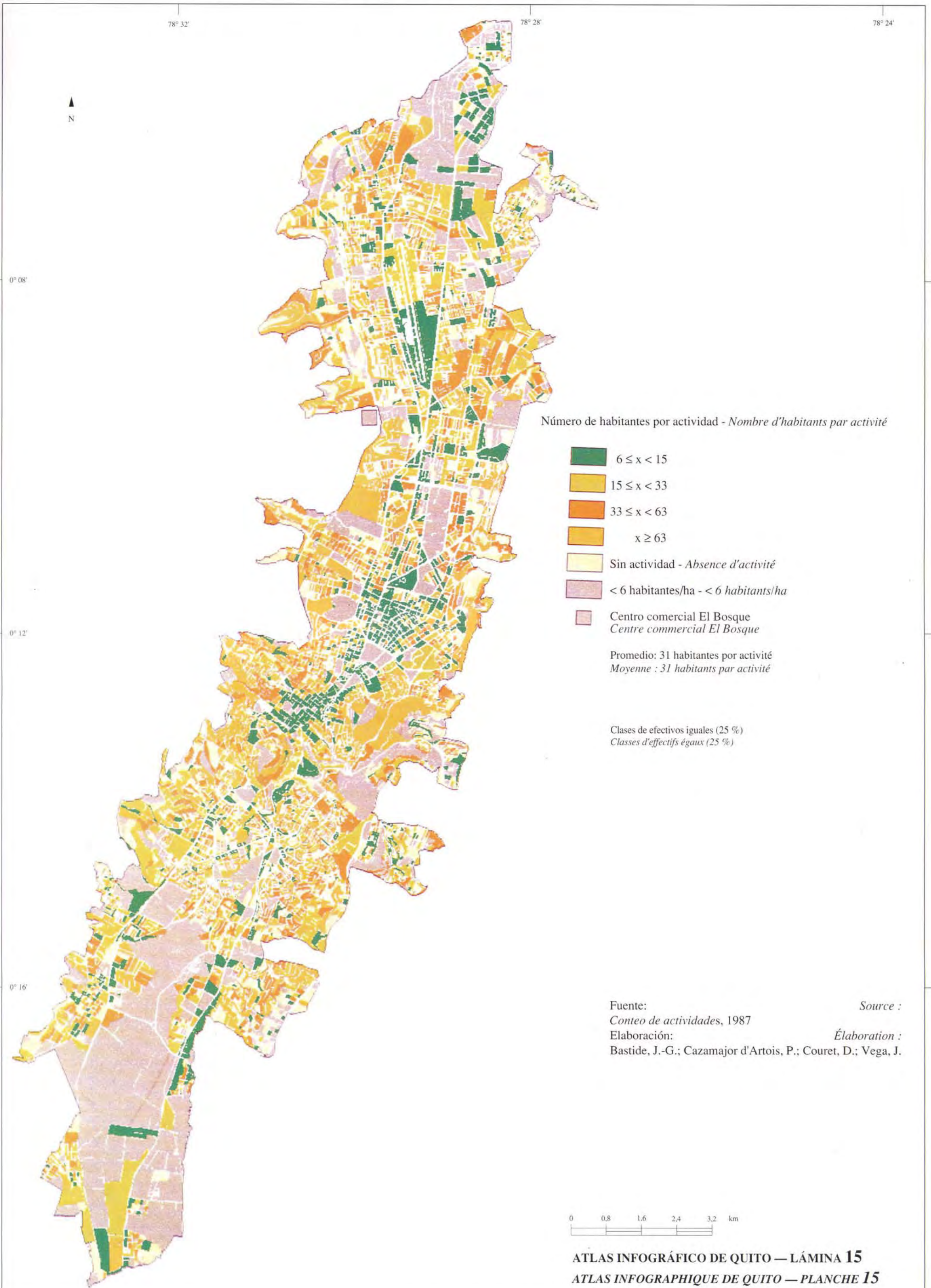
Alrededor del Panecillo, existe un sector en donde las actividades de manufactura son numerosas; se trata de una zona más antigua. Al pie del volcán Pichincha, existen sobre todo artesanos, mientras que al Este, la presencia del terminal del ferrocarril ha favorecido la instalación de grandes empresas (molinos, cervecerías...). El apogeo de esta zona industrial se sitúa alrededor de los años cincuenta; actualmente está en declinación: cierre o demolición de establecimientos reemplazados por lotizaciones. La vía férrea, que une a la capital con Guayaquil, principal puerto del país, está casi abandonada, aunque se habla regularmente de su rehabilitación.

Los demás barrios manufactureros acogen en general a una fuerte proporción de talleres. La ausencia de fábricas en la zona centro-Norte confirma una de las conclusiones que habíamos extraído de los dos documentos anteriores: se trata efectivamente de sectores habitados por las clases acomodadas de la población, así como del centro de negocios y de comercio.

Se pueden igualmente caracterizar otras partes de la ciudad: las densidades de comercios minoristas que se mantienen en la calle, incluyendo los mercados, ofrecen un ejemplo de ello. Su representación (figura 4) debe compararse con la de las densidades de las actividades (figura 1) que muestra la repartición del total de los establecimientos. En uno como en otro caso, las concentraciones de comerciantes que venden al aire libre o en los mercados están ligadas muy a menudo a fuertes densidades de población residente (figura 2).

Las diferencias entre los dos documentos provienen del hecho de que las actividades de la calle son, proporcionalmente, mucho más abundantes en el Centro Histórico. A partir de allí, se distribuyen mucho más rápidamente que el resto de establecimientos, decreciendo y en manchas de aceite hacia las extremidades norte y sur.

LA POBLACIÓN Y LAS ACTIVIDADES
LA POPULATION ET LES ACTIVITÉS



Seuls réapparaissent comme points forts certains secteurs isolés : au nord de Quito, Coto-collao, Rumiñahui, Andalucía, Iñaquito, et au sud, le secteur du Mercado Mayorista, tous marqués par un marché fixe. Ce document permet d'insister sur l'importance de ces derniers et, partant, de les relativiser par rapport au total des établissements. Une autre relation à mettre en évidence est la concentration que l'on observe dans le Centre Historique. Celle-ci est également due à la présence de plusieurs marchés, doublée dans ce cas, par leur extension dans les rues les avoisinant qui se transforment en lieu de commerce en plein air. L'animation commerciale est renforcée par l'étroitesse des voies et la lenteur de la circulation motorisée. Enfin, le secteur de La Magdalena-Villa Flora a tendance, pour les mêmes raisons, à se comporter comme une réplique, en plus petit, du Centre Historique. Ce phénomène avait déjà été observé lors de l'analyse des marchés et des foires (cf. planche n° 37).

Le cas du quartier Mariscal Sucre est différent. Il apparaît également comme un point fort, mais les marchés, mis à part celui de Santa Clara et ses environs immédiats situé à l'ouest du secteur, n'en sont pas la cause. De nombreux vendeurs de lunettes, de cigarettes, de bonbons, etc., se tiennent sur les avenues principales, à la sortie des bureaux et des administrations. Quant à l'avenue Amazonas, une des plus prestigieuses de Quito, les commerçants de souvenirs s'y pressent à l'affût des touristes.

En conclusion, les commerces de rue sont bien une des caractéristiques de ces quartiers : Centre Historique, Mariscal Sucre, Villa Flora-Magdalena et tous les endroits où il y a un marché. Leur absence est, a contrario, un indice d'éloignement des secteurs commerciaux ou touristiques de forte animation diurne.

L'image de la distribution des « portes fermées » (figure 5), très nombreuses au sud de la ville, met en évidence l'opposition nord-sud. Il s'agit, en général, de quartiers pauvres (cf. planches n° 38).

Une des questions que l'on se posait, à ce propos, était la suivante : faut-il y voir des locaux en attente et disponibles pour tout usage, afin d'en tirer des revenus supplémentaires, si la conjoncture le permet ? En effet, ces espaces sont actuellement en trop grande quantité et ne peuvent tous être actifs. En quelque sorte, ce serait alors une carte des « désirs frustrés » ou des « espoirs programmés ». Ou faut-il y voir des témoins d'activités antérieures abandonnées à la suite d'un déplacement d'une partie de la clientèle de l'ancienne Quito vers d'autres lieux d'implantation plus ouverts : attraction du nord, nouveaux lotissements, etc. ? Ce peut être une autre possibilité. À l'heure actuelle, ce point ne peut être éclairé plus précisément.

Les locaux dont l'activité n'a pu être déterminée peuvent être de différents types : postes vides à l'intérieur des marchés, boutiques n'ayant pas trouvé preneur dans les centres commerciaux, bâtiments en construction, échoppes fermées dont on n'a pu connaître la destination... Les enquêteurs faisaient leur travail en fin de matinée, ce qui correspond en général au maximum d'ouverture des magasins. Il est possible qu'un certain nombre d'établissements aient échappé au recensement à cause de ce biais.

Certaines omissions peuvent être facilement expliquées : le centre commercial El Bosque venait tout juste d'ouvrir et un grand nombre de magasins n'avaient pas encore trouvé preneur. D'autres, tel le CCNU, situé en bordure du parc de La Carolina, souffre d'une trop grande proximité du CCI, de Mi Comisariato et d'autres concentrations de commerces plus modernes ou plus dynamiques. Quant à El Espiral (quartier Mariscal Sucre), il possède un trop grand nombre de magasins en étages. De même que le CCNU, il montre de très nets signes d'inadaptation, se traduisant par des échoppes désertes. Un des grands problèmes d'El Espiral est d'essayer de fonctionner comme une rue marchande ; or, les gens répugnent à emprunter sa rampe en hélice, haute de plus de cinq étages et en outre ses boutiques demeurent cachées aux passants. Bien que présentant la même structure, El Caracol fait preuve d'un remarquable dynamisme ; il est vrai d'une part qu'il s'appuie sur le CCI et de l'autre qu'il possède une forte spécialisation dans la vente de vêtements. Son fonctionnement s'apparente ainsi à celui d'un grand magasin.

Plusieurs marchés présentent un certain nombre de postes inoccupés à cause du manque de lumière et du froid régnant dans les sections situées en sous-sol. C'est le cas par exemple de San Roque dans le Centre Historique, du Camal et de Los Andes, non loin du carrefour de Villa Flora. Enfin, au sud de la ville, le Mercado Mayorista (marché de gros) ouvert à la fin 1982, n'avait pas encore trouvé son plein essor.

Cette figure permet de poser également d'autres questions, l'image qu'elle donne de la ville n'étant pas celle que l'on a coutume de voir :

- Au nord de la ville, le petit nombre de locaux fermés est-il un indicateur du dynamisme commercial de ce secteur ? Cela reviendrait-il à dire que dès qu'un magasin est achevé dans cette zone, il trouve preneur ?
- Les tranches de population ayant des revenus élevés vivent en grande majorité au nord de Quito. Y a-t-il ici une relation de cause à effet avec le petit nombre de « portes fermées » ? Si oui, laquelle ?
- Au sud, par contre, ce sont les classes populaires qui sont les plus représentées. De l'observation de terrain, il résulte que, fréquemment, lorsqu'on édifie ou restaure une maison, un espace est réservé pour la création d'un local commercial. Or, il semble déjà y en avoir un grand nombre, la lecture de la carte montrant la totalité des activités connues le confirme (figure 1). Les « portes fermées » ne pourraient-elles être, dans ce cas, un indicateur complémentaire de caractérisation de ces quartiers ?
- La surabondance de « portes fermées » traduit-elle la nécessité de rechercher des revenus complémentaires ? Ce début d'interprétation permettrait d'expliquer leur présence, mais aussi de comprendre pourquoi elles apparaissent dans le Comité del Pueblo, au nord. L'hypothèse est que, dans les deux cas, on se trouve en présence de quartiers habités par des catégories sociales ayant de faibles revenus et pour qui l'espace est un capital à valoriser.

En conclusion, ces documents traduisent bien le contraste entre la Quito marchande et la Quito résidentielle. Ils singularisent notamment la périphérie de la capitale : quartiers sur les pentes, quartiers récents, fronts d'urbanisation... On retrouve en les analysant le rôle du site : principales concentrations d'activités de la capitale en terrains plats facilement urbanisables et les axes de communication qui viennent renforcer le phénomène.

Reapparaissent sólo, como puntos fuertes, algunos sectores aislados: en el Norte de Quito, Coto-collao, Rumiñahui, Andalucía e Iñaquito, y en el Sur, el sector del Mercado Mayorista, todos marcados por un mercado fijo. Este documento permite insistir en la importancia de estos últimos y, consecuentemente, relativizarlos con relación al total de establecimientos. Otra relación que debe destacarse es la concentración observada en el Centro Histórico. Esta se debe igualmente a la presencia de varios mercados, duplicada en este caso por su extensión en las calles vecinas que se transforman en lugar de comercio al aire libre. La animación mercantil es reforzada por la estrechez de las vías y la lentitud de la circulación motorizada. Finalmente, el sector de La Magdalena-Villa Flora tiende, por las mismas razones, a comportarse como una réplica en menor tamaño del Centro Histórico. Este fenómeno ya había sido observado al analizar los mercados y las ferias (ver lámina n° 37).

El caso del barrio Mariscal Sucre es diferente; se revela igualmente como un punto fuerte, pero los mercados (aparte del de Santa Clara y sus alrededores, situado al Oeste del barrio) no son la causa de ello. Numerosos vendedores de baratija, de cigarrillos, de caramelos, etc. se instalan en las avenidas principales, a la salida de las oficinas y de las administraciones. En cuanto a la avenida Amazonas, una de las más prestigiosas de Quito, los comerciantes de souvenirs se apiñan al acecho de los turistas.

En conclusión, los comerciantes de la calle son efectivamente una de las características de estos barrios (Centro Histórico, Mariscal Sucre, Villa-Flora-Magdalena) y de todos los lugares en donde hay un mercado. Su ausencia es, a la inversa, un índice de alejamiento de los sectores comerciales o turísticos de fuerte animación diurna.

La imagen de la distribución de las « puertas cerradas » (figura 5), muy numerosas al Sur de la ciudad, pone en evidencia la oposición Norte-Sur. Se trata, en general, de barrios pobres (ver lámina n° 38).

Una de las preguntas que nos planteábamos, a este propósito, era la siguiente: ¿se debe ver en esas « puertas cerradas » locales en espera y disponibles para todo uso, destinados a obtener ingresos complementarios si la coyuntura lo permite? En efecto, estos espacios son actualmente demasiado numerosos y no pueden estar todos activos. De cierta manera, sería entonces un mapa de los « deseos frustrados » o de las « esperanzas programadas ». ¿O son ellas acaso el testimonio de actividades anteriores abandonadas como consecuencia de un desplazamiento de una parte de la clientela de la antigua Quito hacia otros lugares de implantación más abiertos: atracción del Norte, nuevas lotizaciones, etc.? Actualmente, este punto no puede ser aclarado de manera más precisa.

Los locales cuya actividad no pudo ser determinada pueden ser de diferentes tipos: puestos vacíos al interior de los mercados, boutiques que no han sido arrendadas en los centros comerciales, edificios en construcción, puestos cerrados cuya destinación no pudimos conocer... Los encuestadores trabajaban a fines de la mañana, lo que corresponde en general al máximo de apertura de los almacenes. Es posible que cierta cantidad de establecimientos hayan escapado al censo a causa de este sesgo.

Algunas omisiones pueden explicarse fácilmente: el centro comercial El Bosque acababa de abrirse y gran número de almacenes no habían aún sido arrendados. El CCNU por ejemplo, situado al borde del parque de La Carolina, sufre de la proximidad del CCI, de Mi Comisariato y de otras concentraciones de comercios más modernos o más dinámicos. En cuanto a El Espiral (barrio Mariscal Sucre), posee un número demasiado grande de almacenes en pisos. Al igual que el CCNU, muestra claros signos de inadaptación que se traducen en almacenes desiertos. Uno de los grandes problemas de El Espiral es que pretende funcionar como una calle comercial, pero la gente se niega a caminar por su rampa en forma de helicoides, de más de cinco pisos de alto y además sus boutiques siguen estando ocultas a los transeúntes. Aunque presenta esa misma estructura, El Caracol demuestra un notable dinamismo. Es cierto por una parte que se apoya en el CCI y por otra que posee una fuerte especialización en la venta de ropa. Su funcionamiento se asemeja, así, al de un gran almacén.

Varios mercados presentan una cierta cantidad de puestos desocupados a causa de la falta de luz y del frío que reina en las secciones situadas en el subsuelo. Es el caso por ejemplo de San Roque en el Centro Histórico, del Camal y de Los Andes, no lejos del cruce de Villa Flora. Finalmente, al Sur de la ciudad, el Mercado Mayorista, abierto a fines de 1982, no había aún alcanzado su apogeo.

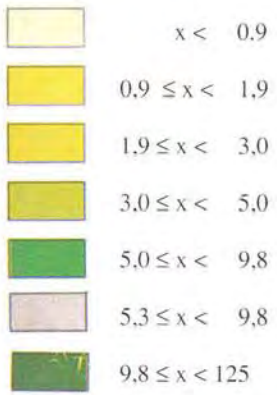
Esta figura permite plantear igualmente otras interrogantes, pues la imagen que proporciona de la ciudad no corresponde a la que estamos acostumbrados a ver:

- ¿Al Norte, es el reducido número de locales cerrados un indicador del dinamismo comercial de ese sector? ¿Significaría esto que, en esa zona, en cuanto un local está terminado, es inmediatamente ocupado por una actividad?
- Los grupos de población de ingresos elevados viven en su gran mayoría al Norte de Quito. ¿Hay en ello una relación de causa y efecto con el reducido número de « puertas cerradas »? Si es así, ¿cuál?
- Al Sur, en cambio, son las clases populares las más representadas. De la observación de campo resulta que, frecuentemente, cuando se edifica o se restaura una casa, se reserva un espacio para la creación de un local comercial. Ahora bien, parece existir ya un gran número de ellos, como lo confirma la lectura del mapa que representa la totalidad de las actividades conocidas (figura 1). ¿No podrían ser acaso las « puertas cerradas » un elemento adicional de caracterización de esos barrios?
- ¿La sobre-abundancia de « puertas cerradas » traduce acaso la necesidad de buscar ingresos complementarios? Este inicio de interpretación permitiría explicar su presencia, pero también comprender por qué aparecen en el Comité del Pueblo, al Norte. La hipótesis es que, en los dos casos, nos encontramos ante barrios habitados por clases sociales de bajos ingresos para quienes el espacio es un capital a valorizarse.

En conclusión, estos documentos traducen bien el contraste entre la Quito comercial y la Quito residencial. Caracterizan en especial a la periferia de la capital: barrios en pendientes, barrios recientes, frentes de urbanización... Al analizarlos, surge nuevamente el papel que juega el sitio: principales concentraciones de actividades en terrenos planos fácilmente urbanizables, y los ejes de comunicación que vienen a reforzar el fenómeno.

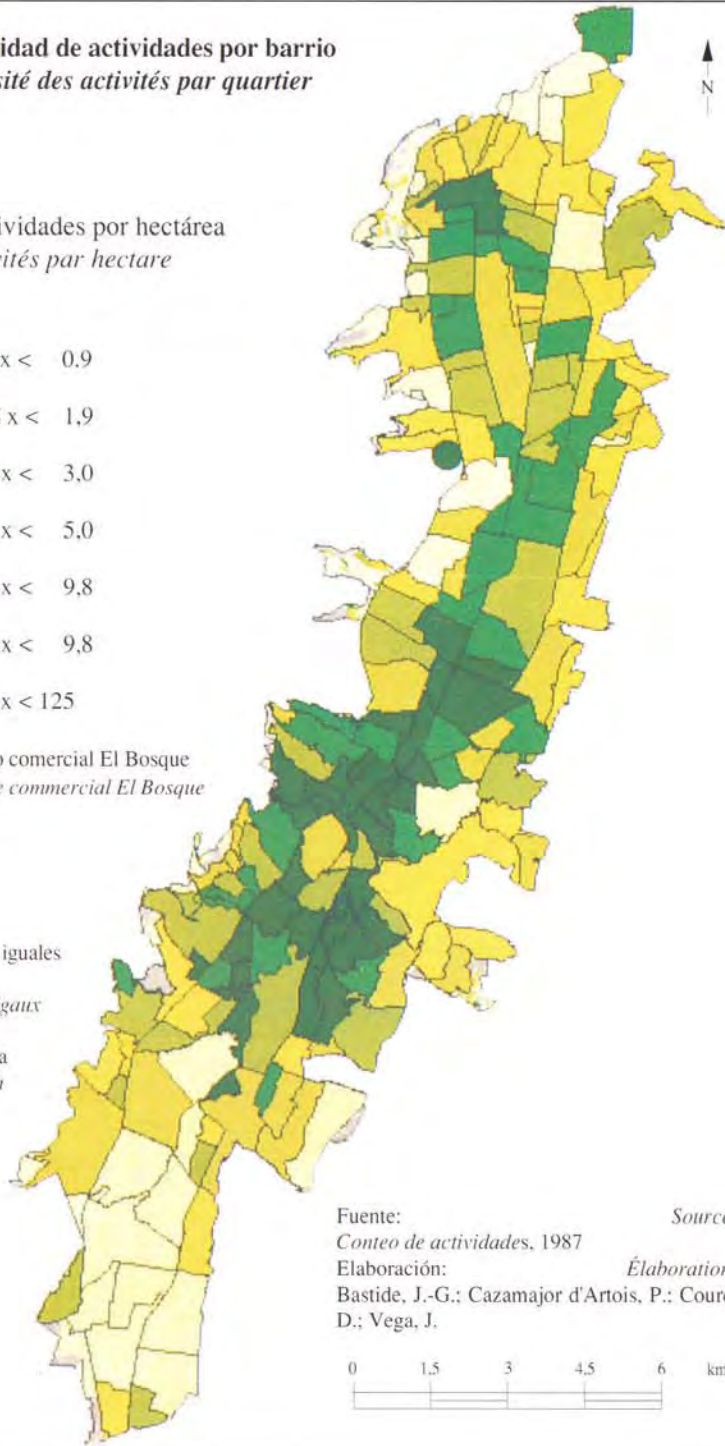
Figura 1 Densidad de actividades por barrio
Figure 1 Densité des activités par quartier

Número de actividades por hectárea
 Nombre d'activités par hectare



● Centro comercial El Bosque
 Centre commercial El Bosque

Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 8,5 x /ha
 Moyenne : 8,5 x/ha

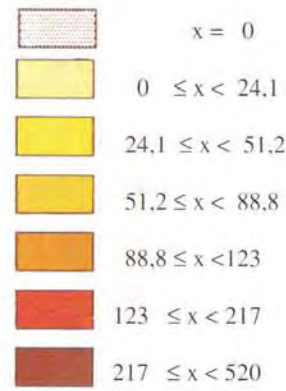


Fuente: *Source :*
 Censo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.; Vega, J.



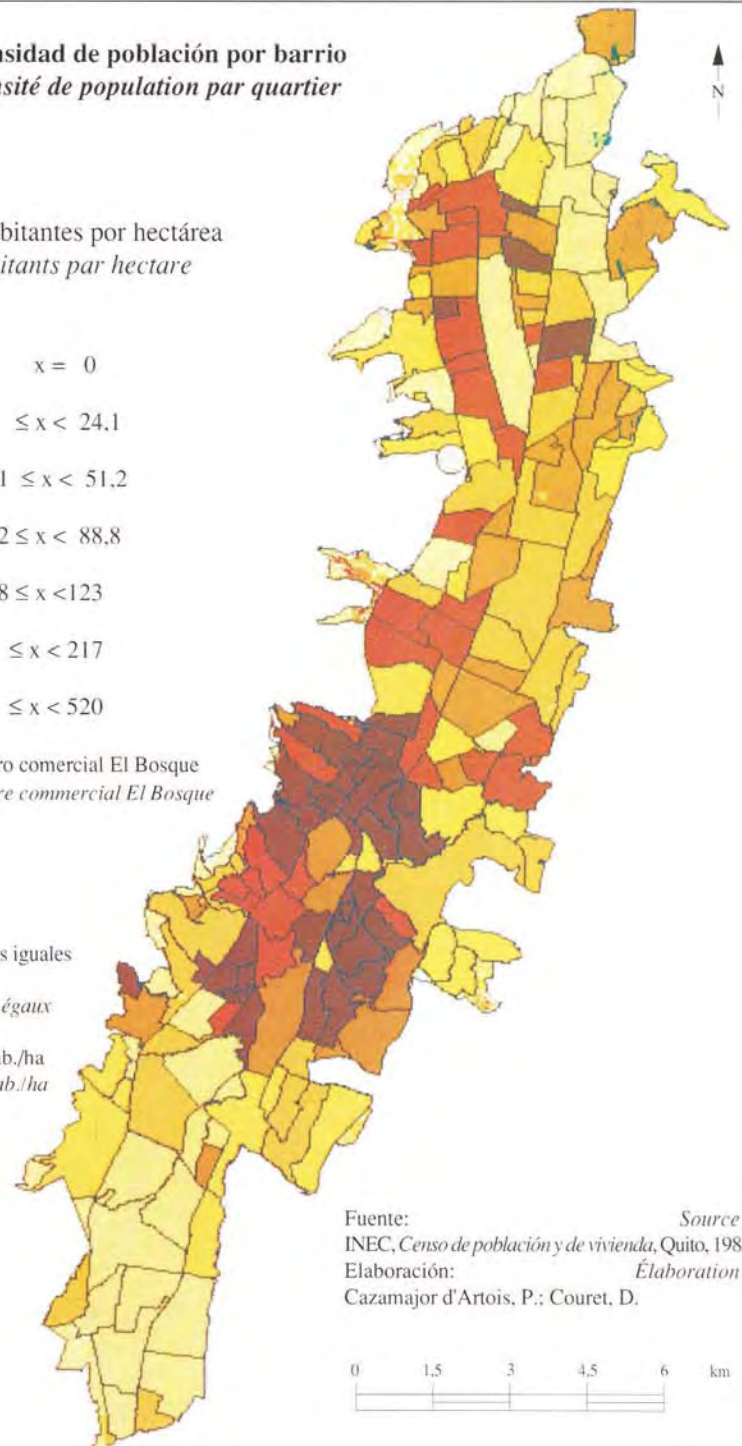
Figura 2 Densidad de población por barrio
Figure 2 Densité de population par quartier

Número de habitantes por hectárea
 Nombre d'habitants par hectare



● Centro comercial El Bosque
 Centre commercial El Bosque

Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 122 hab./ha
 Moyenne : 122 hab./ha

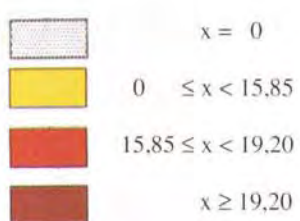


Fuente: *Source :*
 INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.



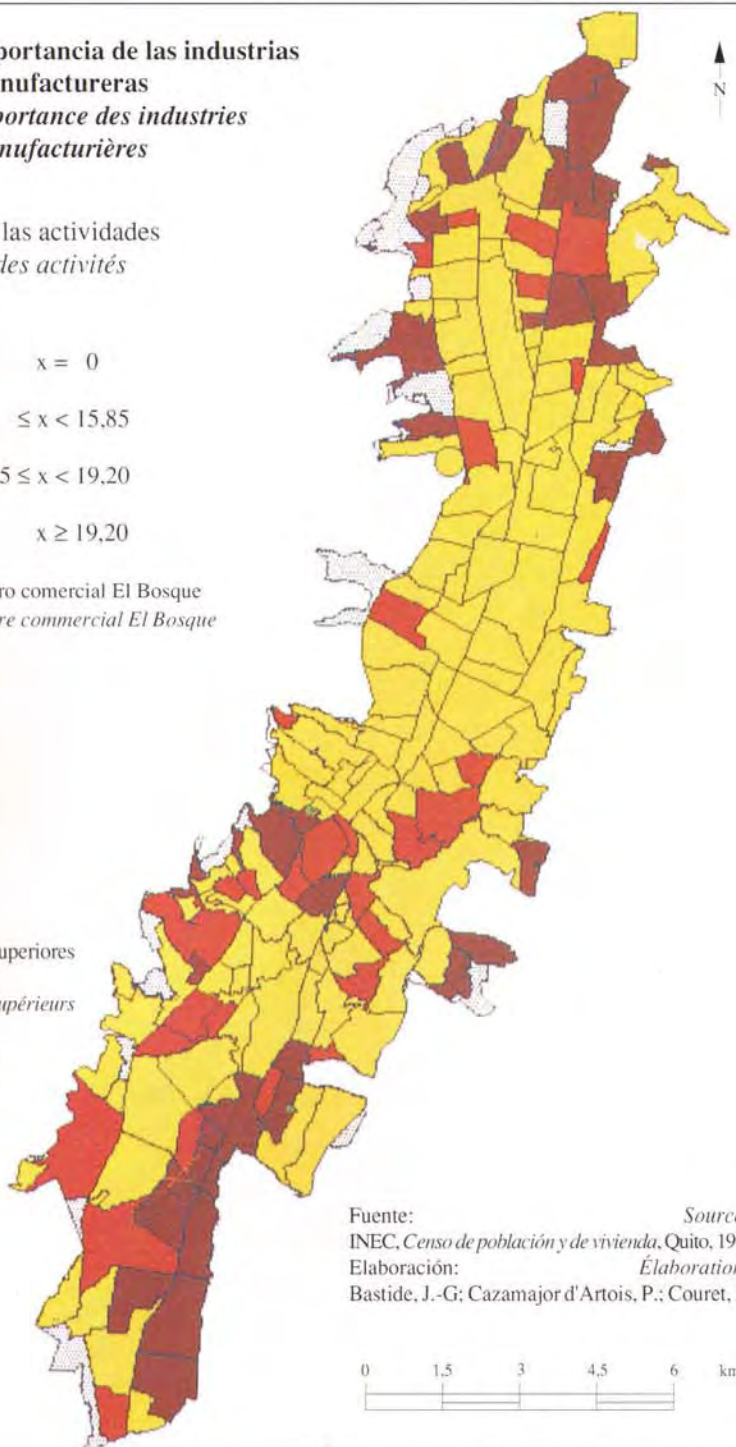
Figura 3 Importancia de las industrias manufactureras
Figure 3 Importance des industries manufacturières

Porcentaje de las actividades
 Pourcentage des activités



● Centro comercial El Bosque
 Centre commercial El Bosque

Los dos sextiles superiores al promedio
 Les deux sextiles supérieurs à la moyenne
 Promedio: 15 %
 Moyenne : 15 %

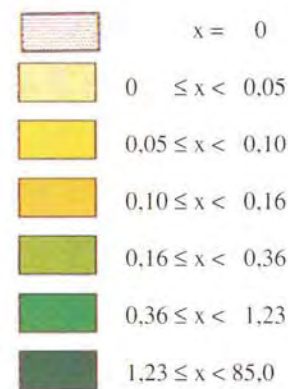


Fuente: *Source :*
 INEC, Censo de población y de vivienda, Quito, 1982
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.



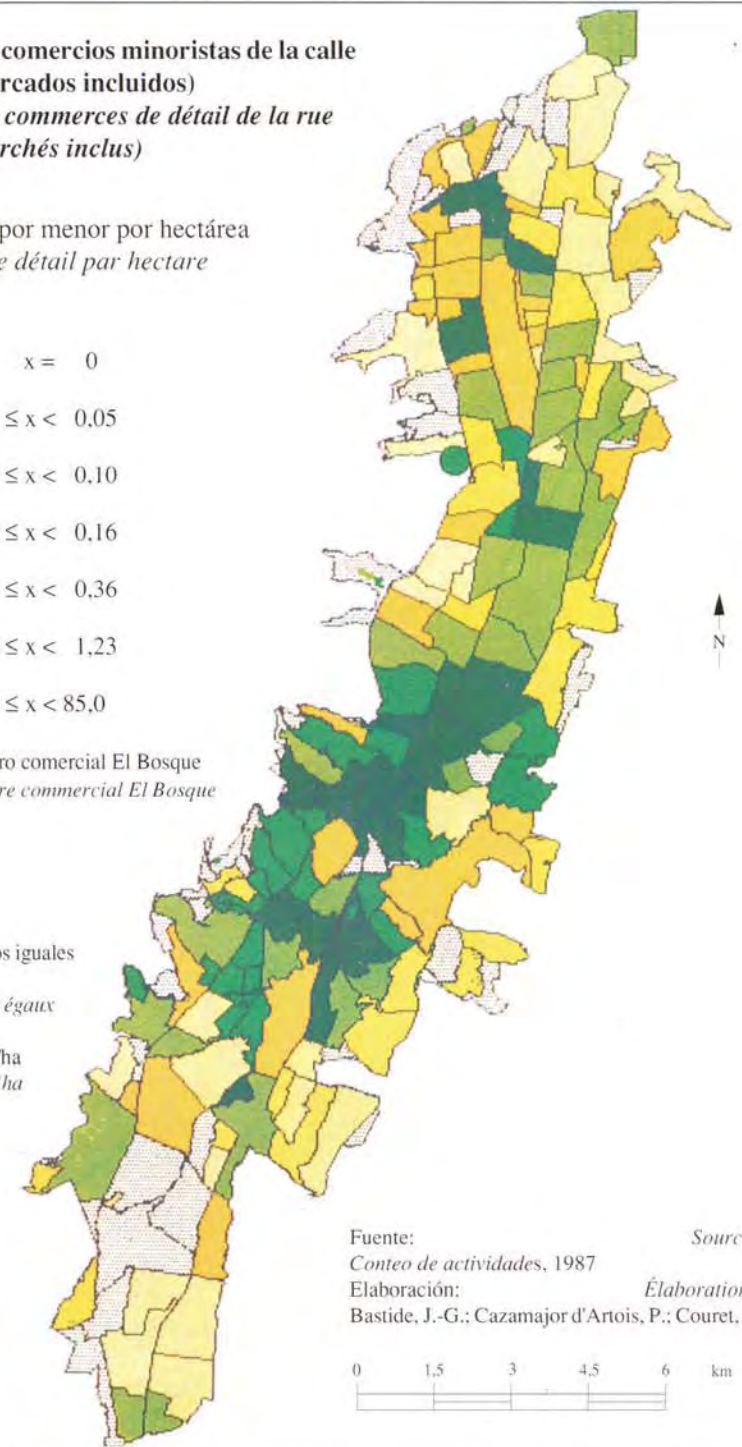
Figura 4 Los comercios minoristas de la calle (mercados incluidos)
Figure 4 Les commerces de détail de la rue (marchés inclus)

Comercios al por menor por hectárea
 Commerces de détail par hectare

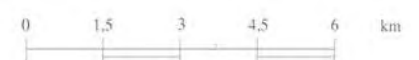


● Centro comercial El Bosque
 Centre commercial El Bosque

Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 2,8 x /ha
 Moyenne : 2,8 x /ha



Fuente: *Source :*
 Censo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.



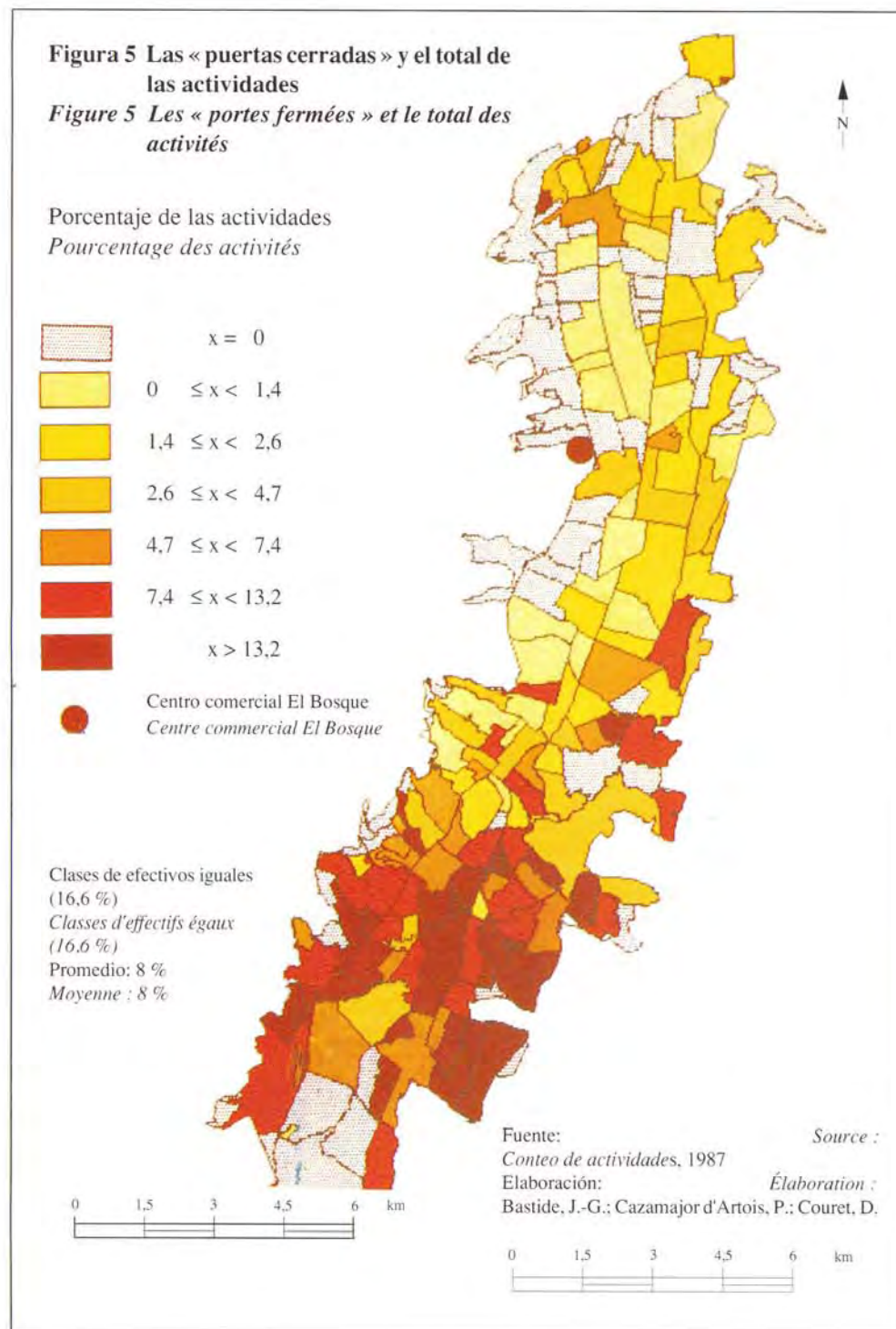
PERSPECTIVES

Pour répondre à toutes les questions que soulève la lecture de ces cartes, des enquêtes complémentaires seraient nécessaires. Cette planche permet ce constat et rend possible la poursuite d'éventuelles recherches dont l'utilité pour la bonne connaissance du fonctionnement de Quito est évidente.

Ce recensement cherche aussi cependant à répondre à d'autres questions :

- Ce type de travail exhaustif peut-il servir de base de sondage pour de futures recherches ayant les activités pour thème principal : un quartier, un axe, une branche, une sous-branche ?
- Ce comptage vaut-il la peine d'être réactualisé ? Si oui, à quel rythme ?...

L'Équateur, comme de nombreux pays de la région, se trouve dans un contexte de crise. Pour en mesurer l'impact sur le fonctionnement des activités, il serait nécessaire de réactualiser périodiquement cette représentation cartographique. Mais ne pourrait-on pas également s'en servir pour approfondir la connaissance de la distribution spatiale de certaines activités plus représentatives du fonctionnement de la vie quotidienne à Quito ? Notamment toutes celles qui ont trait au commerce et à son déplacement dans l'espace comme réponse à la croissance de la ville et à la crise : nouvelles stratégies de commercialisation, rapprochement de la clientèle, nécessité de faire un plus grand chiffre d'affaires car les bénéfices sont moindres. Les consommateurs ont, eux aussi, des besoins différents ; dans une ville où les distances s'accroissent, ils refusent de plus en plus de se déplacer comme avant. Les femmes travaillent plus fréquemment et, dans leur moments disponibles, elles vont faire leurs achats au plus près. N'est-on pas en face de nouveaux modèles de consommation en train de se faire jour ?



PERSPECTIVAS

Para responder a todas las interrogantes que plantea la lectura de estos mapas, serían necesarias encuestas complementarias. Esta lámina permite esta constatación y hace posible proseguir eventuales investigaciones, cuya utilidad para el mejor conocimiento del funcionamiento de Quito es evidente.

Este conteo busca sin embargo responder también a otras preguntas:

- ¿Puede este tipo de trabajo exhaustivo servir de base de muestreo para futuras investigaciones que tengan como tema principal las actividades: un barrio, un eje, una rama, una subrama?
- ¿Vale la pena reactualizar este conteo? Si así es, ¿con qué frecuencia?...

El Ecuador, como numerosos países de la región, se encuentra en un contexto de crisis. Para medir el impacto de ella en el funcionamiento de las actividades, sería necesario reactualizar periódicamente esta representación cartográfica. ¿Sin embargo, no podríamos igualmente utilizarla para profundizar el conocimiento de la distribución espacial de ciertas actividades más representativas del funcionamiento de la vida cotidiana en Quito? Pensamos en especial en todas aquellas relativas al comercio y a su desplazamiento en el espacio como respuesta al crecimiento de la ciudad y a la crisis: nuevas estrategias de comercialización, aproximación a la clientela, necesidad de aumentar el volumen de negocios pues los beneficios son mínimos. Lo consumidores tienen, ellos también, necesidades diferentes; en una ciudad en donde las distancias aumentan, se niegan cada vez más a desplazarse como antes. Las mujeres trabajan más frecuentemente y, en sus momentos libres, hacen sus compras lo más cerca posible.

modelos de consumo?

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACIÓN BIBLIOGRÁFICA

- ACHIG, L. (1988), *El proceso urbano de Quito*, Quito, Centro de Investigaciones CIUDAD, 107 p.
- ARMSTRONG, W.R., McGEE, T.G. (1985), Dépendance alimentaire et urbanisation, développement des ressources alimentaires. Les villes du Tiers Monde : théâtres d'accumulation, centres de diffusion, *Revue Tiers Monde*, t. XXVI, n° 104, p. 823-840.
- BROMLEY, R., BROMLEY, R.J., *Cambios en los días de feria en la Sierra Central del Ecuador durante el siglo XIX*, mimeographié.
- DUREAU, F. (1989), *Quito. Estadísticas de población y vivienda. 1987*, Quito, AIQ, 182 p.
- FARREL, G. (1983), *Los trabajadores autónomos de Quito*, Quito, ILDIS-IIE-PUCE, 64 p.
- GÓMEZ, N. (1980), *Quito y su desarrollo urbano*, Quito, Editorial Camino, 180 p.
- HARDY, J., DOS SANTOS, M. (1984), *Centro Histórico de Quito, preservación y desarrollo*, Quito, Museo del Banco Central del Ecuador, 131 p.
- LESSER, M. (1987), *Conflicto y poder en un barrio popular de Quito*, Quito, Editorial El Conejo, 93 p.
- LOOTVOET, B. (1988), *L'artisanat et le petit commerce dans l'économie ivoirienne. Eléments pour une analyse à partir de l'étude de quatre villes de l'intérieur (Agboville, Bouaké, Dimbokro, Katiola)*, Paris, Editions de l'ORSTOM, Coll. Études et Thèses, 417 p.
- MASSIAH, G., TRIBILLON, J.-F. (1987), *Villes en développement*, Paris, Cahiers libres, Editions la Découverte, 320 p.
- de MAXIMY, R. (1984), *Kinshasa, Ville en suspens... Dynamique de la croissance et problèmes d'urbanisme. Approche socio-politique*, Paris, Editions de l'ORSTOM, Coll. Travaux et Documents n° 176, 476 p.
- NOIN, D. et al. (1984), *Atlas des Parisiens*, Paris, Masson Editeur, 190 p.
- DE MIRAS, C. (1987), De l'accumulation de capital dans le secteur informel, *Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines*, vol. 23, n° 1, 1987, p. 49-74.
- OUDIN, X. (1985), *Les activités non structurées et l'emploi en Côte d'Ivoire. Définition et mesure*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Université de Rennes, 174 p.
- PAIN, M. (1984), *Kinshasa, la ville et la cité*, Paris, ORSTOM, coll. Mémoires n° 105, 267.
- RYDER, R. (1984), La evolución funcional de una ciudad andina: el caso del barrio Mariscal Sucre en Quito (1975-1981), Centro de Investigaciones CEDIG, *Documentos de Investigación*, n° 5, 1984, p. 45-58.
- TOURE, A. (1985), *Les petits métiers à Abidjan. L'imagination au secours de la « conjoncture »*, Paris, Karthala, 290 p.
- VÁSQUEZ, M. (1986), Notas para el estudio de la movilidad urbana de los sectores populares de Quito, Centro de Investigaciones CIUDAD, *Documentos de Investigación*, n° 17, 1986.

SOURCES ET LIMITES

- Recensement INEC, 1982 ;
- enquête sur les activités réalisée d'octobre 1986 à janvier 1987 par une équipe de dix enquêteurs encadrés par P. Cazamajor d'Artois et J. Rojas ;
- traitements statistiques de l'information effectués par J.-G. Bastide.

La population considérée étant celle de 1982, et les tiendas ayant été comptabilisées fin 1986 et début 1987, cela introduit, surtout en périphérie, une distorsion et un biais systématique évident (mais différent selon les secteurs) dont il est impossible de calculer l'ampleur et les variations, le recensement de 1990 n'étant pas encore disponible. Les évaluations démographiques de 1987 pour l'ensemble de Quito sont trop générales eu égard aux unités spatiales choisies. En effet, globalement, elles font état d'une croissance d'environ 20 % entre ces deux dates, mais on sait que certains quartiers centraux sont restés relativement stables tandis que d'autres étaient en pleine urbanisation en 1982, voire sont apparus depuis. Il faut donc avoir cela en l'esprit lors de la lecture de cette notice.

La tienda peut être définie comme étant le commerce le plus courant dans les quartiers de Quito. Il s'agit d'une sorte d'épicerie dont la fonction est d'approvisionner le voisinage en produits vivriers de base (pain, lait, riz, œufs, boissons, huile, sucre, conserves, quelques fruits et légumes, etc.) et de première utilité domestique (savon, allumettes, piles, mais aussi aspirine, etc.). Elle n'existe que par et pour le quartier dans lequel elle est insérée. Si le magasin prend un peu d'importance, on y trouvera également quelques alcools, de la mercerie, éventuellement des vêtements pour enfants ou de petits jouets, etc.

Il existe cependant des tiendas de toute taille (de 15 à 100 m² suivant les quartiers) mais n'atteignant jamais la grandeur d'une supérette, encore moins d'une « grande surface ». On les rencontre également autour des marchés, mais leur singularité essentielle quels qu'en soient la taille, les produits, la clientèle, c'est leur relative homogénéité. Il faut entendre par là une identité fonctionnelle de distribution rapprochée.

D'une zone à l'autre, et selon le lieu et l'ancienneté, leur dimension est donc très différente. Cependant, pour les parties de la ville consolidées depuis longtemps, on constate une certaine stabilité dans leurs dimensions et leur répartition. En quatre ans (1982-1986), le nombre des habitants ayant peu évolué, on peut penser que celui des tiendas dont chaque type de secteur a besoin pour son approvisionnement, est resté stationnaire. Dans les quartiers qui étaient en cours de densification, comme le Comité del Pueblo, ou certaines zones périphériques nouvelles ou en construction lors de l'enquête, on ne peut évidemment vérifier ce processus. Il s'agit, ici, d'observations faites sur le terrain et non des résultats de l'enquête.

Mais pourquoi ce choix des tiendas plutôt que d'autres types d'établissements ? Elles ont été sélectionnées pour leurs caractéristiques similaires et leur rôle socio-domestique (approvisionnement de détail), pour la singularité de leur implantation et pour l'importance de leur poids statistique. Elles sont un phénomène significatif et un instrument de représentation suffisant pour la différenciation des zones. En 1987, on en a comptabilisé 7 566 à Quito soit 14,2 % des 53 175 activités (sous branche 510, voir tableau 1, planche n° 15).

Quito en 1982 compte 6 900 îlots dont 4 311 abritent conjointement des résidents et des activités. Or, on rencontre au moins une, mais souvent plusieurs tiendas dans 2 700 pâtés de maisons, la moyenne se situant autour de trois épiceries.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Il faut faire une différence entre les quartiers de résidence conservant une certaine activité diurne et les quartiers d'emplois dont l'animation se fait principalement de jour. Afin de mesurer la place réelle des établissements par rapport aux consommateurs servis, il serait donc judicieux de les mettre aussi en relation avec la clientèle potentielle que sont les gens saisis aux heures ouvrables sur leur lieu de travail, mais on ne dispose pas de cette information.

Pour les zones résidentielles, le nombre des épiceries rencontré se réfère à la population du quartier y logeant ; il correspond au nombre de gens recensés à leur domicile. Cela est tout à fait cohérent car il s'agit d'un commerce de proximité : la tienda sert le plus souvent les gens en leur lieu de vie privée. Dans ce contexte, cette activité économique permet de caractériser d'une manière très particulière certains secteurs, ce qui en fait un indicateur de consolidation de l'urbanisation en périphérie et d'équipements de proximité dans toute la capitale.

Avoir choisi la répartition des magasins d'alimentation selon les densités de peuplement, est lié à un certain nombre d'observations de terrain qui permettent l'énoncé d'hypothèses de départ, étant entendu que pour les remarques qui suivent on exclut les espaces industriels et d'entrepôts :

- 1/ en général, ils se multiplient en fonction de l'importance de leur clientèle, mais cette affirmation doit être relativisée par la « qualité » des consommateurs auxquels ils s'adressent ;
- 2/ leur nombre augmente moins rapidement dans les parties de la ville habitées par les classes aisées, ce qui tendrait à en faire un révélateur de la ségrégation résidentielle ;
- 3/ c'est le premier commerce de détail à s'implanter dans les quartiers en construction, sur les fronts pionniers plus particulièrement ;
- 4/ leur rareté ou leur absence devrait être significative d'un autre type de clients et d'autres modèles de consommation.

Il importe donc d'en préciser les caractéristiques et la signification (voir densités de population, figure 2, planche n° 15 et planche n° 10).

Si l'hypothèse 2 se confirmait, les zones socialement privilégiées (sur lesquelles il existe, par ailleurs, de nombreuses données) devraient apparaître en creux. Dans le cadre de l'hypothèse 3 peut-on prétendre que :

FUENTES Y LÍMITES

- El censo INEC, 1982;
- la encuesta sobre las actividades que fue realizada, de octubre de 1986 a enero de 1987, por un equipo de encuestadores bajo la supervisión de P. Cazamajor d'Artois y J. Rojas;
- los procesamientos estadísticos de información efectuados por J.-G. Bastide.

La población considerada es la de 1982 y las tiendas fueron censadas a fines de 1986 e inicios de 1987, lo cual introduce, sobre todo en la periferia, una distorsión y un sesgo sistemático evidente (pero diferente según los sectores), cuyas amplitud y variaciones son imposibles de calcular, pues el censo de 1990 aún no está disponible. Las evaluaciones demográficas de 1987 para toda la ciudad son demasiado generales dadas las unidades espaciales escogidas. En efecto, reflejan globalmente un crecimiento de alrededor del 20 % entre esas dos fechas, pero se conoce que ciertos barrios centrales permanecieron relativamente estables mientras que otros estaban en plena urbanización en 1982, o incluso aparecieron después. Es por lo tanto necesario tener en cuenta este particular al leer la presente nota.

La tienda puede ser definida como el comercio más común en los barrios de Quito. Su función es la de abastecer a la vecindad con víveres básicos (pan, leche, arroz, huevos, bebidas, aceite, azúcar, conservas, algunas frutas y legumbres, etc.) y artículos domésticos de primera utilidad (jabón, fósforos, pilas, aunque también aspirinas, etc.). No existe sino por y para el barrio en el que se encuentra. Si adquiere alguna importancia, ofrece igualmente bebidas alcohólicas, mercería, eventualmente ropa para niños, pequeños juguetes, etc.

Existen sin embargo tiendas de todo tamaño (de 15 a 1.000 m² según los barrios) pero no alcanzan jamás la dimensión de un micro-mercado, y menos aún de un supermercado. Se sitúan igualmente alrededor de los mercados, pero su característica esencial, independientemente del tamaño, de los productos o de la clientela, es su relativa homogeneidad, definida como una semejante identidad funcional de distribución.

De una zona a otra, y según el lugar y la antigüedad, su dimensión es muy diferente. Sin embargo, en las partes de la ciudad consolidadas desde hace tiempo, se observa una cierta estabilidad en sus dimensiones y en su distribución. En cuatro años (1982-1986), como el incremento de la población ha sido limitado, se puede pensar que el número de tiendas que necesita cada sector para su abastecimiento se ha mantenido estacionario. En los barrios que estaban en proceso de densificación, como el Comité del Pueblo o ciertas zonas periféricas nuevas o en construcción al momento de la encuesta, no se puede evidentemente comprobar ese proceso. En esos casos, se trata de observaciones realizadas en el terreno y no de resultados de la encuesta.

Pero ¿por qué elegir las tiendas en lugar de otros tipos de comercio? La razón de tal opción fue su similitud de características y su rol socio-doméstico (abastecimiento al por menor), la singularidad de su implantación y la importancia de su peso estadístico. Son un fenómeno significativo y un instrumento adecuado de representación suficiente para la diferenciación de las diferentes zonas. En 1987, se contabilizaron 7.566 tiendas en Quito, lo que representa el 14,2 % de las 53.175 actividades (subrama 510, ver cuadro 1 de la lámina n° 15).

La capital cuenta en 1982 con 6.900 manzanas, de las cuales 4.311 acogen residentes y actividades. Ahora bien, en 2.700 manzanas, se encuentra por lo menos una tienda — pero frecuentemente varias — situándose el promedio en alrededor de 3.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Hay que distinguir los barrios residenciales, que conservan una cierta actividad diurna, de los barrios de empleos cuya animación se da principalmente durante el día. A fin de medir la posición real de los establecimientos con relación a los consumidores atendidos, sería conveniente relacionarlos también con la clientela potencial constituida por los habitantes tomados durante las horas hábiles en su lugar de trabajo. Lamentablemente, no se dispone de esa información.

En el caso de las zonas residenciales, el número de tiendas tiene relación con los residentes, con el número de personas censadas en su domicilio. Esto es totalmente coherente pues se trata de un comercio establecido en relación a la cercanía de la clientela que atiende casi siempre a los habitantes en su lugar de vida privada. En este contexto, las tiendas permiten caracterizar de una manera muy particular a algunos sectores, lo que las convierte en un indicador de consolidación de la urbanización en la periferia y de equipamientos de proximidad en toda la capital.

La elección de la distribución de tales comercios según las densidades de población proviene de diversas observaciones de terreno que permiten plantear hipótesis iniciales, de las cuales se excluyen los espacios industriales y las bodegas:

- 1/ Las tiendas se multiplican en general en función de la importancia de su clientela, pero esta afirmación tiene que ser relativizada por la « calidad » de los consumidores a quienes abastece.
- 2/ Su número aumenta menos rápidamente en las partes de la ciudad habitadas por las clases acomodadas, lo que tendería a transformarlas en un revelador de la segregación residencial.
- 3/ Es el primer comercio minorista en implantarse en los barrios en construcción, particularmente en los frentes pioneros.
- 4/ Su escasez o ausencia deberían ser significativas de otro tipo de clientes y de otros modelos de consumo.

Es importante entonces especificar sus características y su significación (ver densidades de población en la figura 2 de la lámina n° 15, y lámina n° 10).

Si se confirmara la hipótesis 2, las zonas socialmente privilegiadas (sobre las que existen por cierto numerosos datos) deberían aparecer vacías. En el marco de la hipótesis 3, se puede pretender que:

a/ l'évolution des formes de commercialisation et de distribution sont de bons indicateurs des processus d'urbanisation ?

b/ les tiendas sont des signes d'intégration à la ville ?

c/ elles sont des révélateurs de certains moments de l'urbanisation ?

Bref, les épiceries ont-elles une signification suffisamment précise et singulière pour servir d'indicateur d'urbanisation ? Si oui, quelle en est la valeur et quelles en sont les limites ? Dans ce cadre, on peut constater que les tiendas :

1/ sont l'expression visible des besoins les plus immédiats de la population, alimentaires, droguerie, objets de consommation courante, etc. ;

2/ mettent en évidence une dynamique micro-commerciale et de relation de voisinage, autre dimension de la vie urbaine que celle caractérisée par les fonctions de centralité et de zone d'emploi.

Si l'on s'agit de l'activité commerciale la plus rencontrée à Quito (14,2 % des établissements recensés), c'est aussi le premier magasin à s'installer sur les fronts pionniers : dès qu'un petit groupe de maisons est habité, l'une d'elles abrite ce commerce de proximité, ce qui fait dire que leur présence, à quelques exceptions près (ci-dessous) est, sur la périphérie de Quito, synonyme de début d'urbanisation. Évidemment, celle-ci achevée, leur rôle d'épicerie demeure, et leur prolifération va de pair avec l'accroissement de la population résidente, ce qui accentue leur signification urbanistique en les liant étroitement à l'ampleur de leur clientèle. Ce sont bien là les caractéristiques d'un bon indicateur.

En outre, l'image de la distribution des tiendas permet d'avoir sur la capitale un éclairage différent et complémentaire d'aspects plus spectaculaires tels que la centralité ou la spécialisation de quartiers (industrie, tourisme, centre des affaires...), ou de voies (rue Calama : restaurants ; avenue 10 de Agosto : magasins de pièces détachées...). Pour toutes ces raisons, on conçoit l'intérêt de leur représentation cartographique particulière.

ÉLABORATION

Plusieurs représentations ont été faites afin que les épiceries servent à mieux singulariser divers fonctionnements de la ville, ainsi qu'un certain visage journalier de l'espace urbain. Les modes de figuration sont les mêmes que ceux qui ont été exposés dans la planche n° 15.

L'élaboration des documents de cette planche reprend une démarche semblable à la précédente (voir planche n° 15) : classes d'effectifs égaux par quartiles pour la carte principale (îlots), par sextiles pour les autres figures (quartiers). La palette de couleurs est la même. Les secteurs et les pâtés de maisons ayant moins de six habitants à l'hectare, où les activités sont absentes ont été représentés en gris. Ce parti a été pris dans le but de faciliter les comparaisons à l'intérieur de ce dossier.

COMMENTAIRE

1. Distribution des tiendas

À Quito, la tienda est principalement un commerce de proximité qui participe directement de la vie de quartier. En général ouverte de 6 à 22 heures, elle est bien connue de ses clients : tout le monde sait ce que l'on peut y trouver. Par là même, il existe une véritable connivence entre le commerçant et sa clientèle ; on y va pour acheter entre autres des cigarettes à l'unité, ce qui est l'occasion d'échanger des nouvelles du secteur.

Si ce type de magasin d'alimentation reste permanent et, d'une certaine manière, indifférent aux changements de la société, il a presque disparu de certaines parties de la ville, aisées principalement : la fréquence des épiceries peut être ainsi révélatrice des zones dans lesquelles elles se trouvent et de la ségrégation socio-spatiale.

1.1. La carte principale (le poids des tiendas) établit le rapport qu'il y a entre les tiendas et le nombre des activités par îlot. De sa lecture on dégage l'impression que la ville se compose de trois enveloppes imbriquées.

a/ **Le noyau central**, du Centre Historique à l'aéroport, a des dominantes jaune et vert pâle, c'est-à-dire que les tiendas y sont apparemment peu présentes. À cela deux explications possibles : leur position relative est faible car les activités y sont très nombreuses (cf. figure 1, planche n° 15) les quartiers du centre-nord ont des densités de population moins fortes (cf. figure 2, planche n° 15) et leurs modèles de consommation, comme on le verra plus loin, différents.

b/ **Une première auréole** aux tonalités mélangées enveloppe cet ensemble ; le jaune et les différentes intensités de vert y forment une marqueterie dont les éléments ont le même poids. Cette couronne caractérise surtout les quartiers situés autour de l'aéroport (San Carlos, Rumiñahui, Kennedy...) et ceux du centre-sud (Villa Flora, Quito Sur...). Il s'agit principalement de lotissements construits par le BEV ; ils ne sont pas très anciens, Villa Flora a été construit juste après la publication du plan d'urbanisme de 1944 (cf. planche n° 39), mais ne font pas non plus partie des extensions les plus récentes. Cette distribution se retrouve en de nombreuses analyses, comme on peut le constater notamment dans le dossier consacré à l'étude cartographique de la population (cf. planches n° 10 à 13). Ces secteurs sont habités par des familles ayant des revenus moyens (cf. planche n° 12). Les tiendas, bien intégrées dans les circuits de distribution des produits de première nécessité, y sont relativement nombreuses. Elles viennent en complément des foires hebdomadaires, des marchés fixes et des supermarchés (cf. planche n° 37). Ces quartiers étant assez densément peuplés, des établissements de toutes sortes s'y sont installés en relativement grand nombre ; cela explique que ce type de boutiques, bien que fréquent, ne représente qu'un certain pourcentage des activités.

c/ **Une deuxième ceinture** d'îlots aux tons d'ensemble vert vif et vert foncé souligne les limites de la ville. Il s'agit des quartiers étroits sur les pentes et des larges fronts pionniers du nord et du sud. Cette périphérie a de faibles densités de population. En symbiose avec l'implantation des citadins dans ces nouveaux secteurs, les tiendas sont révélatrices des dynamiques de la ville en formation. En ce sens, elles sont des acteurs du déploiement social, car

a/ la evolución de las formas de comercialización y de distribución son buenos indicadores de los procesos de urbanización;

b/ las tiendas son signos de integración a la ciudad;

c/ tales comercios son reveladores de ciertos momentos de la urbanización.

En resumen, ¿tienen las tiendas una significación lo suficientemente precisa y singular como para servir de indicadores de urbanización? En caso afirmativo, ¿cuál es su valor y cuáles son sus límites? En este orden de ideas, se puede constatar que las tiendas:

1/ son la expresión visible de las necesidades más inmediatas de la población, en alimentos; medicamentos, artículos de consumo corriente, etc.;

2/ ponen en evidencia una dinámica micro-comercial de relación de vecindad, una dimensión de la vida urbana distinta a la caracterizada por las funciones de centralidad y de zonas de empleo.

Si se trata de la actividad comercial más frecuente en Quito (14,2 % de los establecimientos censados), es también el primer comercio en instalarse en los frentes pioneros. En cuanto un pequeño grupo de casas es habitado, se implanta una tienda en una de ellas, lo que nos lleva a afirmar que la existencia de estos establecimientos, con algunas excepciones (ver a continuación), es, en la periferia de Quito, sinónimo de inicio de urbanización. Evidentemente, una vez terminado este proceso, su función se mantiene y su proliferación va de la mano con el incremento de la población residente, lo cual acentúa su significación urbanística vinculándolos estrechamente con la amplitud de su clientela. Se trata efectivamente de las características de un buen indicador.

Además, la distribución de las tiendas permite tener una imagen de la capital diferente y complementaria con relación a la reflejada por aspectos más notorios como la centralidad o la especialización de los barrios (industria, turismo, centro de negocios...) o de las calles (Calama: restaurantes; avenida 10 de Agosto: almacenes de repuestos...). Todo lo expuesto justifica el interés de su representación cartográfica particular.

ELABORACIÓN

Se realizaron varias representaciones a fin de que las tiendas permitan singularizar mejor diversos funcionamientos de la ciudad, así como una cierta faz diaria del espacio urbano. Los modos de representación son los mismos que los expuestos en la lámina n° 15.

Para la elaboración de los documentos, se siguió el mismo procedimiento que en la lámina n° 15: clases de efectivos iguales por cuartiles en el mapa principal (manzanas) y por sextiles en las otras figuras (barrios). La paleta de colores es la misma. Los sectores y manzanas en donde no existen actividades y con menos de seis habitantes por hectárea fueron representados en gris. Se escogió esta opción a fin de facilitar la comparación entre las diferentes láminas de este tema.

COMENTARIO

1. Distribución de las tiendas

En Quito, la tienda es principalmente un comercio que participa directamente de la vida de barrio. En general, abierta de las 6 a las 22 horas, es bien conocida por sus clientes: todos saben lo que se puede comprar en ella. Por esa misma razón, existe una verdadera complicidad entre el comerciante y su clientela; se acude a ella para comprar entre otras cosas cigarrillos por unidad, lo que constituye la ocasión para intercambiar noticias del sector.

Aunque este tipo de comercio sigue siendo permanente y, de cierta manera, indiferente a los cambios de la sociedad, ha desaparecido prácticamente en ciertas partes de la ciudad, principalmente acomodadas. Así, la frecuencia de las tiendas puede ser reveladora de las diferentes zonas en las que se encuentran y de la segregación espacial.

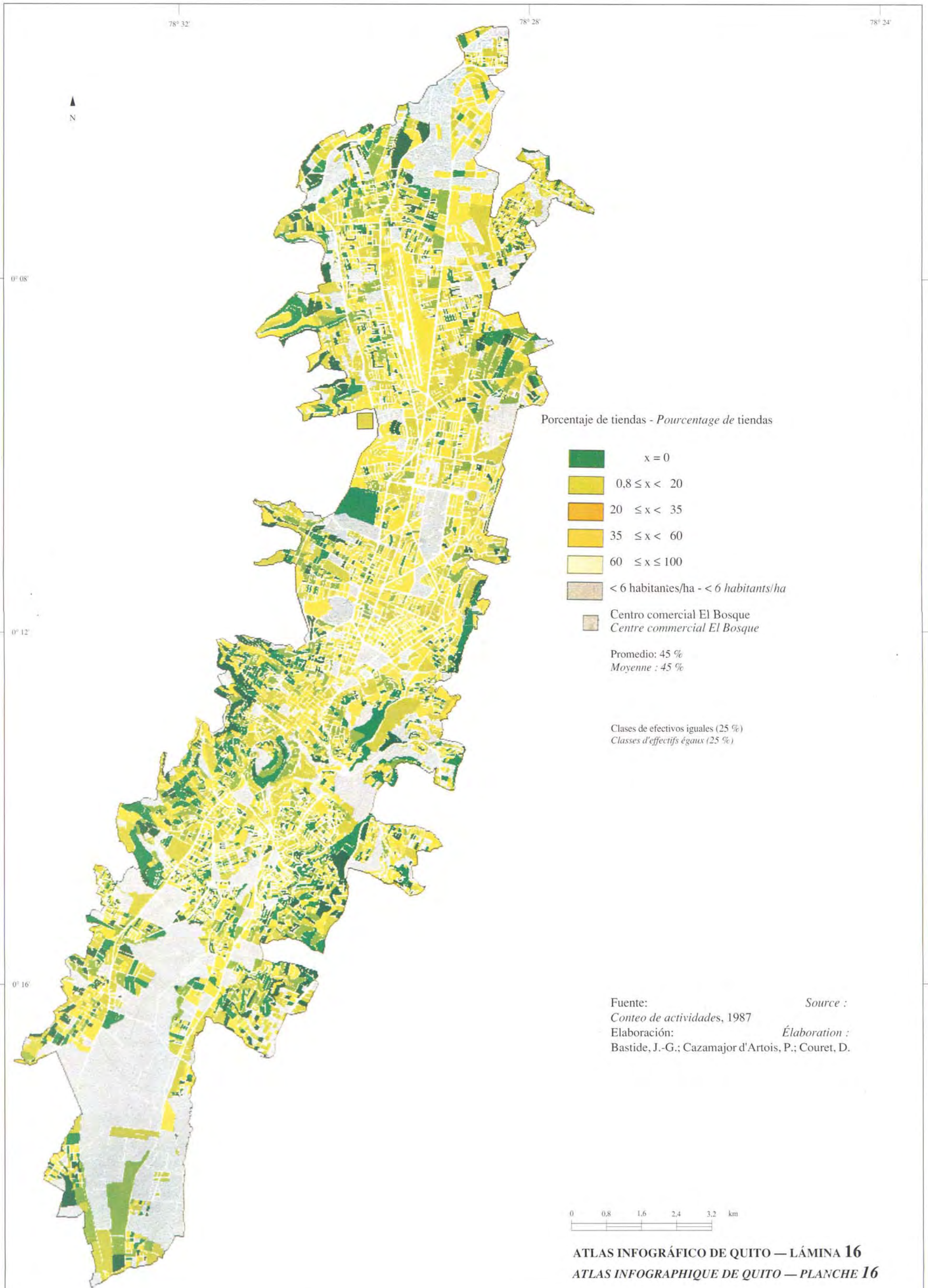
1.1. El mapa principal (peso de las tiendas) establece la relación existente entre las tiendas y el número de actividades por manzana. De su lectura se desprende la impresión de que la ciudad se compone de tres zonas situadas unas dentro de otras e imbricadas.

a/ **El núcleo central**, del Centro Histórico al aeropuerto, tiene dominantes de color amarillo y verde pálido, lo que significa que las tiendas son allí poco frecuentes. A ello dos explicaciones posibles: su posición relativa es débil pues las actividades son muy numerosas (ver figura 1, lámina n° 15); los barrios del centro-Norte tienen densidades de población más bajas (ver figura 2, lámina n° 15) y sus modelos de consumo, como lo veremos más adelante, son diferentes.

b/ **Una primera aureola** de tonalidades mezcladas envuelve a este conjunto; el amarillo y las diferentes intensidades de verde forman una especie de taracea cuyos elementos tienen el mismo peso. Esta corona caracteriza sobre todo a los barrios situados alrededor del aeropuerto (San Carlos, Rumiñahui, Kennedy...) y a los del centro-Sur (Villa Flora, Quito Sur...). Se trata principalmente de lotizaciones construidas por el BEV; no son muy antiguas, Villa Flora fue construida inmediatamente después de la publicación del plan de urbanismo de 1944 (ver lámina n° 39) pero no forma parte tampoco de las más recientes extensiones. Esta distribución se encuentra en varios análisis, como se puede constatar en especial en el dossier dedicado al estudio cartográfico de la población (ver láminas n° 10 a 13). Estos sectores están habitados por familias de ingresos medios (ver lámina n° 12). Las tiendas, bien integradas a los circuitos de distribución de los productos de primera necesidad, son relativamente numerosas. Constituyen un complemento de las ferias semanales, los mercados fijos y los supermercados (ver lámina n° 37). Tratándose de barrios densamente poblados, en ellos se han implantado establecimientos de toda clase en un número relativamente alto, lo que explica que las tiendas, aunque numerosas, no representan sino un cierto porcentaje de las actividades en general.

c/ **Un segundo cinturón** de manzanas de tonos de conjunto verde vivo y verde oscuro marca los límites de la ciudad. Se trata de los barrios estrechos en las pendientes y de los anchos frentes pioneros del Norte y del Sur. En esta periferia, las densidades de población son bajas. En simbiosis con la implantación de los citadinos en estos nuevos sectores, las tiendas son reveladoras de las dinámicas de la ciudad en formación. En este sentido, son actores de la

EL PESO DE LAS TIENDAS
LE POIDS DES TIENDAS



c'est une nécessité (entre autres) pour les habitants de s'alimenter, d'autant que les zones ayant une bonne infrastructure marchande sont éloignées. La présence de magasins d'alimentation à proximité des limites de la ville est donc un indicateur valable de l'urbanisation et de l'occupation d'un espace, quels que soient ses résidents et la densité du peuplement. Si la carte principale a tendance à généraliser les phénomènes et à mettre l'accent sur ce qui est le plus significatif, les documents qui l'accompagnent complètent et corrigent, éventuellement, cette première impression.

1.2. La figure 1 (densité d'implantation des tiendas) fait apparaître :

a/ une forte concentration d'épiceries autour du Centre Historique, de la Ferroviaria et de La Magdalena. La présence, attractive, dans ces trois secteurs, d'importantes foires et de deux des trois marchés de gros de la capitale, dont le rayonnement couvre l'ensemble de la ville, permet de comprendre cette localisation (cf. planche n° 37). Le Centre Historique surtout fonctionne comme un très grand marché ou centre commercial ; c'est un hypercentre pour les commerces de consommation courante. L'existence de ces commerces d'alimentation s'explique aussi par une clientèle diurne, attirée par les dits marchés, mais aussi par les lieux de travail (établissements, ministères, services...).

Toutefois, des densités plus faibles sont à observer non seulement en sa périphérie, ce qui est logique, mais aussi à l'intérieur de cet ensemble. Les trois causes principales en sont :

- l'inconstructibilité, le long du río Machángara, très encaissé, et sur le parc du Panecillo ;
- les secteurs réservés, aux forces armées principalement ;
- la voie ferrée le long de laquelle se sont installées des industries.

Cet ensemble de terrains, hormis quelques exceptions, forme un large corridor nord-sud.

b/ autres points de concentration de tiendas, mis à part ce noyau principal, qui sont :

- d'anciens villages rattrapés par Quito comme Cotocollao, ou des quartiers d'extensions récentes comme Carcelén et le Comité del Pueblo au nord, La Mena II (Tarqui) et La Concordia au sud ;
- les autres grands marchés fixes et leur nébuleuse commerciale.

La densité d'habitants du secteur de Santa Clara, par exemple, est presque la même (cf. figure 2, planche n° 15) que celle des quartiers avoisinants. Là n'est donc pas l'explication de la concentration des tiendas, mais dans la présence en son cœur d'un des marchés les mieux achalandés de la ville. Ce phénomène se répète de manière quasi identique en de nombreux endroits où les densités d'habitants n'ont que peu à voir avec cette dynamique, qu'elles amplifient tout au plus quand la population est forte. En revanche, et cela est cartographiquement très perceptible, l'importance du rayonnement du marché est presque toujours un facteur décisif dans le nombre des commerces attirés. Par exemple, le marché d'Iñaquito rassemble à lui seul 32 épiceries, tant à l'intérieur que sur le pourtour de son bâtiment.

c/ Si la présence des tiendas est révélatrice de certains aspects de l'urbanisation, leur absence ne l'est pas moins. Les quartiers présentant une densité de population faible (cf. figure 2, planche n° 15) et ne disposant pratiquement pas de ce commerce sont peu nombreux. Les plus notables sont Quito-Tenis, El Bosque ainsi que La Paz, El Batán et La Carolina. Ce sont deux ensembles du centre-nord, où vivent les classes aisées. Or, les habitants de ces quartiers possèdent en général des moyens de transport particuliers et disposent de réfrigérateurs. Ils préfèrent s'approvisionner dans les supermarchés où ils peuvent faire leurs achats par grandes quantités, ce que confirme bien la présence de grandes surfaces, situées le long des principales voies de communication et entourées de parkings (cf. planche n° 37). Ces secteurs ne forment pas la clientèle habituelle des tiendas, celles-ci en sont donc relativement absentes. Cette explication est confirmée par la planche n° 12 présentant les catégories socio-professionnelles.

1.3. La figure 2 (rapport population / tiendas) confirme le modèle de consommation différent du centre-nord (supermarchés), où les tiendas ne peuvent pas avoir la fonction qui est la leur dans l'ensemble de la ville. Discriminer les beaux quartiers grâce aux densités de commerces alimentaires c'est, premièrement, trouver un moyen de les localiser en tant que tels et, deuxièmement, confirmer l'hypothèse qu'à densité de population égale les secteurs de haut standing attirent moins ces magasins. Dans le centre de la ville, les épiceries se regroupent souvent à proximité des marchés fixes. Ce n'est qu'au nord et au sud qu'on les trouve en grand nombre par rapport à la moyenne : il s'agit souvent de secteurs pauvres, éloignés des autres chaînes de distribution que sont les marchés et les supermarchés.

Par conséquent, on peut prendre la densité d'épiceries par habitants comme un indicateur des processus d'urbanisation ou de ségrégation spatiale :

- beaucoup d'habitants par tienda (de 132 à 1 360) signifie : quartiers riches et autres habitudes de consommation (supermarchés) ;
- un nombre moyen d'habitants par magasin (de 96 à 131) correspond aux secteurs du Centre Historique (en partie) et à ceux, relativement anciens, habités par les classes moyennes ou élevées ; sont également concernées certaines zones d'emplois telles que les quartiers Mariscal Sucre et Villa Flora ;
- peu d'habitants par épicerie (moins de 95) singularise en général les quartiers périphériques, peu peuplés et souvent pauvres ; les commerces alimentaires y sont pionniers, et cela non seulement parce qu'ils suivent étroitement la demande sociale la plus immédiate, mais aussi parce qu'ils n'exigent pas d'autres investissements que la constitution d'un stock, qui peut être très faible, de produits de première nécessité ; en outre, dans les secteurs à fort peuplement et le plus souvent pauvres, ils sont le signe de stratégies de subsistance, révélateur d'acteurs sans moyens de capitalisation.

Cette situation s'accompagne d'effets pervers très difficiles à neutraliser et bien connus : micro-distribution, fragmentation extrême des produits de première nécessité, vendeurs ambulants sans patente. La conséquence en est un renchérissement des prix unitaires de chaque objet vendu. Une telle forme commerciale de diffusion est beaucoup plus onéreuse pour les consommateurs. C'est la population démunie qui en est victime car elle n'a pas d'alternative à moins de s'alimenter à crédit, mais pour une population qui ne peut que répondre au jour le jour au règlement de ses dépenses, le dégageant de numéraire ne sera pas facilité pour autant par des échéances repoussées ; néanmoins, les magasins d'alimentation pratiquent aussi la vente à tempérament. En revanche, les nantis (résidents d'autres quartiers) jouissent quant à eux d'un pouvoir d'achat qui leur permet des économies d'échelle : pratique des grandes surfaces plutôt que des tiendas. Cette absence de réelle alternative engendre un processus qui se nourrit de lui-même et accentue les

société, pues alimentarse es (entre otras) una necesidad de los habitantes, tanto más cuanto que las zonas que cuentan con una buena infraestructura comercial están alejadas. La presencia de comercios de viveres a proximidad de los límites de la ciudad es entonces un indicador válido de la urbanización y de la ocupación de un espacio, independientemente de sus residentes y de la densidad de población. Mientras el mapa principal tiende a generalizar los fenómenos y a poner énfasis en lo más significativo, los documentos que lo acompañan completan, y corrigen eventualmente, esa primera impresión.

1.2. La figura 1 (densidad de implantación de las tiendas) muestra:

a/ una fuerte concentración de tiendas alrededor del Centro Histórico, de la Ferroviaria y de la Magdalena. La atractiva presencia, en estos tres sectores, de importantes ferias y de dos de los tres mercados mayoristas de la capital, cuyo radio de influencia abarca toda la ciudad, explica esta localización (ver lámina n° 37); sobre todo el Centro Histórico funciona como un mercado muy grande o un centro comercial; es un hipercentro para los comercios de consumo corriente. La existencia de las tiendas se explica también por una importante clientela diurna atraída por dichos mercados, aunque también por los lugares de trabajo (almacenes, ministerios, servicios...).

Sin embargo, las densidades más bajas se observan no solamente en su periferia, lo cual es lógico, sino también al interior del conjunto, siendo las principales causas:

- la imposibilidad de construir a lo largo del río Machángara, muy encañonado, y en el parque del Panecillo;
 - los sectores reservados, a las fuerzas armadas principalmente;
 - la línea del ferrocarril, a lo largo de la cual se han instalado algunas industrias.
- Este conjunto de terrenos, con algunas excepciones, forman un ancho corredor que va de Norte a Sur.

b/ otros puntos de concentración de tiendas que son:

- antiguos pueblos atrapados por Quito como Cotocollao, o barrios de extensiones recientes como Carcelén y el Comité del Pueblo al Norte, La Mena II (Tarqui) y La Concordia al Sur;
- los otros grandes mercados fijos y su área comercial circundante.

La densidad de habitantes del sector de Santa Clara, por ejemplo, es casi la misma (ver figura 2, lámina n° 15) que la de los barrios colindantes; esa no es entonces la explicación de la concentración de las tiendas, sino la presencia en su núcleo de uno de los mercados mejor surtidos de la ciudad. Este fenómeno se repite de manera casi idéntica en numerosos lugares en donde las densidades de habitantes poco tienen que ver con esta dinámica, máximo la amplifican cuando la población es elevada. En cambio, y ello es cartográficamente muy perceptible, la importancia del mercado es casi siempre un factor decisivo en la multiplicación de tiendas atraídas. Por ejemplo, el solo mercado de Iñaquito reúne 32 tiendas, tanto al interior como alrededor de su estructura.

c/ Si bien la presencia de tiendas es reveladora de ciertos aspectos de la urbanización, su ausencia no lo es menos. Los barrios que presentan una baja densidad de población (ver figura 2, lámina n° 15) y no disponen prácticamente de ese tipo de comercio son pocos, siendo los más notables el Quito-Tenis, El Bosque, así como La Paz, El Batán y La Carolina. Son dos conjuntos del centro-norte en donde viven las clases acomodadas. Ahora bien, los habitantes de esos barrios poseen en general medios particulares de transporte y disponen de refrigeradoras. Prefieren abastecerse en los supermercados en donde pueden hacer sus compras en grandes cantidades, lo que es confirmado por la presencia de supermercados, situados a lo largo de las principales vías de comunicación y rodeados de parqueaderos (ver lámina n° 37). Como la clientela habitual de las tiendas no proviene de esos sectores, dichos comercios están relativamente ausentes, situación por cierto confirmada por la lámina n° 12 que presenta las categorías socio-profesionales.

1.3. La figura 2 (relación población / tiendas) confirma el diferente modelo de consumo del centro-norte (supermercados), en donde las tiendas no pueden tener la misma función que en el conjunto de la ciudad. Distinguir los barrios ricos en base a las densidades de tiendas, es, primeramente, encontrar un medio de localizarlos como tales y, en segundo término, confirmar la hipótesis de que, a igual densidad de población, los sectores de clase alta atraen menos este tipo de comercios. En el centro de la ciudad, las tiendas se concentran a menudo cerca de los mercados fijos. Sólo en el Norte y el Sur se las encuentra en gran número con relación al promedio: se trata frecuentemente de sectores pobres, alejados de las otras cadenas de distribución (mercados y supermercados).

Consecuentemente, se puede tomar la densidad de tiendas por habitantes como un índice de los procesos de urbanización o de segregación espacial:

- numerosos habitantes por tienda (de 132 a 1.360) significa barrios ricos y otros hábitos de consumo (supermercados);
- un número mediano de habitantes por tienda (de 96 a 131) corresponde a los sectores del Centro Histórico (en parte) y a aquellos, relativamente antiguos, habitados por las clases medias o altas; es el caso igualmente de algunas zonas de empleos como los barrios Mariscal Sucre y Villa Flora;
- pocos habitantes por tienda (menos de 95), caracterizan en general a los barrios periféricos, poco poblados y a menudo pobres; los comercios alimentarios son allí pioneros, y ello no sólo porque siguen de cerca la demanda social más inmediata, sino también porque no exigen más inversión que la constitución de un stock, que puede ser muy reducido, de productos de primera necesidad; además, en los sectores densamente poblados y casi siempre pobres, son el signo de estrategias de subsistencia, revelador de actores sin medios de capitalización.

Esta situación se acompaña de efectos negativos muy difíciles de neutralizar y bien conocidos: micro-distribución, fragmentación extrema de los productos de primera necesidad, vendedores ambulantes sin patente. La consecuencia de ello es el encarecimiento de los precios unitarios de cada objeto vendido. Tal forma comercial es mucho más costosa para los consumidores y es la población desposeída la víctima de ello pues no tiene alternativa a menos que se alimente a crédito, pero, tratándose de una población que no puede cancelar sino día a día sus gastos, la obtención de dinero en efectivo no se verá facilitada por plazos de pago más largos; sin embargo, los almacenes de comestibles también fían. Mientras tanto, los ricos (residentes en otros barrios) gozan por su parte de un poder adquisitivo que les permite ahorrar al acudir a los supermercados más que a las tiendas. Esta falta de una real alternativa engendra un proceso que se auto-alimenta y acentúa las desigualdades sociales, reforzando su expresión espacial y

Figura 1 Densidad de implantación de las tiendas
Figure 1 Densité d'implantation des tiendas

Número de tiendas por hectárea
 Nombre de tiendas par hectare



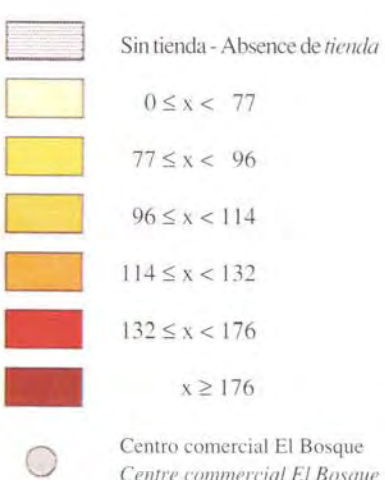
Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 1,1 x/ha
 Moyenne : 1,1 x/ha

Fuente: *Source :*
 Conteo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

0 1,5 3 4,5 6 km

Figura 2 Relación población / tienda
Figure 2 Rapport population / tienda

Número de habitantes por tienda
 Nombre d'habitants par tienda



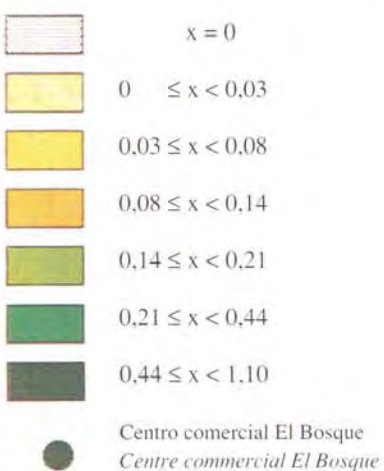
Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 137 hab./tienda
 Moyenne : 137 hab./tienda

Fuente: *Source :*
 Conteo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

0 1,5 3 4,5 6 km

Figura 3 Densidad de implantación de los bazares-papelerías
Figure 3 Densité d'implantation des bazars-papeteries

Número de bazares-papelerías por hectárea
 Nombre de bazars-papeteries par hectare



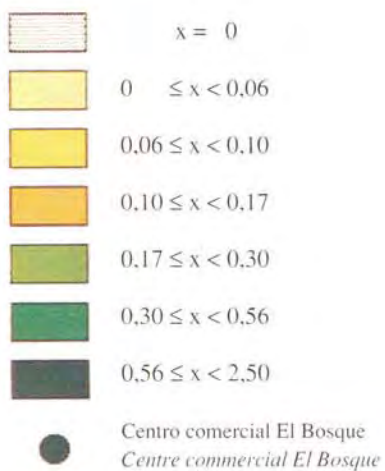
Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 0,45 x/ha
 Moyenne : 0,45 x/ha

Fuente: *Source :*
 Conteo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

0 1,5 3 4,5 6 km

Figura 4 Densidad de implantación de los servicios a particulares
Figure 4 Densité d'implantation des services aux particuliers

Número de servicios por hectárea
 Nombre de services par hectare



Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 0,3 x/ha
 Moyenne : 0,3 x/ha

Fuente: *Source :*
 Conteo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

0 1,5 3 4,5 6 km

disparités sociales, renforçant leur expression spatiale et ségrégative. La présence des marchés influe aussi beaucoup sur le nombre des épiceries, mais on sait bien qu'alors la clientèle n'est pas liée à l'importance de la population résidente du quartier, mais à la population passante.

2. Distribution des bazars-papeteries et des services aux particuliers

2.1. La figure 3 (densité d'implantation des bazars-papeteries) montre la localisation de ces commerces (sous-branche 515, voir tableau 1, planche n° 15). Il s'agit de magasins de quartier caractéristiques, où l'on vend des vêtements, des articles de fantaisie et de la papeterie ; leur implantation, complémentaire de celle des tiendas, se distribue de la même façon. S'agissant d'activités dont la nécessité est un peu moins forte, ils complètent l'infrastructure commerciale des secteurs où ils se trouvent. Toutefois, leur répartition est plus diffuse et ils ont tendance à se regrouper à proximité des écoles et des administrations. Si l'implantation des commerces à dominante alimentaire sont le fait de l'urbanisation au cours de l'étape pionnière d'un quartier, les bazars-papeteries sont, eux, significatifs de l'étape suivante. Ils s'installent une fois que celui-ci s'est consolidé et fortement densifié. Les produits vendus dans ce type de magasins sont de consommation moins vitale ; cependant, on peut estimer que les habitants y recourent périodiquement et que les biens qu'ils offrent conviennent aux mêmes catégories de la population. Leur distribution, en se rapprochant de celle des épiceries, confirme donc clairement ces dernières comme indicateur de l'urbanisation et de la ségrégation sociale.

2.2. La figure 4 (densité d'implantation des services aux particuliers) correspond, dans ce raisonnement, à une troisième étape de consolidation et de spécialisation dans la vie des quartiers. Les professions libérales seraient, selon une telle approche, significatives d'une quatrième étape. Néanmoins, il y a de nombreux paliers de transition ; les envisager permet de nuancer ce que peuvent avoir de schématique ces déductions. Les services aux particuliers regroupent principalement les coiffeurs, teinturiers et photographes (sous-branche 808, voir tableau 1, planche n° 15). Leur présence est importante dans les secteurs de forte densité de population mais aussi dans les quartiers riches du centre nord, dans la partie la mieux desservie par la voirie. Ils correspondent à une amélioration de la vie citadine par diversification de la consommation dont le caractère urbain confirme le phénomène progressif d'intégration des quartiers, leur consolidation et la transformation des us de leurs habitants. Les lois de la distribution (concurrence) font que les supermarchés neutralisent pratiquement tous les détaillants de certains produits, surtout alimentaires (à l'exception de ceux de luxe), mais en suscitent d'autres, notamment ceux des services aux particuliers (teinturiers, coiffeurs...). C'est ici le cas.

L'avenue González Suárez, El Batán à l'est, et Quito Tennis, El Bosque à proximité du Pichincha, sont les secteurs les plus élégants de la capitale. Ils se situent de part et d'autre du nouveau centre des affaires. En quelque sorte, la zone centre-nord se divise en trois ensembles géographiquement parallèles : deux résidentiels sur les pentes, à l'ouest et à l'est, encadrant une large bande de terrains située entre les avenues América et 12 de Octubre puis 6 de Diciembre, orientée nord-sud et ayant peu de reliefs. Cette portion de la ville tend à concentrer les fonctions de décision et une grande partie des commerces de luxe de la capitale. C'est la partie bien circulante, bien servie par les axes porteurs : elle concentre aussi les services aux particuliers. Traditionnellement, ces derniers étaient assurés à la maison par des domestiques ; aujourd'hui ce sont des commerces spécialisés qui assurent le confort des gens d'un certain revenu.

Cartographier l'implantation des épiceries c'est attirer l'attention sur d'autres parties de la capitale et montrer une Quito très présente mais moins remarquable. Pourtant, cette portion de la ville, tant par son poids démographique que par son existence économique est appelée à imposer dans un avenir proche qu'on la prenne en considération dans la politique urbaine si l'on veut éviter des risques majeurs de dysfonctionnement perturbateurs d'une bonne gestion municipale et du district.

En conclusion, le recensement et la localisation des commerces de détail dont on vient de préciser les significations socio-spatiales, singulièrement celle du couple **tienda / population résidente**, apparaissent comme un indicateur pertinent de la distribution du peuplement urbain. En l'absence de recensement récent dans les quartiers en voie de consolidation, c'est l'indicateur de densité dont nous pouvons disposer le plus aisément.

PERSPECTIVES

Au moment de l'enquête, les secteurs qui étaient situés plus au sud que le quartier de La Mena II (Tarqui) avaient des densités de population ne dépassant que très rarement 51 habitants à l'hectare (cf. figure 2, planche n° 15). À l'heure actuelle (fin novembre 1991), la construction de l'urbanisation de Solanda et des terrains situés à proximité, ainsi que la densification du quartier Lucha de los Pobres au sud-est, ont changé cette image. Cette dernière évoluera encore plus rapidement quand se réaliseront les projets de la Municipalité sur les vastes terrains récemment acquis au sud de la capitale : elle souhaite y développer un pôle urbain, Quitumbe, destiné à rééquilibrer vers le sud la croissance urbaine. Il sera intéressant, à terme, de vérifier la pertinence de l'indicateur **tiendas**, d'en reprendre l'analyse critique si cela s'avère utile.

Des observations complémentaires permettraient probablement de mettre en évidence un seuil minimal au-delà duquel il y a nécessairement une tienda pour x maisons habitées. La taille de l'établissement et la qualité des marchandises sont aussi deux indicateurs importants et intéressants qui pourraient être établis par des enquêtes. Par ailleurs, la concentration de la distribution de produits alimentaires par les grandes surfaces est à mettre en relation avec la diffusion de nouveaux modes de consommation.

On sait bien que la ville est l'œuvre de tous ses acteurs. Cependant, on a tendance à négliger le poids conjugué de certains d'entre eux parmi les plus infimes, les petits boutiquiers. Les tiendas, révélatrices de l'usage de l'espace, témoins de toute implantation humaine en ville et surtout dans les quartiers pionniers, devraient permettre d'éviter cet « oubli ».

segregativa. La presencia de los mercados influye también en gran medida en el número de tiendas, pero se conoce que en esos casos la clientela no está ligada a la importancia de la población residente, sino a la población transeúnte.

2. Distribución de los bazares-papelerías y de los servicios a particulares

2.1. La figura 3 (densidad de implantación de los bazares-papelerías) muestra la localización de estos comercios (subrama 515, ver cuadro 1, lámina n° 15). Se trata de almacenes de barrio característicos, en donde se vende ropa, artículos de fantasía y de papelería. Su implantación, complementaria a la de las tiendas, se distribuye de la misma manera. Tratándose de actividades cuya necesidad es un tanto menos fuerte, completan la infraestructura comercial de los sectores en donde se encuentran. Sin embargo, su repartición es más difusa y tienen tendencia a agruparse a proximidad de las escuelas y administraciones. Mientras la implantación de los comercios de dominante alimentaria marcan la etapa pionera de la urbanización de un barrio, los bazares-papelerías son, por su parte, significativos de la siguiente etapa. Se instalan una vez que el barrio se ha consolidado y ha alcanzado una importante densidad de población. Aunque los productos vendidos en este tipo de almacenes son de consumo menos vital, se puede estimar que los habitantes recurren a ellos periódicamente y que los bienes que ofrecen satisfacen a las mismas categorías de población. Su distribución, al acercarse a la de las tiendas, confirma claramente la calidad de estas últimas de indicador de la urbanización y de la segregación social.

2.2. La figura 4 (densidad de implantación de los servicios a particulares) corresponde, en este orden de ideas, a una tercera etapa de consolidación y de especialización en la vida de los barrios. Las profesiones liberales, serían, según tal enfoque, significativas de una cuarta etapa. Sin embargo, hay numerosos niveles de transición; considerarlos permite matizar lo que estas deducciones puedan tener de esquemáticas. Los servicios a particulares reúnen principalmente a las peluquerías, las lavanderías en seco y los fotógrafos (subrama 808, ver cuadro 1, lámina n° 15). Su presencia es importante no sólo en los sectores de fuerte densidad de población sino también en los barrios ricos del centro Norte, en la parte mejor atendida por la red vial. Corresponden a un mejoramiento de la vida citadina por diversificación del consumo cuyo carácter urbano confirma el fenómeno progresivo de integración de los barrios, su consolidación y la transformación de los hábitos de sus habitantes. Las leyes de la distribución (competencia) hacen que los supermercados neutralicen prácticamente a todos los minoristas de ciertos productos, sobre todo alimentarios (con excepción de los de lujo), pero dan lugar al surgimiento de otros, en especial los de servicios a particulares (lavanderías en seco, peluquerías...). Ese es el caso aquí.

La avenida González Suárez, el Batán, al Este, y el Quito Tennis, El Bosque cerca del Pichincha, son los sectores más elegantes de la capital. Se sitúan de un lado y otro del nuevo centro de negocios. En cierta forma, la zona centro-Norte se divide en tres conjuntos geográficamente paralelos: dos residenciales en las pendientes, al Oeste y al Este, que enmarcan una ancha franja de terrenos situada entre las avenidas América y 12 de Octubre y luego 6 de Diciembre, orientada de Norte a Sur y relativamente plana. En esta porción de la ciudad tienden a concentrarse las funciones de decisión y gran parte de los comercios de lujo de la capital. Es la parte bien atendida por los ejes principales, en donde se circula mejor y en donde se reúnen también los servicios a particulares. Tradicionalmente, tales servicios eran realizados en la casa por los empleados domésticos; ahora son comercios especializados que garantizan el confort de habitantes de ciertos ingresos.

Representar cartográficamente la implantación de las tiendas es destacar otras partes de la capital y mostrar una Quito muy presente pero menos notable. Sin embargo, esa porción de la ciudad, tanto por su peso demográfico como por su existencia económica, es la llamada a imponer en un futuro próximo ser tomada en consideración en la política urbana, si se quieren evitar riesgos mayores de disfuncionamientos perturbadores de una adecuada gestión municipal y distrital.

En conclusión, el censo y la localización de los comercios minoristas cuyas significaciones socio-espaciales acabamos de especificar, particularmente la del binomio **tienda / población residente**, se revelan como un indicador pertinente de la distribución del poblamiento urbano. A falta de censo reciente en los barrios en vías de consolidación, es el indicador de densidad de que se puede disponer más fácilmente.

PERSPECTIVAS

Al momento de la encuesta, los sectores que estaban situados al Sur del barrio de La Mena II (Tarqui) tenían densidades de población que no superaban sino rara vez 51 habitantes por hectárea (ver figura 2, lámina n° 15). Actualmente (fines de noviembre de 1991), debido a la construcción de la urbanización de Solanda y de los terrenos cercanos, así como a la densificación del barrio Lucha de los Pobres al Sudeste, tal imagen es distinta y se modificará aún más rápidamente cuando se realicen los proyectos del Municipio en los vastos terrenos recientemente adquiridos al Sur de la capital. En efecto, se prevé desarrollar allí un polo urbano, Quitumbe, destinado a reequilibrar el crecimiento urbano hacia el Sur. Será interesante, a mediano plazo, comprobar la pertinencia del **indicador tiendas**, y retomar, de revelarse su utilidad, el correspondiente análisis crítico.

Observaciones adicionales permitirían poner en evidencia un umbral mínimo más allá del cual hay necesariamente una tienda por x casas habitadas. El tamaño del establecimiento y la calidad de las mercaderías son también dos indicadores importantes e interesantes que podrían ser establecidos mediante encuestas. Además, la concentración de la distribución de productos alimenticios en los supermercados tiene que ser relacionada con la difusión de nuevos modos de consumo.

Se conoce que la ciudad es la obra de todos sus actores; sin embargo, se tiende a despreciar el peso conjugado de algunos de ellos entre los más ínfimos, los pequeños tenderos. Las tiendas, reveladoras del uso del espacio, testimonio de toda implantación humana en la ciudad y sobre todo en los barrios pioneros, deberían permitir evitar ese « olvido ».

SOURCES ET LIMITES

- INEC, IV Censo de Población, 1982 ;
- enquête sur les activités menée d'octobre 1986 à janvier 1987 par une équipe de dix enquêteurs encadrés par P. Cazamajor d'Artois et J. Rojas ;
- traitements statistiques de l'information effectués par J.-G. Bastide ;
- informations élaborées par B. Castelli à partir de :
 - ILDIS, Estadísticas del Ecuador, 1988, actualisation ;
 - Banco Central del Ecuador (BCE), Cuentas Nacionales del Ecuador, n° 12, 1989 ;
- enquête sur les hauteurs maximales des immeubles par îlot, IMQ, Direction de la Planification, 1990.

Les données utilisées concernent principalement des informations de nature spatiale qui ne présentent pas un contenu économique et social. Pour compléter ces informations, nous avons diversifié les sources factuelles en faisant appel à des travaux élaborés par d'autres chercheurs.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

L'analyse urbaine de la construction est justifiée par le rôle moteur que joue celle-ci dans l'expansion de Quito. Toutefois, au niveau national, son importance économique et sociale mérite d'être relativisée en raison de la crise structurelle qui affecte actuellement le pays. Avant d'analyser sa localisation dans la ville, la gravité de la récession équatorienne nous a conduit à proposer une vue d'ensemble du secteur.

Cette planche a pour objet :

- de connaître le cadre bâti que modifie l'industrie de la construction ; aussi nous commencerons notre étude par une image de la répartition des densités du logement (carte principale), complétée par celle de la verticalité du tissu urbain, elle-même appréhendée par le nombre d'étages des immeubles par îlot (figure 3) ;
- de visualiser les types de production présents à Quito afin d'étudier correctement les activités productives ; plus concrètement, il s'est agi de vérifier l'existence éventuelle d'une corrélation spatiale entre la fabrication des matériaux à base d'argile (figure 4) et celle des matériaux élaborés à partir du ciment (figure 5), correspondant aux sous-branches 401 et 402 (voir tableau 1, planche n° 15) ;
- de représenter les points de vente (figure 6) fortement solidaires des axes de communication, ce qui affinera les cartes relatives à la production des matériaux de construction en introduisant une perspective de dynamisme commercial (sous-branche 512, voir tableau 1, planche n° 15) ;
- de localiser les sièges des entreprises de construction (figure 7), ce qui améliore la connaissance de cette question et souligne le poids de la zone nord comme espace majeur de décision (sous-branche 404, voir tableau 1, planche n° 15).

En cartographiant les unités de production ou de commercialisation, nous avons esquissé une caractérisation sociale des quartiers dans lesquels celles-ci sont établies.

ÉLABORATION

Comme limite méthodologique préalable, on doit préciser que le calcul des valeurs relatives pour chacun des thèmes pris séparément tend à sous-évaluer leur poids réel par rapport au total des activités.

La carte principale, densité de l'habitat par îlot à l'hectare, a été réalisée en classant les valeurs selon leur distribution sur l'histogramme. Par la technique des seuils observés, sept classes ont été déterminées et représentées par une gamme chromatique ; une classe supplémentaire met en évidence les espaces inoccupés.

La même classification en huit intervalles (les îlots vides inclus) a été retenue pour la figure 3. L'intérêt de la représentation du nombre moyen d'étages par pâtés de maisons réside dans sa comparaison immédiate avec la carte principale aux couleurs identiques.

En ce qui concerne l'élaboration des figures 4 à 7, la méthode des sextiles selon des effectifs égaux a été privilégiée ; elle offre l'avantage de gommer les irrégularités tout en normalisant la distribution statistique. Comme précédemment, l'élimination des quartiers vides a fait l'objet d'une symbolologie de couleur grise ; de même, il faut souligner que le centre commercial El Bosque a été représenté à part. Finalement, les couleurs choisies vont du jaune clair au bordeaux afin de faciliter les analyses comparatives.

COMMENTAIRE

1. Panorama macro-économique de la construction en Équateur

Quelques indicateurs extraits des comptes nationaux permettent d'évaluer la contribution de l'industrie de la construction dans le cadre de l'économie équatorienne. Par exemple, l'observation des taux de croissance de son produit intérieur brut (figure 1), suggère les commentaires suivants :

Pendant la décennie 1979-1988, la production industrielle de matériaux de construction n'a pas été très élevée ; en effet, à l'exception des années 1985 et 1987 aux taux d'accroissement annuels

FUENTES Y LÍMITES

- INEC, IV Censo de Población, 1982;
- encuesta sobre las actividades realizada de octubre de 1986 a enero de 1987 por un equipo de diez encuestadores supervisados por P. Cazamajor d'Artois y J. Rojas;
- procesamientos estadísticos de la información realizados por J.-G. Bastide;
- informaciones analizadas por B. Castelli en base a:
 - ILDIS, *Estadísticas del Ecuador*, 1988, actualización;
 - Banco Central del Ecuador (BCE), *Cuentas Nacionales del Ecuador*, n° 12, 1989;
- encuesta sobre las alturas máximas de los edificios por manzana, IMQ, Dirección de Planificación, 1990.

Los datos utilizados corresponden principalmente a informaciones de naturaleza espacial sin contenido económico ni social. A fin de completar tales informaciones, diversificamos las fuentes recurriendo a trabajos realizados por otros investigadores.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

El análisis urbano de la construcción se justifica por el papel motor de esta última en la expansión de Quito. Sin embargo, debe relativizarse su importancia económica y social en razón de la crisis estructural que afecta actualmente al país. Antes de analizar su localización en la ciudad, la gravedad de la recesión ecuatoriana nos condujo a ofrecer una visión de conjunto del sector.

Esta lámina tiene por objeto:

- conocer el marco construido modificado por la industria de la construcción, por lo que comenzaremos nuestro estudio con una imagen de la distribución de las densidades de hábitat (mapa principal), completada con la de la verticalidad del tejido urbano captada por el número de pisos de los edificios por manzana (figura 3);
- visualizar los tipos de producción presentes en Quito a fin de estudiar correctamente las actividades productivas; de manera más concreta, se trataba de comprobar la eventual existencia de una correlación espacial entre la fabricación de materiales a base de arcilla (figura 4) y la fabricación de los elaborados a base de cemento (figura 5), que corresponden a las subramas 401 y 402 (ver cuadro 1, lámina n° 15);
- representar los puntos de venta (figura 6) estrechamente vinculados a los ejes de comunicación, lo cual afinará los mapas relativos a la producción de materiales de construcción introduciendo una perspectiva de dinamismo comercial (subrama 512, ver cuadro 1, lámina n° 15);
- localizar las casas matrices de las empresas de construcción (figura 7) lo cual profundiza el conocimiento de este aspecto y subraya el peso de la zona norte como espacio mayor de decisión (subrama 404, ver cuadro 1, lámina n° 15).

Al representar cartográficamente las unidades de producción o de comercialización, esbozamos una caracterización social de los barrios en los que están establecidas.

ELABORACIÓN

Como límite metodológico previo, se debe especificar que el cálculo de los valores relativos correspondientes a cada uno de los temas tomados separadamente tiende a subevaluar su peso real con relación al total de las actividades.

El mapa principal, *densidad del hábitat por manzana por hectárea*, fue realizado clasificando los valores según su distribución en el histograma. Mediante la técnica de los umbrales observados, se determinaron siete clases que fueron representadas con una gama cromática; una clase adicional pone en evidencia los espacios desocupados.

Se escogió la misma clasificación en ocho intervalos (incluidas las manzanas vacías) para la figura 3. El interés de la representación del número promedio de pisos por manzana reside en la posibilidad de su comparación inmediata con el mapa principal de idénticos colores.

En lo que respecta a la elaboración de las figuras 4 a 7, se adoptó el método de los sextiles según efectivos iguales, el mismo que ofrece la ventaja de borrar las irregularidades normalizando al mismo tiempo la distribución estadística. Como anteriormente, los barrios vacíos fueron representados en color gris; se debe subrayar asimismo que el centro comercial El Bosque fue representado aparte. Finalmente, a fin de facilitar los análisis comparativos, los colores escogidos van del amarillo claro al burdeos.

COMENTARIO

1. Panorama macro-económico de la construcción en el Ecuador

Algunos indicadores extraídos de las cuentas nacionales permiten evaluar la contribución de la industria de la construcción en el marco de la economía ecuatoriana. Por ejemplo, la observación de las tasas de crecimiento de su producto interno bruto (figura 1), sugiere los siguientes comentarios:

Durante el decenio 1979-1988, la producción industrial de materiales de construcción no fue muy elevada; en efecto, con excepción de los años 1985 y 1987 en que se registran tasas de crecimiento

de 0,2 % et 2,4 % — à titre de comparaison la croissance du PIB de l'économie équatorienne à ces deux dates a été respectivement 4,3 % et -5,2 % —, la figure 1 révèle des phases de recul.

Les baisses de 1983 et 1988 s'expliquent en partie par la forte diminution des mises en chantier de travaux publics et par la situation financière critique des moyennes entreprises, due au non paiement par l'État de ses dettes auprès des constructeurs.

anuales de 0,2 % y 2,4 % — a título comparativo, el crecimiento del PIB de la economía ecuatoriana en esas dos fechas fue de 4,3 y -5,2 % respectivamente —, la figura 1 revela fases de regresión.

El decrecimiento observado en 1983 y 1988 se explica en parte por la importante disminución de las obras públicas y la crítica situación financiera de las medianas empresas, debida a la falta de pago de las sumas adeudadas por el Estado a los constructores.

Figura 1 Evolución de las tasas de crecimiento del PIB del sector de la construcción y de las obras públicas en el Ecuador
Figure 1 Évolution des taux de croissance de la PIB du secteur de la construction et des travaux publics en Équateur



Fuente: Source : Banco Central del Ecuador, Cuentas Nacionales del Ecuador, n° 12, 1989

En outre, si l'on prend comme référence l'indicateur de la valeur ajoutée brute (figure 2), on remarque immédiatement l'importance toute relative du secteur capitaliste de la construction lorsqu'on le compare aux autres activités du pays. Loin d'être une industrie motrice susceptible de peser à elle seule sur le développement économique et social, la production de matériaux de construction se trouve être en réalité dans une situation d'infériorité quantitative — en termes de création de revenus — face à d'autres branches prééminentes telles que le pétrole ou les services. En résumé, au niveau national, l'évolution de la richesse générée par ce secteur a été très lente d'une année sur l'autre.

Además, si se toma como referencia el indicador del valor bruto agregado (figura 2), se observa inmediatamente la importancia muy relativa del sector capitalista de la construcción cuando se lo compara a las demás actividades del país. Lejos de ser una industria motriz capaz de incidir por sí sola en el desarrollo económico y social, la producción de materiales de construcción se encuentra en realidad en una situación de inferioridad cuantitativa — en términos de creación de ingresos — frente a otras ramas preeminentes tales como el petróleo o los servicios. En resumen, a nivel nacional, la evolución de la riqueza generada por este sector ha sido muy lenta de un año a otro.

Figura 2 Estructura del valor agregado bruto por actividad económica (%)
Figure 2 Structure de la valeur ajoutée brute par activité économique (%)

	Agriculture	Pétrole et mines	Manufacture	Construction	Services	TOTAL
1983	13,5	13,5	19,8	4,6	48,6	100
1984	14,3	14,3	18,7	4,3	48,4	100
1985	15,1	14,9	18,1	4,2	47,7	100
1986	16,1	15,2	17,1	3,9	47,6	100
1987	18,3	7,8	18,1	4,2	51,5	100

Fuente: Source : ILDIS, Estadísticas del Ecuador, 1988, actualización

2. Caractéristiques et densités du bâti

La carte principale représente la hiérarchisation de la densité de l'habitat par îlot. À un premier niveau, on distingue les fortes densités en logements dont la répartition est la suivante : tout d'abord, un noyau central de l'avenue Patria au nord jusqu'au quartier Quito-Sur au sud ; cet ensemble est constitué de trois sous-espaces : le Centre Historique (peu d'appartements en son cœur), La Ferroviaria et les quartiers situés à proximité de La Magdalena. Ces fortes densités sont significatives d'un tissu urbain ancien et de la mise en œuvre de programmes de logements sociaux. Ensuite, la dispersion spatiale des densités d'habitat s'étend à l'ensemble de la ville. Sont concernés les pourtours de l'aéroport, des noyaux plus isolés tant au sud qu'au nord (Mena II, La Vicentina, Las Casas, Carcelén...).

L'apparition de densités faibles en habitat caractérise des zones situées à la périphérie de la capitale et au centre nord. Dans le premier cas, on est en présence de quartiers périphériques établis sur les fronts pionniers ; dans le second, la localisation au centre nord reflète l'importance d'un habitat de luxe. Néanmoins, on doit remarquer que les plus basses densités de logements correspondent en général aux parcs, à l'aéroport et aux réserves foncières. Pour en tirer le meilleur profit, cette carte doit être mise en parallèle avec celle des densités de population (cf. planche n° 10).

3. Phénomène de verticalisation de la construction à Quito

La prise en compte du nombre de niveaux par îlot vient corriger cette première impression. Même s'il ne s'agit pas seulement d'immeubles destinés à l'habitat, la figure 3 met en relief les quartiers où le nombre d'étages est le plus élevé ; la hauteur des édifices s'affirme comme révélatrice d'un processus de ségrégation sociale et spatiale.

La quasi totalité des constructions de 7 étages ou plus se situe au nord de la ville entre le parc de La Alameda et l'échangeur routier du Labrador. En effet, cette information correspond à deux situations différentes : la zone des affaires du centre nord (quartier Mariscal Sucre, La Carolina), elle-même encadrée par des secteurs résidentiels de luxe (l'avenue González Suárez et El Batán à l'est et El Bosque à l'ouest). Dans le premier cas, la majorité des immeubles abrite des bureaux de sociétés privées et publiques dans les étages et des commerces de luxe en rez-de-chaussée ; dans le second cas, les bâtiments à usage principalement résidentiel sont occupés par les classes aisées de la capitale. En fait, l'opposition quartiers affaires / quartiers résidentiels n'est pas aussi tranchée dans la pratique urbaine du fonctionnement quotidien ; l'interaction socio-économique entre ces sous-espaces les rend davantage complémentaires qu'autonomes.

2. Características y densidades de la construcción

El mapa principal representa la jerarquización de la densidad del hábitat por manzana. En un primer nivel, se distinguen las fuertes densidades de viviendas cuya repartición es la siguiente: primeramente, un núcleo central de la avenida Patria al Norte hasta el barrio Quito-Sur al Sur; este conjunto está constituido por tres subespacios, el Centro Histórico (pocos departamentos en su corazón), La Ferroviaria y los barrios situados cerca de la Magdalena. Estas fuertes densidades son significativas de un tejido urbano antiguo y de la aplicación de programas de vivienda social. Luego, la dispersión espacial de las densidades de hábitat se extiende al conjunto de la ciudad y correspondiendo a los alrededores del aeropuerto y a núcleos más aislados tanto al Sur como al Norte: Mena II (Tarquí), Vicentina, Las Casas, Carcelén...

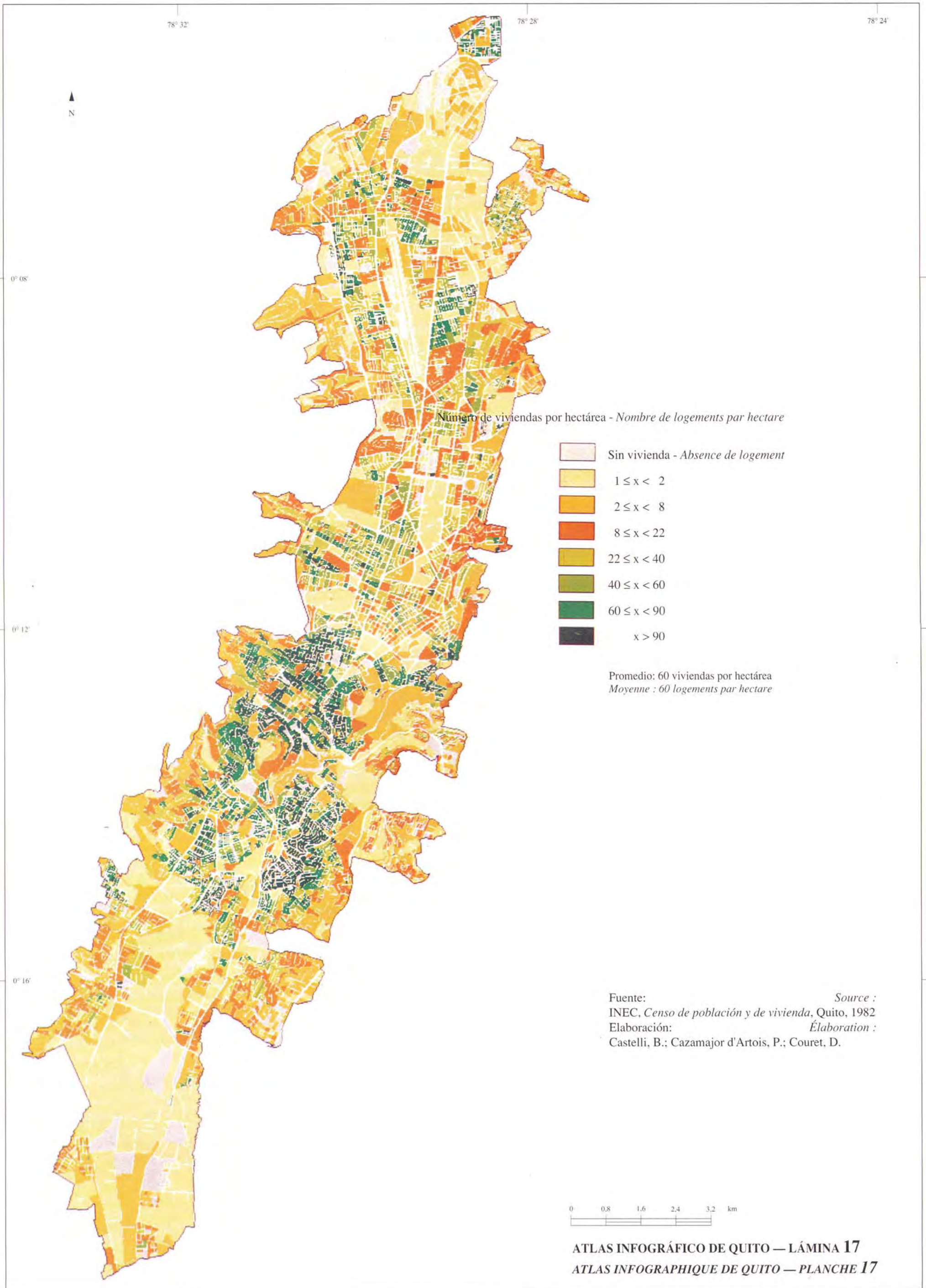
La aparición de densidades bajas de hábitat caracteriza en cambio a zonas situadas en la periferia de la capital y en el centro-Norte. En el primer caso, se trata de barrios periféricos establecidos en los frentes pioneros; en el segundo, la localización en el centro-Norte refleja la importancia de un hábitat de lujo. Sin embargo, se debe señalar que las densidades más bajas de viviendas corresponden en general a los parques, al aeropuerto y a las reservas de terrenos. Para sacar el mejor provecho, este mapa, se lo debe poner en paralelo con el de las densidades de población (ver lámina n° 10).

3. Fenómeno de verticalización de la construcción en Quito

La consideración del número de pisos por manzana viene a corregir esta primera impresión. Incluso si no se trata sólo de edificios destinados al hábitat, la figura 3 pone de relieve los barrios en los que el número de pisos es más elevado; la altura de los edificios se afirma como reveladora de un proceso de segregación social y espacial.

La casi totalidad de las construcciones de 7 pisos o más se sitúan al Norte de la ciudad, entre el parque de La Alameda y el intercambiador del Labrador. En efecto, esta información corresponde a dos situaciones diferentes: la zona de negocios del centro-Norte (barrio Mariscal Sucre, La Carolina) y los sectores residenciales de lujo (avenida González Suárez y El Batán al Este y El Bosque al Oeste) que la enmarcan. En el primer caso, la mayoría de edificios albergan oficinas de empresas privadas y públicas en los pisos altos y comercios de lujo en la planta baja; en el segundo caso, los edificios de uso principalmente residencial están ocupados por las clases acomodadas de la capital. En realidad, la oposición barrios de negocios / barrios residenciales no es tan contrastada en la práctica urbana del funcionamiento cotidiano; la interacción socio-económica entre esos subespacios los hace más complementarios que autónomos.

DENSIDAD DEL HÁBITAT POR HECTÁREA
 DENSITÉ DE L'HABITAT À L'HECTARE



Les petits immeubles de quatre ou cinq étages se répartissent à proximité et à l'intérieur des espaces précédemment mentionnés. On y rencontre deux types de logements : d'une part, un habitat social construit par l'État (BEV) au cours des vingt dernières années, comprenant des ensembles tels que San Carlos, Carcelén, La Luz au nord et Turubamba au sud... ; d'autre part, des bâtiments de luxe disséminés à l'intérieur des quartiers du nouveau centre commercial et résidentiel (Iñaquito, Bellavista, Quito Tennis...). Le reste de la ville, en général, ne présente pas de constructions supérieures à trois étages.

4. Localisation des fabriques de matériaux de construction (argile et ciment)

Les fabriques de matériaux de construction à base d'argile et de ciment sont situées dans les quartiers périphériques de la ville, près des fronts pionniers. Ces deux formes de production (figures 4 et 5) ont en commun le besoin d'espace pour déployer leurs activités.

Or, la fabrication de matériaux traditionnels argileux, élaborés dans des fours à briques, exige une disponibilité in situ de ressources naturelles (eau, bois, terre). Son absence des zones nord-orientales provient sans doute de la faiblesse des précipitations (cf. planches n° 02 et 41). Une telle contrainte naturelle permet de comprendre la localisation massive des fabriques dans la partie méridionale de la ville et sur les pentes du Pichincha.

Au contraire, la production de parpaings de ciment, bien qu'également utilisatrice d'espace, fait appel à des matières premières soit industrielles (ciment) soit venant de carrières situées à l'extérieur de la limite urbaine (sables et graviers). S'agissant d'un secteur économique moderne, il n'est pas surprenant de le rencontrer aussi dans les zones industrielles de Quito, celle du nord étant mieux représentée que celle du sud et les deux également bien desservies en infrastructures et en voies de communication.

L'élaboration des matériaux de construction modernes demande moins d'installations productives que celle des articles traditionnels, dans la mesure où elle n'exige pas de déplacer périodiquement les sites de production, contrairement à la brique traditionnelle, dont la fabrication se réalise directement sur le gisement d'argile. En outre, l'utilisation des parpaings est le fait de secteurs aisés ou solvables de la population ; l'emplacement de leurs lieux de production est plus dispersé, notamment dans les quartiers du centre-nord et aux alentours du parc de La Carolina.

5. Commercialisation des matériaux de construction et quincailleries

La cartographie des magasins spécialisés dans la vente des matériaux de construction complète la localisation des unités de production. Plus précisément, la figure 6 met en relief les spécificités de la distribution spatiale des points de vente. Mais avant de traiter ce thème, une précision s'impose : les quincailleries proposent non seulement du matériel pour la construction mais aussi tout ce qui a trait à l'entretien et à la finition du logement (outillages, peintures, bois d'œuvre, clous...).

On observe en premier lieu une distribution des activités de commercialisation le long des principaux axes de communication intra-urbains ; ce phénomène privilégie un peu plus le nord que le sud. S'agissant de matériaux souvent pondéreux, les voies rapides permettent un accès plus facile aux camions. À la différence des unités de production généralement situées dans les quartiers périphériques, les magasins tendent à se localiser à proximité de ces derniers mais dans des aires plus densément urbanisées. En outre, leur localisation répond à deux contraintes :

- l'une économique et sociale, étroitement liée au besoin de se trouver près de la clientèle solvable et des chantiers de construction ;
- l'autre spatiale, renvoyant à l'obligation de disposer de vastes locaux et d'importantes aires d'entrepôt.

En deuxième lieu, des portions de voies à circulation lourde se sont spécialisées dans la vente de produits liés à la construction : les avenues La Prensa, América et 10 de Agosto ainsi que le quartier Mariscal Sucre constituent les exemples les plus remarquables. Cependant, l'hypothèse que la spécialisation d'une partie de l'avenue América suivrait les étapes de la croissance urbaine demeure posée. Enfin, il convient de préciser que ce type de commerces existe aussi dans le centre mais que — faute de place — leur taille y est moindre.

6. Localisation des entreprises de construction

La figure 7 aborde la géographie des sièges des entreprises de construction, c'est-à-dire des sociétés dont la représentation sociale est légalement assurée. Sa lecture renseigne immédiatement sur l'existence d'un fort déséquilibre en faveur du centre-nord, mouvement qui se prolonge encore plus vers le nord.

Cette localisation n'est pas le fruit d'un hasard dans la mesure où les sièges de ces sociétés bénéficient des avantages offerts par le centre des affaires (cf. planche n° 36). En d'autres termes, le fonctionnement efficace de ces entreprises dépend souvent d'un environnement moderne disposant des moyens de transmission et de traitement rapides des informations technico-économiques (téléphone, télécopie, réseau informatique...). A fortiori, avantage non négligeable en cette période médiatique (publicité), le choix de cette zone renforce leur prestige social.

Los pequeños edificios de cuatro o cinco pisos se reparten a proximidad y al interior de los espacios mencionados anteriormente. En ellos se encuentran dos tipos de viviendas: por una parte, un hábitat social construido por el Estado (BEV) durante los últimos veinte años y que comprende conjuntos tales como San Carlos, Carcelén, La Luz al Norte y Turubamba al Sur... ; por otra, edificios de lujo diseminados al interior de los barrios del nuevo centro comercial y residencial (Iñaquito, Bellavista, Quito Tennis...). El resto de la ciudad en general no presenta construcciones superiores a tres pisos.

4. Localización de las fábricas de materiales de construcción (arcilla y cemento)

Las fábricas de materiales de construcción a base de arcilla y de cemento están situadas en los barrios periféricos de la ciudad, cerca de los frentes pioneros. Estas dos formas de producción (figuras 4 y 5) tienen en común la necesidad de espacio para desarrollar sus actividades.

Ahora bien, la fabricación de materiales tradicionales en base a arcilla, elaborados en hornos de ladrillo, exige una disponibilidad de recursos naturales (agua, madera, tierra) *in situ*. Su ausencia en las zonas nororientales se debe sin duda a la debilidad de las precipitaciones (láminas n° 02 y 41). Tal limitación natural permite comprender la localización masiva de esas fábricas en la parte meridional de la ciudad y en las pendientes del Pichincha.

Por el contrario, la producción de bloques a base de cemento, aunque requiere igualmente espacio, recurre a materias primas ya sea industriales (cemento) o provenientes de canteras situadas al exterior del límite urbano (arenas y gravas). Tratándose de un sector económico moderno, no es sorprendente encontrarlo también en las zonas industriales de Quito, estando la del Norte mejor representada que la del Sur y ambas igualmente bien atendidas en infraestructuras y vías de comunicación.

La elaboración de materiales de construcción modernos demanda menos instalaciones productivas que la de los materiales tradicionales, en la medida en que no requiere un desplazamiento periódico de los sitios de producción, contrariamente al ladrillo tradicional cuya fabricación se realiza directamente en el yacimiento de arcilla. Además, la utilización de bloques corresponde a sectores acomodados o solventes de la población; el emplazamiento de sus lugares de producción es más disperso, en especial en los barrios del centro-Norte y en los alrededores del parque La Carolina.

5. Comercialización de los materiales de construcción y ferreterías

La cartografía de los almacenes especializados en la venta de materiales de construcción completa la localización de las unidades de producción. De manera más exacta, la figura 6 pone de relieve las especificidades de la distribución espacial de los puntos de venta. Sin embargo, antes de tratar este tema, se impone una precisión: las ferreterías ofrecen no sólo material para la construcción sino todo lo que atañe al mantenimiento y a los acabados de viviendas (herramientas, pinturas, madera de construcción, clavos...).

Se observa, en primer lugar, una distribución de las actividades de comercialización a lo largo de los principales ejes de comunicación intra-urbanos; este fenómeno privilegia un tanto más al Norte que al Sur. Tratándose de materiales a menudo pesados, las vías rápidas permiten un acceso más fácil a los camiones. A diferencia de las unidades de producción generalmente situadas en los barrios periféricos, los almacenes tienden a localizarse a proximidad de estos últimos pero en áreas más densamente urbanizadas. Además, su localización responde a dos condiciones:

- la una, económica y social, estrechamente ligada a la necesidad de encontrarse cerca de la clientela solvente y de las obras de construcción;
- la otra, espacial, que corresponde a la necesidad de disponer de amplios locales y de importantes áreas de bodegas.

En segundo término, algunos tramos de vías de circulación pesada se han especializado en la venta de productos ligados a la construcción: las avenidas La Prensa, América y 10 de Agosto así como el barrio Mariscal Sucre constituyen los ejemplos más notables. Sin embargo, la hipótesis de que la especialización de una parte de la avenida América seguiría las etapas del crecimiento urbano sigue estando planteada. Finalmente, es conveniente especificar que este tipo de comercios existe también en el centro pero que — a falta de espacio — allí su tamaño es menor.

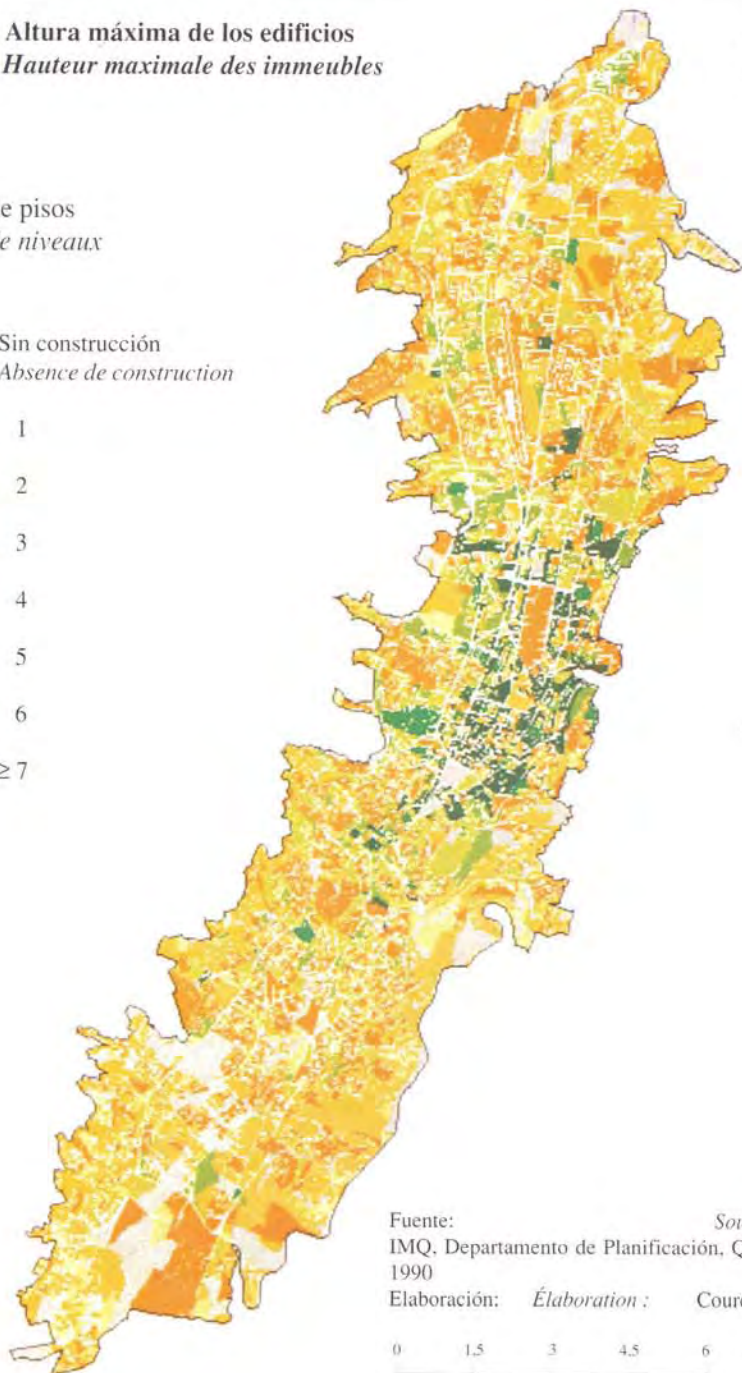
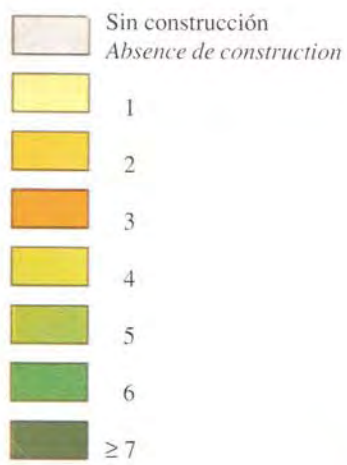
6. Localización de las empresas de construcción

La figura 7 presenta la geografía de las casas matrices de las empresas de construcción, es decir de aquellas cuya representación social está reconocida legalmente. Su lectura informa inmediatamente de la existencia de un fuerte desequilibrio en favor del centro-Norte, fenómeno que se prolonga aún más hacia el Norte.

Esta localización no es fruto de la casualidad, en la medida en que las casas matrices de tales empresas aprovechan las ventajas ofrecidas por el centro de negocios (ver lámina n° 36). En otros términos, su funcionamiento eficaz depende a menudo de un entorno moderno que disponga de los medios rápidos de transmisión y de tratamiento de las informaciones técnico-económicas (teléfono, facsímil, red informática...). A fortiori, y se trata de una ventaja nada despreciable en este período dominado por los medios de comunicación (publicidad), la elección de esta zona refuerza su prestigio social.

Figura 3 Altura máxima de los edificios
Figure 3 Hauteur maximale des immeubles

Número de pisos
 Nombre de niveaux



Fuente: IMQ, Departamento de Planificación, Quito, 1990
 Source: IMQ, Departamento de Planificación, Quito, 1990
 Elaboración: Élaboration: Couret, D.

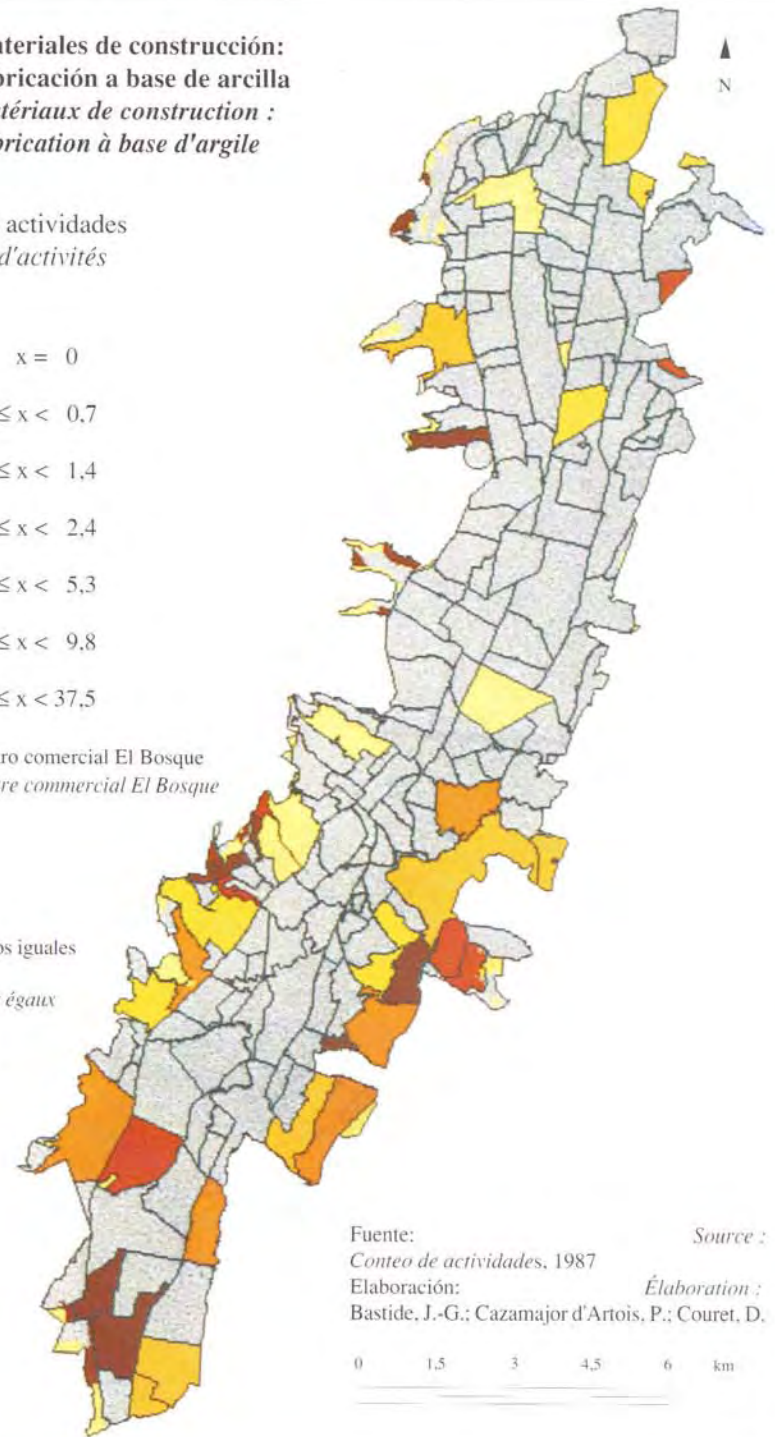
0 1.5 3 4.5 6 km

Figura 4 Materiales de construcción:
 fabricación a base de arcilla
Figure 4 Matériaux de construction :
 fabrication à base d'argile

Porcentaje de actividades
 Pourcentage d'activités



Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 4 %
 Moyenne : 4 %

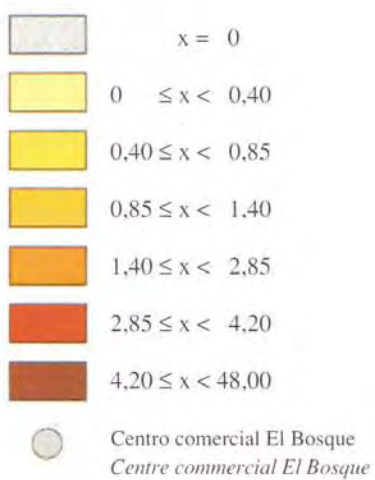


Fuente: Censo de actividades, 1987
 Source: Censo de actividades, 1987
 Elaboración: Élaboration: Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

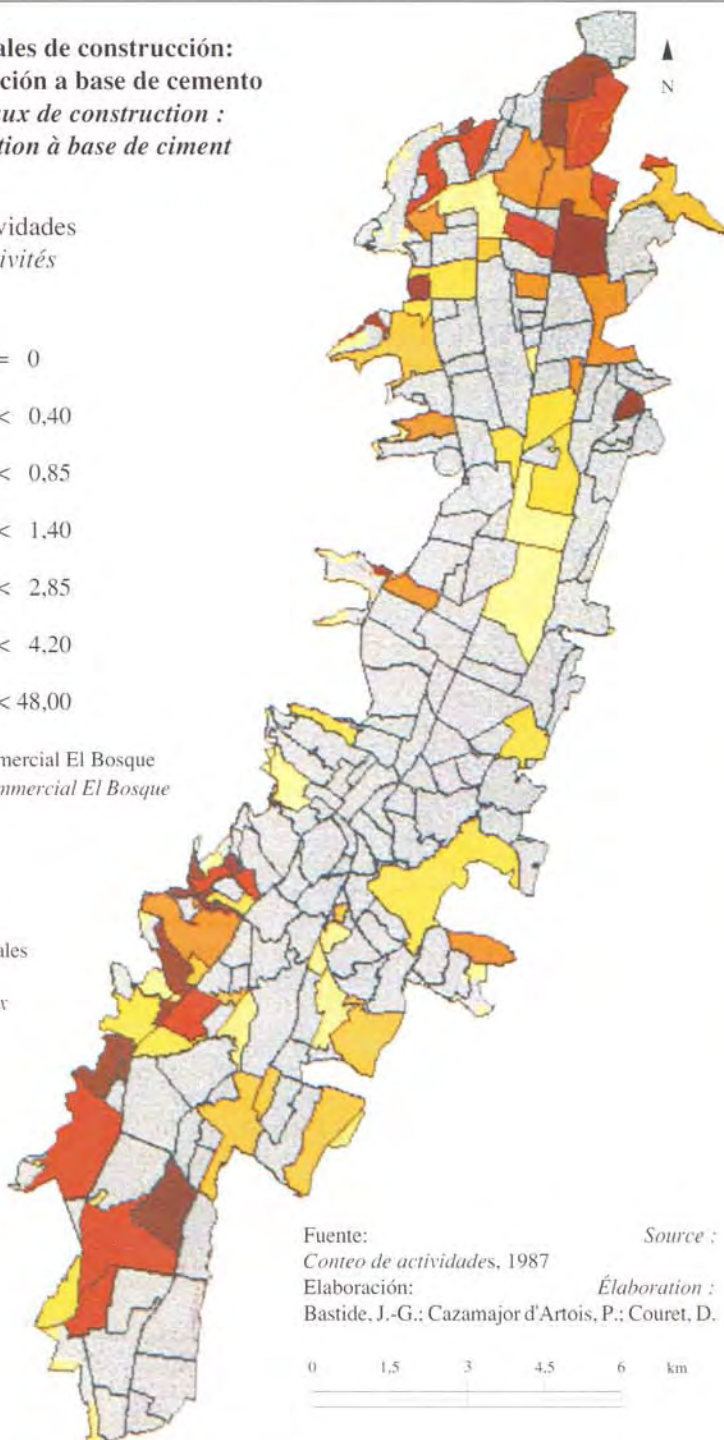
0 1.5 3 4.5 6 km

Figura 5 Materiales de construcción:
 fabricación a base de cemento
Figure 5 Matériaux de construction :
 fabrication à base de ciment

Porcentaje de actividades
 Pourcentage d'activités



Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 4,2 %
 Moyenne : 4,2 %

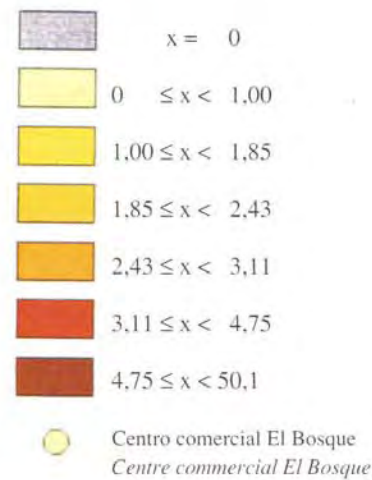


Fuente: Censo de actividades, 1987
 Source: Censo de actividades, 1987
 Elaboración: Élaboration: Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

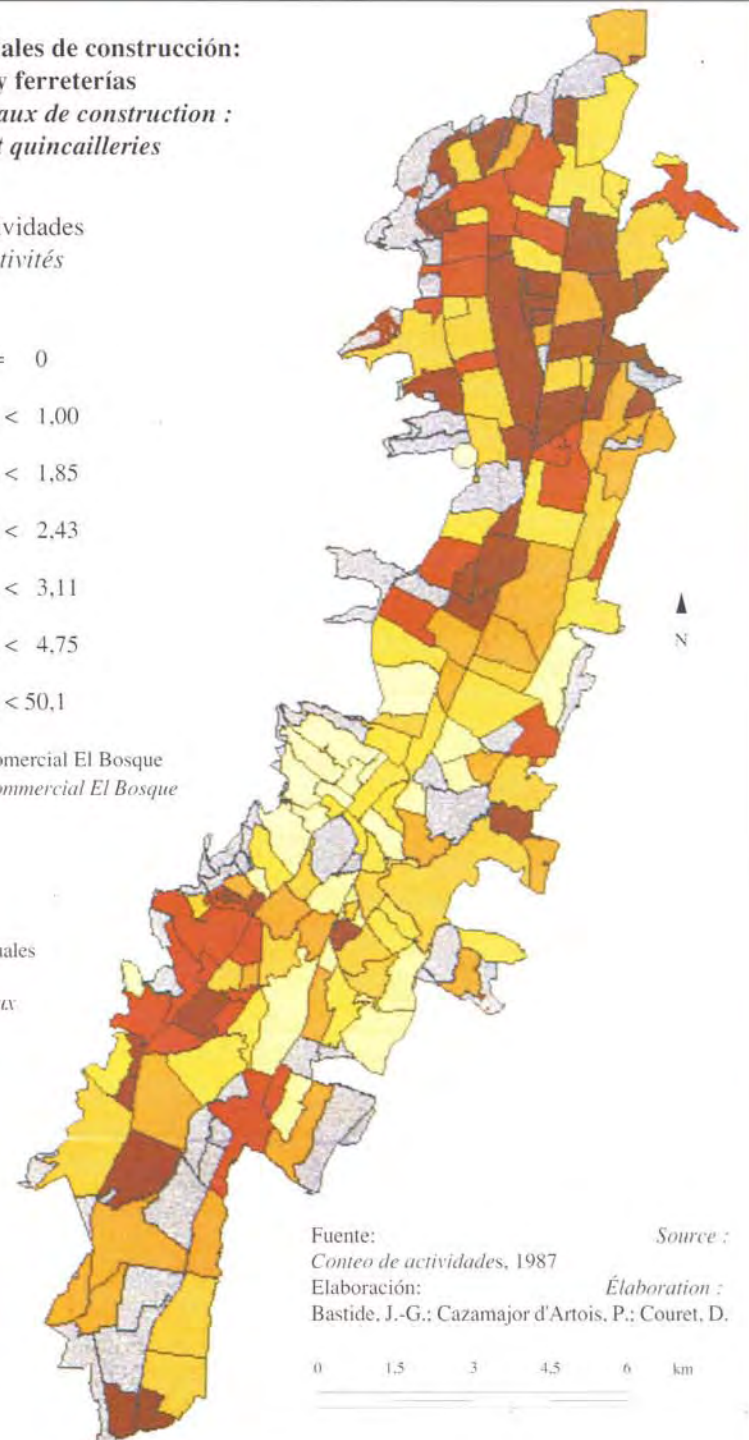
0 1.5 3 4.5 6 km

Figura 6 Materiales de construcción:
 venta y ferreterías
Figure 6 Matériaux de construction :
 vente et quincailleries

Porcentaje de actividades
 Pourcentage d'activités

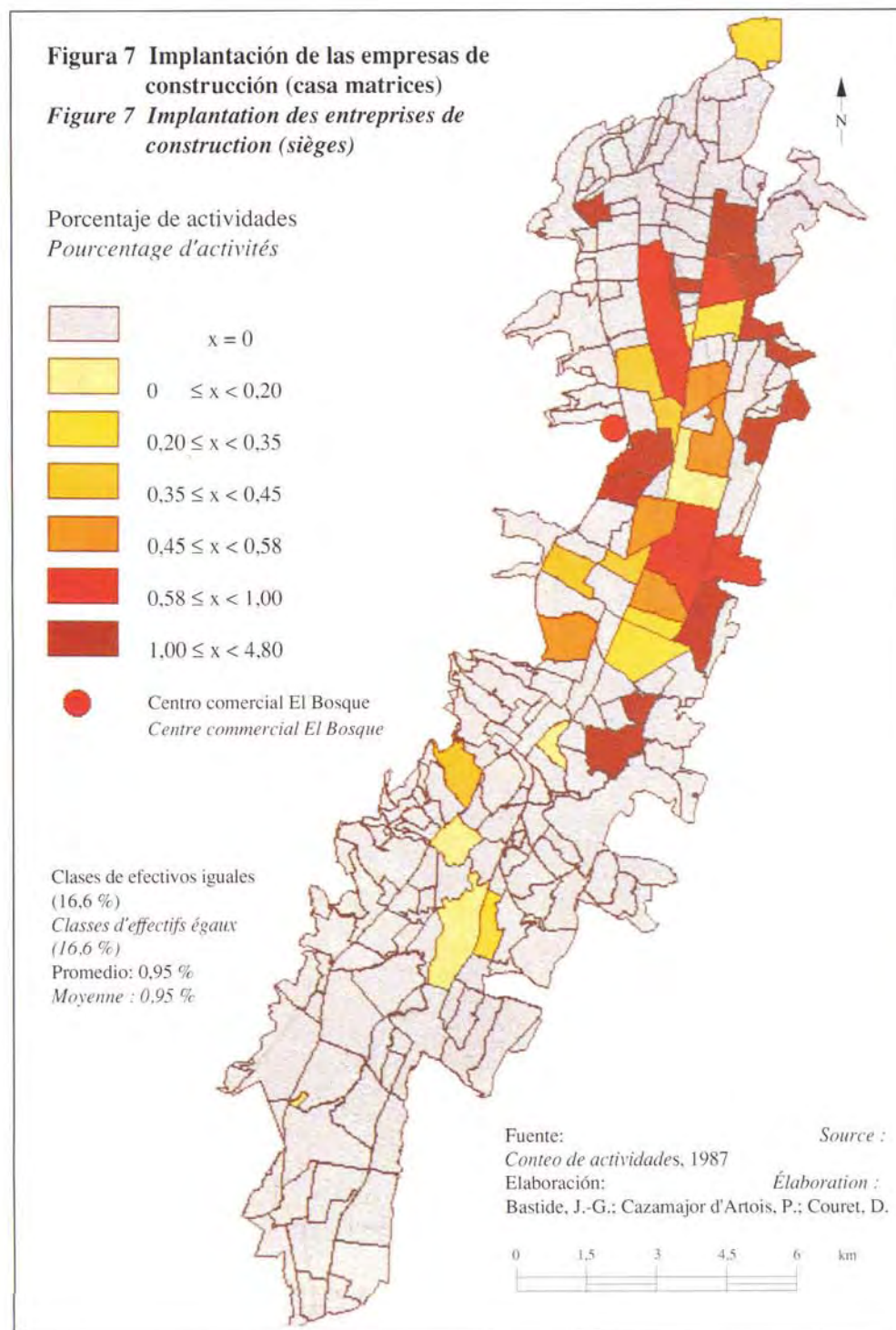


Clases de efectivos iguales
 (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux
 (16,6 %)
 Promedio: 4,2 %
 Moyenne : 4,2 %



Fuente: Censo de actividades, 1987
 Source: Censo de actividades, 1987
 Elaboración: Élaboration: Bastide, J.-G.; Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

0 1.5 3 4.5 6 km



CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Quels enseignements et quelles perspectives de recherche peut-on tirer de l'analyse comparative des différentes figures présentées ?

Premièrement, la comparaison de la cartographie des fabriques de matériaux de construction et de celle des commerces spécialisés indique que l'aire de distribution des points de vente des produits de finition est plus importante mais aussi différente de celle de la fabrication. En effet, tant pour les lieux de commercialisation que pour les quartiers représentés, les cartes révèlent indirectement la présence d'un dynamisme commercial de la construction. Compte tenu de ce fait, trois interrogations demeurent en suspens pour expliquer son ampleur :

- *Le poids de la capitale est-il responsable de la croissance récente du marché lié à la construction ? (cf. planche n° 32)*
- *Ces documents cartographiques forment-ils une étape vers l'élaboration d'un indicateur traduisant la dynamique urbaine ?*
- *La qualité différentielle des matériaux de construction avec lesquels sont de préférence édifiés les quartiers peut-elle servir comme un indicateur de « modernité » et de différenciation sociale ?*

Deuxièmement, à partir des activités localisées, la cartographie des matériaux de construction débouchera sur un essai de morphologie sociale des quartiers, perspective intéressante si il en est, puisque l'absence de statistiques socio-économiques sur les niveaux de vie urbains rend nécessaires non seulement la caractérisation des quartiers mais aussi la définition du profil social de leurs habitants.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE - ORIENTACION BIBLIOGRÁFICA

- CLAVAL, P. (1981), *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, Litec, p. 221-235.
- HOY (quotidien) (24 novembre 1991), *Un sueño casi imposible*.
- PELLETIER, J. ; DELFANTE, C. (1989), *Villes et urbanisme dans le monde*, Paris, Masson, 200 p.
- Rexcoop, Groupe Huit-Aura (1986), *Production de l'habitat à Antananarivo*, Paris, Programme Interministériel, 226 p.
- VESVROTTE (de), F. (coordinateur) (1989), *Quelles politiques économiques pour la construction dans les pays en développement ?* Paris, Publisud, 221 p.

CONCLUSIÓN Y PERSPECTIVAS

¿Qué enseñanzas y qué perspectivas de investigación se pueden extraer del análisis comparativo de las diferentes figuras presentadas?

Primeramente, la comparación de la cartografía de las fábricas de materiales de construcción y la de los comercios especializados indica que el área de distribución de los puntos de venta de los productos de acabados es más importante que la de la fabricación pero también diferente. En efecto, tanto por los lugares de comercialización como por los barrios representados, los mapas revelan indirectamente la existencia de un dinamismo comercial de la construcción. En base a este hecho, tres interrogantes siguen estando en suspenso para explicar su amplitud:

- *¿Es el peso de la capital responsable del reciente crecimiento del mercado vinculado a la construcción? (ver lámina n° 32)*
- *¿Constituyen estos documentos cartográficos una etapa hacia la definición de un indicador que traduzca la dinámica urbana?*
- *¿Puede la calidad diferencial de los materiales de construcción con los que se edifican preferentemente los barrios servir como indicador de « modernidad » y de diferenciación social?*

En segundo lugar, en base a las actividades localizadas, la cartografía de los materiales de construcción desembocará en un intento de establecer una morfología social de los barrios, perspectiva interesante si las hay, puesto que la falta de estadísticas socio-económicas sobre los niveles de vida urbana hace necesarias no solamente la caracterización de los barrios sino también la definición de un perfil social de sus habitantes.

CARACTÉRISATION DES PRINCIPAUX AXES EN FONCTION DES ACTIVITÉS DOMINANTES

CARACTERIZACIÓN DE LOS PRINCIPALES EJES EN FUNCIÓN DE LAS ACTIVIDADES DOMINANTES

Philippe CAZAMAZOR d'ARTOIS
Responsabilité scientifique - Responsabilidad científica: Philippe CAZAMAZOR d'ARTOIS

SOURCES ET LIMITES

- Recensement INEC, 1982 ;
- enquête sur les activités réalisée d'octobre 1986 à janvier 1987 par une équipe de dix enquêteurs supervisée par P. Cazamajor d'Artois et J. Rojas ;
- traitements statistiques de l'information effectués par J.-G. Bastide.

Six sous-branches du comptage des activités ont été sélectionnées (voir tableau 1, planche n° 15) pour illustrer les axes : n° 507 (commerces spécialisés de moins de 11 m de façade : librairies, papeteries, vente de meubles, d'appareils électroménagers, etc.), n° 511 (restaurants, bars, hôtels, magasins de vente de plats préparés, etc.), n° 512 (lieux de vente de matériaux de construction, quincailleries), n° 517 (autres établissements de la même branche d'activités : commerces de détail non différenciés), n° 809 (services de réparation de voitures : vulcanisation, peinture, ateliers, garages, etc.) et n° 810 (magasins de vente de pièces détachées et d'accessoires de voitures).

Depuis 1987, la physionomie de la ville a un peu changé ; des voies comme les avenues 6 de Diciembre, Eloy Alfaro au nord, Oriental, Vencedores de Pichincha au sud, etc., qui, pour certains de leurs tronçons, étaient encore en travaux à l'époque, sont aujourd'hui presque achevées. Ce réseau forme un ensemble beaucoup plus cohérent qui favorise l'installation des activités, mais ce processus, à mettre à l'actif de l'actuelle administration, en est encore à son début car il ne sera définitivement mené à son terme qu'au cours de cette année 1992. Il est probable, mais ce sera à vérifier, qu'une fois le dispositif complété, les lignes de force favorisant le regroupement des établissements en seront consolidées et augmentées.

PROBLÉMATIQUE ET CONCEPTION

Un des buts de cet ouvrage est de montrer comment s'organise l'ossature de la ville et de trouver pour cela des révélateurs de son fonctionnement. En parlant avec des Quiténiens et au cours du travail de terrain, on s'est aperçu que certains établissements s'installent de manière préférentielle le long des voies de communication. On a donc choisi les activités dont la distribution met en valeur ces dernières. On ne discutera pas ici de leur taille, mais de l'importance de leur localisation le long des axes. Les portions de voirie repérées changent selon le type d'établissement considéré ; ce sont ces différences qui ont décidé de leur choix. Le tableau 1 donne le pourcentage de chaque sous-branche sur les axes.

Ces pourcentages sont inégaux selon les types d'activité considérés ; ils vont des magasins vendant des pièces détachées et des accessoires automobiles (n° 810) — près de 70 % — aux locaux abritant les restaurants, hôtels, bars, vente de plats préparés (n° 511) — 45 %. Toutefois, leur concentration sur certaines portions de la voirie permet aussi de mieux caractériser les quartiers qu'elle traverse et fréquemment structure. Il s'agit donc d'un pas de plus pour trouver des indicateurs d'urbanisation.

Cuadro 1 Número de establecimientos situados a lo largo de los ejes escogidos

Tableau 1 Nombre d'établissements situés le long des axes choisis

Subramas Sous-branches	Total	Total en los ejes Total sur les axes	% en los ejes % sur les axes
507	2 516	1 285	51,07
511	3 029	1 381	45,59
512	1 056	594	56,25
517	561	313	55,79
809	1 813	790	43,57
810	568	397	69,89
Total	9 543	4 760	49,48

ÉLABORATION

L'élaboration de ces documents a été conçue pour mettre en valeur l'attraction qu'exercent sur le mouvement quotidien des activités les différentes parties du réseau routier de Quito. Pour la carte principale, les six sous-branches retenues ont été cumulées et leurs valeurs affectées aux pâtés de maisons situés directement de part et d'autre des axes. Afin de n'avoir que la façade des îlots bordiers, une zone de 55 m de part et d'autre de la médiane de la voie a été retenue. Cette mesure est arbitraire, mais les groupes de maisons ayant le plus souvent 100 m de côté, on a constaté qu'avec ce procédé seul le front donnant sur l'avenue principale était pris en compte. Elle a ensuite été arbitrairement amplifiée à 180 m et les devants des pâtés de maisons situés à l'intérieur de la dite zone ont été « dilatés » pour faciliter la lecture du phénomène. Cette opération a eu pour conséquence d'effacer les sections de rues entre les axes et qui leur sont transversales.

Les six cartons qui accompagnent et illustrent la carte principale reprennent le même principe, mais, compte tenu de leur échelle, les îlots n'auraient guère été lisibles. On a donc choisi de figurer les quartiers. Chaque carton présente une sous-branche d'activité divisée en sextiles, alors que dans la carte principale, l'ensemble des six sous-branches n'est divisé qu'en quartiers. Tous ces documents offrent le rapport des activités, d'une ou de plusieurs sous-branches, sur le total de celles-ci. Les similitudes d'instruments d'analyse et de couleurs utilisés pour les planches consacrées aux activités facilitent les comparaisons, comme on l'a déjà exposé lors de l'élaboration de la planche n° 15.

COMMENTAIRE

Les documents présentés ici montrent ce que l'on peut obtenir à partir d'une information telle qu'un comptage exhaustif des activités, en tirant profit de la localisation précise des établissements.

1. Rôle des axes dans l'implantation des activités dominantes (carte principale)

L'élément qui apparaît en premier est la densité de la voirie à grande circulation dans le centre-nord. Cette impression est renforcée par la taille des îlots : plus on se rapproche des

FUENTES Y LÍMITES

- Censo del INEC, 1982;
- encuesta sobre las actividades realizada, de octubre de 1986 a enero de 1987, por un equipo de diez encuestadores supervisados por P. Cazamajor d'Artois y J. Rojas;
- procesamientos estadísticos de la información efectuados por J.-G. Bastide.

Para ilustrar los ejes, se seleccionaron seis subramas del conteo de actividades (ver cuadro 1, lámina n° 15): 507 (comercios especializados de menos de 11 m de fachada: librerías, papelerías, venta de muebles, de electrodomésticos, etc.), 511 (restaurantes, bares, hoteles, venta de platos preparados, etc.), 512 (venta de materiales de construcción, ferreterías), 517 (otros establecimientos de la misma rama de actividades: comercios minoristas no diferenciados), 809 (servicios de reparación de automóviles: vulcanización, pintura, talleres, etc.) y 810 (almacenes de repuestos y accesorios para vehículos).

La fisonomía de la ciudad ha cambiado un tanto desde 1987: vías como las avenidas 6 de Diciembre y Eloy Alfaro al Norte, Oriental y Vencedores de Pichincha al Sur, etc. que estaban aún en construcción en algunos de sus tramos en esa época, están ahora prácticamente acabadas. Esta red forma un conjunto mucho más coherente que favorece la instalación de las actividades. Sin embargo, este proceso, que debe ser atribuido a la iniciativa de la actual administración, está aún en sus inicios y no finalizará sino en el transcurso de este año 1992. Es probable, pero habrá que verificarlo, que una vez completado tal proceso, las líneas de fuerza que favorecen el agrupamiento de los establecimientos se verán consolidadas y aumentadas.

PROBLEMÁTICA Y CONCEPCIÓN

Uno de los objetivos de esta obra es mostrar cómo se organiza la armazón de la ciudad y encontrar para ello reveladores de su funcionamiento. Al hablar con algunos quiteños y a lo largo del trabajo de campo, se pudo observar que ciertos establecimientos se instalan preferentemente a lo largo de las vías de comunicación. Se escogieron entonces las actividades cuya distribución pone de relieve a estas últimas. No abordaremos aquí su tamaño, sino la importancia de su localización a lo largo de los ejes. Los tramos identificados cambian según el tipo de establecimiento considerado. Son esas diferencias las que determinaron su elección. El cuadro 1 presenta el porcentaje de cada rama en los diferentes ejes.

Estos porcentajes son desiguales según los tipos de actividad considerados. Van desde los almacenes de repuestos y accesorios para automóviles (810) — cerca del 70 % — a los locales en donde funcionan restaurantes, hoteles, bares, venta de platos preparados — 45 %. Sin embargo, su concentración en ciertas partes de la red vial permite también caracterizar mejor a los barrios atravesados y frecuentemente estructurados por dicha red. Se trata entonces de un paso más hacia la identificación de indicadores de urbanización.

ELABORACIÓN

La elaboración de estos documentos fue concebida de modo que se destacara la atracción que ejercen en el movimiento cotidiano de las actividades las diferentes partes de la red vial de Quito. En el mapa principal, se reunieron las seis subramas escogidas y sus valores fueron atribuidos a las manzanas situadas directamente de un lado y otro de los ejes. A fin de no considerar sino la fachada de las manzanas de los bordes, se escogió una distancia de 55 m de un lado y otro de la mediana de la vía. Esta medida es arbitraria, pero como los grupos de casas tienen casi siempre 100 m de lado, pudimos constatar que mediante este procedimiento se tomaba en cuenta sólo el frente que da a la avenida principal. Posteriormente, para facilitar la lectura del fenómeno, se amplificó arbitrariamente la medida a 180 m y se « dilataron » las partes anteriores de las manzanas situadas al interior de la zona definida. Esta operación tuvo como consecuencia borrar las porciones de calles entre los ejes y transversales a ellos.

Las seis figuras que acompañan al mapa principal y lo ilustran retoman el mismo principio, pero dada su escala, las manzanas no habrían sido legibles, por lo que se optó por representar los barrios. Cada figura muestra una subrama dividida en sextiles, mientras que en el mapa principal el conjunto de las seis subramas está dividido sólo en cuartiles. Todos estos documentos ofrecen la proporción de las actividades, de una o de varias subramas, con relación al total de ellas. La utilización de instrumentos de análisis y de colores similares en las diferentes láminas dedicadas a las actividades tiene como objetivo facilitar las comparaciones, como lo expusimos en la elaboración de la lámina n° 15.

COMENTARIO

Los documentos presentados muestran lo que se puede obtener en base a una información como el conteo exhaustivo de las actividades, sacando provecho de la localización exacta de los establecimientos.

1. Papel de los ejes en la implantación de las actividades dominantes (mapa principal)

El elemento que aparece en primer plano es la densidad de la red vial de gran circulación en el centro-norte. Esta impresión se ve reforzada por el tamaño de las manzanas, las cuales, a

secteurs anciennement urbanisés plus ils sont petits. En effet, le maillage des rues est plus serré dans les zones centrales du fait de la plus grande division du sol destiné à l'habitat (cf. planche n° 40). Il en résulte une impression de broderie qui reflète bien la densité des activités dans cette partie de la ville. Les avenues qui sillonnent et bordent le quartier Mariscal Sucre sont à cet égard exemplaires.

Les six sous-branches d'activités que l'on a choisi de représenter sont particulièrement denses dans ce secteur. Ce dernier, plus que tous les autres, a des dominantes vertes (plus de 25 % des activités choisies). Cela provient tant de la densité de la voirie que de la sélection des établissements retenue.

En s'éloignant de cette partie de la ville, les voies à grande circulation se font plus rares pour deux raisons : vers le Centre Historique, les rues deviennent étroites, ce qui ralentit le trafic (cf. planche n° 26), et en approchant des limites nord et sud, le tissu urbain a tendance à être moins dense. Dans ce dernier cas, la taille plus grande des îlots vient confirmer cette observation ; la physionomie des représentations et l'importance visuelle des secteurs respectifs sont changés. Par exemple, le long de l'avenue 10 de Agosto, suivant que l'on se trouve à la hauteur de l'aéroport ou plus au nord, l'impression est différente. Dans le premier cas, la voie borde des secteurs densément peuplés (voir planche n° 10), dans le second, elle traverse une zone industrielle.

L'image du sud de la capitale paraît en comparaison plus linéaire : le gris signalant l'absence d'établissements sélectionnés y est beaucoup plus présent. Mis à part la Panaméricaine qui est soulignée de vert sur la presque totalité de son parcours, les autres axes apparaissent de manière plus discontinue. Néanmoins, certains secteurs se détachent nettement : Chillogallo, ancien village rattrapé par Quito ; la zone industrielle du sud ; La Magdalena et Quito Sur, quartiers densément peuplés ; Villa Flora, son rond-point et les avenues qui en partent en étoile. Ce dernier carrefour se trouve confirmé, ici, dans son rôle de pôle secondaire. Cet aspect a déjà été mis en évidence par la planche n° 37 (entre autres).

Les voies à grande circulation, sauf aux deux extrémités de la capitale, forment un réseau relativement dense. Celui-ci a pour nœud le centre-nord de la capitale, d'où partent quatre axes principaux qui structurent les autres à leur tour. Ces avenues — 10 de Agosto et La Prensa au nord, Panaméricaine et Vencedores de Pichincha au sud — s'éloignent du centre en formant à partir de lui et de part et d'autre un V, dont les branches enserrant les terrains les plus plats et par conséquent les plus facilement urbanisables. Ce sont elles qui en quelque sorte portent la croissance de la ville (voir planche n° 39). Ces commentaires doivent être complétés et nuancés par l'analyse des cartons qui accompagnent la carte principale.

2. Poids relatif des commerces spécialisés de moins de 11 m de façade localisés sur les axes (figure 1)

Cette sous-branche présente des magasins ayant pignon sur rue ou installés à l'intérieur des centres commerciaux. Ils ont comme principales caractéristiques de ne pas être très grands et de vendre des produits d'une même gamme. Leur devanture n'excede pas 11 m, ce qui signifie que leur emprise sur la voirie publique demeure relativement modeste.

Les zones principalement mises en valeur sont :

- le quartier Mariscal Sucre et le pourtour du parc de La Carolina, où les magasins se localisent de préférence ; ici se cumulent tout à la fois les administrations, les affaires, les principaux lieux d'emploi pour classes moyennes et aisées ;

- le vieux cœur de la capitale où, traditionnellement un grand nombre de Quiténiens vont faire leurs achats, qu'il s'agisse de biens périssables ou non.

Ces trois quartiers participent d'une même dynamique, attirant une forte animation diurne et favorisant des échanges commerciaux particulièrement denses. Les axes qui parcourent ces quartiers sont ici représentatifs et leur rôle structurant se confirme.

3. Poids relatif des restaurants, bars, hôtels, magasins de vente de plats préparés, etc. localisés sur les axes (figure 2)

Les établissements pris en compte par cette sous-branche sont extrêmement disparates ; ils vont du plus luxueux, par exemple l'hôtel Colón avec ses restaurants et ses bars, aux petits vendeurs de plats préparés situés dans les quartiers périphériques.

C'est justement cette diversité qui fait l'intérêt du document présenté :

- d'une part, comme pour la figure 1 et pour les mêmes raisons, le quartier Mariscal Sucre et le Centre Historique se détachent clairement ; il faut toutefois noter la faible présence du secteur de La Carolina ; il est probable que la clientèle potentielle qui le fréquente se dirige de préférence vers le quartier Mariscal Sucre où se situent les restaurants de haut standing ;

- d'autre part, les quartiers populaires, périphériques ou non, sont également bien représentés, même si le nombre de ces commerces, en chiffres absolus, y est moins important ; il s'agit d'un phénomène qui apparaît ici très clairement ; ces établissements approvisionnent en nourriture d'importants secteurs de la population ; sont concernés aussi bien les villages désormais insérés dans la ville — Chillogallo et Cotocollao — que des urbanisations plus récentes comme Argelia, Ferroviaria, La Libertad, San Juan, le Comité del Pueblo..., mais aussi les zones industrielles du nord et du sud (cette dernière dans une moindre mesure) ; il faut noter, comme précédemment (carte principale), que l'étoile formée par le rond-point de Villa Flora apparaît aussi très nettement.

Cette figure permet donc de caractériser un certain nombre de quartiers, surtout ceux situés sur les axes traversant les secteurs périphériques que ces activités ont tendance à les utiliser de manière privilégiée.

medida que nos acercamos a los sectores más antiguamente urbanizados son más pequeñas. En efecto, la malla de las calles es más estrecha en las zonas centrales debido a la mayor división del suelo destinado al hábitat (ver lámina n° 40). De ello resulta una impresión de bordado que refleja bien la densidad de las actividades en esa parte de la ciudad. A este respecto, las avenidas que atraviesan el barrio Mariscal Sucre y lo bordean son ejemplares.

Las seis subramas de actividades que escogimos representar son particularmente densas en ese sector. Este último, más que todos los demás, presenta dominantes de color verde (más del 25 % de las actividades escogidas). Ello proviene tanto de la densidad de la red vial como de la selección de establecimientos realizada.

Alejándonos de esta parte de la ciudad, las vías de gran circulación disminuyen por dos razones: hacia el Centro Histórico, las calles se hacen más angostas, lo cual disminuye la velocidad del tráfico (ver lámina n° 26) y al acercarnos a los límites norte y sur, el tejido urbano tiende a ser menos denso. En este último caso, el mayor tamaño de las manzanas viene a confirmar esta observación; la fisonomía de las representaciones y la importancia visual de los respectivos sectores cambian por ello. Por ejemplo, a lo largo de la avenida 10 de Agosto, según nos encontremos a la altura del aeropuerto o más al Norte, la impresión es diferente. En el primer caso, la vía bordea sectores densamente poblados (ver lámina n° 10), en el segundo atraviesa una zona industrial.

En comparación, la imagen del Sur de la capital parece más lineal: el gris, que indica la ausencia de establecimientos seleccionados, está mucho más presente. A parte de la Panamericana, marcada por el color verde en la casi totalidad de su recorrido, los demás ejes aparecen de manera más discontinua. Sin embargo, ciertos sectores se destacan claramente: Chillogallo, antiguo pueblo atrapado por Quito; la zona industrial del Sur; la Magdalena y Quito Sur, barrios densamente poblados; Villa Flora, su redondel y las avenidas que parten de él en forma de estrella. Aquí se confirma el papel de polo secundario de dicho cruce. Este aspecto ya fue evidenciado, entre otras, en la lámina n° 37.

Las vías de gran circulación, salvo en los dos extremos de la capital, forman una red relativamente densa, de cuyo centro de gravedad (centro-Norte de la capital) parten cuatro ejes principales que a su vez estructuran a los demás. Esas avenidas (10 de Agosto y La Prensa al Norte, Panamericana y Vencedores de Pichincha al Sur) se alejan del centro formando, a partir de él y de uno y otro lado, una V cuyas ramificaciones encierran a los terrenos más planos y consecuentemente más fácilmente urbanizables. Es en ellas en donde en cierta forma se apoya el crecimiento de la ciudad (ver lámina n° 39). Estos comentarios deben ser completados y matizados mediante el análisis de las figuras que acompañan al mapa principal.

2. Peso relativo de los comercios especializados de menos de 11 m de fachada localizados en los ejes (figura 1)

Esta subrama presenta almacenes que tienen local o están instalados al interior de los centros comerciales. Las principales características de tales establecimientos son su tamaño relativamente pequeño y la venta de productos de una misma gama. Su parte delantera no excede los 11 m, lo que significa que el espacio ocupado en la vía pública sigue siendo relativamente modesto.

Las zonas que se destacan principalmente son:

- el barrio Mariscal Sucre y el entorno del parque La Carolina, lugares de localización preferencial de los almacenes; allí se concentran a la vez las administraciones, los negocios y los principales lugares de empleo para clases medias y acomodadas;

- el viejo corazón de la capital al que, por tradición, gran número de quiteños acuden para hacer sus compras, se trate de bienes perecibles o no.

Estos tres barrios participan de una misma dinámica, caracterizada por una fuerte animación diurna que favorece intercambios comerciales particularmente densos. Los ejes que recorren estos barrios son representativos confirmándose su papel estructurador.

3. Peso relativo de los restaurantes, bares, hoteles, locales de venta de platos preparados, etc. localizados en los ejes (figura 2)

Los establecimientos considerados dentro de esta subrama son extremadamente disímiles; van de los más lujosos, por ejemplo el hotel Colón con sus restaurantes y bares, a los pequeños vendedores de platos preparados situados en los barrios periféricos.

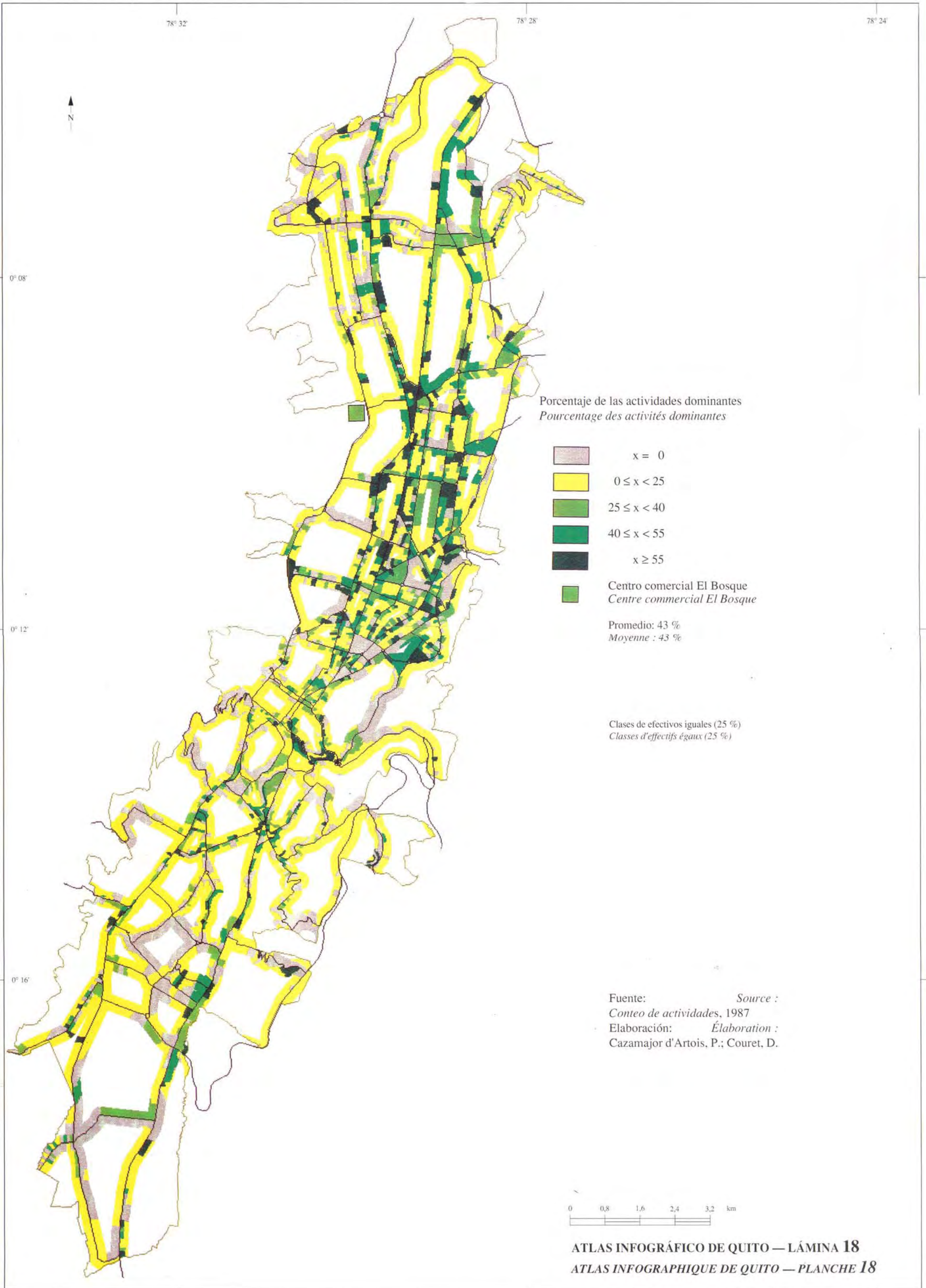
Es justamente en esa diversidad en donde radica el interés del documento presentado:

- por una parte, como en el caso de la figura 1 y por las mismas razones, el barrio Mariscal Sucre y el Centro Histórico se destacan claramente; es necesario sin embargo señalar la reducida presencia de estos establecimientos en el sector de La Carolina; es probable que la clientela potencial que lo frecuenta se dirija preferentemente al barrio Mariscal Sucre en donde se sitúan los restaurantes de alta categoría;

- por otra parte, los barrios populares, periféricos o no, están igualmente bien representados, incluso si el número de esos comercios, en cifras absolutas, es menos importante; constituye un fenómeno que aparece aquí claramente: estos establecimientos abastecen de comida a importantes sectores de la población; se trata tanto de pueblos ahora insertos en la ciudad (Chillogallo y Cotocollao) como de urbanizaciones más recientes (Argelia, Ferroviaria, La Libertad, San Juan, el Comité del Pueblo...), pero también de las zonas industriales del Norte y del Sur (esta última en menor medida); se debe anotar, como anteriormente (mapa principal), que la estrella formada por el redondel de Villa Flora se destaca también claramente.

Esta figura permite entonces caracterizar a un cierto número de barrios, sobre todo aquellos situados en los ejes que atraviesan los sectores periféricos, en los cuales las actividades tienden a localizarse preferentemente.

PAPEL DE LOS EJES EN LA IMPLANTACIÓN DE LAS ACTIVIDADES DOMINANTES
 RÔLE DES AXES DANS L'IMPLANTATION DES ACTIVITÉS DOMINANTES



4. Poids relatif des lieux de vente de matériaux de construction et quincailleries localisés sur les axes (figure 3)

Cette sous-branche a déjà été abordée dans la planche précédente (n° 17, figure 4), mais avec une perspective différente. Les magasins commercialisant des matériaux destinés au bâtiment se trouvent, par nécessité, principalement situés sur les voies à grande circulation car ils écoulent entre autres des articles pondéreux (ciment, briques, parpaings...). En revanche, les quincailleries, bien que se situant aussi sur les avenues, se rencontrent plus fréquemment à l'intérieur des quartiers, car il s'agit d'un commerce de proximité. Les différences entre les deux documents s'expliquent par ce fait.

Les magasins vendant des matériaux de construction et les quincailleries mettent en valeur la voirie principale périphérique. Cette localisation, privilégiant le nord et le sud, correspond :

- à la proximité des quartiers les plus récemment urbanisés et qui connaissent une fièvre de construction ; sont principalement représentés, au nord, les secteurs de El Condado, Carcelén, le Comité del Pueblo, à l'est, la sortie de la ville en direction de la vallée de Los Chillos et, au sud, Chillogallo, La Concordia, Guamaní, etc. ;

- à la nécessité de disposer de terrains relativement vastes pour entreposer des marchandises pondéreuses.

5. Poids relatif des autres établissements de la même branche d'activités — commerces de détail non différenciés — localisés sur les axes (figure 4)

Contrairement à la sous-branche n° 507, les magasins pris en compte ici ne vendent pas une gamme unique de produits. Des marchandises bien différentes sont présentées à la clientèle, sans qu'aucune ne prédomine.

Ces commerces de détail offrent souvent des produits de luxe ; il n'est donc pas étonnant de les trouver dans les quartiers récents situés autour du parc de La Carolina, secteurs habités par les catégories aisées de la population. De plus, les avenues de cette partie de la ville sont larges, les parkings nombreux ; par conséquent, la circulation et le stationnement y sont facilités. Cette configuration favorise le transit d'une clientèle motorisée.

Les différences et similitudes avec la figure 1 sont nettes : si dans les deux cas les alentours de La Carolina sont privilégiés pour les raisons exposées ci-dessus, par contre, le quartier Mariscal Sucre et a fortiori le Centre Historique sont ici nettement moins représentés. Les difficultés de la circulation tout autant qu'un environnement moins favorable (dans le cas du centre colonial) sont sans doute des éléments d'explication importants. En revanche, la dynamique mise en relief par la figure 4 se prolonge vers le nord de la ville. L'importance de l'avenue 10 de Agosto vient confirmer ces observations.

6. Poids relatif des services de réparation de voitures localisés sur les axes (figure 5)

Plusieurs conditions sont nécessaires pour que puissent apparaître, en grand nombre, ce type d'établissements : entre autres, des terrains relativement vastes et des secteurs dans lesquels le prix du mètre carré ou celui de la location des lots ne soit pas trop élevé. Ils se trouvent en général à la sortie de la ville, où la pression sur les sols est moindre et les nuisances (huiles de vidange et bruits) sont de ce fait moins nocives. Les nombreux garages au rond-point du Labrador, en bout de la piste d'envol, s'expliquent également par la présence d'une nuisance sonore proche, beaucoup plus forte et inévitable.

Ces premiers éléments permettent d'expliquer pourquoi la zone située entre le Panecillo et le carrefour de la Yé, où l'espace est compté, est relativement peu accueillante pour ce genre d'activité. Malgré tout, même dans ce secteur, ce service n'est pas absent, mais il a tendance à se situer à son pourtour.

Cette sous-branche met en valeur des axes extérieurs. Un document plus détaillé montrerait qu'elle a aussi tendance à s'agglutiner autour de grands carrefours. Comme on l'a noté (cf. planche n° 15), ces emplacements soulignent des étapes de croissance de la ville ainsi que la nécessité de grands terrains, qui en est le corollaire. Avec le repérage des zones industrielles, on est en présence d'une des sous-branches d'activités dont la localisation permet de mieux comprendre la géographie de la ville et la manière dont elle marque son paysage et son développement présent.

Ainsi, on peut déterminer :

- une première aureole de garages et ateliers dont les points forts se trouvent à proximité, d'une part, de la gare terminale du chemin de fer et, de l'autre, du carrefour des avenues Colón et 10 de Agosto ; elle correspondrait aux limites de la ville dans les années 1920 ;
- une deuxième aurait pour limites les carrefours de la Yé et du Labrador (nord) ainsi que celui formé par les avenues Vencedores de Pichincha et Atahualpa (sud) auquel il faut ajouter la portion de la Panaméricaine située au sud du carrefour de Villa Flora ; son développement commencerait vers 1950, époque où la ville ne s'étendait pas au-delà ;
- enfin la troisième, en pleine croissance, est située aux limites actuelles de la capitale : Guamaní, Carcelén...

7. Poids relatif des magasins de vente de pièces détachées et d'accessoires de voitures, localisés sur les axes (figure 6)

L'importance de ce type de magasins de produits très spécialisés confirme ce qui vient d'être dit à propos de la figure 5. Avec cette dernière, la figure 6 forme un ensemble d'informations sur les activités liées à la réparation et l'entretien des voitures.

Néanmoins, ces établissements ont deux particularités supplémentaires : ils se trouvent à presque 70 % le long des voies principales. Il s'agit du plus fort pourcentage rencontré, et leur concentration en quelques points de ces dernières est très grande. Ils servent d'exemple pour montrer comment certains types d'activités peuvent se regrouper en des endroits extrêmement précis. Du nord au sud, on repère : la zone industrielle, les carrefours du Labrador avec quelques

4. Peso relativo de los lugares de venta de materiales de construcción y ferreterías localizados en los ejes (figura 3)

Esta subrama ya fue abordada en la lámina anterior (n° 17, figura 4) pero desde una perspectiva diferente. Los almacenes que comercializan materiales destinados a la construcción se encuentran, por necesidad, situados principalmente en las vías de gran circulación pues venden entre otras cosas artículos pesados (cemento, ladrillos, bloques...). Las ferreterías, en cambio, aunque también se sitúan en las avenidas, se encuentran más frecuentemente al interior de los barrios, pues se trata de un comercio de proximidad. Las diferencias entre los dos documentos se explican por este hecho.

Los almacenes de materiales de construcción y las ferreterías destacan la red vial principal periférica. Esta localización, que privilegia al Norte y al Sur, corresponde:

- a la cercanía de los barrios más recientemente urbanizados y que experimentan una fiebre de construcción; están principalmente representados al Norte, los sectores de El Condado, Carcelén, el Comité del Pueblo, al Este, la salida de la ciudad en dirección al valle de Los Chillos y al Sur, Chillogallo, La Concordia, Guamaní, etc.;

- a la necesidad de disponer de terrenos relativamente vastos para embodegar mercaderías pesadas.

5. Peso relativo de los demás establecimientos de la misma rama de actividades — comercios minoristas no diferenciados — localizados en los ejes (figura 4)

Contrariamente a la subrama 507, los almacenes aquí considerados no venden una gama única de productos. Mercaderías muy diferentes se ofrecen a la clientela, sin que ninguna predomine.

Estos comercios minoristas ofrecen a menudo productos de lujo; no es entonces sorprendente encontrarlos en los barrios recientes situados alrededor del parque de La Carolina, sectores habitados por las clases acomodadas de la población. Además, las avenidas de esta parte de la ciudad son amplias, los parqueaderos numerosos, y consecuentemente la circulación y el estacionamiento se ven facilitados. Tal configuración favorece el tránsito de una clientela motorizada.

Las diferencias y similitudes con la figura 1 son evidentes: si bien en los dos casos, los alrededores de La Carolina son privilegiados por las razones expuestas anteriormente, el barrio Mariscal Sucre en cambio, y con mayor razón el Centro Histórico, están representados de manera mucho menos clara. Las dificultades de circulación en igual medida que un entorno menos favorable (en el caso del centro colonial) son probablemente elementos de explicación importantes. Entre tanto, la dinámica puesta de relieve por la figura 4 se prolonga hacia el Norte de la ciudad. La importancia de la avenida 10 de Agosto viene a confirmar estas observaciones.

6. Peso relativo de los servicios de reparación de automóviles localizados en los ejes (figura 5)

Varias condiciones son necesarias para que puedan aparecer en gran número este tipo de establecimientos: entre otras cosas, terrenos relativamente extensos y sectores en los que el precio del metro cuadrado o del alquiler de los lotes no sea demasiado elevado. Se encuentran en general a la salida de la ciudad, en donde la presión sobre el suelo es menor y los efectos contaminadores (lubricantes de desecho y ruidos) menos nocivos. La existencia de numerosos talleres en el redondel del Labrador, al extremo de la pista del aeropuerto, se explica igualmente por la presencia de ruidos cercanos, mucho más fuertes e inevitables.

Estos primeros elementos permiten explicar por qué la zona situada entre el Panecillo y el cruce de la Yé, en donde el espacio es contado, es relativamente poco atractiva para este tipo de actividad. A pesar de todo, incluso en ese sector, este servicio no está ausente sino que tiende a situarse en su periferia.

Esta subrama destaca ejes exteriores; un documento más detallado mostraría que tiende también a aglutinarse alrededor de los grandes cruces. Como se anotó, estos emplazamientos marcan etapas del crecimiento de la ciudad (ver lámina n° 15) así como la necesidad de grandes terrenos que es el corollario de tal localización. La identificación de las zonas industriales evidencia una de las subramas de actividad cuya localización permite comprender mejor la geografía de la ciudad y la manera como ella marca su paisaje y su desarrollo presente.

Así, se pueden determinar:

- una primera aureola de talleres mecánicos cuyos puntos fuertes se encuentran a proximidad, por una parte, del terminal del ferrocarril, y por otra, del cruce de las avenidas Colón y 10 de Agosto; tal aureola correspondería a los límites de la ciudad en los años veintes;
- una segunda aureola tendría como límites los cruces de la Yé y del Labrador (Norte) así como el formado por las avenidas Vencedores de Pichincha y Atahualpa (Sur), al que hay que agregar la porción de la Panamericana situada al Sur del cruce de Villa Flora; su desarrollo habría comenzado hacia 1950, época en la que la ciudad no se extendía más allá;
- finalmente, la tercera aureola, en pleno crecimiento, está situada en los límites actuales de la capital: Guamaní, Carcelén...

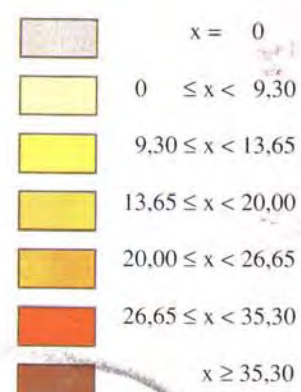
7. Peso relativo de los almacenes de venta de repuestos y accesorios de vehículos, localizados en los ejes (figura 6)

La importancia de este tipo de almacenes de productos muy especializados confirma lo que acabamos de manifestar a propósito de la figura 5. Con esta última, la figura 6 forma un conjunto de informaciones sobre las actividades vinculadas a la reparación y al mantenimiento de automóviles.

Sin embargo, estos establecimientos tienen dos particularidades adicionales: se encuentran en casi un 70 % a lo largo de las vías principales; se trata del mayor porcentaje encontrado y su concentración en algunos puntos de esas vías es muy importante. Sirven de ejemplo para mostrar cómo ciertos tipos de actividades pueden agruparse en lugares extremadamente precisos. Del Norte al Sur, se identifican: la zona industrial, el cruce del Labrador, con algunas ramificaciones

Figura 1 Peso relativo de los comercios especializados (librerías, venta de muebles...) ubicados en los ejes
Figure 1 Poids relatif des commerces spécialisés (librairies, vente de meubles...) localisés sur les axes

Porcentaje de los comercios especializados
 Pourcentage des commerces spécialisés



Clases de efectivos iguales (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux (16,6 %)
 Promedio: 25 %
 Moyenne : 25 %

Fuente: *Source :*
 Censo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

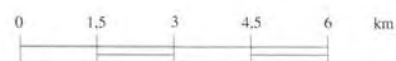
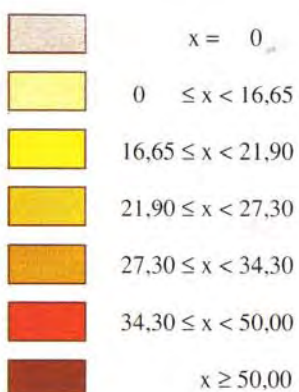


Figura 2 Peso relativo de los restaurantes, hoteles, locales de venta de platos preparados... ubicados en los ejes
Figure 2 Poids relatif des restaurants, hôtels, locaux de vente de plats préparés... localisés sur les axes

Porcentaje de restaurantes, hoteles...
 Pourcentage des restaurants, hôtels...



Clases de efectivos iguales (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux (16,6 %)
 Promedio: 33 %
 Moyenne : 33 %

Fuente: *Source :*
 Censo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

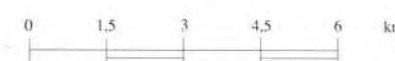


Figura 3 Peso relativo de los almacenes de materiales de construcción y las ferreterías ubicados en los ejes
Figure 3 Poids relatif des magasins de matériaux de construction et quincailleries localisés sur les axes

Porcentaje de los almacenes de construcción...
 Pourcentage des magasins de matériaux de construction...



Clases de efectivos iguales (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux (16,6 %)
 Promedio: 23 %
 Moyenne : 23 %

Fuente: *Source :*
 Censo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

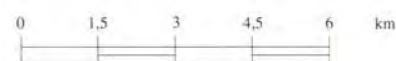
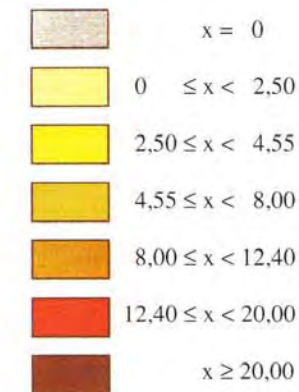


Figura 4 Peso relativo de otros comercios minoristas no diferenciados
Figure 4 Poids relatif d'autres commerces de détail non différenciés

Porcentaje de otros comercios minoristas
 Pourcentage d'autres commerces de détail



Clases de efectivos iguales (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux (16,6 %)
 Promedio: 13 %
 Moyenne : 13 %

Fuente: *Source :*
 Censo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

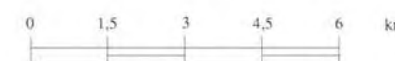
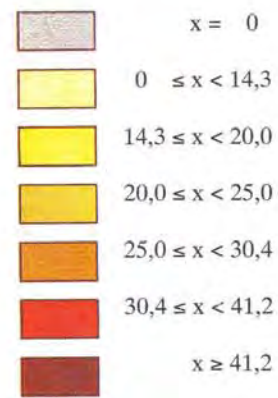
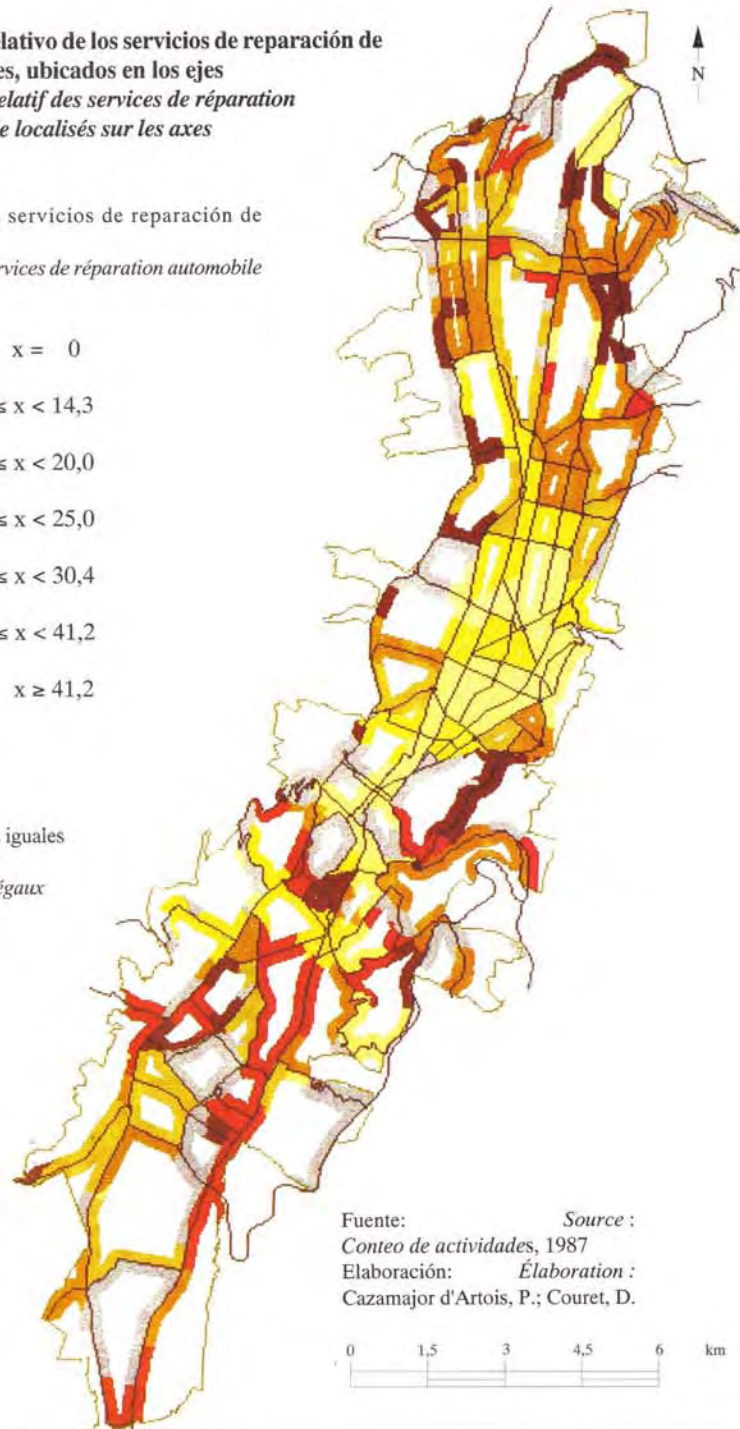


Figura 5 Peso relativo de los servicios de reparación de automóviles, ubicados en los ejes
Figure 5 Poids relatif des services de réparation automobile localisés sur les axes

Porcentaje de los servicios de reparación de automóviles
 Pourcentage des services de réparation automobile



Clases de efectivos iguales (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux (16,6 %)
 Promedio: 30 %
 Moyenne : 30 %

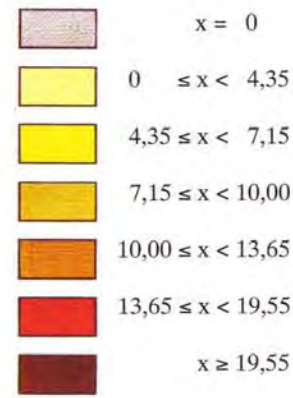


Fuente: *Source :*
 Conteo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.

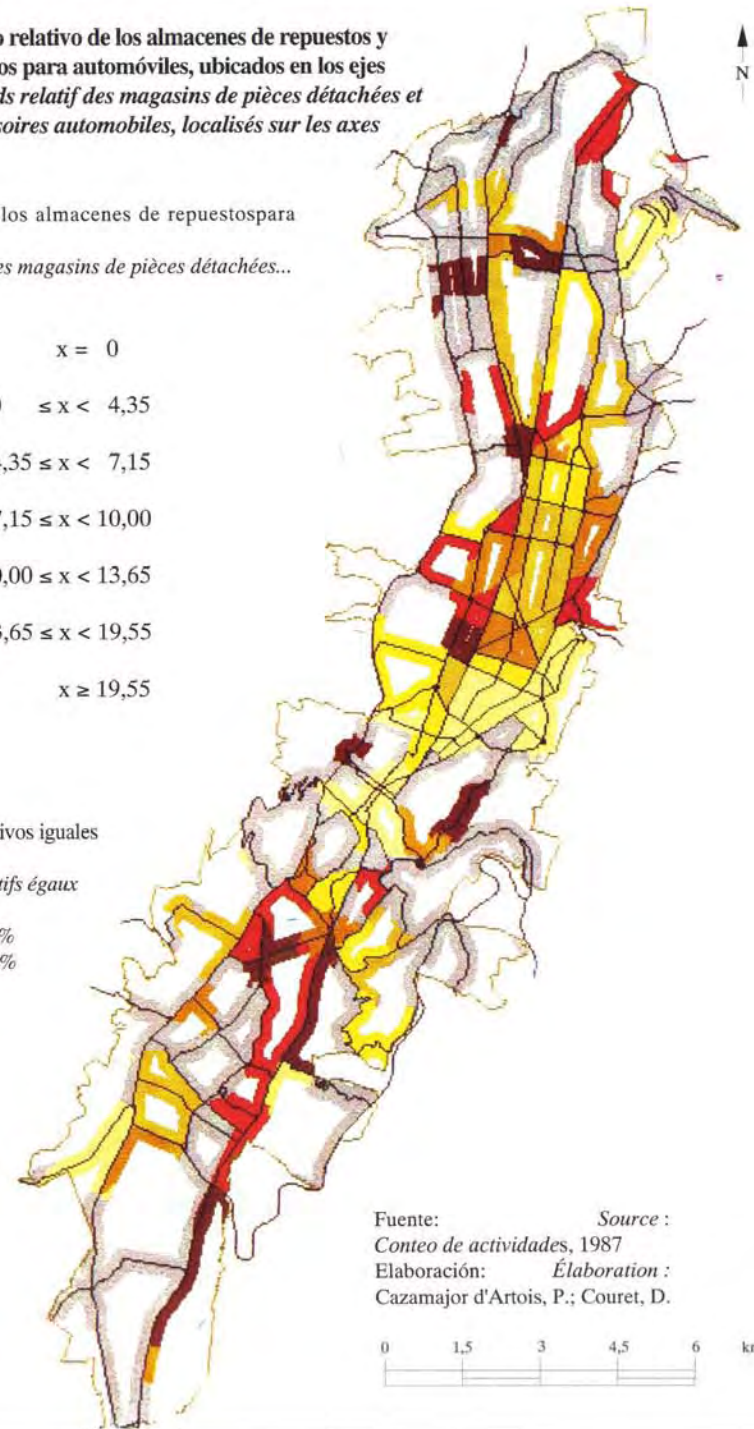


Figura 6 Peso relativo de los almacenes de repuestos y accesorios para automóviles, ubicados en los ejes
Figure 6 Poids relatif des magasins de pièces détachées et d'accessoires automobiles, localisés sur les axes

Porcentaje de los almacenes de repuestos para automóviles...
 Pourcentage des magasins de pièces détachées...



Clases de efectivos iguales (16,6 %)
 Classes d'effectifs égaux (16,6 %)
 Promedio: 12 %
 Moyenne : 12 %



Fuente: *Source :*
 Conteo de actividades, 1987
 Elaboración: *Élaboration :*
 Cazamajor d'Artois, P.; Couret, D.



ramificaciones le long des avenues de la Prensa et 10 de Agosto, celui formé par cette dernière et l'avenue Colón, ceux de Villa Flora et des avenues Atahualpa et Cardenal de la Torre, la Panaméricaine sud et enfin les sorties de la ville vers Tumbaco et la vallée de Los Chillos.

Pour conclure, il faut réfléchir sur ces images que donne la voirie principale vue à partir des activités dominantes. Pourquoi ce poids du Centre Historique et de ses prolongements septentrionaux ? pourquoi certains carrefours ? pourquoi certains axes ?

On a vu que les voies de pénétration ou de traversée de la ville et plusieurs carrefours (la Yé, le Labrador...) sont particulièrement attractifs pour ce qui concerne l'automobile ou le trafic des pondéreux, mais les habitudes de vie semblent aussi jouer un rôle.

Il faut s'arrêter un instant sur le Centre ancien de Quito. Toutes les cartes concernant les activités le présentent comme un lieu de vie commerciale foisonnant. Aucun Quiténien ne peut imaginer sa ville sans son centre, qui a toujours été et reste un lieu de référence, bien qu'il ait changé de signification.

Jusqu'à la fin des années soixante, cette référence était sociale et culturelle — l'habitant de Quito intégrait le Centre Historique dans son espace urbain personnel : administrations, églises, collèges, équipements culturels. Désormais, cette référence n'est plus pour certains qu'historique et lointainement culturelle, même si tous sont très fiers que leur capitale ait été déclarée patrimoine de l'humanité par l'UNESCO, mais le choix du nord comme ville riche, en opposition sociale avec le sud, fut déterminé dès 1945 (cf. planche n° 39) et renforcé jusqu'à ce qu'il devienne irréversible, portant en lui même sa propre dynamique.

Ainsi, lorsqu'avant 1970 les citoyens avaient le choix de leur implantation et de celle de leurs activités, leur tendance était de l'exercer en fonction du centre. C'est pourquoi la partie la plus riche de la ville se trouve en continuité de site avec celui-ci. A contrario, la partie sud, essentiellement ouvrière, est séparée du cœur colonial par une rupture physique toujours malaisément franchissable — verrou du Panecillo, ravin du Machángara. Toute la différenciation sociale des quartiers est marquée par ce déterminisme. Après 1970, le Centre continue sur sa lancée sans plus grande référence aux arguments qui initialement le déterminèrent.

En effet, dans la partie centre-nord de la capitale, les terrains sont relativement plats, facilement urbanisables, parmi les meilleurs de la ville et bénéficient désormais de toutes les infrastructures modernes. Ils forment le centre de la tache urbaine, bien que cette partie de Quito ne corresponde pas à celle des plus grandes densités de population pour les raisons historiques et socio-culturelles que l'on vient d'évoquer. Les deux phénomènes (bonnes infrastructures favorisant l'intégration spatiale, moindre densification de peuplement) apportent toujours plus d'arguments en faveur d'une ville de plus en plus « américanisée » et dévolue aux classes aisées.

a lo largo de las avenidas de la Prensa y 10 de Agosto, el formado por esta última y la avenida Colón, los de Villa Flora y de las avenidas Atahualpa y Cardenal de La Torre, la Panamericana Sur y finalmente las salidas de la ciudad hacia Tumbaco y el valle de los Chillos.

Para concluir, es preciso reflexionar sobre estas imágenes que proporciona la red vial principal vista a partir de las actividades dominantes. ¿Por qué ese peso del Centro Histórico y de sus prolongaciones septentrionales? ¿por qué ciertos cruces? ¿por qué ciertos ejes?

Vimos que las vías de penetración o de travesía de la ciudad y varios cruces (la Yé, el Labrador...) son particularmente atractivos en lo que respecta al automóvil o al tráfico de productos pesados, pero las costumbres de vida parecen jugar también un papel.

Debemos detenernos un instante en el centro antiguo de Quito. Todos los mapas sobre actividades lo presentan como un lugar de vida comercial muy activo. Ningún quiteño puede imaginar su ciudad sin su centro, que siempre ha sido y sigue siendo un lugar de referencia, aunque su significación haya cambiado.

Hasta fines de los años sesentas, esta referencia era social y cultural — el habitante de Quito integraba al Centro Histórico en su espacio urbano personal: administraciones, iglesias, colegios, equipamientos culturales. Actualmente, esta referencia ya no es para algunos sino histórica y lejanamente cultural, incluso si todos se enorgullecen de que su capital haya sido declarada patrimonio de la humanidad por la UNESCO. Sin embargo, la elección del Norte como ciudad rica, en oposición social con el Sur fue determinada desde 1945 (ver lámina n° 39) y reforzada hasta hacerse irreversible, llevando en sí misma su propia dinámica.

Así, cuando antes de 1970 los ciudadanos tenían la posibilidad de escoger su implantación y la de sus actividades, tendían a hacerlo en función del centro. Es por ello que la parte más rica de la ciudad se encuentra en continuidad de sitio con él. A la inversa, la parte Sur, esencialmente obrera, está separada del corazón colonial por una ruptura física aún difícilmente franqueable: obstáculo del Panecillo, quebrada del Machángara. Toda la diferenciación social de los barrios está marcada por este determinismo. Después de 1970, el centro mantiene su dinámica ya sin mayor referencia a los argumentos que inicialmente lo determinaron.

En efecto, en la parte centro-Norte de la capital, los terrenos son relativamente planos, fácilmente urbanizables, entre los mejores de la ciudad y gozan actualmente de todas las infraestructuras modernas. Forman el centro de la mancha urbana, aunque esta parte de Quito no corresponda a la de las mayores densidades de población por las razones históricas y socio-culturales que acabamos de evocar. Los dos fenómenos (buenas infraestructuras que favorecen la integración espacial, menor densificación de poblamiento) aportan aún más argumentos en favor de una ciudad cada vez más « americanizada » y reservada a las clases acomodadas.